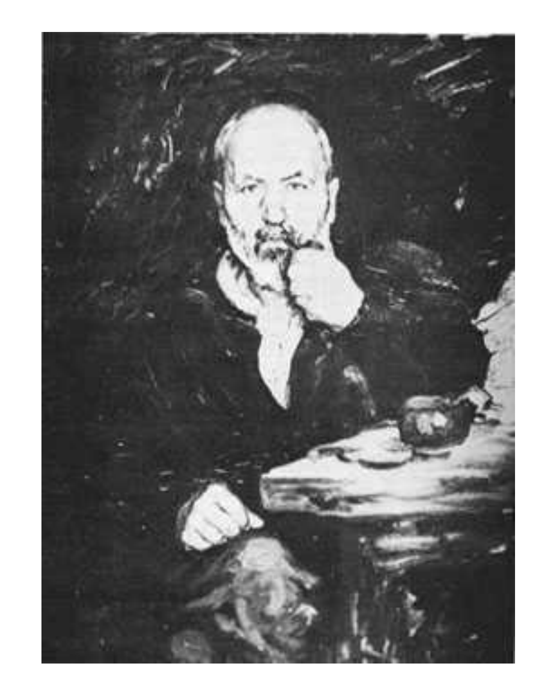
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Louis Noir

LE BATAILLON DE LA CROIX-ROUSSE

Table des matières

Le Guet-apens

Par un soir des premiers jours de mai, Lyon commençait à s'endormir.

Dix heures venaient de sonner lentement à l'horloge de l'église métropolitaine, le couvre-feu tintait, éveillant les échos de la vieille basilique, faisant vibrer lugubrement les profondeurs de ses cryptes, s'épandant delà dans l'espace et remontant, en lentes ondulations, vers les hauteurs escarpées de Fourvière.

Dans les casernes, les roulements sourds du tambour et les notes étouffées de la trompe sonnant en sourdine l'extinction des feux répondaient au son de la cloche.

À cette époque et à pareille heure, les portes des maisons étaient closes depuis longtemps et l'on voyait à peine çà et là quelques lampes filtrer des lueurs incertaines à travers les interstices des volets fermés.

Le quai de l'Archevêché, mal éclairé, s'étendait silencieux, couvert d'ombre par ses grands arbres qui bourgeonnaient déjà ; le ciel était chargé de nuages lourds, formés de vapeurs tièdes, courant très bas et venant du midi.

Lyon était alors divisé, comme toute la France, en deux partis : les Jacobins et les Girondins ; derrière ceux-ci se cachaient beaucoup de royalistes ; aux malheurs de l'invasion, allaient se joindre les horreurs de la guerre civile.

Déjà, les troubles politiques avaient produit des conflits déplorables, par suite de la mésintelligence des partis, dès

que la nuit devenait noire, les rues se vidaient, chacun se retirait chez soi, car on ne se sentait plus protégé dehors.

Lyon si riche, si tranquille, si bien surveillé, était devenu une ville troublée, inquiète, où la misère de la population et l'indifférence de trois polices faisaient surgir des voleurs et des assassins.

En ce moment même, une embuscade est tendue par un groupe d'individus d'allures plus que suspectes qui, dans l'allée de traverse obscure d'une maison du quai de l'Archevêché, se tiennent cachés, assez nombreux pour former une bande redoutable ; ces hommes, vêtus comme les mariniers, portent le chapeau rond de feutre noir : munis de solides bâtons, ils attendent et ils sont évidemment aux aguets.

L'état politique de la ville favorise, du reste, toutes les audaces malsaines.

Il y a trois polices : la garde nationale dévouée aux Girondins, les agents municipaux, qui ne savent trop à qui obéir, et la police secrète du comité central, qui agit pour le compte des Jacobins, et qui prépare leur triomphe.

En février, c'est-à-dire tout récemment, les Girondins, forts de l'appui du ministère de leur parti encore au pouvoir, ont saccagé le club des Jacobins, et ils ont voulu casser la municipalité, mais trois membres de la Convention sont venus rétablir l'ordre et ils ont adopté une politique de bascule, qui n'a fait qu'équilibrer les forces entre les partis.

De là, cette situation étrange de trois polices se contrecarrant, et de trois partis se livrant à des guets-apens et à des violences telles que Châlier, chef des Jacobins, a une garde spéciale.

Trois polices, point de police.

Aussi, à cette heure, n'était-il pas prudent de s'aventurer sans armes dans les rues désertes, encore moins sur les quais, près de la Saône qui garde si longtemps les noyés dans les enlacements de ses longues herbes.

Rien d'étonnant donc à ce qu'une bande, ayant évidemment dessein de se livrer à une attaque violente, fut cachée dans cette allée noire de la maison du quai de l'Archevêché.

Ces hommes, à coup sûr, avaient des intelligences dans la maison même, car, de temps à autre, une porte intérieure donnant sur l'allée, s'ouvrait sans bruit et une voix demandait très-bas :

— Ne voit-on rien ?

— Non, répondait un des individus placés en embuscade.

— N'entend-on rien ?

— Rien.

— Elle viendra, pourtant ! affirmait la voix ; elle doit aller à un rendez-vous et passer par ici.

— Du moment où c'est sûr, patientons.

— Surtout, reprenait la voix, ne manquez pas de m'appeler, si vous entendez des bruits de pas. Je ne veux pas de méprise.

— Entendu ! disait laconiquement un grand gaillard, maigre, efflanqué, ayant toutes les allures d'un chat de gouttière.

Et la porte se refermait pour se rouvrir bientôt, et la voix répétait les mêmes questions, suivies des mêmes réponses.

Dans l'allée, quand le questionneur impatient était rentré, les hommes de l'embuscade causaient entre eux à voix basse.

Ces individus, qui avaient des façons de parler trop Croix-Rousse, pour être de vrais mariniers, semblaient éprouver des scrupules et des inquiétudes.

— La femme sera accompagnée, disait l'un. Elle criera.

— L'homme la défendra !

— Le temps de les « ficeler » et il viendra quelqu'un.

— Et si, par hasard, une patrouille de la garde nationale passe, nous serons pincés.

— Et si nous sommes pincés, ça ira loin.

Une voix dit : – Imbéciles !

On se tut.

C'était l'homme de haute taille, le chef de la bande évidemment, qui venait de lancer cette apostrophe avec une conviction profonde et fortement accentuée.

Cette troupe devait être disciplinée, puisque personne n'osait protester contre cette appellation humiliante.

— Imbéciles ! répéta le chef.

Et il reprit, procédant avec l'ordre et la méthode des esprits supérieurs.

— Primo, nous sommes nombreux et nous avons nos gourdins.

— On défend de s'en servir ! dit une voix avec l'accent des faubourgs de Paris ; on veut qu'on dévalise la femme sans lui faire de mal. Nous avons des gourdins, mais c'est comme si nous n'en avions pas, ah !…

— Toi, la Ficelle, dit le chef, tu as toujours des objections à faire, et tu vois midi à quatorze heures. On n'a pas défendu absolument d'utiliser les gourdins, on a recommandé d'en user le moins possible et seulement si le vieux se débattait trop.

— Ah ! c'est un vieux.

— Oui ; de plus, c'est un bedeau.

— Sans te commander, chef, est-on bien sûr que c'est un donneur d'eau bénite ? demanda la Ficelle avec une insistance prouvant qu'il était le seul de toute la bande qui osât faire des observations.

— Puisque je te le dis. Est-ce que je vous dore jamais la pilule, moi ! est-ce que je blague jamais, moi !

— Si c'est un rat d'église, dit la Ficelle avec satisfaction, on pourra, en effet, sauter dessus sans être obligé de l'étourdir d'un coup de bâton ; c'est lâche, ces bêtes à bon Dieu.

— Pourtant, dit le chef, s'il se débattait par trop, s'il criait, on pourrait user du gourdin sans en abuser. La consigne est bien simple : assommez au besoin, ne tuez pas.

— Et la femme ? demanda la Ficelle, qui paraissait s'intéresser au sexe.

— La femme ! c'est mon affaire. Il faut de la délicatesse. Je l'étrangle légèrement et je la bâillonne.

— Dites donc, chef, est-elle jolie ?

— On le suppose.

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Non ! Mais on la verra.

À l'un de ses hommes qui causait à voix basse avec son voisin, le chef ordonna rudement :

— Gueule-de-Loup et vous autres tous, du silence maintenant.

Tous obéirent. Cette bande évidemment se composait d'hommes très accoutumés les uns aux autres, très camarades puisqu'ils s'étaient donné à tous des sobriquets, habitude de voleurs et de mouchards.

Le silence s'était fait profond. Bientôt le quart après dix heures sonna.

— Attention ! dit le chef. Elle ne peut tarder ! Car on nous a dit de dix heures à dix heures et demie, et nous allons bientôt entendre trottiner la souris et le rat d'église.

Puis avec autorité :

— De l'ensemble ! À moi la femme ! Que personne n'y touche que moi. Toi l'Enrhumé, tu sautes sur le bedeau et tu lui serres le cou avec ton mouchoir à nœuds ; Gueule-de-Loup lui lie les bras avec sa corde et l'Amitié lui passe un nœud coulant aux jambes.

— Et moi ? demanda la Ficelle, humilié de ne rien faire.

— Toi, tu as du jugement et du sang-froid ; tu tiendras en réserve le coup de gourdin.

— À la bonne heure ! dit la Ficelle touché de cette marque d'estime.

Et comme il avait la vue plus perçante que les autres, il regarda dehors.

— Rien encore ! dit-il.

— Va donc jusqu'à la Saône, commanda le chef, voir si les mariniers ne dorment pas au fond du bateau.

La Ficelle traversa le quai, descendit sur la berge, vit dans un assez fort bateau solidement amarré, trois mariniers bien éveillés (des vrais ceux-là) et il remonta faire son rapport.

— Tout va bien sur l'eau ! dit-il.

— Bon ! fit le chef.

— Mais, demanda l'Enrhumé qui devait son surnom à sa voix éraillée, résultat probable d'un abus fréquent de liqueurs fortes, mais… mais, répéta-t-il, avec l'embarras de langue d'un alcoolique… pourquoi faut-il porter ces… ces… gens là dans le bateau…

— Pourquoi ? c'est l'ordre.

— On pourrait les… les… dévaliser dans la chambre.

— Et les y laisser, n'est-ce pas ? Tu es une triple brute ! Les laisser dans cette chambre : autant vaudrait donner ton adresse, imbécile ; tandis qu'un bateau, sur l'eau, ne laisse pas de traces.

— Et qu'est-ce qu'on en fera de ces… ces… gens-là… quand on les… les… aura fouillés ?

— Çà n'est pas ton affaire. Si l'on nous commande de les noyer, nous les noierons.

— Oh ! fit La Ficelle… noyer ?

— Pourquoi pas ? On n'en a rien dit, mais je prévois… que, du moment où l'on ne veut pas que nous jouions du couteau, où l'on ne nous laisse taper avec les gourdins qu'à la dernière extrémité, c'est que l'on ne tient pas à ce que les corps portent des marques ; un coup de gourdin peut passer pour une contusion reçue par le noyé contre un rocher de la Saône. La noyade peut passer pour un accident.

— Mais, dit la Ficelle, tu parles, chef, comme si l'on voulait absolument la mort de ces gens-là !

— On veut d'abord ce qu'ils ont sur eux, puis on veut s'en débarrasser. Et je ne crois pas que, du moment où l'on a préparé un bateau, par une si grosse Saône, ce soit pour faire prendre un simple bain d'agrément au rat d'église et à la petite souris de sacristie.

— Si j'avais su…

— Tu vas discuter, maintenant…

— Non… trop tard… mais si j'avais su…

— Attention ! les voilà ! dit Gueule-de-Loup placé en sentinelle.

Le chef alla frapper à la porte de la chambre ; elle s'ouvrit.

— Les voilà, dit le chef à celui qui ouvrait ; on vous attend.

— Vous êtes tous prêts ?

— Oui.

— Eh bien, agissez en vigueur et sans hésiter.

Le silence se refit profond dans l'allée et l'on entendit un bruit de pas sur le quai. Si peu clair qu'il fit, on pouvait distinguer la mise des deux victimes qui s'approchaient du guet-apens tendu dans l'allée. L'homme portait ce vêtement quasi ecclésiastique, cher aux jésuites de robe courte.

Le chef l'avait bien dit ; ce bedeau ne devait pas peser bien lourd.

Aussi, la Ficelle, évidemment de bonne humeur et augurant bien de l'expédition, donna-t-il un coup de coude significatif à Gueule-de-Loup qui sourit dans l'ombre. Ce Gueule-de-Loup n'avait pas le sourire aimable, car ce sourire découvrait le côté gauche de la lèvre supérieure, et montrait un croc formidable d'où était venu le surnom de l'individu. Il avait, du reste, des attitudes de bête fauve, et semblait se ramasser pour mieux bondir sur ses victimes qui s'approchaient toutes deux pas à pas.

Si le bedeau était peu sympathique au premier aspect et tout enveloppé d'hypocrisie, ce qui sautait à l'œil, même de loin, même dans la nuit, en revanche, la jeune femme qui l'accompagnait, semblait devoir être charmante. Jeune assurément, car elle allait légère avec la grâce sautillante d'une fauvette ; il y avait trop de ressort dans la démarche, trop de vivacité dans l'allure, trop de grâces dans les ondulations du corps et d'élégance dans la tournure pour que cette femme

eût plus de vingt-cinq ans et qu'on ne la devinât point jolie. Elle était vêtue comme une ouvrière, mais très coquettement, et elle portait sa mante sur son bras, car il faisait une chaleur tiède.

La Ficelle, qui y voyait la nuit comme les chats, poussa un soupir.

— Noyer cette petite femme ! pensait-il. Et son cœur se fendait.

La Ficelle avait fait, en quelques secondes, toutes les réflexions que nous venons d'écrire en quelques lignes ; mais le moment d'agir arrivait et il n'y avait pas à reculer.

Penchés sur le bord de l'allée, le corps tendu, les muscles raidis, les mains crispées sur leurs corps, les faux mariniers retenant leur haleine, s'apprêtaient à bondir, attendant un signal du chef ; cette troupe, je l'ai dit, semblait soumise à une discipline qui lui donnait de l'ensemble.

Quand le bedeau et sa compagne passèrent devant l'allée, le trou béant de la porte ouverte leur fit une impression désagréable ; la petite ouvrière fit un bond léger de côté et le bedeau deux pas en arrière.

— Allez ! cria tout à coup une voix au fond de l'allée.

Les faux mariniers s'élancèrent.

Mais le bedeau était mieux armé qu'on ne l'avait cru.

Comme tous les trembleurs, il avait cherché à se rassurer, dans cette marche de nuit, en portant un arsenal ; avec un pistolet à deux coups dans une main, un autre à la ceinture, un couteau en poche, il se croyait sûr de mettre en

fuite, avec ces armes, toute bande suspecte, et de tenir tête à toute attaque.

Mais il comptait sans sa lâcheté. Tout ce que la terreur lui permit de faire fut de presser machinalement la détente du pistolet qu'il tenait en main, le doigt sur la gâchette : le coup partit, sans que le malheureux bedeau s'y attendit, et sans qu'il se rendit compte que c'était lui qui tirait, car il se mit à trembler de tous ses membres.

Il y eut un moment de stupeur chez le bedeau, d'hésitation parmi les assaillants.

— Sus ! sus ! cria la voix de celui qui commandait au chef de bande lui-même.

Ainsi poussés, les assaillants bondirent, le gourdin levé ; mais le bedeau, avec une vitesse de lièvre fuyant la meute, détala, abandonnant sa compagne, qui était déjà sous la main nerveuse du chef.

La bande poursuivit le fuyard qui, d'humble rat de sacristie, semblait s'être transformé tout d'un coup : on eut juré qu'il lui était poussé des ailes et qu'il était devenu chauve-souris : de plus, très-malin, il avait adopté la tactique des bécasses, il faisait des crochets, enfilait les ruelles, et, enchevêtrant la poursuite, il gagnait sur la bande : il aurait suffi très probablement tout seul à son salut, lorsqu'il se heurta, au coin de la rue des Trois-Maries, à un grand et vigoureux jeune homme qui l'arrêta.

— Grâce ! cria le bedeau. Ne me tuez pas ! Prenez ma bourse, je ne dirai rien.

Et il jeta ses armes, sa bourse, jusqu'à son manteau, aux pieds du jeune homme étonné : car celui-ci ne voyait pas la

bande qui déboucha tout à coup de la rue. Le bedeau profita du moment où le jeune homme se rendant enfin compte de ce qui se passait, examinait la bande : il se sauva de plus belle.

Sans plus s'occuper de lui et voyant qu'il avait affaire à des bandits, le jeune homme ramassa les pistolets qui étaient à terre, et, sans hésiter, avec sang-froid et résolution, certain d'avoir en face de lui des malfaiteurs, il tira sur eux.

Les pistolets étaient à deux coups dont un tiré par le bedeau. Trois coups de feu et deux hommes touchés tombèrent en hurlant : le reste, sur le bel exemple donné par La Ficelle, battit en retraite sur le quai.

Le jeune homme, jetant ses pistolets inutiles, ramassa le gourdin de Gueule-de-Loup, l'un des blessés qui se tordaient à terre, et il poursuivit les faux mariniers. Comme la fuite de ceux-ci fut aussi rapide que l'avait été celle du bedeau, il en résulta que, deux minutes au plus après avoir quitté le quai, ils y reparurent, juste à temps pour voir le chef enlevant dans ses bras la petite ouvrière et la portant vers la Saône.

Plus brave, moins troublée que le bedeau qui l'accompagnait, la jeune femme s'était d'abord sauvée de toutes ses forces le long du quai pour se soustraire aux atteintes du chef : mais celui-ci était trop haut sur jambes pour ne pas être un coureur hors ligne : il fut bientôt sur sa victime étendant ses grands bras sur elle et la saisissant, pauvre petite fauvette dans ses serres de vautour. Mais la fauvette avait bon bec et elle se défendait.

La vaillante petite femme, se sentant prise, tira de sa poche un joli petit stylet à poignée de nacre, et, jetant le

fourreau, tendant les jarrets, repliée sur elle-même, elle attendit son agresseur.

— Oh ! dit celui-ci, tu veux me piquer, petite vipère.

Il fit un pas en arrière, ramena en main son gourdin suspendu au poignet droit par une courroie, et, d'un coup sec, il paralysa le bras de la jeune femme qui laissa tomber son arme en poussant un cri de douleur. Fondant alors sur elle, le chef voulut la lier : mais elle se débattit, criant si fort qu'il se résigna à l'étrangler à moitié. Enfin il s'en rendit maître et l'emporta.

Il revint avec son fardeau, se dirigea vers l'escalier où se tenait celui qui présidait à ce guet-apens et au profit ou du moins par l'ordre duquel il semblait se soumettre.

Cet homme, dont la silhouette se détachait en noir sur le fond gris de l'air, semblait appartenir à la bourgeoisie ; il était vêtu comme les Lyonnais aisés d'alors. C'était un petit être désagréable, agité, trépignant, aigre, miaulant ses ordres d'une voix de fausset et paraissant doué d'un caractère impérieux, exigeant, insupportable.

Il rageait, pestait, maugréait.

— Les imbéciles, murmurait-il ! c'était son mot favori. Ils vont laisser échapper cette canaille de bedeau !

Regardant du côté du chef :

— Et ce grand niais de Monte-à-Rebours qui manque la femme et qui la laisse crier ! Oh ! les imbéciles, les imbéciles !

Il n'avait pas tous les torts.

Déjà quelques volets grinçaient aux façades des maisons ; on sentait que des têtes se mettaient aux fenêtres ; on ne descendait pas, on ne descendrait probablement point, car, en ce temps-là, on était prudent comme à toutes les époques troublées pendant lesquelles on ne sait jamais trop à qui l'on aura affaire si on se mêle de quelque chose : mais enfin, des curieux, cela est toujours gênant.

Aussi, l'homme cria-t-il à Monte-à-Rebours, le chef, qui revenait :

— Plus vite, donc ! Plus vite, grand crétin !

Et il avait vraiment raison de presser son acolyte, car il vit tout aussitôt accourir à lui La Ficelle et ses deux compagnons serrés de près par le hardi jeune homme qui avait pris fait et cause pour le bedeau.

Soudain, le gourdin de ce brave jeune homme tournoya sur la tête d'un des faux mariniers qu'il talonnait : le coup fut si rapide que l'homme tomba comme un bœuf frappé par la masse du boucher. Ce que voyant, le petit bonhomme qui dirigeait l'expédition s'attendait à tout d'un aussi intrépide jouteur et il cria aux bateliers qui se tenaient en Saône.

— Vite, vous autres ! À nous ! Prenez vos rames ! dépêchez-vous.

Puis à la Ficelle et au seul compagnon de celui-ci qui fût debout :

— Face à cet homme, canailles…

Avec une résolution qui prouvait que la rage lui donnait l'énergie, il courut, le pistolet à la main, au secours de ses acolytes en déroute et ceux-ci levèrent la tête en entendant la voix de ce petit homme grincheux qui semblait avoir sur

eux plus d'ascendant que leur chef lui-même. Ce qui contribua surtout à donner du cœur à la Ficelle, c'est que le petit homme tira brusquement un coup de pistolet sur son adversaire.

Il est vrai qu'il le manqua.

Le jeune homme parut un instant chercher à se dérober. Ce n'était point qu'il eût pris peur, mais il venait d'apercevoir le chef qui portait la jeune femme. Avec le sang-froid et le coup d'œil d'une nature d'élite que le danger ne trouble pas, le jeune homme, évitant ses adversaires et les tournant, se jeta sur le chef Monte-à-Rebours, avant que celui-ci eût déposé la jeune femme à terre, et, saisissant son gourdin, il le frappa de deux coups qui firent sonner toute la carcasse de ce grand chat tigré. Monte-à-Rebours trébucha et s'étala de tout son long. Mais, à ce moment, les trois mariniers avec leurs longs crocs, renforçant la Ficelle et son compagnon, s'élancèrent sans hésiter.

Le petit homme lâcha son second coup de pistolet sur son terrible adversaire. La balle toucha, car on vit chanceler le défenseur de la jeune femme. Se sentant atteint par la balle décochée sur lui, le jeune homme se laissa emporter par la fureur dont sont saisies les natures sanguines lorsqu'elles sont frappées : peut-être aussi craignait-il que la perte de sang ne l'affaiblît trop rapidement.

Familier avec toutes les escrimes, maniant redoutablement le gourdin, il prit l'offensive avec une fougue inouïe. D'un moulinet terrible, il écarta bâtons et crocs dirigés contre lui, fit reculer ses adversaires, en coucha bas un, cassa le bras d'un autre, et il eût rejeté tout ce monde dans le bateau, si l'homme aux pistolets n'avait traîtreusement tiré deux coups sur le malheureux jeune homme, qui, touché lé-

gèrement à la jambe, mais frappé à la poitrine et suffoqué, tomba en battant l'air de ses bras, menaçant encore les mariniers.

La Ficelle poussa un petit cri de satisfaction et l'homme aux pistolets cria :

— Vite donc ! à la femme, enlevez-la.

Comme le terrain de la lutte s'était déplacé, comme on était à cent pas de l'endroit où gisait la jeune femme garrottée, la Ficelle et les bateliers coururent de ce côté. Mais un coup de vent apporta aux oreilles de ceux-ci le bruit sourd et cadencé d'une troupe régulière, arrivant au pas de course. C'était une patrouille qui accourait, attirée par les coups de feu.

— La Garde Nationale ! dit la Ficelle s'arrêtant brusquement.

Au même moment, on vit une ombre se dessiner et accourir. C'était le chef, Monte-à-Rebours. Il avait repris connaissance, entendu la patrouille et il fuyait.

— En retraite ! dit-il, au bateau ! Ne compromettons pas le comité.

L'homme aux pistolets lui-même, tout en prodiguant les épithètes les plus flétrissantes à son monde, ordonna :

— Enlevez vos deux camarades qui sont étalés là-bas, et vivement au bateau.

Puis, entre ses dents :

— Pourvu que Gueule-de-Loup et l'Enrhumé puissent s'esquiver ! Sacrebleu la sale affaire ! S'ils sont pris et reconnus, voilà une vilaine histoire pour nous.

Et, voyant la Ficelle présider à l'enlèvement de ses camarades assommés, il gagna lestement le bateau en grommelant. On plaça les blessés au fond de l'embarcation, et les bateliers lâchèrent les amarres. L'un d'eux avait le bras cassé.

— Qui me remplace à l'aviron ? demanda-t-il : j'ai une aile brisée.

On vit bien alors que la Ficelle et ses camarades étaient de faux mariniers : ils ne savaient pas ramer.

L'homme aux pistolets dit alors :

— Bons à rien !

Et il prit l'un des avirons. Tout quinteux qu'il fût, il montra de la vigueur.

À la barre se tenait un pilote familier avec la rivière. Enlevée par les coups de rames, emportée par le courant, la barque fila comme une flèche, évitant les obstacles, franchissant les tourbillons et disparaissant dans l'ombre. Il était temps. Les bourgeois de la patrouille, enchantés de tirer comme tous bons bourgeois qui jouent au soldat, firent un feu roulant sur la barque. Mais, bien entendu, les balles se perdirent dans l'eau avec des bruits mats de cailloux lancés du haut d'un pont. Le guet-apens était manqué, mais la patrouille, de son côté, avait manqué l'arrestation de ses auteurs. Toutefois, la jeune femme était sauvée et le blessé aussi, à moins qu'il ne mourût entre les mains des chirurgiens.

L'officier qui commandait la patrouille était le fils aîné d'une des plus riches familles de Lyon, les Leroyer. Le père avait la meilleure maison de soierie de la ville. Bien entendu, il était Girondin, du moins il se disait tel, mais on le soupçonnait fort d'être au fond un royaliste très dévoué à la cause du trône et de l'autel, d'autant que sa femme sortait de la famille noble des d'Étioles. Quant au fils, en vertu de cette discipline de famille qui a toujours existé à Lyon, il pensait comme son père et surtout comme sa mère.

C'était un assez beau garçon, ayant bonnes façons, bonnes manières, singeant un peu trop les gentilshommes, juste assez intelligent pour n'être point un sot, une de ces natures enfin qui restent dans la bonne moyenne et auxquelles l'éducation donne un certain vernis. Doué d'une vanité qui fait le fond de la race et qui consiste à apprécier trop haut la valeur de l'or, capital acquis, levier puissant, infatué de la situation paternelle sur la place, gonflé par l'importance que lui donnaient ses galons, mais très-bon enfant au fond, Étienne Leroyer était le type de ces Lyonnais qui furent si braves pendant le siège, se battant avec valeur sans trop savoir pourquoi et sans apprécier les causes, les motifs et les suites de la révolte. » Le fond de cette race est un courage froid qui les pousse jusqu'au bout, victoire ou mort » (Michelet). Bon enfant, en somme, ce jeune homme, bon garçon, mais aussi capable de tomber pour une bonne que pour une mauvaise cause !

Pour le moment, furieux contre les brigands qui attaquaient à main armée et disposé à leur faire passer un très mauvais quart d'heure : mais tous avaient disparu. Tous, y compris ceux qui avaient été blessés rue des Trois-Maries, et qui avaient pu s'enfuir. Il ne restait donc que la jeune femme et son défenseur.

Étienne, galant homme, délia la victime de l'attentat, pendant que l'on s'occupait du blessé évanoui.

Ah ! c'était une maîtresse femme que la petite femme. Pas de faiblesse. Pas de pamoison. Elle n'avait point à reprendre connaissance, n'ayant jamais perdu ses sens : et si elle avait perdu la parole, ce n'était point par sa faute, mais par le fait du bâillon : car celui-ci enlevé, elle se mit tout aussitôt à parler. Et ce fut elle qui, avec une incroyable autorité, se mit à questionner. À l'officier qui la regardait et qui la trouvait d'un abord très distingué, elle demanda :

— Votre nom, lieutenant.

Mais elle s'y connaissait donc en grades et en militaires, cette charmante petite femme.

— Mon nom ! dit le lieutenant en souriant. Mon nom, Mademoiselle… ou madame… ! Leroyer.

— Leroyer… fit-elle… très bien.

Puis, comme si elle eût commandé la patrouille :

— Lieutenant, faites enlever ce jeune homme et qu'on le transporte dans la maison la plus voisine. Vous avez droit de réquisition, n'est-ce pas ?

— Oui ! dit l'officier étonné de se voir commandé de la sorte et subissant le joug d'une aussi jolie femme. Car décidément elle était très jolie. Un caporal porte-lanterne avait eu cette curiosité d'éclairer le visage de la jeune femme, et toute la patrouille, comme un seul homme, à l'unanimité, sans conteste, sans hésitation, avec enthousiasme, s'était avoué, homme par homme, que c'était là une charmante femme, un beau brin de fille, quelque chose de très distingué,

une de ces gaillardes qui ont le je ne sais quoi et pour lesquelles les hommes font des folies.

D'abord elle était blonde et, quoique meurtrie, ébouriffée par la main brutale du chef Monte-à-Rebours, quoique bousculée, étouffée, frappée, décoiffée, elle avait trouvé le moyen, en un tour de main, d'étirer ses jupes, de faire rentrer sous le bonnet de dentelles les touffes rebelles, de redonner des plis gracieux à sa mante tombée à terre et replacée sur le bras. Pas de trouble. Pas d'embarras. Tous ces hommes, pour elle, semblaient des serviteurs-nés.

Elle les appelait… citoyens !… mais elle prononçait le mot comme s'il se fût orthographié « messieurs » ! Elle ordonnait sans hésiter, comme une femme sûre d'être obéie par une patrouille ; elle eût commandé de même à une armée. Étienne n'était plus le lieutenant de son capitaine demeuré au poste central ; il était le lieutenant de cette petite femme ravissante : lui qui discutait parfois les ordres de son chef en culottes ne discutait point ceux de son chef en jupons.

Elle avait dit :

— Réquisitionnez ! Transportez !

Étienne réquisitionna, transporta. Il frappa à la porte d'un magasin qui s'ouvrit : on fit allumer des lampes dans ce magasin : on s'enquit d'un médecin, on étala le blessé sur un comptoir.

La petite femme, qui n'était pas une mijaurée et qui n'avait cependant rien d'une effrontée, fit sauter les boutons du gilet, sans fausse pudeur, très délibérément ; elle examina la blessure de la poitrine, la sonda de son petit doigt rose et dit :

— Bien ! bien ! la balle n'a pas pénétré et elle s'est arrêtée sur l'os d'une côte, je la sens ; le chirurgien l'enlèvera facilement. Mais ce pauvre jeune homme a été suffoqué : toutefois, cette blessure, ce n'est rien.

Au lieutenant.

— De l'eau ! de l'eau-de-vie ! quelque chose !

Puis, regardant la figure du blessé, elle dit, avec un sentiment d'admiration qui fit faire la grimace à Étienne :

— Quel beau jeune homme ! Il a vraiment l'air intelligent et distingué : Le connaissez-vous ?

Et, comme Étienne semblait étonné de la question :

— Oh ! fit-elle, ce ne peut être le premier venu.

Et elle avait raison, car un sergent et plusieurs gardes dirent :

— C'est Saint-Giles !

Saint-Giles, qui signait Cinq-Giles depuis qu'il était de mode de supprimer les saints dans le calendrier, Saint-Giles fut au Lyon d'alors ce qu'André Gille, le caricaturiste, fut au Paris du second Empire. Avant 89, Saint-Giles était dessinateur sur soie, mais déjà il s'était révélé par des charges très amusantes et très originales, que l'on décalquait pour les faire passer sous le manteau. Lorsque la Révolution éclata, Saint-Giles avait dix-neuf ans et il avait déjà conquis à Lyon une certaine notoriété. Les troubles qui se prolongèrent avaient frappé au cœur l'industrie lyonnaise on ne fabriqua bientôt plus de soie : par conséquent, plus de dessins à faire.

Saint-Giles, qui depuis l'âge de 14 ans nourrissait sa mère, ses trois frères et ses deux sœurs, Saint-Giles, aîné d'orphelins, offrit son crayon à un libraire. Un journal de caricatures fut créé : il réussit merveilleusement et très vite, grâce au talent satirique de Saint-Giles qui devint l'enfant gâté de la démocratie lyonnaise. Disons même, à l'honneur de l'esprit français, que l'aristocratie et le clergé riaient des dessins de l'artiste et lui pardonnaient assez volontiers ses charges.

Le rire désarme.

En outre, les tendances particularistes qui ont toujours distingué Lyon, lui inspiraient une sympathie toute maternelle pour cet enfant de la Croix-Rousse, qui avait conquis Paris sans consentir à quitter Lyon. Un éditeur parisien l'avait appelé en vain près de lui ; Saint-Giles avait refusé ; ce que voyant, l'éditeur avait traité avec l'artiste pour l'envoi par la poste d'un dessin par semaine, et ce dessin obtenait toujours à Paris un succès énorme qui flattait beaucoup les Lyonnais.

Ce qui avait contribué le plus, après le talent, à fonder la réputation de Saint-Giles, c'était sa bravoure. M.M. les officiers du Royal-Pologne s'étant trouvés offensés par une caricature de l'artiste, lui avaient envoyé un cartel. Il l'avait accepté et avait blessé successivement trois des officiers du régiment ; il avait fallu l'intervention du général, prince de Hesse, pour assoupir cette affaire et empêcher d'autres duels.

Giles était un grand et beau garçon, au profil aquilin, aux cheveux noirs, aux yeux bruns très doux, très expressifs. Sa bouche large, bien fendue, sensuelle et rieuse, annonçait un tempérament ardent, gai, avec des appétits robustes. Mais ce

qui faisait surtout le charme de cette physionomie, c'était le feu sacré de l'intelligence animant ses traits, c'était enfin le *Mens divinior*, l'âme divine de l'artiste, se révélant et s'affirmant même en ce moment où le regard était voilé par les paupières, où les lèvres étaient décolorées par la perte du sang.

La jeune femme, en entendant prononcer le nom de Saint-Giles, dit en souriant :

— Je me doutais bien qu'un garçon de cette trempe était quelqu'un.

— Quelqu'un de bien dangereux ! dit le lieutenant avec une pointe de jalousie, causée par l'intérêt que semblait porter au blessé cette jolie femme.

— Dangereux ! fit-elle.

— Mais… mademoiselle… où madame… le crayon de Saint-Giles ne respecte rien, ni hommes, ni prêtres, ni Dieu.

— Pas même monsieur votre père, n'est-ce pas ? dit-elle en souriant. Saint-Giles l'a placé, je crois, dans sa Galerie des Sacristains.

Et haussant les épaules, elle dit :

— Petits esprits, a dit M. de Beaumarchais, ceux qui s'offusquent d'un petit écrit ou d'une petite caricature.

Les gardes nationaux s'entreregardèrent, se demandant comment une grisette pouvait parler sur ce ton. Ils en conclurent que c'était une grande dame déguisée. Ils n'en doutèrent plus, quand ils l'entendirent, s'adressant au lieutenant, lui dire :

— M. Leroyer, vous allez laisser, s'il vous plaît, le commandement de la patrouille à votre sergent, M. Suberville, si je ne me trompe, et vous m'accompagnerez jusqu'à la porte d'une maison où votre père vous remerciera fort de m'avoir protégée.

— Je suis à vos ordres, madame ! dit le lieutenant.

Et, appelant son sergent qui était lui-même un gros bonnet de l'industrie lyonnaise, et qui, à bien prendre, était le vrai chef de la compagnie, il lui dit avec beaucoup de déférence :

— Monsieur Suberville (le haut commerce de Lyon était resté poli et dédaignait de se donner du citoyen), vous connaissez l'itinéraire, vous voudrez bien conduire la patrouille.

— Je vous prie, monsieur, dit assez vivement la jeune femme au sergent, de laisser un caporal et quatre hommes auprès de mon blessé, jusqu'à l'arrivée du chirurgien. Et je compte sur l'humanité de ces messieurs pour transporter chez lui M. Saint-Giles et lui faire donner les plus grands soins, fussent-ils ses ennemis politiques.

— Madame, dit le sergent, nous sommes tous républicains.

— Oui… je sais… Girondins… Et M. Saint-Giles, lui, est Jacobin ! On est donc ennemis. Mais votre situation dans la haute bourgeoisie lyonnaise et votre éducation me rassurent, car elles vous font un devoir de la générosité.

Elle conclut avec un beau sourire qui les enchanta.

— Je suis certaine de votre prud'homie.

Depuis quelque temps elle regardait avec attention le sergent M. Suberville. Lui de son côté l'observait.

Elle fit un signe rapide, puis elle parut s'impatienter et dit :

— Quelle longue nuit ! Le soleil ne se lèvera-t-il donc jamais ?

— Il se lèvera, soyez-en sûre, dit en souriant M. Suberville.

Et il fit à son tour un signe symbolique.

De ce moment, elle parut sûre de M. Suberville : du reste, elle avait gagné à ses intérêts toute la patrouille. Cette petite femme avait le charme, car elle avait su trouver les paroles les plus sûres pour aller au cœur de ces bourgeois. Un caporal, fasciné par les beaux yeux de la jeune femme, s'avança.

— Madame, dit-il, avec la permission du lieutenant, je reste et je vous réponds de votre protégé.

— Mon sauveur, voulez-vous dire ! Eh bien, monsieur, j'accepte et j'aurai bientôt le plaisir de vous remercier. Vous vous nommez ?

— Jean-Joseph Morongis pour vous servir, dit le caporal. Je tiens la grande confiserie de la place Bellecour.

— Je me ferai un devoir, M. Morongis, de vous donner ma clientèle.

Le caporal rougit de joie ; vendre sa marchandise à cette jolie femme, la voir et lui parler lui semblait un plaisir digne d'être savouré par un confiseur.

En ce moment, le chirurgien arriva. Il examina les blessures.

— Bon, dit-il. Presque rien ! La balle de la poitrine en s'aplatissant sur le sternum, a produit une suffocation.

— Et les autres blessures, docteur ?

— De simples coups de poings. Je réponds de tout, madame.

La jeune femme, définitivement rassurée par cette affirmation, fit un signe au lieutenant. Celui-ci, avec un empressement des plus galants, vint offrir son bras à la jeune femme qui, saluant gracieusement M.M. de la garde nationale, les remercia d'un mot, les gratifia d'un sourire et sortit, laissant derrière elle une impression qui se traduisit par exclamations.

— Si c'est une fille de canut celle-là, disait l'un, j'avale mon sabre et je le digère.

— C'est une duchesse ou une danseuse de l'Opéra, dit un autre. Elle vous a un cachet…

— Mais pourquoi si tard dans la rue ?

— Oh ! les femmes ! ça risque tout. Et puis, Saint-Giles était avec elle.

— Mais non. Il paraîtrait qu'il l'a entendue crier et qu'il est venu à son secours.

— Avec tout ça, dit la grosse voix d'un boucher, personne ici n'a fait son devoir.

— Bon ! voilà le citoyen Balandrin qui va encore protester, dit le sergent Suberville au garde mécontent, appuyant sur le mot citoyen.

— Citoyen… citoyen… oui, je suis citoyen, répliqua Balandrin, je m'en flatte même… N'empêche que personne n'a demandé ni ses papiers ni son nom à cette grande dame déguisée qui court les rues la nuit.

— Ah ! ah ! dit le sergent en riant avec éclat, vous auriez bien voulu savoir son nom et son adresse n'est-ce pas, citoyen Balandrin ? Ah ! ah ! mon gaillard, vous ne seriez pas fâché d'aller faire une visite domiciliaire chez cette dame, duchesse ou drôlesse ? Eh ! eh ! eh ! ils vont bien les citoyens bouchers !…

— Bon ! Bon ! Plaisantez, sergent. Mais, on ne m'ôtera pas de l'idée, dit Balandrin, que cette femme ne soit une royaliste qui conspire, peut-être même une émigrée. Si je me présentais chez elle, ce serait au nom de la loi. Je ne suis pas un farceur comme vous, moi, sergent !

— Et si c'était une émigrée, que feriez-vous citoyen Balandrin, vous qui ne plaisantez pas ?

— Je l'arrêterais.

— Et le tribunal révolutionnaire que le comité central a la prétention d'établir ici, enverrait sûrement à la guillotine qui va nous arriver de Paris, dit-on, cette pauvre petite femme si charmante.

— Eh bien… après ! Pourquoi pas, si elle a émigré, si elle conspire.

— Vous êtes donc pour que l'on guillotine les femmes, vous, citoyen Balandrin ?

— Tenez, s’écria le boucher, colosse redouté, mais peu aimé dans la compagnie, tenez, cria-t-il, serrant les poings, vous m’embêtez, sergent, avec votre manière de m’envoyer du citoyen quand vous donnez du monsieur aux autres. Un boucher vaut bien un marchand de soie. Nous sommes tous égaux du reste.

— M. Balandrin, si je vous appelle citoyen, c’est pour vous faire plaisir, vous sachant républicain enragé.

— Vous ne l’êtes donc pas, vous, républicain ?

— Oh ! si, mais pas comme vous. Nous sommes tous ici des hommes modérés, sauf vous qui voulez faire tomber toutes les têtes.

— Les têtes coupables. Et je suis pour que l’on remplisse son devoir. Quand on fait patrouille, on arrête les suspects.

— Les suspects, fit le sergent, oui ; les gens que l’on suspecte d’être des malfaiteurs, des voleurs, des assassins. Nous faisons patrouille pour protéger les personnes et les propriétés ; mais quant à arrêter les gens, sous prétexte politique, nous ne nous sentons pas du goût pour ça, nous autres.

Il y eut un murmure d’approbation.

Alors le boucher, furieux, roula des yeux menaçants autour de lui et s’écria :

— Voulez-vous que je vous dise ce que je pense ?

— Oui ! oui ! oui ! dit-on.

— Eh bien, vous êtes tous des royalistes déguisés en Girondins.

Les trois quarts des gardes protestèrent de bonne foi.

— Nous sommes républicains ! criaient-ils énergiquement.

— Alors, dit Balandrin, protégez la République ! Sauvez-la ! Arrêtez les conspirateurs en culottes de soie, en soutane ou en jupe. Laissez s'établir ce tribunal révolutionnaire dont vous ne voulez pas et cette guillotine que vous voulez démolir et jeter dans le Rhône ! Laissez passer la justice du peuple. Car moi, bourgeois, moi propriétaire comme vous, moi modéré au fond comme vous mais voyant plus clair que vous, je vous le dis, on vous trompe ; il faut rompre avec les royalistes masqués qui nous font faire de la réaction et qui veulent nous pousser à la guerre civile. Vous savez bien qu'ici, dans vos rangs, il y a des royalistes…

Chacun s'avouait que le boucher disait vrai ; il venait de peindre le véritable état d'esprit dans lequel se trouvait la garde nationale lyonnaise girondine de cœur, républicaine, mais menée par un groupe de royalistes qui exhalaient ses haines bourgeoises, ses répugnances modérantistes, ses défiances de gens qui possèdent, ses rancunes de commerçants ruinés par les troubles ; si bien que, tôt ou tard, il fallait s'attendre à une lutte acharnée entre le comité jacobin, d'une part, et la garde girondine de l'autre.

Les déclarations véhémentes du boucher allaient faire éclater un orage, lorsqu'un incident détourna l'attention.

Un homme entra précipitamment et s'écria :

— Arrêtez l'assassin !

Il montrait Saint-Giles… L'homme qui venait d'entrer d'une façon aussi brusque était le bedeau ! Le bedeau hérissé, le bedeau féroce, le bedeau implacable, comme un homme qui a peur et qui, rassuré, veut se venger de sa lâche-

té et de ses terreurs. Cet imbécile affolé s'était enfui éperdu : il n'avait rien compris à l'intervention de Saint-Giles et l'avait pris pour un des malfaiteurs. Ayant continué sa course sans tourner la tête, il avait atteint un poste de la garde nationale et il ramenait huit hommes et un caporal. Voyant un magasin plein d'autres gardes autour du blessé, il s'était précipité, avait reconnu Saint-Giles et le proclamait assassin.

M. Suberville, le sergent de la patrouille qui était intelligent, comprit que le bedeau se fourvoyait.

— Vous vous trompez, dit-il, ce jeune homme n'est pas coupable.

— Pas coupable, s'écria le bedeau avec véhémence, il m'a mis la main au collet pour m'arrêter et je ne m'en suis débarrassé qu'en lui donnant ma bourse et mon manteau.

— Mais ce même jeune homme a défendu une dame contre des malfaiteurs, et cette dame qui sort d'ici, a témoigné en sa faveur.

— Oh ! madame la baronne est sauvée !

— Une baronne, grommela le boucher Balandrin, j'en étais sûr.

— Une baronne, se disait le confiseur, bonne clientèle.

— Une baronne !

Cela fit sensation. Mais le boucher Balandrin appréciait la chose autrement que ses camarades.

— Vous voyez, dit-il au sergent, que c'est bien une ci-devant, une émigrée peut-être !

M. Suberville, le sergent, était royaliste comme quelques autres gardes, royaliste caché bien entendu : il voulut faire comprendre au bedeau quelle imprudence il venait de commettre dans les effarements de son émotion.

— Monsieur, dit-il brutalement et sévèrement, vous me faites l'effet d'un singulier animal ; ce jeune homme n'est pas un assassin : quant à la personne qui sort d'ici, elle est mise comme une ouvrière. Dans cette affaire, je ne vois rien qui se rapporte à ce que vous contez.

Et, d'un ton brusque, il conclut :

— Ou vous avez eu une autre aventure que celle qui nous occupe, ou vous avez eu si peur que vous avez perdu la tête.

— Sergent, dit le bedeau qui avait compris, il n'y a, en effet, aucune baronne dans l'affaire : c'est ma nièce que j'accompagnais dont je voulais parler : nous l'appelons baronne parce qu'elle se donne, comme ça, tout naturellement, des airs d'aristocrate.

— Oh ! dit le sergent, je saisis le quiproquo, mon bonhomme ! Eh bien, c'est le lieutenant M. Leroyer qui conduit lui-même votre nièce dans la maison où elle allait et où elle doit voir M. Leroyer père.

Le sergent mettait habilement le bedeau sur la bonne voie : celui-ci s'y jeta avec sagacité.

— Ce n'est pas M. Leroyer, c'est Mme Leroyer que ma nièce va voir, s'empressa-t-il de déclarer. Ma nièce est couturière.

— Et elle s'en va essayer des robes en ville, à dix heures du soir ! fit le boucher incrédule.

— Monsieur, dit le bedeau, ma nièce passera sa nuit à retoucher une robe que Mme Leroyer doit mettre demain matin pour la cérémonie du mariage.

— Ah ! il y a un mariage demain !

Le bedeau, qui avait eu le temps de préparer ses batteries, dit avec aplomb :

— Certainement, un très beau mariage ! Un mariage de campagne, c'est vrai, mais cossu ! C'est le fils de l'adjoint du village de Poleymieux qui épouse sa cousine. Je crois que Mme Leroyer est marraine de la mariée.

Le boucher, étonné de l'assurance du bedeau, n'osa contredire. En somme, le bedeau s'était accroché à une branche assez solide : le mariage était réel. Comme l'adjoint de Poleymieux était, lui aussi, un royaliste qui dissimulait ses opinions sous le masque républicain, il était facile d'improviser une invitation.

Le sergent devina qu'il était important de prévenir la baronne (il ne doutait pas que ce fût une vraie baronne) de la bourde commise par le bedeau. Il jugea que le meilleur messager à envoyer était le bedeau lui-même.

Il appela un garde qui était un de ses commis.

— Monsieur Lanthier, lui dit-il, en lui montrant le bedeau, voilà un brave homme qui est encore tout tremblant de ce qui vient de lui arriver : accompagnez-le donc jusque chez M. Leroyer, où il retrouvera sa petite baronne de nièce, à laquelle je le prie de faire tous mes compliments.

Et impérativement :

— Allez !

Puis, comme le blessé, toujours évanoui, était placé sur un brancard pour être transporté chez lui, le sergent dit :

— Ainsi, caporal Morangis, vous vous chargez de ce jeune homme.

— Oui sergent, dit le caporal.

— Et vous, docteur, vous en répondez ?

— Je débriderai la plaie et le blessé sera tout aussitôt soulagé : avant quarante huit heures il sera debout.

— Emportez, messieurs, emportez ! dit le sergent.

Les gardes soulevèrent le brancard et se mirent en marche. Quant aux hommes qu'avait amenés le bedeau, ils s'en étaient retournés au poste.

— Formez vos rangs ! dit le sergent à la patrouille.

Et il l'emmena en murmurant :

— Tout va bien.

— Non, tout ne va pas bien, protesta tout haut le boucher Balandrin, qui avait entendu le sergent. Tout va mal ! La République est trahie ! Cette femme, c'est une vraie baronne, et je jurerai qu'elle est émigrée.

Le sergent qui savait comment on manie les hommes, entendant les observations du boucher, arrêta net la patrouille. On venait à peine de sortir de la maison et l'on était sur la place de l'archevêché.

Il commanda :

— Halte !

Puis :

— Formez le cercle !

— Quand tout son monde fut en rond autour de lui, il fit un petit discours, très net, très ferme, très adroit.

— Messieurs, dit-il, nous sommes tous des commerçants, des hommes d'ordre, des hommes voulant nous entendre pour empêcher le pillage et pour résister aux passions violentes de la populace qui menace nos maisons et nos personnes.

— Oui ! Oui ! dirent les gardes.

— Nous avons besoin d'union, de discipline, de concorde.

— Oui ! Oui !

— Or, chaque fois que nos officiers donnent une consigne, prennent une décision, je le constate à mon regret, notre camarade, M. Balandrin, proteste, ergote et je dirai même nous insulte.

— C'est vrai ! C'est vrai !

— À mon avis, le citoyen Balandrin, boucher comme le trop fameux Legendre, représentant de Versailles à la Convention, veut imiter son confrère qui l'a fanatisé lorsqu'il est venu ici en mission. M. Balandrin veut imiter ce célèbre Jacobin et jouer les Legendre à Lyon. Je n'ai pas à lui rappeler la fable de la grenouille voulant se faire aussi grosse que le bœuf et qui en éclata : mais je lui déclare que nous ne pouvons supporter ces façons-là.

— Non ! Non !

— Je crois rester dans les bornes de la modération et de la politesse en disant au citoyen Balandrin que, du moment où l'on ne se plait pas dans une société, mieux vaut la quitter que l'offenser.

— Oui ! Bravo ! Démission !

— D'autant plus, continua le sergent, que les circonstances sont graves et que, dans la situation où nous sommes, il faut pouvoir compter les uns sur les autres.

— Certainement !

Le boucher, avec sa force musculaire énorme et sa franchise brutale, avait humilié beaucoup d'amour-propre et s'était fait beaucoup d'ennemis. Beaucoup qu'il avait rudoyés individuellement et qui n'avaient jamais osé protester profitaient des mauvaises dispositions générales pour se venger de leurs rancunes.

Ils criaient :

— Démission ! Démission !

Quelques-uns mêmes insinuaient avec une voix de fausset :

— À la porte ! c'est un mouchard du comité central.

Balandrin, loin d'être inférieur à Legendre, comme le donnait à entendre M. Suberville, se montra toujours, quoique d'un tempérament grossier, bien au-dessus du boucher versaillais. Il fut plus grand, plus généreux, plus brave encore et surtout plus éloquent que lui. Mais les réactionnaires de Lyon ont calomnié ce beau et terrible caractère lyonnais.

Pour les outrages qui pleuvaient sur lui, Balandrin, furieux, s'élança au milieu du cercle et dit, les dents serrées :

— Mouchard ! Moi ! Jamais ! J'ai toujours dit ma façon de penser tout haut et à tout le monde. Je suis franc. J'agis au soleil. Je vous ai tous regardés en face. Qui est-ce qui m'accuse de moucharder ?

Personne ne répondit.

— Bon ! fit le boucher. Vous vous taisez. Ceux qui m'ont accusé sont des lâches. Ce sont eux qui sont des mouchards, mouchards royalistes !

— Nommez-les, les mouchards ! criaient des voix loyales.

— Si je les nommais, dans huit jours, demain peut-être, leurs têtes tomberaient sous le couteau de la guillotine, qui a été demandée par Châlier, qui est arrivée et qui sera dressée sous peu. Je me tais, parce que j'étais des vôtres. Mais vous me chassez, je pars et je me fais Jacobin.

— Ah ! ah ! fit-on.

— Oui ! je me fais Jacobin, parce que vous autres modérés, vous autres Girondins, vous trahissez la France en vous alliant avec les royalistes. Si le pays n'était pas envahi, si les royalistes n'avaient pas soulevé la Vendée et appelé les Anglais, si l'on se battait chez soi pour ses idées, sans exposer la patrie à un démembrement, je resterais avec vous, parce que je suis propriétaire comme vous, bourgeois comme vous, patron comme vous. Mais périssent les patrons, les propriétaires, les bourgeois, plutôt que la patrie !

Le boucher tendit son fusil à l'un des gardes, son voisin.

— Tiens ! dit-il. Voilà l'arme que la municipalité m'a confiée : je la lui rends. Je demanderai un autre fusil au comité.

— Vous voyez, dit le sergent d'un air railleur, le citoyen Balandrin compte bientôt échanger des balles contre nous.

— Oui ! Et malheur sur vous, monsieur, comme sur tous ceux qui auront contribué à jeter la ville de Lyon dans la révolte. Vous tous paierez de votre sang votre perfidie et votre imbécillité ; car il n'y a ici que des traîtres qui savent où ils vont et des niais qui ne savent point où on les pousse. Et tous, tous vous périrez sous les balles, sous la mitraille, ou sous la hache. Je m'en vais déplorant l'aveuglement des honnêtes gens, mes amis, et maudissant les mauvais citoyens qui sacrifient la France au rétablissement du roi. Mais l'échafaud vengera les fautes des uns et les crimes des autres.

Le boucher fit un pas. Le cercle s'ouvrit. Sa sauvage éloquence avait produit une impression profonde. Le sergent le comprit, il toucha le boucher à l'épaule et celui-ci se retourna.

— Citoyen Balandrin, dit le sergent, vous n'avez jamais vu un guillotiné.

— Non, dit le boucher. Mais ça ne tardera pas.

— En effet, le citoyen Châlier, votre nouvel ami, et le comité central ont demandé une guillotine.

— Elle est arrivée, je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien je vous prédis, moi, que Châlier l'étrennera.

Et de rire. Comme un bon mot a toujours du succès en France, toute la patrouille fit écho. Le boucher Balandrin sortit du cercle, étendit la main vers la Saône et s'écria :

— Vous riez aujourd'hui, vous pleurerez des larmes de sang demain, et l'on vous jettera à l'eau, sans vos têtes.

Et il s'en alla lui, le modéré d'hier, indigné à cette heure, plus tard héros pendant la lutte et bourreau infatigable après la victoire…

Une ci-devant

Pendant que l'on enlevait son sauveur et qu'on le portait chez lui, la jeune femme pour laquelle il s'était fait blesser, s'en allait au bras d'Étienne Leroyer, trottinant si vite de son pas de souris, que le lieutenant en était tout essoufflé. Étienne n'était pas un aigle, mais ce n'était pas un sot. Il n'aurait pu dire si cette jeune femme était une fille d'opéra ou si c'était une vraie grande dame : mais de la prendre pour une petite ouvrière, point si niais. Cependant il eût bien voulu savoir exactement à quoi s'en tenir.

— Madame, demanda-t-il, nous trouverons mon père, m'avez-vous dit, là où nous allons : mais où allons-nous ?

— Chez votre père !

— Et vous êtes attendue…

— Si je suis attendue ! Ah ! lieutenant ! si je manquais à ce rendez-vous, les invités de votre mère seraient bien inquiets et bien tourmentés : on doit causer de choses graves chez votre père, ce soir, et sans moi pas de décision possible.

— Pardon, Madame, je vais vous poser une question qui vous étonnera peut-être, dit Étienne.

— Vous voulez me demander, lieutenant, s'il fera jour demain, et je vous réponds, moi, qu'il fera jour si le soleil se lève.

— Madame, je vois que vous êtes des nôtres, et que je puis parler : je m'en doutais, du reste, ayant surpris les signes que vous échangiez avec M. Suberville.

— Parlez, mon cher compagnon de Jéhu, parlez. Je suis votre sœur et je crois même votre aînée dans notre société.

— Alors, Madame, vous êtes venue pour connaître les ordres que le comte de Provence, régent du royaume, envoie aux Compagnons de Jéhu pour le Midi de la France ?

— Bien mieux, j'apporte ces instructions moi-même ! Ce qui vous explique comment, trahie par je ne sais qui, je viens d'être exposée à un guet-apens préparé par les hommes du comité central.

— Tiens ! tiens ! Moi qui me figurais que vous aviez eu affaire à de vulgaires malfaiteurs.

— Que non pas, lieutenant : les voleurs volent sans tant de mystères. Ces messieurs du comité central n'ont quelque peu d'influence que dans la municipalité, encore cette influence n'y est-elle pas aveuglément écoutée. Le maire n'est pas pour eux et il ne se prête à aucune persécution, à aucune arrestation. Une délation, dont je reconnaîtrai l'auteur, a révélé à ces hommes du Comité l'importance des ordres que j'apporte. Mais comme ni le maire, ni aucune autorité n'aurait consenti à me faire saisir et emprisonner, ces bons Jacobins ont transformé leurs mouchards en voleurs et les ont lancés sur moi. Mon bedeau, que le curé des Brotteaux m'avait donné comme un homme sûr, m'a abandonnée : sans Saint-Giles et sans vous, lieutenant, on me jetait au fond d'une barque, on me fouillait, on ne trouvait rien du reste, car mes dépêches sont admirablement cachées, puis, comme une émigrée est moins que rien et hors la loi, on me glissait

tout doucettement dans la rivière, et ma mort aurait passé pour un suicide.

Étienne s'émerveillait du ton délibéré dont la jeune femme parlait de cette aventure qui avait failli avoir un dénouement si lugubre ; jamais on ne se serait douté que cette charmante et délicate créature venait de voir la mort de si près. Et quelle mort !

— Oh madame, dit-il, j'admire votre sang-froid et votre bravoure ; mais laissez moi blâmer votre imprudence !

— Quelle imprudence ?

— Être émigrée et accepter une pareille mission.

— Eh, monsieur, ruinée par le séquestre mis sur mes biens, que vouliez-vous que je fisse à l'étranger ? Je préfère encore intriguer pour la cause royale qu'être couturière à dix pences par jour à Londres comme la comtesse de Chamy, ou modiste-revendeuse comme la duchesse de Maurevers à Berlin ; je ne déroge pas en conspirant, je joue un rôle qui a déjà été brillamment tenu par Mmes de Chevreuse, de Longueville et tant d'autres.

Étienne se rengorgea à l'idée d'être le cavalier de cette femme qui se haussait à la taille de ces héroïnes, mais il voulut au moins faire une critique, signe d'un esprit inférieur qui veut se grandir.

— Madame, dit-il, que vous acceptiez une mission périlleuse, soit, vous êtes vaillante et je vous comprends : mais vous risquer avec un bedeau !

— Si j'avais prévu une dénonciation, répliqua-t-elle, si j'avais pu soupçonner le guet-apens du comité, certes, j'aurais avisé ; mais je vous assure que cette dénonciation

n'était point dans les probabilités. Mais, comme je vous le disais, comme vous en conviendrez, Lyon, où les prêtres insermentés se promènent dans les rues ostensiblement, est une ville où il semblait inutile de multiplier les précautions. Je n'ai emmené le bedeau que pour tenir les voleurs en respect. Et se mettant à rire :

— Franchement, est-ce ma faute fit-elle, si cet homme, que l'on me représentait comme un César en soutanelle, n'est qu'un poltron ; car, remarquez-le, pour lui, comme pour vous tout à l'heure, ces mouchards du comité, déguisés en mariniers, n'étaient que des voleurs de nuit. Et je ferai même, un peu plus tard, adresser mes compliments à Châlier : l'idée de me faire attaquer par de faux voleurs est très ingénieuse.

Se frappant le front :

— Eh ! mais j'y suis !

— Vous y êtes, madame ?

— Oui… la dénonciation… une femme…

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

Souriant :

— Une rivale ! La maîtresse du marquis de Chavanes. Le marquis, le régent et moi, nous étions seuls dans le secret : mais le marquis en aura parlé à sa maîtresse, et celle-ci est d'une jalousie si bête et si féroce qu'elle m'a voué une haine mortelle pour un caprice que nous eûmes par aventure, le marquis et moi, je ne sais dans quelle nuit de fête.

Peu accoutumé au sans-façon avec lequel les femmes de l'aristocratie traitaient les questions de galanterie, Étienne était ébaubi de la confidence, il se garda de le faire voir. On était arrivé.

— Madame, dit-il, voici la maison de mon père. Le jour où vous pourrez me faire savoir le nom de la femme charmante dont j'ai eu l'honneur d'être le cavalier ce soir, je serai heureux et fier de le connaître.

— Lieutenant, je suis la baronne de Quercy.

Puis, montrant une porte devant laquelle s'était arrêté le lieutenant.

— C'est donc là ?

— Oui, madame.

— Vous me présenterez vous-même à votre père, je veux lui dire tout le bien que je pense de vous.

Étienne s'inclina et sonna.

Ainsi donc, c'était une baronne que Saint-Giles avait sauvée. C'était une ci-devant. C'était pire ou mieux encore, c'était une émigrée, et, à coup sûr, elle conspirait, puisqu'elle allait chez M. Leroyer assister à quelque conciliabule royaliste. Car la maison de ce Leroyer était visitée souvent, le soir, par des gens à mine suspecte, ayant sous l'habit bourgeois des faces glabres de prêtres non assermentés : d'autres, sous le modeste habit des courtiers de commerce, avaient la pétulance et les manières des marquis de l'ancien régime ; puis c'étaient des allées et venues de femmes qui avaient dû se poudrer quelques années auparavant et qui portaient leurs petites robes de petites rentières économes

en dames qui ont eu des pages pour relever les queues de leurs jupes.

Comment, lorsque les Girondins étaient vaincus à Paris, lorsque la guillotine y fonctionnait, comment, la Terreur étant commencée, M. Leroyer, qui n'était pas brave, osait-il abriter sous son toit des complots royalistes et faire de sa maison le centre des menées cléricales ? C'est parce que la Terreur n'avait pas encore pu s'implanter à Lyon. Le Comité central, dont Châlier était l'âme, ne pouvait compter que sur la populace et les déclassés : les Jacobins étaient en minorité, les Girondins, avec l'appoint considérable des royalistes, formaient une majorité écrasante qui avait son armée ; la garde nationale, dont presque toutes les sections étaient commandées par des officiers, fils de famille comme Étienne Leroyer, lesquels n'étaient que les instruments dociles et souples de sergents comme celui qui venait de forcer Balandrin à quitter sa compagnie. D'autres villes en France : Bordeaux, Nantes, Caen, Rouen, Marseille, Poitiers, Angers, présentaient le même esprit politique ; les Girondins y exploitaient l'esprit d'indépendance séparatiste qui a toujours fait le fond des aspirations des grandes communes : ils donnaient satisfaction à cet esprit en promettant d'établir le système fédéraliste qui aurait constitué chaque grande ville capitale d'un État provincial s'administrant en toute liberté : la jalousie, la haine même des grandes villes contre Paris fermentait, partout exploitée par les Girondins, en apparence au profit de leurs idées modérées et de leur système de tolérance, mais en réalité au profit des royalistes et de leurs complices.

La porte s'ouvrit : un serviteur affidé de la maison Leroyer reçut la baronne et le lieutenant à l'aspect duquel il manifesta un certain étonnement.

— Jean, dit l'officier au vieux domestique qui l'avait bercé tout enfant dans ses bras, allez dire, je vous prie, à mon père, que je lui amène la personne qu'il attend.

— Madame ? demanda Jean.

— Oui, madame.

Jean examina la personne : un seul coup d'œil lui suffit pour se convaincre que ce n'était pas une ouvrière. Un second coup d'œil lui démontra péremptoirement que ce n'était point non plus une vulgaire intrigante. Fort de ses remarques, Jean salua avec le plus profond respect d'un serviteur bien appris et il dit :

— Si madame veut attendre dans le petit salon, je vais prévenir monsieur qui est en affaires et qui s'empressera de se mettre aux ordres de madame, aussitôt qu'il le pourra.

Jean ouvrit la porte du petit salon, et, l'échine courbée en deux, laissa passer son jeune maître et la baronne referma la porte et courut avertir M. Leroyer.

— Mes compliments, disait la baronne en examinant le salon qui était meublé avec goût, voilà un domestique dressé et une décoration drapée de main de maître.

— De maîtresse, madame la baronne, de maîtresse ! se hâta de rectifier Étienne.

— Ah, c'est à Mme votre mère que vous devez la parfaite éducation de ce serviteur et cette tenture élégante.

— Oui, madame, maître Jean est entré à la maison le jour où ma mère a épousé mon père. C'était un des hommes de livrée de la famille d'Étioles, dont ma mère est issue.

— Je comprends, dit la baronne, qui devina tout l'intérieur Leroyer.

Une d'Étioles, famille noble, mais de noblesse de robe, famille de juges et de prêtres, avait été sacrifiée à quelques combinaisons financières et donnée à un Leroyer. Et voilà pourquoi ce Leroyer était devenu royaliste. Il s'agitait, cet homme, dans le tourbillon d'intrigues qui l'enlaçait et sa femme le menait. La baronne nota ce détail.

Monsieur Leroyer accourut. C'était le type du vieux bourgeois lyonnais. Boutonné au moral et au physique jusqu'au menton, raide, compassé, calculant et pesant tout au point de vue du rapport, hommes, faits, choses, gestes et paroles, se trompant souvent parce que c'était une cervelle étroite, mais laissant sa femme rectifier ses impressions. Ce Leroyer, qui avait toutes les apparences d'un homme remarquable et qui s'était fait un aspect, composé un maintien par une pose continuelle devenue seconde nature, ce Leroyer était une parfaite nullité, déguisée sous un vernis de politesse froide et solennelle : ne pouvant lui donner autre chose, sa femme lui avait donné un extérieur. Du reste, plein de morgue, gonflé de sa fortune, d'une avarice et d'une rigueur dont l'intelligente influence de sa femme corrigeait seule l'âpreté, Leroyer était rude à l'intérieur, hautain avec ses égaux et plein d'égards pour ses supérieurs. Personne n'excellait comme lui à se mettre à plat ventre devant un supérieur, tout en sauvant les apparences de la dignité.

Et hypocrite ! D'une bonne hypocrisie bien fermée, bien cadenassée, bien verrouillée, qui mure le coin secret des vices, qui barricade la petite porte du retrait où fermentent les passions malsaines, hypocrisie qui se permet à huis clos dans les maisons suspectes des rues obscures, l'orgie crapu-

leuse et qui ne parle que de vertu d'honneur et de continence.

Il regarda son fils avec une sévérité qui depuis longtemps n'en imposait plus à celui-ci et il examina la baronne avec cette politesse que sa femme lui avait apprise.

Étienne s'inclina devant M. son père, comme si ce bourgeois eut été duc et pair et lui dit :

— Monsieur…

Mme Leroyer avait imposé ce cérémonial dans son intérieur. Non qu'elle fut désireuse de singer les grandes familles, mais, souhaitant que ses fils s'aperçussent le plus tard possible de la nullité de leur père, elle mettait intelligemment entre eux et lui une barrière de respect qui ne permettait pas l'intimité. Étienne, l'aîné, s'était peu à peu émancipé et il ne conservait plus que les formes extérieures de la déférence.

— Monsieur, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter Mme la baronne de Quercy qui vous apporte de précieuses instructions.

Leroyer tressaillit. Pour un homme de son tempérament et de son intelligence, confier des dépêches à une femme, employer une femme comme diplomate, accepter une femme comme compagnon de Jéhu, cela la bouleversait. La baronne comprit les doutes de ce maître sot et ne voulut point perdre du temps à convaincre une intelligence obscure. Elle avait deviné derrière Leroyer sa femme.

— Monsieur, dit-elle, présentée à vous par votre fils qui vient de me sauver la vie, je désirerais être présentée par vous à Mme Leroyer.

C'était une façon de simplifier les choses qui convenait fort à ce mari, habitué à s'en rapporter à sa femme dans tous les cas difficiles. Mais, par un excès de délicatesse bien inutile, la baronne ajouta :

— Je désirerais rester seule quelques instants avec Mme Leroyer qui m'aidera à découdre mon corsage pour y trouver mes instructions.

C'était un moyen de ménager l'amour-propre de M. Leroyer. Inutile. M. Leroyer n'était pas froissé le moins du monde.

Puis, d'un ton de commandement qui plia Leroyer en deux :

— Allez, monsieur ! Prévenez madame Leroyer. J'attends…

Et quand il fut sorti, la baronne dit à Étienne :

— Il ne vous déplaît pas, je pense, de faire preuve de zèle, de rendre des services à la cause royale. Vous avez un nom à reconquérir.

Étienne tressaillit.

— S'appeler Leroyer, ce n'est pas mal, vraiment. Vieille famille ! Haute bourgeoisie ! Mais il me semble que Étioles sonne mieux. Et une ordonnance du roi pourrait vous donner le nom de votre mère.

Étienne rougit. C'était la secrète ambition soufflée par sa mère. Celle-ci n'avait épousé M. Leroyer qu'avec l'arrière-pensée de débarbouiller les fils qu'elle en aurait dans une savonnette à vilains et d'en faire des nobles.

Elle entra avec M. Leroyer comme Étienne baisait la main de la baronne.

— Madame, dit le jeune homme à sa mère, joignez-vous à moi pour remercier Mme la baronne de Quercy qui veut bien utiliser mon dévouement et qui promet de me recommander au roi quand le roi sera remonté sur le trône. Sa Majesté, sollicitée par Mme la baronne, n'oubliera pas les services rendus par la famille, et je suis bien sûr qu'avec l'appui de madame vos plus chers désirs seront réalisés.

Puis, pour empêcher son père de dire ou de faire quelque nouvelle sottise, le jeune homme lui dit :

— Venez monsieur ! Laissons ces dames.

Et Leroyer, qui avait comme une vague conscience de son infériorité suivi son fils avec majesté, après avoir salué avec pompe.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées que Mme Leroyer venait retrouver son mari qui, seul dans son cabinet, se demandait quel serait le résultat de l'entrevue entre sa femme et la baronne.

— Ah ! monsieur, lui dit Mme Leroyer, quel dommage que vous ne sachiez pas distinguer entre une caillette et une vraie grande dame. Vous auriez froissé la baronne si ce n'était avant tout une femme d'esprit.

— C'est donc une vraie baronne ?

— Oh monsieur, ça se voit, ce me semble.

— Mais elle se montrait d'une liberté avec Étienne ! Ils échangeaient des regards ! Il m'avait semblé que…

— Eh monsieur, si votre fils a plu à la baronne, tant mieux ! Cela ne s'appelle pas pour rien une bonne fortune.

Madame Leroyer poussa alors son mari vers le salon où les conjurés causaient comme eussent fait des invités ordinaires, en le priant d'annoncer l'envoyée de son Altesse, Monseigneur le Régent.

… Tout à coup la porte du grand salon s'ouvrit à deux battants et la baronne entra pour présider la séance qui allait décider du sort de Lyon. Elle s'assura que seuls les conjurés pouvaient entendre ce qui se dirait dans le salon : elle constitua Étienne gardien de la porte et pria l'abbé Roubiès de lire un rapport très concis et très exact sur l'état de la France.

L'abbé lut, et il sembla que chacune de ses phrases hachait la France.

« La Convention est perdue ! » lisait-il. « L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, le Piémont, la Russie, enfin toute l'Europe liguée va écraser la Révolution. L'effet des victoires de Valmy et de Jemmapes est effacé depuis que Dumouriez est passé aux royalistes. Toutes les frontières sont envahies. La Vendée et la Bretagne sont soulevées et ont armé cent mille paysans qui écrasent les gardes nationaux envoyés contre eux. Les côtes sont bloquées. Les grandes villes se soulèvent, arborant le drapeau girondin, et la guerre civile entre les républicains est commencée. Tout le Midi est prêt pour ce soulèvement, et, Toulon, Marseille, Bordeaux, Toulouse fourniront des armées de secours quand Lyon donnera le signal de la révolte. Les Piémontais vont écraser l'armée de Kellermann, qui s'épuise en Savoie vingt mille Sardes de renfort vont anéantir la poignée d'hommes de Kellermann et marcher sur Lyon. Et pour repousser sept armées en marche contre elle, venant de l'extérieur, pour ar-

rêter les Vendéens et les Chouans, pour comprimer les révoltes du Midi qui vont éclater, la Convention n'a que des armées de va-nu-pieds, de meurt-de-faim, qui sont découragés, qui voient partout la trahison, à qui de nombreux émissaires, qu'on a glissés dans leurs rangs, crient : "Sauve qui peut !" à chaque bataille. Il n'y a pas quarante départements qui reconnaissent la Convention. Que Lyon soulevé donne une capitale aux révoltés du Midi et c'en est fait de la République. »

Tout le rapport concluait à ceci : « Il faut que Lyon se mette immédiatement en lutte ouverte avec la Convention. »

L'abbé en était là de son rapport, lorsqu'Étienne ouvrit la porte du salon et dit d'un air inquiet :

— On sonne à la porte de la rue et une troupe d'agents qui se disent investis d'un mandat, nous requiert d'ouvrir.

— Si le mandat est régulier, dit la baronne, c'est que quelque chose de grave s'est passé à Lyon ce soir.

La baronne ne se trompait pas : un événement fortuit venait de donner aux Jacobins la force et l'audace. Châlier attendait à Lyon l'arrivée, pour ce soir-là même, de quatre représentants Jacobins envoyés en mission à l'armée des Alpes : Dubois-Crancé, Albite, Nioche et Gauthier. Il avait préparé un décret qu'il comptait faire signer par la municipalité et les représentants qui lui avaient promis de s'arrêter à Lyon. Cet arrêté, le même que Paris avait adopté et exécuté déjà, que le département de l'Hérault avait accepté et qu'il exécutait, cet arrêté avait un but patriotique par lequel il s'imposait de lui-même à tous les bons citoyens. En voici les principales dispositions :

« Une armée révolutionnaire de huit bataillons sera formée au moyen de réquisitions personnelles adressées aux plus patriotes et aux plus braves ; pour son entretien, on ouvrira un emprunt forcé de six millions. »

Le décret fut signé le soir même et exécuté la nuit même avec rigueur, avec passion, avec un esprit d'emportement et de vengeance. Louis Blanc dont le jugement ne saurait être suspect, l'a lui-même constaté en écrivant :

« Il est juste d'ajouter que, de leur côté, les Jacobins lyonnais prêtèrent le flanc par des actes où il n'y avait ni modération ni prudence. L'article de l'arrêté du 14 mai qui faisait dépendre la perception de l'emprunt forcé de mandats impératifs avec terme fatal de vingt-quatre heures était d'une rigueur excessive et fut rigoureusement exécuté. »

Ce qui détermina les représentants à signer ce décret, ce fut l'assurance donnée par Châlier, que, si on lui accordait pouvoir d'agir, de fouiller les maisons suspectes, cette nuit même, il y saisirait les preuves du complot royaliste. Sachant que le fils de Leroyer avait conduit la baronne de Quercy chez son père, il chargea Sautemouche de perquisitionner chez le riche fabricant de soierie et d'y arrêter la baronne. Et voilà que, suivi d'une dizaine de fanatiques, il se présentait à la porte et sonnait à coups redoublés. Et, parmi ces fanatiques, plusieurs de ceux qui avaient tendu le guet-apens du quai de l'Archevêché, dont le Parisien la Ficelle.

Cependant, la confiance était telle dans les forces dont les Girondins disposaient que, sauf M. Leroyer tout effaré et Étienne un peu troublé, tout le monde, dans le salon, faisait bonne contenance.

— Mais, disait le marquis de Tresmes, il me semble que la soie du cordon de sonnette est de la meilleure qualité, car il ne se rompt pas : cela fait honneur à la fabrique de M. Leroyer.

Et il prenait une prise.

De Virieu fit mentalement une prière : puis, les yeux levés au ciel, il dit avec résignation :

— Voici l'heure des épreuves ; à la grâce de Dieu !

Madinier lui demanda :

— Y a-t-il des armes ?

— Oui, dit Étienne.

— Résistons ! proposa-t-il. Nous donnerons à nos amis le temps de nous secourir.

Mais la baronne fit un geste.

— Messieurs, dit-elle, résister est inutile. Je me charge de vous sauver tous.

— Et comment ? demanda l'abbé Roubiès avec calme.

— Oh ! mon cher abbé, ayez confiance en moi ! Je ne demande que l'aide de Mme Leroyer et de sa femme de chambre.

— Oui… oui… ma femme, dit Leroyer d'une voix étranglée : elle est très intelligente.

C'était le cri du cœur.

— Avant tout, dit la baronne, il faut gagner un quart d'heure.

À l'abbé :

— Descendez, je vous prie, avec monsieur Leroyer et monsieur Étienne. Discutez la légalité de cette visite domiciliée. Laissez enfoncer la porte au besoin, et dispersez-vous ensuite dans la maison.

— Mais, fit l'abbé, se disperser, se cacher, fuir, c'est avouer.

— Avouer quoi ? dit impérieusement la baronne. Que nous conspirons ? Ils le savent. Ils sont venus pour nous arrêter et ils nous arrêteront sans hésiter. Quelque coup de force ou de surprise a donné le pouvoir à Châlier, et il procédera avec violence. J'ai comme une idée que des représentants jacobins sont arrivés et qu'ils ont apporté quelque décret donnant carte blanche à Châlier. Messieurs, croyez-moi, fiez-vous à moi et dépêchez-vous.

À l'abbé Roubiès :

— Vous connaissez les lois ! Allez parlementer : gagnez un quart d'heure, laissez enfoncer les portes, s'il le faut, vous dis-je ! Un quart d'heure à moi et vous êtes sauvés.

— Soit ! dit l'abbé.

Mme Leroyer était là soufflant le courage à son fils, impuissante à relever le moral de M. Leroyer. L'abbé s'en chargea.

— Monsieur, dit-il à l'oreille de Leroyer, voulez-vous donc mourir sur la guillotine ? Si vous ne reprenez pas votre sang-froid, vous nous perdez et vous êtes perdu !

— Que faut-il faire ? demanda Leroyer, les yeux hagards, et sortant comme d'un rêve hanté par des cauchemars effrayants.

— Me suivre dit l'abbé.

Et à Étienne :

— Venez, mon cher…

Il emmena le père et le fils et bientôt on les entendit parlementer.

Sautemouche dans le monde

Avec un homme comme l'abbé Roubiès, on pouvait être certain que la porte serait disputée avec énergie, sauf toutefois ce recours à la force qui n'entrait pas dans les vues de la baronne. L'abbé dicta à M. Leroyer tout ce qu'il fallait dire et lui inspira tout ce qu'il fallait faire, et M. Leroyer, galvanisé, se montra si ferme qu'il se fit parmi ses adversaires une réputation de courage peu méritée d'ailleurs.

On parlementait par un guichet. Tout d'abord l'abbé fit exiger par M. Leroyer la lecture du décret. Cela prit deux minutes. On lit mal à la lueur d'une lanterne, surtout un manuscrit. On n'avait pas eu le temps d'imprimer le texte.

L'abbé conseilla ensuite à M. Leroyer d'émettre la prétention de voir le décret, et, pour en finir, Sautemouche présenta ce décret : il n'était pas signé du maire Nivière qui, nous l'avons dit, était Girondin et qui s'était récusé. Les adjoints avaient signé pour le maire empêché. Ensuite l'abbé se retrancha derrière une formalité légale.

— Le décret n'a pas été promulgué, souffla-t-il à l'oreille de M. Leroyer, il ne devient exécutoire qu'après avoir été annoncé par cri public et affiché.

Et M. Leroyer, docile, présenta encore cette objection. Sautemouche ne pouvait guère la discuter. M. Leroyer avait le droit pour lui : aussi Sautemouche murmurait-il entre ses dents :

— Cette vieille canaille de bourgeois a donc fait ses études pour être avocat, il connaît la loi.

Mais Sautemouche menaça d'enfoncer la porte.

— Faites, s'écria alors Étienne, montrant sa coiffure d'officier de la garde nationale par le guichet. Faites, citoyen Sautemouche. Vous violez la déclaration solennelle des Droits de l'Homme : le domicile d'un citoyen est inviolable !

— Excepté quand un décret y autorise l'autorité, riposta Sautemouche.

Et il ordonna à deux de ses hommes armés de haches, de briser la porte.

En ce moment, maître Jean venait dire à l'abbé :

— Tout est prêt ! Allez vous cacher dans le petit caveau avec les autres ! Moi, je vais ouvrir la porte.

À Étienne :

— Conduisez monsieur l'abbé dans le caveau et emmenez-y monsieur votre père.

— Me cacher ! fit l'abbé avec répugnance.

— Oui ! oui ! pour quelques instants seulement. Nous le tenons.

— En êtes-vous sûr, Jean ?

— Monsieur l'abbé, madame la baronne est un ange ! Non ! C'est un diable ! vous verrez !

Et il poussa doucement l'abbé qui suivit Étienne et M. Leroyer, enchanté de se fourrer dans le caveau.

Quand ils eurent disparu, Jean cria par le guichet, d'une voix de stentor :

— Arrêtez !

Sautemouche aimait mieux, après tout, ne pas enfoncer la porte, ce qui faisait du bruit et demandait du temps : il fit poser les haches.

— Dépêchez-vous, dit-il, gonflant sa voix à son tour pour ne pas être en reste avec Jean. Dépêchez-vous, sinon…

Et il ajouta :

— Vous êtes en état de rébellion ! prenez garde à vous !

— M. Sautemouche, dit Jean, adoucissant le ton, ne vous fâchez pas ! On n'aime pas à être réveillé la nuit. J'ai obtenu de monsieur qu'il vous laissât faire votre perquisition et qu'il payât l'emprunt forcé. On vous recevra au salon, messieurs ! Tout s'arrangera, messieurs ! Je vous assure que madame Leroyer est la meilleure femme du monde et vous serez les bienvenus, messieurs.

Sautemouche riait dans sa barbe et pensait à part lui :

— Ces gens-là crèvent de peur ! Nous allons nous amuser.

Il connaissait de vue madame Leroyer, qui passait en calèche dans Lyon, hautaine et montrant d'autant plus de morgue que sa mésalliance lui pesait. Elle semblait vouloir rappeler à tout le monde qu'elle était une d'Étioles, et elle prenait ses plus grands airs de princesse. Intimider cette orgueilleuse patricienne, se faire prier par elle, cela séduisait Sautemouche et chatouillait agréablement son amour-propre.

Le malheur de la démocratie, c'est, dans les heures de crise, de laisser arriver au pouvoir des hommes grossiers et brutaux, dévorés d'envie, qui compromettent la cause du peuple et assouvissent leur rancune sous couleur de politique. À Lyon comme ailleurs, l'immense masse ouvrière était animée des plus généreuses intentions ; mais des farceurs sinistres comme Sautemouche devaient attirer sur les Jacobins les jugements sévères de l'histoire. Louis Blanc, lui-même si favorable aux Jacobins, a stigmatisé leurs excès à Lyon.

Ce Sautemouche n'était pas précisément un méchant homme : c'était un de ces singuliers personnages qui tiennent à faire peur, à poser pour des hommes terribles. En temps de révolution, ces types bizarres de croquemitaines politiques, finissent par se prendre au sérieux : leur rôle les entraîne dans des réalités sanglantes et ils commettent des atrocités excentriques pour se faire prendre au sérieux.

Quand la porte s'ouvrit, Sautemouche aperçut Jean. Il prit devant le domestique une attitude tragique, ne dédaignant pas de faire trembler un laquais, et il dit d'un ton théâtral :

— Arrêtez cet homme !

Jean ne fit pas mine de résister, mais il dit :

— Si vous m'arrêtez, qui vous montrera la maison.

Cette réflexion frappa les hommes de Sautemouche et surtout la Ficelle, garçon spirituel qui frondait volontiers son chef, mais celui-ci, sur un ton plus impérieux :

— Arrêtez cet homme, au nom de la République !

— Mais, citoyen, qui donc vous mènera au salon où madame vous attend ?

Deux hommes (dont la Ficelle) mirent la main sur Jean.

— Bien, dit alors Sautemouche satisfait, tu es notre prisonnier.

— Maintenant, conduis-nous au salon !

Jean comprit le caractère de Sautemouche et lui dit d'un air humble et en affectant la crainte :

— Citoyen, je suis à vos ordres, croyez-bien que… que… Enfin, citoyen, je… je… ferai tout ce que vous voudrez.

— C'est le seul moyen de sauver ta tête de la guillotine qui est arrivée cette nuit avec les quatre représentants du peuple ! dit Sautemouche.

— La guillotine ! dit Jean en frissonnant. Oh ! monsieur Sautemouche, vous ne me feriez pas guillotiner.

— Aussi facilement que de tuer une punaise, si tu me caches quelque chose ou quelqu'un dans la maison ! dit Sautemouche d'un air farouche. Il se crut sûr de tenir son homme, et se faisant moins terrible, il dit à Jean :

— Allons, vieil esclave, ne crains rien, si tu me montres tout, les hommes, les femmes et les choses : les femmes surtout !

Et insistant :

— Il y en a une… la petite émigrée… c'est celle-là que je tiens à pincer.

Promenant le tranchant de sa main sur le cou de Jean :

— Si tu ne me la livres pas, tu seras raccourci : c'est toi qui inaugureras la guillotine de Lyon.

— Citoyen, dit Jean à voix basse, allons d'abord au salon, là vous questionnerez madame. Si elle ne vous donne pas satisfaction, nous ferons la perquisition…

— Et nous trouverons la baronne ?

— Je ne sais pas s'il y a une baronne ici : mais, s'il y en a une, je vous donnerai les moyens de la découvrir. Seulement…

— … Seulement, tu veux que je te jure de sauver ta tête.

— Oui.

— Eh bien ! je m'y engage.

— Merci, monsieur Sautemouche.

Et Jean, ouvrant la porte du grand salon, introduisit le municipal et sa bande. Il les annonça d'une façon assez originale :

— Ces messieurs de l'emprunt forcé ! dit-il.

Sautemouche ne vit dans le salon que Mme Leroyer, et il éprouva devant elle la gêne qui saisit toujours un homme mal élevé, en présence d'une femme distinguée. Il salua gauchement et dit :

— Madame…

Il ne put dire autre chose. Mais, à sa grande surprise, Mme Leroyer l'accueillit le sourire aux lèvres, et avec une affabilité charmante :

— Ah ! fit-elle, si j'avais su avoir affaire à vous, monsieur Sautemouche, j'aurais eu moins peur.

Au domestique :

— Jean, des sièges à ces messieurs.

À Sautemouche :

— Voyons, monsieur Sautemouche…

— Appelez-moi citoyen ! dit Sautemouche d'un air farouche.

— Citoyen, je ne demande pas mieux : mais alors appelez-moi citoyenne et non madame, comme vous avez fait.

— Moi.

— Je m'en rapporte à ces citoyens qui vous ont entendu.

— C'est vrai, dit la Ficelle qui faisait avec plaisir de l'opposition à ses supérieurs.

Il était enchanté que Sautemouche fût en faute.

— Eh bien, dit celui-ci, citoyen ne suffit pas, on se tutoie en République.

— Les latins se tutoyaient, dit Mme Leroyer ; le tu ne m'effraie pas.

Avec bonne grâce :

— Nous avons donc, citoyen, à causer emprunt d'abord et à perquisitionner ensuite.

— Causons.

Elle enveloppa Sautemouche d'un regard séducteur qui troubla ce fantoche. La Ficelle, échappé sain et sauf, comme nous l'avons vu, aux coups de Saint-Giles, accompagnait Sautemouche, et, fin connaisseur, il appréciait et admirait fort Mme Leroyer. C'était une femme de quarante ans à peine qui s'était mariée à seize ans et qui était restée fort belle, étant brune, et d'un teint d'une fraîcheur admirable. Sautemouche se sentit fasciné.

— Oui, dit-il, causons ; j'espère, citoyenne, m'entendre mieux avec toi qu'avec ton mari qui me tenait la porte fermée au nez.

Madame Leroyer se fit affable.

— Il ne faut pas trop en vouloir à mon mari, dit-elle ; chacun a ses défauts, et ceux de M. Leroyer sont d'être fort ménager de son bien et trop à cheval sur ses droits. Ce n'est pas un grand crime.

D'un ton caressant :

— Il y avait quelque chose de fondé dans ses protestations ; mais je lui ai fait entendre qu'il valait mieux céder.

— Ah ! c'est vous qui… dit Sautemouche s'oubliant jusqu'à dire vous, ce qui fit sourire la Ficelle.

Mme Leroyer saisit ce joint entr'ouvert par Sautemouche.

— Oui, moi, dit-elle, parce que je suis républicaine, parce que j'approuve le décret, parce qu'il faut de l'argent à la France pour nourrir des armées, c'est bien le moins que chacun contribue selon sa fortune.

Sautemouche se sentit étonné et ravi de ce langage inattendu ; cependant il lui restait un doute.

— Voilà, dit-il, le langage d'une bonne citoyenne et si l'on ne te savait pas aristocrate…

— De naissance citoyen, de naissance seulement, comme Mirabeau, comme M. de Robespierre, comme beaucoup d'excellents républicains : mon mariage seul suffit à prouver que je n'ai pas les préjugés de ma caste.

— Mais alors tu serais républicaine !

— Comment donc ! républicaine dès l'enfance ; j'ai eu le bonheur de lire très jeune Voltaire et Jean-Jacques Rousseau.

— Mais tu vas à la messe.

— Voltaire et Rousseau croyaient en Dieu : Robespierre y croit ! J'aime la religion dans laquelle je suis née, mais je blâme sincèrement les abus du clergé.

— Pour un rien tu me ferais croire que tu es jacobine.

— Peut-être, le suis-je ? Je ne sais pas au juste ce que sont les principes des Jacobins, mais je suis républicaine bien certainement de cœur et d'esprit.

— Malheureusement, dit-il, ton mari est royaliste.

— Voilà une belle et bonne calomnie, s'écria-t-elle ; mon mari est républicain : mais peut-être ne pousse-t-il pas la rigueur des principes aussi loin que moi. Je suis franche, et je l'ai avoué ; mon mari n'approuve ni l'emprunt forcé, ni les perquisitions. Mais jamais il n'a été royaliste et il a voulu ardemment la révolution de 89.

Mme Leroyer mentait, mais en 89, M. Leroyer n'ayant joué aucun rôle, elle pouvait lui attribuer les sentiments que bon lui semblait.

Sautemouche se demandait si cette femme disait vrai. Il tira sa dernière cartouche.

— Et l'émigrée que tu caches ici ? demanda-t-il brusquement.

— Citoyen, dit-elle, mon fils a sauvé, parait-il une femme que des brigands…

— Des brigands, protesta le chef d'escouade.

— Mais oui, des voleurs, dit-on.

Sautemouche ne jugea pas utile de rétablir la vérité de fait : après tout, on pouvait, on devait prendre, en cette circonstance, les agents du comité pour des bandits.

— Bon, dit-il, ton fils a sauvé cette femme, et il l'a conduite ici.

— Non pas ici.

— Où donc ?

— Cette jeune femme doit être, en effet, une émigrée qui se cache, car elle a supplié mon fils de la laisser aller seule, quand elle a été proche de notre domicile : elle doit s'être réfugiée dans une maison amie. Mon fils, par discrétion, en galant homme qu'il est, n'a pas épié cette malheureuse.

— De la pitié. Tu plains une émigrée !

— Franchement oui, comme je plaindrai toujours toute femme proscrite, quel que soit son parti.

Elle sentit que Sautemouche était aux trois quarts convaincu et sonna, puis demanda :

— Citoyen Sautemouche, à combien est fixé le montant de notre part d'emprunt forcé ?

— Trente mille livres en numéraire, répondit Sautemouche attendant l'effet de cette déclaration.

— Trente mille livres, soit ! voilà l'emprunt forcé. Mais, sur mon douaire, je donne vingt mille livres, qui seront comptées en or ; voilà pour l'offrande patriotique. Et maintenant : Vive la République !

Sautemouche, électrisé, cria avec ses agents : Vive la République !!!

— Ah ! citoyenne, dit-il vaincu, tu es une vraie patriote. Et il serra la main de Mme Leroyer qui le laissa faire.

— Si nous sommes roulés, pensait philosophiquement la Ficelle, je m'en consolerai. On ne résiste pas à ces façons-là !

Jean, qui avait été sonné, entra, portant un plateau chargé de coupes remplies de punch fumant ; une seule contenant du champagne frappé.

— Citoyens, dit Mme Leroyer prenant le verre de champagne, avant de commencer la perquisition, buvons à la Nation et au grand citoyen Maximilien Robespierre.

Les Jacobins enchantés prirent chacun un verre et l'on trinqua démocratiquement.

— Vive la République ! cria encore Mme Leroyer, chauffant l'enthousiasme.

Et le salon s'emplit de nouveau d'acclamations. On vida les verres.

— Maintenant citoyens, dit Madame Leroyer, faites votre devoir. Cherchez partout ! Jean vous conduit.

— À tout à l'heure, citoyenne, dit Sautemouche. Si l'on ne trouve pas l'émigrée, je prendrai plaisir à te faire des excuses et à te proclamer la meilleure citoyenne de Lyon.

— Citoyen, je t'assure que tu ne trouveras rien de suspect, je ne te demande qu'une grâce, c'est d'être poli avec mon mari et de ne pas le rudoyer.

— Bon ! Bon ! fit Sautemouche : on aura pour lui de la considération, jusqu'à vingt mille livres, c'est-à-dire, citoyenne, qu'on le comblera de compliments qu'il ne mérite pas comme toi.

Sautemouche, enchanté de Mme Leroyer et de lui-même, suivit Jean auquel il dit dans le couloir :

— Voyons, l'émigrée est ici, n'est-ce pas, mon garçon ? Ta patronne s'est laissée attendrir et lui a donné asile. Mais, comme la citoyenne Leroyer est républicaine, comme elle n'a recueilli cette baronne que par humanité, comme elle donne vingt mille francs pour l'armée, nous fermerons les yeux sur la faute commise : où est la baronne ?

— Écoutez, dit Jean, s'il y a une baronne, ici, je n'en sais rien, je vous le répète : mais nous allons tout fouiller !

— Tout à l'heure, tu avais l'air de croire que l'émigrée était dans la maison.

— Vous me parliez guillotine, tout en affirmant qu'on recevait cette baronne ici, je n'aurais pas osé vous contredire.

On pouvait avoir fait entrer cette baronne par la fenêtre. Mais, je suis sûr qu'elle n'est point passée par la porte.

— Après tout, pensait Sautemouche, c'est peut-être vrai ce que m'a dit la citoyenne Leroyer et ce qu'affirme cet imbécile.

Mais il avait peine à suivre le fil de ses idées.

— Le punch était raide, se dit-il. Quel parfum ! Et d'une force ! Je m'en sens la tête à l'envers.

— Aux caves d'abord, disait maître Jean, en ouvrant une porte donnant accès sur un escalier très noir.

On alluma des chandelles.

Les agents de Sautemouche sentant que leurs jambes flageolaient en descendant les marches, firent chacun à soi, sur le punch, les mêmes réflexions que leur chef : l'ivresse les gagnait si vite que la Ficelle, s'asseyant tout à coup sur une marche, se sentit incapable d'aller plus loin. Sautemouche, lui, au bas de l'escalier trébucha et tomba lourdement. Les autres s'abattirent comme des capucins de carte.

Jean se mit à rire.

— Le tour est joué, dit-il.

Il contempla les Jacobins privés de sentiment, enleva les chandelles qu'avaient lâchées ceux qui les portaient, et il remonta au rez-de-chaussée. Là il trouva Étienne.

— Eh bien ! demanda le jeune homme.

— Ils sont tous couchés et tous endormis en bas ! dit Jean.

— Ferme la porte de la cave à clef ! dit Étienne, et reste auprès d'elle. Si tu entendais quelque bruit, tu nous avertirais.

— Pas de danger qu'ils remuent avant dix ou douze heures. La baronne me paraît connaître son poison. Elle leur en a donné juste ce qu'il fallait pour les paralyser pendant le temps que met un ivrogne à cuver son vin.

Et, riant de bon cœur :

— Oh ! monsieur Étienne, si vous aviez entendu madame votre mère crier : Vive la République !

Ce bon Jean se tenait les côtes.

— Quelle comédienne que madame ! fit-il. Sautemouche la croit révolutionnaire ! ah ! ah ! ah !

Étienne laissa l'excellent Jean à son hilarité ; il alla chercher son père et les autres invités cachés dans un caveau secret où Mme Leroyer mettait ses valeurs à l'abri.

— Messieurs, dit-il, Sautemouche et son monde sont ivres-morts du poison que leur a mesuré la baronne et que leur a servi ma mère, vous pouvez remonter au salon : je crois que Mme de Quercy y est déjà auprès de ma mère.

— Allons, dit l'abbé Roubiès, j'ai hâte de saluer ces deux dames qui nous ont donné deux si belles leçons de sang-froid et d'héroïsme.

— Je veux leur baiser les mains respectueusement ! dit le marquis de Tresmes enthousiasmé.

Et, leste comme un jeune homme, il devança Étienne au salon.

Le plan des royalistes

Le marquis, en entrant dans le salon, salua comme un roué qu'il avait été et s'écria, toujours courtisan des dames qu'il était encore, ne pouvant plus faire sa cour au roi.

— Oh ! madame, j'apporte à vos pieds le témoignage de mon admiration. Vous me faites comprendre les beaux traits des femmes célèbres.

Et, comme il l'avait dit, le marquis couvrit de baisers délicats les mains que les dames lui abandonnèrent.

L'abbé, plus froid, se contenta de dire :

— Mesdames, vous venez de nous sauver tous, sinon de la guillotine, du moins de la prison. L'état-major de la contre-révolution, une fois sous les verrous, je doute que l'on aurait pu faire soulever la ville.

Puis, à la profonde surprise de M. Leroyer, l'abbé ouvrit le rapport que lui avait confié précédemment la baronne, et chercha l'endroit où il avait été interrompu dans sa lecture et en continua l'exposé, après avoir demandé aux dames :

— Avec votre permission.

Ce qu'elles avaient accordé d'un signe de tête. L'abbé avait donc repris sa lecture avec le plus beau flegme. Le rapport insistait beaucoup sur la nécessité de masquer le mouvement royaliste sous des apparences girondines. Il se résumait ainsi :

« M. d'Autichamp, qui fut plus tard un des généraux de la Vendée, avait la direction suprême dans le midi. La révolte de Lyon entraînait le soulèvement général. L'attitude des deux bataillons marseillais qui avaient tenu garnison à Lyon ne pouvait laisser aucun doute sur l'esprit qui animait Marseille. À Toulon, les hauts fonctionnaires de la direction du port étaient prêts à ouvrir cette porte de la France aux Anglais et s'engageaient à leur livrer la place et le port : les Anglais, ayant accès dans le royaume, marcheraient sur Lyon, en donnant la main aux Piémontais d'une part, aux Espagnols d'autre part. Point capital !

« Lyon devait s'insurger avant la fin du mois. Quant aux mesures à prendre pour la ville, le Régent se fiait à l'expérience du Conseil suprême qui s'était formé à Lyon avec son approbation et qui écoutait en ce moment la lecture du rapport. Le conseil devait nommer un chef politique et un chef insurrectionnel. L'insurrection ayant triomphé, il s'agissait de supporter un siège : le Régent désignait comme général en chef M. de Précy, ex-commandant de la garde constitutionnelle du roi Louis XVI. »

De Précy était un royaliste constitutionnel comme Lafayette, un excellent colonel, ayant brillamment commandé le régiment des Vosges, avant de commander la garde constitutionnelle. Il n'avait pas émigré et n'avait pas été inquiété dans son petit patrimoine du Charollais, qu'il habitait et qu'il cultivait de ses mains, étant fort pauvre, et où il se faisait oublier. C'était un signe de l'état des esprits dans certaines provinces, que cette sécurité dont jouissait de Précy, qui avait défendu le roi et commandé le feu contre le peuple pendant la fameuse nuit du 10 août.

« Le choix de M. de Précy, disait le rapport, était fort convenable, en ce sens qu'il n'effarouchait pas trop les Girondins ; ceux-ci, au fond, étant prêts à se contenter d'une royauté constitutionnelle et ne supportant la République qu'à la condition qu'elle fût très modérée. »

Tel était le rapport. Tel était le plan des royalistes.

Le rapport lu, la baronne prit la parole et dit avec autorité :

— Messieurs, vous penserez sans doute comme moi que la première chose à faire est de nommer notre chef politique à Lyon.

— Oui, dirent les conjurés.

— Je propose, dit la baronne, l'abbé Roubiès, dont vous avez pu apprécier les hautes qualités et la profonde diplomatie.

— Oui ! l'abbé ! dirent tous les conjurés.

Et l'abbé fut nommé par acclamation.

— À vous, lui dit la baronne, de proposer un chef pour diriger l'émeute le jour où Lyon fera sa journée des barricades.

— Je crois que M. Madinier remplirait admirablement ce poste difficile, dit l'abbé. Il n'est nullement compromis aux yeux de la population, car il a toujours su dissimuler ses convictions royalistes ; comme apprêteur en soie, il plaira beaucoup au commerce et à la fabrique, et il ralliera au mouvement beaucoup de canuts qui l'estiment.

Madinier, modeste comme tous les hommes de valeur, voulut faire des objections, mais on le proclama à l'unanimité. Il s'inclina.

L'abbé exposa ses idées.

— Messieurs, dit-il, l'évènement de ce soir, cette arrivée des représentants, ce décret, ce déchaînement des Jacobins armés de pouvoirs arbitraires pour lever l'emprunt forcé, ce triomphe apparent de nos ennemis me paraissent choses heureuses.

Comme l'abbé n'était pas homme à s'amuser à des paradoxes, on l'écouta avec la plus grande attention.

— Messieurs, dit-il, que voulons-nous ?

— Soulever Lyon ?

— Mais si les choses fussent restées ce qu'elles étaient hier, Lyon se serait contenté de la situation qui lui était faite depuis le mois de février : les partis se tenant en équilibre, il n'y aurait pas eu motif à une émeute.

— C'est vrai ! dit-on.

— Mais voilà que les Jacobins vont, armés du décret municipal, violer les caisses des Lyonnais riches, réquisitionner les marchandises des Lyonnais, enlever les enfants des Lyonnais.

Souriant :

— Vous connaissez Lyon ! L'endroit sensible du Lyonnais, c'est la caisse. Malheur à qui touche à sa caisse ! Les Jacobins vont y toucher ! Malheur à eux. Lyon, indigné, se

lèvera comme un seul homme, quand sa patience sera à bout.

— Je propose donc de laisser faire Châlier et ses séides ; ils vont se heurter à des résistances sourdes : ils emploieront la violence ; ils établiront leur tribunal révolutionnaire ; ils monteront leur guillotine. Laissons bouillir les colères, s'aviver les rancunes, et, dans un mois, le 31 mai, nous appellerons aux armes la garde nationale pour chasser la municipalité dévouée aux Jacobins et proclamer l'autonomie lyonnaise !

— Au lendemain de la victoire, dit l'abbé, nous trouverons bien dans la lie des faubourgs une centaine de massacreurs.

— Ah ! l'on massacrera ? demanda Madinier avec un mouvement de répugnance.

— Indispensable ! dit le marquis de Tresmes.

L'abbé sourit au vieux gentilhomme.

— Vous l'avez dit, fit-il, monsieur le marquis : il est indispensable de répandre le sang, de mettre plusieurs meurtres collectifs entre nos adversaires et nous, pour rendre toute réconciliation impossible. La foule, mise en goût par la surexcitation d'un premier massacre, qui sera celui du citoyen Sautemouche, si vous le voulez bien…

Mme Leroyer approuva de la tête ; elle ne pouvait pardonner à Sautemouche de l'avoir tutoyée.

L'abbé continua :

— Nous désignerons donc cet insolent drôle à nos massacreurs embrigadés : on fera une chasse à l'homme ; la

masse, qui a des instincts féroces, fera meute : elle prendra part à l'hallali, et, toute la ville, responsable de ce meurtre et d'autres encore, sentira l'impossibilité de se soumettre à la Convention, qui voudra faire un exemple terrible. C'est ainsi, messieurs, que nous engagerons à fond les Lyonnais dans une lutte à outrance. Ils sentiront la nécessité de vaincre ou de mourir. La Convention enverra des troupes : le premier coup de fusil tiré, il faudra aller jusqu'au bout. Si vous m'approuvez, messieurs, je vous prie de me le dire. »

Une seule voix protesta :

— Ce massacre me fait horreur ! dit Madinier.

— N'en sentez-vous pas la nécessité ? demanda l'abbé froidement.

— Peut-être est-ce indispensable. Mais je ne veux pas en prendre la responsabilité devant l'histoire, déclara Madinier.

— Eh bien, dit l'abbé, il y a moyen d'arranger la chose.

— Lequel ?

— Au lendemain même de la victoire, déclarez qu'ayant pris le commandement de l'insurrection dans une heure de crise que pour faire triompher la cause girondine, vous donnez votre démission après la victoire.

— Oh ! volontiers, dit Madinier.

— On fera voter ensuite les Lyonnais pour nommer un maire et une municipalité nouvelle, et vous aurez huit ou dix mille suffrages pour vous.

— Mais je ne tiens pas à être maire.

— Nous tenons à ce que vous le soyez. Et vous n'aurez rien à nous reprocher puisque les massacres auront eu lieu pendant l'intérim.

— Oh ! l'abbé, dit le marquis de Tresmes, vous arrangez merveilleusement les cas de conscience, et, si je n'étais pas un vieux pêcheur endurci, destiné à mourir dans l'impénitence finale, je vous prendrais comme confesseur.

— Ce choix m'honorerait beaucoup, monsieur le marquis, dit l'abbé.

Puis il reprit, faisant une révélation inattendue :

— Vous parliez de Judith tout à l'heure. Laissez-moi vous faire partager l'espérance que Lyon aura sa Judith aussi.

— Qui donc l'est Holopherne Lyonnais ?

— Châlier ! Quand il aura, selon son caractère passionné, poussé les choses à l'extrême et soulevé la réprobation générale, son œuvre sera finie et il devra disparaître. Il serait gênant, au jour du combat, ayant une grande influence sur le peuple qu'il galvanise par sa parole. Lui mort, la victoire serait plus facile.

— Et vous avez votre Judith sous la main ?

— Oui, monsieur le marquis. Vous entendrez parler avant la fin de cette semaine de sœur Adrienne.

— Oh ! oh ! contre les rois, l'église envoyait des moines et maintenant voilà que contre les tribuns elle envoie des femmes ! dit le marquis de Tresmes.

— Pourquoi non !

— Si cela réussit à Lyon contre Châlier, je conseille d'essayer du moyen contre Marat à Paris.

— Erreur ! Marat nous est utile ! Il nous sert à rendre la révolution odieuse et ne nous gêne pas à Paris comme Châlier à Lyon.

En ce moment, on frappa à la porte du salon. On entendit un bruit d'armes dans la rue. En entendant sonner, dans la rue, les crosses de fusil frappant les cailloux dont Lyon était pavé alors, comme aujourd'hui en partie, tous les yeux se levèrent sur la baronne. Chacun se demandait si cet esprit fertile en ressources trouverait un nouveau moyen de conjurer le péril. Mais, Étienne annonça qu'on avait affaire à un fort détachement de sa compagnie qui venait offrir ses services à M. Leroyer. Cette intervention de la garde nationale était de nature à précipiter la crise.

— Messieurs, dit l'abbé, prenant une décision rapide et profitant de l'évènement, à mon avis, M. et Mme Leroyer sont assez compromis pour qu'ils partent sur-le-champ, en se servant des faux passeports que chacun de nous tient toujours en réserve et que le Conseil suprême lui a envoyés : ces passeports ont coûté assez cher à la société pour être très sûrs.

À Étienne :

— Vous restez, vous, lieutenant ! vous occupez, avec ce détachement de votre compagnie qui vous arrive, votre poste habituel. Si l'on veut vous enlever, vous résistez. Il faut des luttes partielles pour préparer le combat définitif et pour échauffer le conflit.

À la baronne :

— Vous, madame, vous êtes seule juge de ce que vous devez faire, mais nous sommes à votre disposition.

Au marquis :

— Vous, monsieur de Tresmes, vous êtes presque aimé de nos adversaires. Votre originalité même vous a rendu populaire. Vous êtes athée et l'on vous suppose ennemi du clergé : vous avez fait, sur la reine que vous n'aimez pas, des bons mots qui sont la joie des révolutionnaires. À tous ces titres, vous êtes cher à la foule et sacré pour les républicains, qui vous supposent favorable à leur cause jusqu'à un certain point.

— L'abbé, dit fièrement le marquis, si je ne les ai pas détrompés, c'est par ordre, et il m'a été enjoint d'accentuer même mon attitude libérale.

— Je le sais. Je constate simplement que vous y avez réussi au-delà de toute espérance.

Le marquis fit la grimace.

L'abbé reprit :

— Donc, monsieur le marquis, à vous, le moins compromis de nous tous, de centraliser nos efforts communs ; vous restez à Lyon et vous y êtes en permanence. Chacun de nous s'y risquera, comme il voudra, comme il pourra ; je vous donnerai, pour mon compte, plus d'un rendez-vous. Nos amis feront de même.

À Madinier :

— À vous le commerce et l'industrie, travaillez les boutiques et les canuts.

À de Chavannes :

— À vous de surexciter les familles nobles et de prêcher la croisade contre les Jacobins. Il faut fanatiser les gentilshommes lyonnais et surtout leur faire comprendre qu'ils doivent laisser au mouvement sa couleur girondine.

— À moi le clergé ! dit-il encore.

Puis il continua à donner des instructions aux autres conjurés, chargeant celui-ci de pousser les employés dans l'émeute et de les faire entrer dans les rangs de la garde nationale bourgeoise par l'appât d'un bel uniforme neuf : recommandant à un autre de gagner les mendiants ; à un maître marinier d'agir sur la population des quais ; à tous, d'exercer une pression à outrance.

Gracieux pour Étienne et regardant sa mère.

— Lieutenant, dit-il, vous êtes jeune et vous avez le plus beau rôle, vous allez être le porte-drapeau, la protestation vivante et aimée ; ces Jacobins voudront vous enlever, vous emprisonner à cause de votre père et surtout à cause de votre mère, qui, il faut en convenir, a joué un tour bien cruel à Sautemouche. Mme Leroyer sourit en comprimant une larme, car elle sentait quels dangers Étienne allait courir.

Mais l'abbé reprit affectueusement :

— Lorsque vous serez un peu las de la lutte et pris de découragement, mon cher Étienne, songez à la récompense. Je m'engage et nous nous engageons tous ici à faire donner à votre père la baronnie de Saint-Chamoux et le nom d'Étioles.

Étienne remercia vivement l'abbé : son père, M. Leroyer, s'inclina seulement. Ce fut tout ce qu'il put faire ; car il n'avait plus que la force de conserver un maintien raide et

impassible ; encore l'habitude y était-elle pour beaucoup. En lui-même, il maudissait l'ambition de sa femme et il envoyait l'abbé à tous les diables.

Celui-ci demanda à la baronne :

— Avez-vous besoin, madame, de quelqu'un de nous ?

— Merci, dit la jeune femme, je parlerai seulement à M. Étienne d'un léger service à me rendre tout à l'heure, quand tout le monde sera parti.

— À vos ordres, madame, dit le lieutenant rouge de plaisir.

Déjà tous les invités prenaient congé pendant que Mme Leroyer donnait des ordres à Jean pour les préparatifs du départ. M. Leroyer voulut se mêler de faire des recommandations.

— Emportez-ceci, prenez cela ! disait-il.

— Non ! non ! Jean ! dit Mme Leroyer, rien que le strict nécessaire pour changer de linge en route. À Genève, nous achèterons tout ce qui nous sera nécessaire.

— Acheter ! Toujours acheter ! s'écria M. Leroyer, qui souffrait beaucoup de ce qu'il appelait les prodigalités de sa femme.

Elle le laissa se lamenter et sortit. Il se rabattit sur l'abbé qui causait avec Étienne.

— Ah ! monsieur l'abbé, disait-il, dans quelle situation je me trouve abandonner mon numéraire ici…

— Ah ! vous avez du numéraire chez vous ? demanda l'abbé.

— Dans le caveau, oui.

— Alors, restez.

— Mais, si je reste, on m'emprisonne.

— Alors, partez !

— Mais, si je pars, on me volera.

— Restez.

Empoigné par ce dilemme, étranglé entre deux alternatives aussi désagréables, M. Leroyer poussait de sourds gémissements. Mais Étienne vint à son secours et dit à l'abbé :

— J'ai une idée qui peut tout concilier et rassurer mon père.

— Ah ! tu es bon fils, Étienne, s'écria M. Leroyer ; je ne t'ai pas toujours rendu justice ; il est vrai que tu me dépensais trop d'argent ; mais si tu me tires d'embarras, je te pardonne les folles dépenses que tu as faites avec tes muscadins d'amis.

— Eh bien ! voilà ! dit Étienne, enchanté de son triomphe sur son père. Je propose d'établir à demeure ma compagnie ici.

— Dans la maison ? demanda l'abbé.

— Oui ! car dans un poste sombre et triste, on s'ennuierait et on se lasserait ! Ici, la compagnie sera très bien et s'amusera ; elle ne voudra pas en déloger.

— Oh ! fit l'abbé, c'est merveilleux ! Combien la jeunesse a parfois des idées saines et intelligentes. Vous avez raison, Étienne.

— Mais, on va tout abîmer chez moi ! s'écria l'avare.

— La belle affaire ! fit l'abbé. Préférez-vous être volé ?

— Au moins, Étienne, mettez tout sous clefs et les clefs en poche.

— Oh ! soyez tranquille.

— Faites retourner le tapis.

— Dormez en paix. J'aurai soin de tout.

— Faites bien attention au petit caveau où est mon numéraire.

— J'y veillerai comme à la prunelle de mes yeux.

— Mais, monsieur, dit tout à coup l'abbé, il me semblait, au sujet de votre numéraire, vous avoir donné un bon conseil. Je vous avais engagé à transformer ce numéraire en fonds étrangers.

— Je l'ai fait, dit M. Leroyer ; malheureusement, il me reste plus de quarante mille livres que je n'ai pu placer sur Londres ou sur Hambourg. J'ai trop tardé. J'attendais un cours avantageux.

— Ah ! quarante mille livres ! vous avez quarante mille livres en or ! et vous avez prétendu, il y a quinze jours, que vous n'aviez pas d'espèces sonnantes à prêter à votre banquier ! Très bien, monsieur ! Je vous connais maintenant à fond.

À Étienne :

— Mon cher enfant, ton père a commis une faute, je dirai même un crime qui mériterait d'être sévèrement puni. Si

la Vente suprême apprenait que ton père a refusé une avance, l'ayant dans ses coffres, il serait sévèrement frappé. Toi seul peux le sauver du châtiment.

— Que faut-il faire, monsieur l'abbé ?

— Je confisque les quarante mille livres, je te les donne et tu les emploieras à solder dans la compagnie ceux qui ne seraient pas riches. Et puis, tu feras faire bombance à tes hommes. Je veux que l'on s'amuse ! Tiens ton monde en gaieté, avec une pointe de vin. Abuse des caves de ton père, ferme les yeux sur les fantaisies de ceux qui amèneront ici leurs maîtresses : il vaut mieux que ces créatures viennent voir leurs amants que si ceux-ci désertaient leur poste.

— Comment, s'écria M. Leroyer, voilà les conseils que vous donnez à mon fils. Je prends Dieu à témoin…

— Monsieur, dit l'abbé, je doute que les fredaines d'une troupe de soldats en liesse approchent même de loin les orgies de certaine maison borgne de la rue Poivre.

Regardant son homme bien en face, l'abbé lui dit :

— Et cependant, vous serrez la main à des gens qui fréquentent ce bouge.

Continuant à fixer M. Leroyer entre les deux yeux, l'abbé ajouta :

— Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

M. Leroyer baissa la tête, pendant qu'Étienne chantonnait entre ses dents :

— Ah ! si maman savait ça ! Tra la la !

Justement Mme Leroyer entra dans le salon en costume de voyage. Mme Leroyer arrivait juste pour entendre l'abbé dire à son fils :

— Au revoir, mon cher Étienne. Je me risquerai peut-être jusqu'ici sous un déguisement quelconque car je veux être un peu scandalisé, tu me comprends ? Pas de rigueur inutile, dangereuse même. Que l'on s'amuse, surtout que l'on s'amuse. Dieu te pardonnera les peccadilles de tes hommes, mon cher enfant, en faveur des intentions, et l'Église t'accordera indulgences et absolution, en raison des services rendus.

Il aperçut Mme Leroyer, prit congé d'elle, salua sèchement M. Leroyer et sortit sans trop rien craindre des Jacobins, car il était parfaitement déguisé en bon petit rentier lyonnais, et il avait très bien su s'en donner l'air dans la rue.

L'abbé dehors, Mme Leroyer dit à son mari qui levait les bras au ciel et qui protestait à la muette :

— Monsieur, recevez, je vous prie, les adieux de votre fils, et allez veiller à ce que Jean n'oublie rien : aussitôt la berline chargée et prête à partir, faites-moi prévenir.

M. Leroyer « reçut les adieux » d'Étienne sans qu'il y eût grande effusion de tendresse, ni d'une part ni d'une autre, et il s'en alla en maugréant. Resté seul avec sa mère, Étienne, très ému, l'embrassa, les larmes aux yeux. Elle essuya les pleurs de son fils avec son mouchoir de dentelle et lui dit :

— Mon cher Étienne, par moi, car les fils tiennent toujours de leur mère, tu es un gentilhomme, soldat de naissance, et la guerre est ta carrière. Tous les d'Étioles ont été militaires, et j'ai vu mon grand-père et mon père partir pour la frontière sans que ma mère s'en émut.

Évidemment, elle avait aussi, elle, des larmes prêtes à éclore, mais elle les contenait.

— Si ton père, reprit-elle, était noble, je lui laisserais le soin de te parler ainsi mais, à son défaut, c'est à moi que revient cette tâche. Je pars et tu restes ici pour servir le roi ! Sois brave, sois chevaleresque, sois digne du nom d'Étioles que tu porteras bientôt, et songe que, plus tard, malgré la tache dont mon mariage avec un bourgeois comme ton père, barrera tes armoiries, il faut que les d'Étioles morts et les d'Étioles vivants n'aient pas à rougir de toi.

— Ma mère, dit Étienne qui se hissait volontiers à une certaine hauteur, quand on lui faisait la courte échelle, je n'ai pas peur de mourir, et si je vis, je veux vivre d'Étioles et l'avoir mérité.

— Ah ! bien, mon enfant, voilà un cri du cœur que j'attendais de toi.

Elle l'embrassa avec une tendresse passionnée. L'orgueil donnait plus d'essor à son affection maternelle que la tendresse. Elle lui prit les deux mains, couvrit son front de baisers et lui dit :

— Si tu savais ce que j'ai souffert. Un gentilhomme qui se mésallie, est déjà presque déshonoré aux yeux des siens mais enfin ses fils sont nobles et ils héritent de son nom ; tandis que la vie n'est qu'un long martyre pour une femme comme moi, une d'Étioles, quand elle est réduite, mon Étienne, à t'entendre appeler Leroyer !

Sa mère, dans ce moment d'effusion, lui dit, baissant la voix comme pour une confidence tout intime :

— Une chose à laquelle tu ne t'attends pas, mon ami, va te causer, je suppose, un grand plaisir.

— J'écoute, dit Étienne.

— La baronne voulait te parler ; elle te l'a dit.

— Oui… Un service à lui rendre.

— Et sais-tu quel service ?

— Non, ma mère.

— Elle veut rester ici, dans cette maison.

— Se faire garder par moi ! Quel honneur et quel bonheur !

— Oh ! mais elle est prudente. Elle se déguise. Voilà le service qu'elle te demandera : lui trouver un uniforme.

— Vraiment, c'est sérieux ?

— Mais, mon ami, je trouve qu'elle prend le meilleur parti. Déguisée en ouvrière, elle est connue et serait reconnue : sous un uniforme, dans une compagnie, elle fait nombre. Souvent, sous leur apparente légèreté, les femmes de sa sorte cachent de profonds calculs et ont des inspirations pleines de bon sens, malgré leur originalité.

Étienne souriait à une espérance bien naturelle.

— Mon cher enfant, lui dit sa mère. Inutile de te recommander d'essayer de plaire à la baronne : c'est à moitié fait ; à moins d'être maladroit, tu réussiras.

Elle reprit :

— La baronne ira loin. Elle jouira d'une haute faveur à la cour, après le rétablissement de la monarchie. Par elle tu peux faire un chemin rapide.

Jean parut en ce moment. La berline était prête. Mme Leroyer embrassa une dernière fois son fils, en lui réitérant son dernier conseil ; elle brusqua la séparation pour ne pas pleurer.

Pleurer ! Elle ne le voulait pas. Pleurer, parce que la nature l'y obligeait, parce qu'une mère a un cœur. Non, elle s'y refusait ! La femme noble étouffait en elle la femme. Pleurer, quand enfin l'occasion se présentait brillante pour son fils de se réhabiliter de la roture. Allons donc ! Elle eût rougi de sa faiblesse. Ainsi, cette mère sacrifiait son fils, non pas à son principe, non pas à une idée, mais à la vanité nobiliaire. Elle lui mettait l'épée à la main, non pour la patrie, mais pour gagner la faveur royale et relever un nom. Quelle faiblesse en face de la force immense de la démocratie dont les flots montants submergeaient toute résistance !

Devant l'ennemi, la France affamée, sans argent et sans pain, sans munitions et sans armes, allait lancer quatorze cent mille hommes, fabriquer deux millions de fusils avec les vieux fers réquisitionnés, fondre trois mille canons avec le bronze des cloches, coudre et tailler avec les doigts de ses femmes deux millions d'uniformes, tirer le salpêtre des caves, lavés par des procédés nouveaux dus au génie de ses savants ; improviser en trois mois quatorze armées et les dresser devant l'ennemi qui, habitué depuis Rosbach à mépriser la France monarchique, va reculer partout, balayé par les phalanges républicaines et s'incliner rempli d'admiration devant le drapeau de la Révolution.

À cette heure où une d’Étioles immole son enfant à un préjugé, quatre millions de mères et d’épouses françaises mettent les armes aux mains de leurs maris et de leurs frères et, comme les femmes de Sparte, leur ordonnent de partir et de mourir pour la patrie. Point d’autre espoir que de sauver la France, point d’autre récompense que l’estime du monde et le témoignage de la conscience.

Que l’on compare et que l’on juge !

Camarades

Étienne était encore tout ému du départ de sa mère, lorsque la baronne entra dans le salon.

Ce fut comme un rayon de soleil éclairant tout à coup une matinée obscure.

— Ah ! mon cher lieutenant, dit la baronne, vous voilà.

Puis joyeuse :

— Nous allons être seuls maîtres de nos fantaisies, camarades et bons enfants, faisant ensemble nos folies.

Le regardant affectueusement et prenant un ton de familiarité qui l'enchanta de la part d'une si grande dame, elle lui dit :

— Voyons, mon cher Étienne, vous êtes un bon garçon, n'est-ce pas ?

— Moi ! bon garçon ! Oh ! ça, j'en jure ! s'écria-t-il.

— Un vrai serment d'homme à homme, n'est-ce pas ?

Étienne s'arrêta interloqué : ce n'était point là le ton qu'il voulait donner à la conversation.

La baronne s'en aperçut.

Elle lui fit signe de s'asseoir et prit une chaise en face de lui.

— Voulez-vous, à la veille de jouer notre tête à tous deux, que nous causions franchement ? demanda-t-elle.

— Mais oui ! dit-il.

— Bien franchement ?

— Eh ! à cœur ouvert ! fit-il sincèrement. Moi, je suis une nature loyale et très franche.

— Mon cher Étienne, je vous ai jugé ainsi.

Et elle lui tendit la main.

C'était une étrange petite femme qui allait par quatre chemins en politique et par un seul en amour.

Elle lui dit donc en souriant :

— Vous seriez très disposé à m'aimer, mon cher : je devine ça.

— Ce n'est pas malin ! dit en riant Étienne, employant cette locution vulgaire pour envelopper un compliment loyal.

— Savez-vous ce que vous aimez en moi, monsieur le lieutenant ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Non.

— Si.

— Allons donc ! Vous aimez la baronne, bien plus que la femme ; vous aimez surtout l'aventurière.

Redevenant sérieuse :

— Voilà le danger ! Vous croyez aimer Jeanne de Quercy, vous vous trompez vous avez été séduit par cette vanité d'avoir une maîtresse portant un beau nom, d'être l'amant d'une femme qui tient entre ses mains le sort de la France.

Avec le sourire d'une femme sûre de son fait, elle conclut :

— Voilà ce qui vous tente.

— Non ! dit-il.

— Étienne, fit-elle d'un ton attristé, je vous croyais loyal et vous me mentez ; vous vous mentez à vous-même.

— Sincèrement, non ! protesta-t-il.

— Mon Dieu, je veux bien admettre que vous m'aimeriez pour moi-même… au besoin… Eh, mon cher, après tout, je suis une jolie femme.

— Très jolie.

— Soit, mettons très jolie ! Mais si vous avez du goût pour moi, vous n'avez pas de passion.

— Une passion folle, au contraire, s'écria-t-il.

— Illusion, mon cher. La passion, vous n'êtes pas assez vieux pour l'avoir oubliée, pas assez jeune pour ne l'avoir point pressentie, si vous ne l'avez pas éprouvée ; et vous sentez bien que votre sentiment pour moi, ce n'est pas la passion vraie : mon cher Étienne, vous m'adorez, – vous voyez que je vous fais des concessions énormes – mais vous ne m'aimez point.

Et, rompant la conversation, ayant tout résumé par ce mot, jugeant inutile d'ajouter une syllabe, elle lui dit :

— Je ne veux pas être votre maîtresse.

Il fit piteuse mine.

— Je veux, reprit-elle, être à la fois votre amie et votre camarade, amie dévouée et camarade affectueuse.

Lui tendant la main :

— Mon cher, c'est peut-être et même c'est sûrement le meilleur lot : les amours, cela ne dure pas.

Le regardant :

— Vous protestez ?

Il voulut risquer une banalité.

Elle haussa les épaules.

— Ça ne dure pas, fit-elle avec une insistance railleuse.

Et avec une mimique charmante :

— J'en sais bien quelque chose, je suppose, fit-elle.

Devant ces aveux, ces manières, cette franchise entraînante, Étienne s'avoua vaincu et n'osa plus contredire.

— Mon cher Étienne, fit-elle, ce que nous nous amuserons ici, bons lurons tous deux, vous ne l'imaginez pas ! Ce que nous finirions, amant et maîtresse, par nous ennuyer, vous pouvez vous le figurer, car vous avez déjà subi les jalousies ou l'indifférence d'une femme.

Puis, enlevant la conviction d'Étienne à la pointe d'un sourire :

— Allez vite à cette compagnie qu'il faut installer ici et à cet uniforme dont j'ai besoin.

Elle s'était levée.

— N'oubliez pas le fifre, dit-elle.

— Le fifre ?

— Sans doute.

Avec un regard caressant qui l'enivra :

— Pour être près de vous, il faut bien être quelque chose dans la compagnie ; fifres et tambours ont des privilèges. Je serai le fifre et… le brosseur du lieutenant.

Avec un sourire qui lui parut plein de promesses :

— Plaignez-vous.

Il voulut lui baiser la main.

— Allons donc ! fit-elle. Entre nous, soldats…

Elle lui serra les doigts de la façon la plus militaire.

— Vite, dit-elle. Allez parler à la compagnie.

Et elle le poussa dehors avec des gestes de gamin.

Pauvre Étienne !

Il était bien jeune pour comprendre une pareille femme et pénétrer son jeu.

Ce qui prouve qu'Étienne était amoureux de la baronne, c'est qu'il avait complètement oublié Sautemouche, le pauvre Sautemouche qui dormait à poings fermés dans la cave, si une légère paralysie peut s'appeler sommeil.

Ce qui semblerait prouver que, pour le moment, la baronne n'aimait pas Étienne, c'est qu'elle pensait à Sautemouche.

À défaut de Jean qui partait avec ses maîtres, la baronne avait demandé un domestique sur qui elle pût compter ;

Mme Leroyer avait fait mieux que lui donner un laquais fidèle : elle lui avait laissé une femme de confiance.

En recevant cette fille des mains de M. Leroyer, fille d'un dévouement prouvé et éprouvé, la baronne avait été surprise d'être en défaut pour la première fois de sa vie sur le diagnostic à poser.

Car, ce que la baronne cherchait surtout et d'abord à connaître, c'étaient les maladies morales d'une personne, puis ensuite, seulement ensuite, ses qualités pour connaître sa force de résistance contre ses vices.

Or, Marie-Angélique Tournefort, dite Mme Adolphe, parut tout à fait extraordinaire à la baronne.

Âge ? Point d'âge. Pas un cheveu gris, mais une peau ridée. Soixante ans par la peau, si l'on voulait. Quarante ans par les cheveux.

Le regard ? Une flamme ! Mme Adolphe était une Auvergnate aux yeux noirs, et quand les yeux des Auvergnats sont noirs, ils lancent des éclairs de passion.

Était-elle passionnée, Mme Adolphe ? Qui aurait osé le dire ? Très dévote, Mme Adolphe ! Mangeant le bon Dieu très souvent et n'engraissant pas pour ça, elle représentait assez fidèlement une planche habillée, avec poitrine plate, ventre plat, mains plates, pieds plats ; les épaules étaient carrées, les hanches carrées.

Aspect général, une guenon habillée.

Signe particulier, de la barbe.

Si Mme Leroyer n'avait pas présenté Mme Adolphe comme une femme qui lui avait donné mille preuves de fidélité, la baronne aurait hésité à se fier à ce monstre femelle.

Mais, outre les affirmations de Mme Leroyer, la baronne réfléchit à ce phénomène souvent observé que les femmes laides se prennent volontiers d'amitié pour les jolies femmes qui leur montrent de l'affection et qui ont pour elles des égards.

De là sa confiance subite.

Elle appela donc Mme Adolphe et lui dit :

— Vous allez venir avec moi à la cave, voir ce que font ces ivrognes de Jacobins.

Mme Adolphe, à cette déclaration, regarda la baronne d'un air si étrange que celle-ci en fut stupéfaite.

La tête de Mme Adolphe avait pris expression de férocité démoniaque qui lui enlevait tout caractère humain.

— Attendez, Mme la baronne, dit-elle avec un grand geste menaçant, attendez Je vais chercher le couperet à la cuisine.

— Pour quoi faire, Mme Adolphe ?

— Mais on va les massacrer, n'est-ce pas, ces… cipaux, ces carmagnoles. Je ne veux en céder ma part à personne.

— Voilà une vraie brute ! pensa la baronne.

Et en elle-même : Ne décourageons point les vocations : on peut se servir un jour des appétits sanguinaires de cette guenon du Cantal.

— Madame Adolphe, dit-elle, votre idée a du bon.

Mme Adolphe, enchantée d'être approuvée, se mit à faire mine de hacher une tête à l'aide d'un couperet imaginaire qu'elle semblait tenir à deux mains.

— Pan ! Pan ! Pan ! grondait-elle, les sons sortant de sa gorge, rauques comme les souffles d'un geindre.

La baronne la calma et lui dit :

— Oui ! oui ! je vous comprends ! ça vous ferait plaisir de leur couper le cou. Mais il ne s'agit pas de cela.

— Pourquoi ? demanda madame Adolphe désappointée.

— Parce que ça ne rentre pas dans le plan arrêté.

Et sans plus s'expliquer, la baronne ordonna d'un petit ton sec et péremptoire :

— Prenez de la lumière, les clefs de la cave et suivez-moi.

Mme Adolphe obéit, mais elle maugréa entre ses dents :

— On les a pourtant sous la main ces brigands de… cipaux. Ils en ont assez fait du mal pour le payer maintenant ! Ils venaient ici pour voler.

La baronne apaisa ces grognements en disant :

— Ma bonne madame Adolphe, on épargne ceux-là pour mieux tromper les autres ! Au jour du grand massacre, vous en tuerez à la douzaine.

— Vrai ? demanda la sauvage.

— Je vous le jure ! Et tenez, madame Adolphe, vous aurez, si cela vous plaît, l'honneur d'expédier le citoyen Sautemouche qui a insulté votre maîtresse.

La baronne se rappelait le massacre nécessaire dont l'abbé avait parlé au conseil.

— Sautemouche ! s'écria Mme Adolphe ! Il me va, je me le réserve ! Ah ! le scélérat ! Je lui mangerai les yeux ! Mais quand est-ce ? quand est-ce ?

— Avant la fin du mois, madame Adolphe. Et d'ici là, il y aura pour vous de l'agrément ici.

On descendit à la cave.

Mme Adolphe demanda :

— Mais qu'est-ce qu'on va faire en bas ?

— Il faut que ces dormeurs aient l'air d'avoir bu, dit la baronne. Nous allons les barbouiller de vin et de lie.

— Bon, je m'en charge.

Et Mme Adolphe, posant la lumière sur un tonneau, se mit à l'œuvre.

La baronne la regardait à la besogne et notait ses traits de caractère.

Décidément, Mme Adolphe était une vraie brute.

Elle ne pouvait s'empêcher de maltraiter ces dormeurs, ou, si l'on veut, ces paralysés.

Avant de répandre un broc de vin sur la figure de l'un, elle le souffletait : elle prenait un autre à là gorge, et la baronne intervenait pour l'empêcher d'étrangler ce malheu-

reux ; mais la marque des ongles restait incrustée dans les chairs.

Sur Sautemouche, elle se mit à danser, se servant du ventre comme d'un tremplin, en criant :

— Saute… Saute… Saute… mouche… mouche… mouche.

Si elle n'avait pas été si maigre, elle eût crevé la panse du… cipal, comme elle disait élégamment.

La baronne, tout en riant, car c'était un spectacle grotesque de voir cette guenon se trémousser ainsi, la baronne, qui ne voulait pas que Sautemouche mourut, fit cesser ce jeu cruel.

Mme Adolphe termina sa besogne en prouvant qu'elle avait dans la cervelle beaucoup de fantaisies étranges pour une dévote.

Elle déculotta un carmagnole et le courba le dos en l'air ; puis elle lui administra le fouet avec sa chaussure, qu'elle retira.

Elle disait des choses singulières.

— Oh ! si je m'écoutais, s'écriait-elle, si je me laissais aller à mon penchant, je les chaponnerais tous. Ça leur apprendrait à vouloir marier ces pauvres curés.

À la baronne :

— Tenez, allons-nous en ! Ça me tente trop, et tout à l'heure je ne pourrais plus me retenir.

— Laissez couler une barrique de vin à terre, dit la baronne, et tout sera pour le mieux.

Mme Adolphe s'empressa de tourner le robinet d'une pièce qui était en vidange, et elle dit :

— C'est fait ! Mais celui-là qui a le nez collé contre la terre pourra bien se noyer.

— Oh ! tant pis… dit la baronne. Ce sera sa faute. Il n'avait qu'à ne pas boire ou à tomber pile au lieu de face.

— Puisqu'il y a une chance pour que celui-là se noie, je vais en retourner un autre, ça fera la paire ! dit Mme Adolphe.

— C'est assez d'un, dit la baronne, que les regards de l'Auvergnate commençaient à inquiéter.

Et toutes deux se hâtèrent de remonter car le vin qui coulait les gagnait déjà.

Arrivée au rez-de-chaussée, la baronne demanda à Mme Adolphe :

— Mme Leroyer doit avoir un boudoir et une salle de bain ?

— Oui, madame la baronne, répondit l'Auvergnate.

— Étiez-vous sa femme de chambre ?

— Non, j'étais sa femme de confiance, mais je sais habiller, coiffer et j'ai servi de femme de chambre dans de bonnes maisons.

— Vous sauriez donc, chère madame Adolphe, me préparer un bain ?

— Oh ! certainement ! Un bain de reine ! Nous avons la recette de l'eau parfumée que l'on répandait dans la baignoire de marbre du Petit-Trianon pour cette pauvre reine

Marie-Antoinette, à laquelle ces scélérats de Jacobins veulent couper le cou.

Et, au souvenir des dangers que courait la reine, saisie tout à coup par son idée fixe, elle se mit à trépigner et à chanter sur un air de bourrée :

Pour les autres, il paiera

Sautemouche sautera.

On le recommande au prône

Pour le jeter dans le Rhône.

Et les poings fermés :

— Oui, je vengerai la reine sur ce brigand-là.

Reprenant son refrain, elle chanta encore :

Sautemouche sautera !

La baronne observait la sauvage qui semblait atteinte du delirium tremens, tant ses jambes se trémoussaient et tant ses yeux roulaient tout blancs sous les paupières dilatées.

— Dieu me pardonne, dit la baronne, vous êtes poète ; il me semble que vous improvisez des vers.

— Non, madame. J'ai mis le nom de Sautemouche à la place de celui d'un sorcier dans une chanson que j'ai apprise étant petite.

— La chanson fera le tour de Lyon, dit la baronne. J'enverrai votre refrain au marquis de Tresmes pour qu'il brode des couplets dessus.

Mme Adolphe battit des mains et s'écria :

— Si je ne me retenais pas, je vous embrasserais.

— Retenez-vous, Madame Adolphe ! dit sèchement la baronne.

Puis elle ordonna :

— Conduisez-moi au boudoir et faites-moi chauffer ce bain. Il doit y avoir ici un certain nombre de domestiques : promettez-leur de très fortes gratifications, vous donnerez carte blanche au maitre-d'hôtel pour engager le nombre d'auxiliaires nécessaires. Il faudra traiter l'état-major et la compagnie, faire le service de la maison, tenir tout en ordre malgré le désordre. Mais on paiera en argent comptant tous les soirs. Dans ces conditions l'on trouvera des gens dévoués. Vous devez avoir du flair, madame Adolphe : voyez à ce que l'on n'engage pas de traîtres.

— Madame la baronne, je choisirai moi-même parmi les pays et payses qui sont à Lyon.

— Très bien ! Et maintenant, vite ! mon bain d'abord.

Comme Mme Adolphe filait, pareille à une flèche bien décochée, la baronne la rappela.

— Et le boudoir ? lui demanda-t-elle. Il faut d'abord m'y conduire.

L'Auvergnate emmena la baronne dans un joli réduit auquel attenait une salle de bain.

Là, tout ce que peut désirer une femme coquette en fait d'objets de toilette était réuni avec confort (un mot qui n'était pas encore en usage), avec élégance et profusion.

Mme Leroyer, née d'Étioles, ayant dépassé la trentaine, soignait minutieusement sa beauté.

— B… fit l'Auvergnate. C'est gentil ici, n'est-ce pas ?

— Oui, dit la baronne, regardant la baignoire de marbre. Mais maintenant, vite mon bain, madame Adolphe. Il me semblera que je vais me plonger dans l'eau de Jouvence, après avoir failli être noyée dans la Saône.

— Mais je vous vengerai, s'écria l'Auvergnate, je vengerai ma maîtresse, je vengerai la reine ; j'en tuerai tant que je pourrai des carmagnoles et des Jacobins.

Et elle s'en alla en chantant à tue-tête et en dansant.

L'hôtel résonna de son refrain :

Sautemouche sautera !

Les gardes nationaux adoptèrent aussitôt l'air et les paroles, et la baronne se dit :

— Ma prédiction se réalisera ! Demain le refrain fera le tour de Lyon.

Puis, avisant un petit secrétaire de boule dont la clef était sur la serrure, elle l'ouvrit, s'installa et écrivit au marquis de Tresmes.

Elle lui conseillait de s'entendre avec l'abbé Roubiès pour provoquer de la part de Châlier une attaque contre la maison Leroyer, attaque qui serait repoussée et qui provoquerait une manifestation imposante de la garde nationale.

Elle les engageait tous deux à préparer un accueil soigné à une procession qu'elle appelait le défilé des ivrognes.

Enfin, elle envoyait comme thème à chansons burlesques, pour que le marquis exerçât sa verve, le refrain trouvé par l'Auvergnate sur Sautemouche.

Elle manda le sergent, M. Suberville, et le pria d'expédier ses instructions par un homme sûr.

Puis, restée seule, elle se regarda dans une glace, et, tout haut, se posa cette question :

— Qui vais-je aimer à Lyon ?

Elle n'était pas femme à ne faire que de la politique.

Oh non !

Risquant sa tête, elle voulait occuper son cœur.

Pendant que la baronne préparait à Sautemouche les honneurs de la chanson, pendant qu'elle prenait un bain et se demandait qui serait son amant à Lyon, Étienne remplissait consciencieusement ses devoirs d'officier.

Il avait d'abord envoyé au magasin de la compagnie un fourrier chercher plusieurs uniformes complets, des équipements et un fifre.

Il avait dit au fourrier que c'était pour habiller un tout jeune homme, presque un enfant.

Ce soin pris, il avait harangué la compagnie et procédé à son installation dans la maison.

Le sergent, M. Suberville, était un affilié de grade très supérieur à Étienne dans l'association des Compagnons de Jéhu.

Mis au courant des décisions prises et du but à atteindre, il exerçait le véritable commandement.

Par son ordre, les fenêtres furent matelassées, des meurtrières furent percées, la maison fut mise en état de défense.

Les gardes nationaux étaient furieux, car on avait trouvé le décret sur Sautemouche et on le leur avait lu.

Il y avait eu une très vive explosion de colère.

Oh ! cet emprunt forcé ! Cette saignée à la caisse.

Louis Blanc et tous les historiens avec lui ont compris que c'était la vraie cause de la révolte.

Comme l'indique Lamartine :

« La bourgeoisie riche de Lyon se révolta quand on toucha à sa caisse. »

La première grande manifestation connue sous le nom de Défilé des Ivrognes ne réussit trop bien qu'à cause de l'irritation causée aux Lyonnais par l'emprunt forcé.

De là l'entrain de la compagnie mettant la maison Leroyer en défense.

Mais, pendant qu'Étienne tenait conseil de guerre avec M. Suberville, son sergent et les fortes têtes de sa compagnie, une charmante femme s'occupait de lui.

La baronne, qui avait pris son bain et s'était fait apporter les uniformes les avait essayés : elle en avait trouvé un qui lui allait fort bien.

Sûre d'être jolie sous celui-là, elle avait ôté veste et gilet et avait appelé Mme Adolphe à laquelle elle avait dit d'un air impatient :

— Je ne sais pas me guêtrer ! Allez donc, je vous prie, chercher M. Étienne pour qu'il montre à son fifre comment se chausse un garde national.

Mme Adolphe s'était précipitée à la recherche d'Étienne en se disant :

— Ça y est !

Madame Adolphe était venue chercher Étienne au grand salon, où siégeait l'état-major, le jeune homme avait suivi l'Auvergnate : une fois hors du salon, il demanda à celle-ci :

— Savez-vous ce qu'elle me veut la baronne, Madame Adolphe ?

— Elle veut, répondit l'autre, que vous l'habilliez, morbleu !

Étienne était sans doute habitué aux parbleu, morbleu et autres jurons de l'Auvergnate.

Il ne s'étonna donc point du morbleu, mais du mot habiller qui le précédait.

— Madame Adolphe, dit-il, vous avez mal compris. Il n'est pas probable que la baronne vous ait envoyée me chercher pour lui servir de valet de chambre.

— Est-ce que je suis sourde, par hasard, fit l'Auvergnate qui n'aimait point la contradiction. La baronne m'a dit :

« Madame Adolphe, je ne sais pas mettre ces guêtres, moi ! Vous ne vous y connaissez pas non plus. »

« Allez chercher M. Étienne, a dit la baronne, il m'aidera à mettre ces guêtres et à boutonner mon habit. »

Puis, le poing sur la hanche :

— Tu sais, mon petit, tâche de l'avoir ! C'est un morceau de roi, je ne te dis que ça : avec une si belle femme, pas de péché ! Un ours en mangerait ! Et puis, on se confesse et l'on fait pénitence. Elle est jolie, jolie, jolie !

— Madame Adolphe, dit Étienne, je n'ai pas besoin d'être excité, je suis déjà assez amoureux comme ça.

— Alors, fit-elle avec un regard ardent, profite de ce que je m'en irai chercher quelque chose, n'importe quoi. Sois hardi, mon petit.

— Ah, madame Adolphe, pour une femme dévote…

— Dévote… dévote… je le suis… après : parce qu'il faut bien payer ses fautes et retirer son pied de l'enfer, quand on l'y a mis.

Cette réflexion de madame Adolphe pouvait jeter un grand jour sur ses mœurs, si Étienne n'eût pas su à quoi s'en tenir depuis longtemps.

Il était loin d'ignorer que madame Adolphe gagnait de bons gages, qu'elle n'avait pas d'économies et il lui connaissait des cousins dans tous les régiments qui avaient tenu garnison à Lyon.

Lui sachant un grand amour pour la famille, côté des hommes, il supposait que les cousins dévoraient les économies de l'Auvergnate.

— Bien ! Bien ! madame Adolphe ! dit-il. C'est entendu ! Vous tâcherez de vous éclipser, je vous en serai reconnaissant.

On était arrivé.

Il frappa à la porte du boudoir où la jeune femme s'habillait.

— Entrez, dit-elle.

Le cœur d'Étienne battait à rompre. En ouvrant la porte, il vit la baronne si charmante et demi-vêtue, qu'il s'avoua qu'avec certaines femmes il y a toujours des surprises.

Il n'aurait pas cru que celle-ci pouvait gagner au déshabillé.

Quand il entra, elle n'avait que son pantalon d'uniforme et elle était « en bras de chemise ».

Sa gracieuse image se reflétait, sous tous les aspects, dans les glaces qui, selon la mode du temps, ornaient les quatre murs du boudoir.

Son visage fin, épanoui, spirituel, s'encadrait dans les cadenettes que les soldats d'alors portaient, nattes splendides chez la baronne à laquelle cette mode permettait de garder ses beaux cheveux du blond qui se rapproche le plus du châtain, nuance très délicate qui s'harmonisait avec la bouche souriante et mignonne, avec les yeux bruns, provocants et moqueurs.

Elle était petite, mais de proportions heureuses ; le galbe, chez elle, jambes, hanches, épaules, se modelait en rondeurs qui provoquaient les caresses de la main.

Comme toutes les petites femmes gracieusement taillées sur ce modèle, elle était vive, pétulante, remuante.

La queue tressée et enrubannée de ses longs cheveux sautillait constamment et ce coup de fouet continuel était éblouissant pour le regard.

En ce moment, dans une pose si bien étudiée qu'elle paraissait naturelle, la baronne tirait ses bas blancs sur son mollet à nu, le pantalon relevé, et elle semblait fort embarrassée pour mettre une guêtre.

Penchée comme elle l'était, sa chemise s'entr'ouvrait, laissant voir une gorge aussi ferme que celle d'une jeune fille et d'un contour rappelant celui d'un œuf coupé en deux, vu par le plus petit côté.

Étienne en perdait contenance.

Les parfums féminins le saisissaient aux narines : le désir entrait en lui par tous les pores.

Mme Adolphe lui jeta un regard.

Elle semblait lui dire :

— Elle est à toi. Prends-la.

La baronne, de l'air le plus naturel du monde, paraissait faire de sérieux efforts pour réussir à se guêtrer, mais elle n'y réussissait pas.

Elle demanda :

— Eh bien, madame Adolphe, et ce crochet à boutons que je vous avais priée de trouver ?

L'Auvergnate se frappa le front et cria énergiquement, mais laconiquement :

— Fouchtra…

Et sans autre explication, elle sortit en courant.

Ce juron étonna dans ce boudoir : cette fuite brutale laissa un vide.

Il y avait là une maladresse grossière, évidente.

— Elle oublie toujours quelque chose, cette vieille folle, dit Étienne qui sentit cette faute.

— Pas le moins du monde, fit la baronne en haussant les épaules.

Et d'un ton froissé :

— Cette vieille folle, comme vous dites, mon cher Étienne, a tout simplement supposé que je serais enchantée d'être seule avec vous.

Puis sur un ton narquois :

— Elle vous a prévenu qu'elle s'en irait, n'est-ce pas ? Et vous, grand niais que vous êtes, vous n'avez pas protesté.

Sévèrement, le sourcil froncé et la lèvre boudeuse :

— À votre nourrice, je pardonne, mais…

— Ce n'est pas ma nourrice ! protesta Étienne humilié.

— À madame Adolphe, reprit la baronne, je pardonne cette impertinence : cette femme ignore que nous ne sommes que des camarades, des amis.

« Quand une jeune femme fait d'un jeune homme son valet de chambre, il est permis de supposer que ce n'est pas pour enfiler des perles.

« Cette Auvergnate, qui manque de tact et de pénétration, a donc pu se forger des imaginations absurdes.

Étienne, sous le mot absurde, baissa la tête et se mordit les lèvres.

— Mais vous, dit la baronne, vous avez laissé cette femme dans son erreur ; voilà une petite lâcheté.

— Oh ! madame la baronne.

— Il n'y a pas de baronne ici il n'y a qu'un fifre en colère : et, puisque vous êtes arrivé la tête enluminée, le feu aux yeux, puisque vous vous êtes laissé mal conseiller par ce vieux mauvais sujet d'Auvergnate, une hypocrite, vous ne boutonnerez pas mes guêtres.

Se moquant de sa mine piteuse :

— Oh ! je sais ! Ça vous aurait fait plaisir. Les petites femmes sont très agréables, même à ceux qui ne sont pas épris : on a toujours plaisir à chausser un pied bien fait, et je me pique d'avoir la cheville bien attachée.

— Madame la baronne ! balbutia Étienne étourdi par ce persiflage.

— Inutile. J'ai tout compris, tout deviné ; c'est un complot.

— Je vous jure…

— Il ne faut jurer de rien, ni rien jurer, pas même que je ne vous aimerai pas un jour… lorsque vous serez d'Étioles.

Il tressaillit et crut pénétrer dans la pensée intime de la baronne.

— Oh ! ce nom de Leroyer, s'écria-t-il furieux, je le maudis !

— Gagnez vite l'autre ! dit-elle avec un charmant cynisme, et en attendant, allez me chercher le sergent Suberville.

— Pour vous…

— Pour qu'il me montre à mettre mes guêtres… oui…

— Mais M. Suberville…

— Il est sergent, c'est son affaire d'habiller ses soldats.

Étienne, dépité et de fort mauvaise humeur, alla prévenir M. Suberville que la baronne le demandait pour la guêtrer.

— Ah ! ah ! dit M. Suberville en riant, je vois ce que c'est ! Nous n'avons pas été sage, mon petit ! Et l'on réclame un homme mûr, à la place d'une folle tête de vingt-deux ans !

Et voilà comme quoi ce fut son sergent qui guêtra le fifre, ce dont ledit sergent s'acquitta à merveille, tout en faisant une observation prudente.

— Vous allez le rendre fou, Madame la baronne : prenez garde !

— Eh ! sergent, ce jeune homme a besoin d'être fanatisé : ce n'est pas comme vous, un caractère supérieur. Il faut le grandir par la passion à hauteur de sa tâche.

— Ah… c'est par politique… attisez le feu alors, madame la baronne.

Il avait compris cette grande comédienne.

Il allait sortir discrètement sur ce mot, mais elle le retint par un sourire.

Machiavélisme

S'il eût été un fat, M. Suberville aurait pu interpréter, à son avantage, et l'invitation et le sourire de la baronne.

Mais M. Suberville était fort laid : il le savait et ce désavantage était devenu une force ; jamais M. Suberville n'aurait réussi à s'illusionner, tant sa mince figure chafouine, couturée de marques de petite vérole, était tourmentée, désagréable, hideuse même : car la bouche était tordue et les yeux étaient éraillés.

Le masque cependant avait un air spirituel qui ne trompait point.

Comment cette laideur aurait-elle pu s'allier à la présomption ?

De là, cette sagesse de M. Suberville ne se trompant point aux intentions de la baronne.

Bien mieux, il devina la pensée de celle-ci.

— Je crois, dit-il, que vous songez, madame la baronne, à la façon dont l'abbé Roubiès accueillera votre idée. Et je suppose que notre messager ne pouvant tarder à revenir, votre intention est que nous l'attendions.

La baronne n'avait pas souri, en coquette qu'elle était, sans avoir l'intention d'éprouver son homme.

— Eh ! Eh ! pensa-t-elle, celui-ci est fort !

C'était en effet une intelligence d'une autre envergure que celle d'Étienne.

— Madame, dit M. Suberville, on frappe. Voici notre homme.

— Entrez ! dit-elle.

Le messager ayant entendu la voix flûtée du fifre crier « entrez » eut comme un soupçon : il voulut lui remettre la lettre de l'abbé Roubiès, qu'il rapportait.

La baronne lui dit, après avoir regardé le dos du billet cacheté à la cire :

— Pas d'adresse.

— Non ! on me l'a remise telle que, en me disant : « Pour qui envoie ».

La baronne se mit à rire, regarda le garde national et dit avec une ironie de gamin :

— Vrai, vous avez une bonne tête de planton, vous.

Et elle lui rendit la lettre.

Le garde était intelligent, affilié encore inférieur, du reste, mais très ambitieux et désireux de monter.

C'était un commis aspirant à devenir patron… par la grâce du Saint-Esprit… de Notre-Dame de Fourvière et de monseigneur l'archevêque.

Ils sont pas mal de commis comme celui-là à Lyon.

Il ne connaissait pas le secret de la baronne : mais il voyait le fifre si bien avec le lieutenant et parfois si autoritaire avec tout le monde, ce fifre, enfin, lui paraissait si éton-

nant, qu'il le considérait comme une puissance, comme une toute puissance, même. Donc, du moment où le fifre lui trouvait l'air abruti d'un planton, il jugea qu'il devait se donner cet air-là et il se le donna.

— Voyons, dit la baronne, un peu d'intelligence, si c'est possible. Vous n'êtes pas un troupier abruti, vous ! Vous êtes capable d'un raisonnement, je suppose.

— Raisonnons, fifre, raisonnons, dit le garde, bannissant tout aussitôt l'air niais qu'il avait cru devoir prendre.

— Bon ! dit la baronne, vous avez déjà l'air moins bête ! Encore un effort et nous arriverons à nous comprendre. Cette lettre est adressée à qui vous a envoyé la porter. Est-ce à moi, qui ne vous ai donné aucun ordre, n'ayant aucun grade, que vous devez la remettre ?

— Ce serait au sergent, M. Suberville, qui m'a commandé de porter la lettre, dit le garde.

— Eh bien alors…

— Mais au-dessus du sergent, il y a le lieutenant ! J'ai pensé…

— Qu'avez-vous pensé…

Le garde s'impatienta un peu et demanda :

— Voyons, faut-il être bête ou… intelligent.

— Intelligent ! dit la baronne.

— Eh bien, j'ai pensé qu'au-dessus du lieutenant, il y avait un fifre qui semble nous commander tous ici, un fifre qui… que !…

— Bon ! Soyons intelligent, mais… pas trop ! Donnez la lettre.

Le garde la remit en souriant à la baronne.

— M. Suberville, demanda celle-ci, est-ce que vous ne trouvez pas que voilà un jeune homme qui mérite un coup d'épaule ?

— S'il se bat bien, oui ; sinon, non ! dit M. Suberville.

— Et bien, poussez-le s'il se bat convenablement, dit la baronne.

Puis au garde :

— Pour tous ceux qui n'attendent pas le lever du soleil, dit-elle, je suis fifre, rien de plus. Pour les autres qui devineraient, qu'ils se taisent ! Allez, monsieur, on aura soin de vous !

Le garde sortit enchanté de lui-même et des autres.

La baronne, quand il fut dehors, demanda :

— Quel fond à faire sur cet homme ?

— Dévouement intéressé ! dit M. Suberville. Ça n'ira jamais jusqu'à l'héroïsme mais c'est capable de remplir un devoir jusqu'au moment où la récompense probable cesserait d'être en rapport avec le danger.

— Quelles aptitudes ?

— Excelle dans les détails : son patron n'en ferait jamais un associé, mais il songe à l'intéresser un jour pour une branche de son commerce. Il a beaucoup d'entregent et d'habileté de seconde main.

La baronne demanda :

— Son nom.

— Romaney.

— Elle inscrivit ce nom et mit en regard plusieurs notes et un signe.

Ce signe était une croix de Saint-André.

Il signifiait : « À sacrifier, au besoin, sans scrupule ».

Et son carnet était ainsi bourré de notes, de noms, de signes, tracés d'une écriture microscopique.

La baronne remit son carnet en poche, ouvrit la lettre de l'abbé Roubiès et la lut.

— Oh ! oh ! dit-elle, en la tendant à M. Suberville. Voyez donc, je vous prie, combien mon idée a plu à l'abbé.

— Le père Roubiès est trop intelligent pour ne point avoir compris la portée de votre projet ! dit Suberville.

— Mais, remarquez, je vous prie, qu'il l'a mûri, agrandi, complété.

Suberville, qui lisait, sourit.

— Oh ! oh ! fit-il, voici tout un développement comique, qui porte la marque de l'esprit satirique du marquis de Tresmes.

— Je crois à un grand succès, dit la baronne.

— Moi, je suis certain que cette journée, préparée ainsi, ruinera à jamais le prestige des Jacobins.

— Que dites-vous de la mise en scène imaginée par l'abbé ?

— Merveilleuse !

— Ces Fourches Caudines, cette voûte d'acier. Ce sera très beau.

— La voûte d'acier est un emprunt aux francs-maçons.

— Emprunter à ses ennemis est d'une bonne tactique !

— Nous aurons peut-être quelques incidents heureux : si cet épileptique de Châlier allait se livrer à des violences, on en pourrait profiter.

— Oh ! comptez sur le coup d'œil de l'abbé et sur l'esprit d'à-propos du marquis pour saisir les occasions.

— Mais, la lettre contient un post-scriptum, dit Suberville.

— C'est le chef-d'œuvre ! dit la baronne. On ne peut pas pousser le machiavélisme plus loin.

— Cette façon de préparer Lyon à croire aux orgies des Carmagnoles est très ingénieuse : c'est en effet du machiavélisme tout pur : décidément le père Roubiès est étonnant.

— Combien avons-nous de Carmagnoles en cave ? se demanda la baronne : une douzaine au moins, sans Sautemouche. Nous pouvons en faire porter six, cette nuit même, sur différents points de la ville, comme nous le recommande l'abbé.

— Il en restera six et Sautemouche pour la procession des ivrognes : c'est bien peu, dit le sergent.

— Mais, fit la baronne, nous pouvons faire boire une dizaine d'Auvergnats, des pays à Mme Adolphe. On les transformera en Carmagnoles une fois ivres-morts. Ils feront nombre derrière Sautemouche et ses acolytes.

— Ah ! madame la baronne, quelle fertilité d'invention vous avez.

— Vous comprenez que ces Auvergnats, au réveil, se secoueront comme des caniches crottés et s'en iront chez eux sans rien comprendre à ce qui leur sera arrivé. Ils ronfleront comme des sourds pendant la procession, car on mêlera de l'opium à leur vin. Ils trouveront chacun un écu de six livres dans leurs poches en reprenant leurs sens et ils seront enchantés.

En effet, un Auvergnat qui, par ce temps-ci, se sent en poche un écu sur lequel il ne comptait pas, se garderait bien de souffler mot dans la crainte que quelqu'un lui réclamât cet argent.

— Maintenant, sergent, procédons par ordre.

Et énumérant :

— Primo, je me charge des Auvergnats qui complèteront le défilé des ivrognes.

« Secundo, vous vous occupez de faire semer six de nos Carmagnoles ivres sur différentes places de la ville, expliquant que ce sont les croque-morts de la guillotine, des gendarmes de l'emprunt forcé, trouvés ivres-morts dans les caves des gens chez qui ils perquisitionnent.

« Tertio, vous chargez en Romaney, l'homme aux détails, de régler la cérémonie du cortège.

« Quarto, enfin, il faut trouver un Saint-Giles pour peindre les scènes d'orgie en caricatures sur les bannières.

— Madame, dit Suberville, vous résumez un plan avec autant de clarté que César dans ses Commentaires.

Et, baisant la main de la baronne, il se retira.

Un homme qui fut bien étonné le lendemain de cette nuit si mouvementée, ce fut la Ficelle.

Il avait senti qu'il s'endormait chez Mme Leroyer, sur une marche de l'escalier de la cave, et il se réveillait au milieu d'une foule hostile, massée, place Bellecour, autour de lui.

La Ficelle devait, à sa petite taille et à sa minceur, d'avoir été compris dans les six prétendus ivrognes que l'on avait résolu de transporter du fond de la cave sur les places.

— Prenons celui-ci, il n'est point lourd, s'étaient dit les gardes nationaux chargés de cette besogne.

Et c'est ainsi que, la bouche pâteuse d'un contrepoison qu'on lui avait fait avaler pour qu'il s'éveillât au matin. La Ficelle se trouva au milieu de six cents personnes qui manifestaient pour lui une profonde mésestime.

Il entendait vibrer des injures et des menaces.

On vociférait autour de lui :

— Au Rhône, le gendarme de l'emprunt forcé ! À l'eau, le croque-mort de la guillotine !

La Ficelle comprit qu'un grand danger le menaçait : il eut l'énergie de rassembler ses idées, de retrouver ses forces, et il se leva encore chancelant.

Il comptait se sauver par la langue et adresser au peuple une petite allocution mais sa langue, encore paralysée, ne voulait point tourner.

Il en résulta qu'il balbutia des sons inarticulés.

La foule se mit à rire : heureusement, car elle était très montée.

Ce que voyant, la Ficelle se dit qu'on ne jette pas à l'eau un bouffon, et, pour sauver sa tête, il fit la grimace au public, se livra à une mimique qui mit la foule de joyeuse humeur : il put, dès lors, s'acheminer vers le Club des Jacobins, au milieu des huées, mais sans recevoir des horions.

En chemin, il avait retrouvé toute sa présence d'esprit : arrivé au Club, toujours gardé, il cessa sa comédie, se plaça droit au milieu de ses camarades et cria à la foule :

— Je n'étais pas ivre ! On m'avait empoisonné.

Mais une immense clameur couvrit la voix de la Ficelle.

Monte-à-Rebours, qui faisait son service, la tête bandée, dit à son subordonné :

— Rentre ! Nous attendons Châlier. Tu lui expliqueras ton affaire. Inutile de provoquer ces gens-là !

Et la Ficelle qui ne tenait pas à batailler avec deux ou trois mille individus, disparut dans le Club.

La foule se dispersa peu à peu : mais, sur différents points de Lyon, cette scène se reproduisit et les esprits se montèrent contre les Jacobins, si bien que l'idée d'une grande manifestation, idée lancée par les royalistes, prit comme une traînée de poudre.

Tel était le génie machiavélique des monarchistes, à Lyon, en mai 1793.

Pour se rendre compte de certains faits se passant aux époques révolutionnaires, il faut avoir soi-même traversé une de ces crises.

À première vue, il semblerait étrange qu'un fifre de la garde nationale girondine s'engageât dans le quartier de la Croix-Rousse, où l'élément jacobin dominait.

Mais il n'y avait pas encore eu de combats : la situation nettement dessinée entre les partis, n'avait pas encore abouti à l'effusion du sang ; on n'était pas enfin en état de guerre civile.

Dans ces conditions, les choses se passaient entre individus, comme d'habitude en pareil cas : les hommes sans armes et isolés des deux partis allaient, venaient sans être molestés, alors même qu'ils portaient l'uniforme qui distinguait les bataillons bourgeois ou la carmagnole des Jacobins.

Du reste, les bataillons mêmes n'étaient point tellement homogènes qu'il n'y eût dans chacun d'eux des hommes d'opinions opposées.

L'épuration commençait seulement à se faire.

La baronne avait parfaitement deviné l'état des esprits.

Voilà pourquoi elle s'aventurait à grimper jusqu'à la Croix-Rousse.

Pour quoi faire ?

Question insoluble pour Étienne qui supposa ce que l'on voulait lui faire supposer, c'est-à-dire qu'il s'agissait de haute politique.

S'il avait entendu la baronne questionner les gens, une fois arrivée à la Croix-Rousse, il eût compris qu'il s'agissait d'une affaire de cœur.

La baronne demandait aux passants et aux boutiquiers :

— Savez-vous, citoyens, où demeure le citoyen Saint-Giles ?

Saint-Giles était populaire : tout le monde savait son nom : mais il n'était pas riche, et il se logeait comme les petits rentiers de Lyon.

Il en résultait que la maison qu'il habitait n'était point somptueuse, peu de personnes la connaissaient.

La baronne eut donc à questionner beaucoup de monde.

Elle put se convaincre que Saint-Giles était l'idole de la Croix-Rousse : la population se montrait très-émue, très-secouée par la nouvelle des blessures du caricaturiste.

Comme toujours, l'esprit de parti dénaturait les faits.

— Oui, mon amour de fifre, disait une vieille ouvrière à la baronne, ils l'ont assassiné pour se venger de lui, parce qu'il les crayonnait.

Une jeune fille désolée répondait :

— Je l'ai vu, moi, citoyen, je l'ai vu cinq fois, oui, cinq fois ! Un si beau garçon, si franc, et qui riait si bien ! Il va mourir !

Elle avait, la petite ouvrière, une larme prête à éclore et qui ne demandait qu'à perler sur les cils : mais elle la retenait et rougissait sous le sourire moqueur du fifre, qui lui dit :

— Eh mais, tu étais amoureuse, citoyenne.

Elle ne dit pas non et soupira fort.

La baronne, en ayant trouvé par dizaines dans ces sentiments, conclut qu'une enquête bien menée aurait prouvé que toutes les fillettes de la Croix-Rousse étaient folles de Saint-Giles.

Les hommes ne parlaient que de le venger.

— Celui qui a fait le coup, c'est un bedeau, disait un charbonnier, un ancien bedeau qui commandait à de faux mariniers. Il y avait un curé réfractaire dans la bande.

— Canailles ! ils voulaient le noyer dans la Saône ! disait un ouvrier.

— C'est la garde nationale qui l'a sauvé, faisait remarquer un autre ; mais elle ne croyait pas avoir affaire à lui, sans quoi elle l'aurait laissé massacrer.

— La preuve, disait le charbonnier, qu'on n'a pas arrêté le bedeau, auteur du crime.

Et les commentaires se suivaient, brillants de fantaisie, étincelants de contradictions, n'ayant pas le sens commun et prouvant que le peuple lyonnais, le plus calme et le mieux doué de toute la France sous le rapport de la logique, était tout aussi capable qu'un autre de déraisonner en politique.

Enfin, la baronne trouva un libraire, crieur du journal de Saint-Giles, qui lui donna l'adresse du jeune homme.

Elle y courut.

La reconnaissance la portait et lui donnait des ailes.

Saint-Giles habitait une de ces maisons qui bordent l'escarpement de la montagne, du côté du Rhône.

Du petit atelier qu'il avait fait disposer, l'artiste jouissait d'une vue splendide.

À ses pieds, le fleuve, au loin les montagnes ; sur sa tête, le ciel bleu. Il pouvait rêver à son aise.

Et il rêvait souvent.

C'était une de ces natures qui sont douées de la double puissance du rire et des larmes.

Il avait ses heures de mélancolie, ce caricaturiste qui saisissait si bien les ridicules : comme Molière, il était capable d'aimer tendrement et de souffrir cruellement.

Jamais il ne s'était bien guéri de la blessure que lui avait laissée au cœur la mort de son père qu'il adorait.

Seul protecteur, seul gagne-pain de sa mère et des petits orphelins, il avait senti peser sur lui le poids des lourdes responsabilités.

Les premières années avaient été difficiles et les privations avaient préservé Saint-Giles des débauches précoces : la misère avait trempé son caractère ; son âme s'était épurée par le sacrifice.

C'est ainsi que se forment les grands artistes.

Saint-Giles avait le droit d'aspirer à une gloire plus sérieuse que celle qu'il avait acquise.

L'atelier de Saint-Giles était au quatrième étage.

Il avait voulu y être transporté ; pour mieux dire, il y était monté, car la plaie débridée, il avait pu marcher facilement.

Le docteur avait dit vrai : les blessures n'offraient aucune gravité et le jeune homme pouvait espérer de sortir après quelques jours de repos.

Seulement, le docteur, prévoyant les importuns, avait recommandé à la mère du blessé d'interdire à qui que ce fût, même aux intimes, l'accès de son atelier.

Il en était résulté que Saint-Giles s'était endormi et qu'il s'était mis à rêver sous l'agitation d'une légère fièvre.

Il se revoyait sur le quai de la Saône, défendant une jeune femme : mais au lieu que ce fût une petite ouvrière, c'était une grande dame d'une beauté très provocante.

Et, en rêve, Saint-Giles en devenait très amoureux.

À peine avait-il entrevu la baronne ; à peine avait-il pu distinguer ses traits ; cependant, il se rappelait très bien son costume de petite ouvrière.

Aussi quand il s'éveilla en sursaut, ce qui arrive souvent dans les sommeils fiévreux, se moqua-t-il de son rêve.

— Ce que c'est que d'avoir de l'imagination, se disait-il, voilà que j'ai sauvé une princesse comme dans les romans. Et moi, démocrate, ça me flatte… en songe. Au fond, nous sommes tous des aristocrates. Le citoyen David, peintre ordinaire de la république, a dit que les artistes ne feraient jamais de bons sans-culottes : il a raison.

Et il se rendormit en murmurant :

— Est-ce bête ? Une princesse !

Mais il refit bientôt le même rêve, compliqué d'incidents enchevêtrés les uns dans les autres et aboutissant à un cauchemar désagréable.

Quand il en sortit, Saint-Giles ouvrant les yeux, se dit :

— Je me lève ! Assez de princesses ! C'est idiot vraiment.

Il ne se doutait pas lui-même que la pénétration supérieure de l'artiste lui révélait le secret de la baronne, dans les veines de laquelle coulait une goutte de sang de France, Henri IV étant son ancêtre de la main gauche.

Pendant qu'il dormait encore, la baronne frappait à la porte de l'appartement occupé par la famille : un petit garçon vint lui ouvrir.

— Maman ! cria-t-il, c'est un soldat !

— Non, madame, dit la baronne en saluant militairement madame Saint-Giles. Ce n'est qu'un enfant de troupe.

La baronne fit quelques pas et se sentit charmée par la vue de cet intérieur simple, modeste, mais riant.

Une propreté exquise, des rideaux blancs, des enfants roses vêtus comme des enfants du peuple, mais n'ayant ni taches, ni trous, nets comme des cristaux rincés à l'eau claire.

Les filles un peu coquettes, quelques rubans, un fichu de soie, un brin de dentelle.

Tout cela à croquer.

La baronne avait envie d'embrasser tout ce petit monde.

C'était un élan de reconnaissance ardente pour le frère, élan qui se reportait sur la famille et auquel aidait la sympathie dont il eût été difficile de se défendre pour la mère et ses enfants.

Mme Saint-Giles était le type de cette belle race de matrones lyonnaises, souche féconde et puissante d'une des plus robustes races de France.

La baronne fut étonnée de se trouver en face d'une plébéienne, au front de laquelle il lui sembla voir briller une auréole, l'auréole de la chasteté d'une mère de famille qui, le père de ses enfants mort, lui garde l'éternelle fidélité.

Mme Saint-Giles portait encore le deuil de son mari et voulait le porter jusqu'à la mort.

Mais dans la gravité des regrets, rien qui sentit la prose.

Elle ne parlait de son mari que pour honorer sa mémoire, sans se plaindre, sans jamais chercher la commisération, la pitié pour elle-même.

Si l'on cherchait à lui adresser un compliment de condoléances, elle reportait au mort l'intérêt qu'on lui témoignait.

— Oh moi, disait-elle, j'ai mon fils et tous ses enfants qui seront des hommes. Si le père pouvait les voir.

La baronne qui ne connaissait de la bourgeoisie que les fournisseurs de Paris et de Versailles, la baronne qui n'avait vu de près le peuple que sous forme de laquais et de vas-

saux, la baronne qui ignorait l'ouvrier et surtout l'ouvrière fut surprise et touchée.

Le sentiment de son infériorité morale s'imposait déjà à elle et lui pesait.

Il fallut parler.

Elle se sentait intimidée, elle qui ne l'était jamais.

Mme Saint-Giles trouva très naturel l'embarras de ce tout jeune soldat et lui demanda :

— Que voulez-vous, mon ami ?

— Madame, dit la baronne, je désirerais parler au citoyen Saint-Giles.

— Mon enfant, c'est impossible. Le médecin a défendu de laisser pénétrer jusqu'à lui, qui que ce fût. Je n'ai même pas consenti à recevoir les membres du comité qu'on voulait envoyer près de lui en délégation.

La baronne qui avait repris tout son aplomb s'écria :

— Oh tant mieux ! le docteur sera content de savoir que les ordres qu'il a donnés sont si bien exécutés. Mais, pour moi, il y a exception. Je viens de sa part, et à moins que le citoyen Saint-Giles ne dorme, je dois lui dire, entre hommes, quelque chose de très-important, que le docteur a oublié de lui recommander.

— Bien, dit simplement Mme Saint-Giles, nature trop droite, pour soupçonner le mensonge.

Et à l'aîné de ses fils, elle dit :

— Ernest, monte à l'atelier, retire tes chaussures et vois si ton frère dort.

L'enfant se hâta d'obéir.

En s'en allant, il jeta un regard sympathique au petit soldat qui lui sourit.

Ernest se sentit tout de suite de la sympathie pour le fifre : car, expert déjà en choses militaires, au galon du col, il avait reconnu l'emploi.

Ce galon, la baronne s'était empressée de le faire coudre, pour être bien et dûment fifre de la compagnie.

Ernest parti, la baronne posa quelques questions à Mme Saint-Giles.

— Madame, fit-elle, j'espère que le docteur, en me disant que votre fils guérirait vite, ne s'est pas trompé ? Le blessé va-t-il bien ?

— Je crois que ce ne sera rien, dit Mme Saint-Giles. Franchement, il serait malheureux qu'il mourût pour une émigrée, mieux vaudrait mourir pour la patrie !

— Mais, citoyens, ce n'est pas une émigrée qu'il a défendue ! dit la baronne qui avait tout intérêt à ne pas avouer la vérité.

Et comme le bedeau l'avait fait prévenir par Suberville de la fable qu'il avait imaginée, la jeune femme la répéta mot pour mot à Mme Saint-Giles.

— Mais alors, s'écria celle-ci étonnée, le comité central se trompe.

— Absolument. La petite baronne, comme nous l'appelons, est ma cousine germaine.

— J'aime mieux que mon fils ait défendu une ouvrière qu'une vraie baronne, dit Mme Saint-Giles. Une ouvrière est utile au pays et elle travaille ; une baronne, ce n'est bon à rien.

Mme de Quercy tressaillit sous cette rude apostrophe lancée sans la viser mais qu'elle recevait en pleine poitrine.

Le petit Ernest redescendit.

— Mon frère dort, dit-il.

— Alors, si je ne vous gêne pas, citoyenne, dit la baronne, j'attendrai son réveil, car ce que j'ai à lui dire importe pour qu'il ne fasse pas d'imprudence.

— Vous allez boire un verre de notre vin en espérant qu'il se lève, dit Mme Saint-Giles : nous avons encore près de cent bouteilles de notre clos.

— Ah vous avez un clos ?

— Oui dit-elle.

Et elle fit signe à son fils d'aller à la cave.

Ernest fila comme un trait ; il comptait trinquer avec le petit soldat.

— Oui, reprit Mme Saint-Giles, avec une fierté qui parut d'abord singulière à la baronne, nous avons un clos ! Nous avons même une petite maison dans le clos et depuis peu nous avons même acquis un verger, un potager et des terres. C'est mon Giles qui a gagné tout cela. Il est vrai que nous avons payé en assignats.

— Ce sont donc des biens d'émigrés !

— Oui ! Et il est bien juste que des Français qui trahissent la France, qui attaquent leur pays, il est bien juste, n'est-ce pas, que ces gens-là perdent leurs terres.

— Je suis sûre, dit la baronne en riant, qu'ils ne sont pas de votre avis.

— Mais, cependant, c'est juste ! Nos fils se feraient tuer pour défendre la terre de France, et, eux, les émigrés, reviendraient posséder cette terre chaude encore du sang de nos enfants ! Non, ce n'est pas possible.

La baronne pensa :

— Eh mais, voilà un argument auquel il est difficile de répondre.

Puis, tout haut, imprimant un autre ton à la conversation :

— Mes compliments, citoyenne ! vous voilà grosse propriétaire.

— Oh non ! juste de quoi vivre, et économiser sur les bonnes années, afin d'avoir quelque argent pour faire face aux mauvais jours. Mon fils n'aurait pas consenti à attendre un mois de plus pour nous faire plus riches.

— Attendre ?

— Oui, attendre pour s'enrôler.

— Comment ! fils de veuve, exempté par les lois et les décrets, il veut partir à la frontière ?

— Mais je pense bien que si vous étiez assez fort pour porter un sac et pour faire étape, vous ne resteriez pas dans la garde nationale.

— Non ! Mais moi, je ne suis pas fils de veuve.

— Mais la veuve, mon petit citoyen, n'a plus besoin de soutien : nous avons tant et tant économisé que ce pauvre Lucien (c'était le prénom de Saint-Giles) va pouvoir partir.

— Ma foi ! dit étourdiment la baronne, à votre place, moi, je lui aurais fait croire que le magot n'était pas suffisant.

— Moi… mentir… à Lucien… s'écria Madame Saint-Giles, oh ! jamais !

Et elle reprit avec véhémence :

— Et non seulement je ne veux pas mentir, mais je ne veux pas voler un homme à la patrie et tricher lâchement les autre mères ! On laisse leur fils aux veuves, mais la loi, pour être juste, devrait excepter les veuves riches ; et, puisque Lucien nous a mis au-dessus du besoin, moi aussi j'ai hâte d'en finir avec toutes les formalités, je vais enfin réaliser – c'est l'affaire d'un mois – la somme nécessaire en écus, pour que tout ce petit monde-là vive.

S'exaltant, sans un geste, mais la tête superbe et le front haut, elle dit :

— Si dans un mois mon enfant oubliait de partir, je le prendrais par la main et j'irais l'enrôler moi-même.

Elle reprit :

— Vois-tu, petit, quand les autres mères me regardent et semblent dire : « Elle est heureuse, celle-là », je suis hon-

teuse. J'ai pourtant ma conscience pour moi ; on ne laisse pas mourir de faim cinq enfants. Et je puis jurer que seule j'aurais mis le fusil aux mains de Lucien.

Avec élan :

— Mais n'importe, je fais des jalouses et cela me pèse. Quand il sera parti, je le pleurerai mais j'aurai fait mon devoir et il fera le sien, j'en suis sûre. Il ne faut pas qu'une mère méprise son fils, il ne faut pas qu'un fils méprise sa mère. Je ne comprends pas comment l'on peut vivre sans s'estimer soi-même et sans le respect des autres. Si le mépris public tombait sur moi à bon droit, j'irais sur le pont Morand et je me précipiterais dans le Rhône.

La baronne n'avait jamais entendu exprimer de pareils sentiments : elle ne les avait jamais éprouvés.

— Est-ce que décidément, se demanda-t-elle, le peuple ce serait quelqu'un. Monsieur de Goethe avait donc raison à Valmy, en disant au roi de Prusse qu'une ère nouvelle se levait sur le monde.

Et dans sa mauvaise humeur, elle posa cette question cruelle :

— Si on le tuait ?

— Depuis vingt siècles, répondit Mme Saint-Giles, les Français meurent pour les tyrans, il est temps qu'ils meurent pour la liberté.

Et montrant son fils Ernest :

— Tenez, celui-ci aura votre âge à peu près dans deux ans, mais il sera plus fort que vous. Eh bien, si la guerre n'est pas finie, il partira. Si son frère est tué, il le remplacera. Si les

rois font à la République une guerre de cinquante ans comme ils nous en menacent, pendant cinquante ans les mères s'arracheront les enfants des entrailles pour les jeter à la tête des rois. Il le faut. J'ai souffert d'une insulte qu'un noble a faite à mon mari et dont il n'a jamais pu obtenir raison. Il faut que nos enfants soient les égaux des plus grands seigneurs et, sous la loi, les plus hauts doivent être au niveau des humbles. Tout le sang qu'il faudra pour atteindre ce but, on le versera stoïquement.

En ce moment, contraste étrange, l'ombre d'un polichinelle dansa devant la fenêtre.

Un artiste

C’était bien un polichinelle suspendu par une ficelle et descendu d’un étage supérieur qui gambadait devant la fenêtre.

La baronne qui s’était sentie enlevée à des hauteurs tragiques par l’éloquence de Mme Saint-Giles, eut toutes les peines à s’empêcher de rire, tant ce polichinelle était drôle.

Il lui sembla, du reste, que c’était la charge d’Ernest, le second fils de Mme Saint Giles. Celle-ci voyant que le soldat réprimait son hilarité lui dit bienveillamment.

— Eh ! mon enfant, ris ! Le polichinelle est drôle.

Avec un soupir :

— À son âge, on ne comprend pas ce qu’il faut de sacrifices pour faire une révolution et l’on ne s’attriste pas du malheur des temps.

Puis, souriant et d’héroïne redevenant mère, elle expliqua le polichinelle.

— C’est une fantaisie de Lucien, dit-elle. Il a fait la charge de tous ses frères et de toutes ses sœurs : il appelle ainsi à son atelier celui ou celle dont il a besoin.

— L’idée est originale, dit la baronne gaiement.

Elle était enchantée de changer de sujet de conversation, la grandeur d’âme de cette mère républicaine écrasait les petites idées de petits dévouements au roi, de petites glorioles

et de faveurs à gagner, qui faisaient le fond de l'honneur monarchique.

Mme Saint-Giles, du reste, n'était pas femme à faire du lyrisme par pose. Elle descendait des plus hautes cimes de la pensée avec simplicité comme elle s'y élevait sans efforts.

— Ernest, dit-elle, va prévenir ton frère que quelqu'un désire lui parler de la part du docteur.

Ernest qui semblait avoir l'agilité du singe, regrimpa trois étages et redescendit annonçant que son frère attendait le citoyen fifre.

La baronne, à cette invitation, éprouva un trouble dont elle s'étonna.

— Suis-je donc devenue si reconnaissante ? se demanda-t-elle. Et les beaux sentiments de ces gens-là me gagneraient-ils ?

Tout aussitôt elle pensa :

— Espérons que non car tout ceci est bien ridicule.

À cette époque comme aujourd'hui, le ridicule tuait en France. Il tuait indistinctement les bons et les mauvais sentiments.

Étrange nation que la nôtre.

La mode y est reine.

Le jour où il est de mode de se moquer des patriotes les plus purs, les plus héroïques, on les tue d'un mot de Vaudeville : chauvins ! Quand on a dit chauvin, à ces époques néfastes, on a tout dit.

Et l’homme ridiculisé se tait.

La baronne de Quercy était une intelligence, peut-être même un cœur.

Elle avait été touchée, attendrie, fascinée par la splendeur de cette grande âme de femme qui venait de se développer devant elle.

Les fibres secrètes de ce merveilleux tempérament avaient tressailli. Pendant un instant, la durée d’un éclair, elle s’était demandé si elle ne jouait pas son rôle d’héroïne à contre-sens ; elle venait d’être terrassée par une lueur fulgurante.

Mais la baronne était femme : elle eut la petitesse de songer aux éclats de rire des salons de Coblentz lorsqu’on y annoncerait aux émigrés qu’elle était devenue révolutionnaire comme Théroigne de Méricourt.

Elle ne raisonna pas ; elle n’entrevit même une conversion possible que très confusément ; elle s’empressa de chasser de son esprit l’image importune.

Elle était, du reste, préoccupée de l’émotion qu’elle éprouvait, d’autant plus vive qu’elle approchait de la porte de l’atelier.

— Comme mon cœur bat ! se dit-elle.

Ernest ouvrit et dit avec la naïveté d’un gamin :

— Lucien, voilà le fifre !

Il s’effaça pour laisser passer la baronne.

L’artiste, un peu pâle, était assis dans un fauteuil, et sa tête puissante par l’ossature, fine par l’expression des traits,

léonine par l'encadrement des cheveux noirs et de la barbe en crinière, sa belle tête au nez d'aigle, aux courbes hardies, à la bouche aristophanesque, dont le rire moqueur était corrigé par la bienveillance du regard, cette tête, qui fit l'admiration des batailleurs républicains, produisit une profonde impression sur la jeune femme.

Tout, du reste, la surprenait dans cet atelier que l'artiste s'était fait tailler à peu de frais dans le grenier de la maison.

Larges châssis vitrés par lesquels la lumière pénétrait à flots, tentures de toile sur lesquelles l'artiste avait peint des chasses du Moyen-Âge, dans le style des vieilles tapisseries, plafond représentant la Liberté prenant son essor et passant sur le monde qu'elle émancipait, vue merveilleuse sur le ciel, la montagne et l'eau, tout révélait dans l'ensemble le goût d'un artiste pour ce qui est beau, large et grand.

Et les détails ! Ravissants !

Comme presque tous les peintres, Saint-Giles était sculpteur : il est à remarquer même que, quand ils manient l'ébauchoir et le ciseau, les peintres ont plus de brio, plus de couleur et font plus chaud que les sculpteurs.

Saint-Giles avait eu l'idée originale de se créer un mobilier.

Le lit et les autres meubles de bois sculpté étaient taillés en plein cœur de chêne : les pendules, les candélabres et les vases à fleurs étaient en terre cuite, aussi la toilette et ses menus bibelots, aussi la grande vasque à coquillages qui servait de table à modèle au milieu de l'atelier et qui représentait le triomphe de Vénus.

Seule la déesse manquait et le modèle femme en prenait la place les jours où Saint-Giles, dédaigneux des imitations, se fiant à sa fantaisie, n'avait suivi que son inspiration : laissant de côté les styles connus et classés, ne s'asservissant à aucune règle, il avait retracé tout le drame de la jeunesse amoureuse dont chaque meuble formait un épisode.

C'était une œuvre originale qui séduisit la baronne au-delà de toute idée ; cette histoire d'amour la fascinait.

— Ainsi, pensait-elle, voilà comment il aimerait !... C'est la passion poétisée par le génie des arts !

Ne voulant pas se trahir, fine comme une mouche qu'elle était, sachant trouver le joint des situations les plus embarrassées, elle dit en jouant l'éblouissement d'un gamin qui s'émerveille :

— Comme c'est beau ici.

Cette exclamation lui donna le temps d'admirer.

Saint-Giles, en véritable artiste qu'il était, se sentit flatté du naïf enthousiasme de ce petit soldat pour son œuvre et le laissa regarder tout à son aise.

La baronne songeait qu'elle connaissait vingt grands seigneurs étrangers qui lui sauraient beaucoup de gré, si elle envoyait un pareil ameublement contre dix mille écus.

Alors l'idée lui vint d'assurer des dots aux sœurs de Saint-Giles s'il mourait à la frontière, l'aisance s'il en revenait.

Elle transforma donc tout le plan d'entretien qu'elle avait préparé.

Ils étaient seuls.

Ernest avait eu cette perspicacité de comprendre, de flairer qu'il eût été de trop.

— Citoyen Saint-Giles, dit-elle, je suis envoyée par le docteur pour te faire de sa part une proposition.

— Quelle proposition, citoyen fifre ? demanda l'artiste en souriant.

Puis lui montrant un délicieux tabouret :

— Assieds-toi.

Elle prit le siège et dit :

— Le docteur a vu ton ameublement et il est justement chargé d'en acheter un pour un grand seigneur étranger qui veut quelque chose d'artistique. Il trouve le tien si beau qu'il t'en offre dix mille écus.

Saint-Giles secoua la tête, regarda son œuvre et dit :

— Non !

La baronne leva les yeux d'un air interrogateur.

La baronne supposa que l'artiste évaluait son œuvre plus cher.

— Le docteur, dit-elle, si la somme ne te paraît suffisante, te prie de lui faire connaître tes prétentions.

— Je n'en ai pas ! dit Saint-Giles. Je n'ai plus besoin d'argent. Ah si tu étais venu plus tôt, citoyen, quand nous amassions, sou à sou, le pain de la famille, le pain de l'avenir, j'aurais accepté avec enthousiasme ; mais maintenant que ma mère est sûre de mourir tranquille après avoir

élevé les enfants et donné à chacun d'eux un métier, il n'y a plus de raison pour vendre ce mobilier.

— Mais, dit la baronne, cela ferait des dots aux petites et un avoir pour créer une position aux petits.

— Des dots ! dit Saint-Giles.

Et il toisa le fifre.

— Toi, tu es bourgeois, fils de bourgeois, mon garçon, dit-il.

— Bien pire, dit la baronne en riant de bon cœur. Mon père était sacristain, mon oncle était bedeau.

Riant plus fort.

— C'est lui qui s'est si bien sauvé hier soir et qui t'a pris pour un voleur, rue des Trois-Maries.

— Alors, tu dois être pétri de préjugés ? dit Saint-Giles. Mais tu es jeune et je puis semer en toi un peu du bon grain des bons principes. Ça germera peut-être.

— Ma foi, je ne demande pas mieux que d'écouter un jeune homme comme toi, quoique mon oncle en dise beaucoup de mal. Tu es crâne et franc, ça me va.

Puis questionnant :

— Pas de dot pour les filles, alors ?

— Si jamais un prétendant à la main d'une de mes sœurs me parlait d'une dot, dit avec énergie Saint-Giles, je le jetterais dehors comme un marchandeur de chair humaine qu'il serait.

Avec la même véhémence que sa mère, qui revivait en lui :

— Est-ce une jeune fille ou un sac d'écus que l'on épouse ?

— Mais une dot, ça aide à élever les enfants.

— Ah, mon pauvre fifre, quelle éducation tu as reçue ! Est-ce qu'un homme est digne d'être père, s'il ne peut gagner le pain de sa femme et de ses enfants ! C'est un fainéant ou un mauvais ouvrier, celui qui vise une dot en vue de s'établir pour exploiter les autres et s'affranchir de la sainte obligation du travail.

— Il y a du vrai là-dedans ! murmura la baronne, se parlant à elle-même.

Et elle convint vis-à-vis de sa conscience que, mère d'ouvrière, mère de bourgeoise même, elle penserait de la sorte.

— En Angleterre, continuait Saint-Giles, il n'y a pas de dot même pour la fille d'un lord. Aussi, là-bas, le mariage est-il presque toujours un mariage d'amour et la loi permet-elle aux enfants de se passer au besoin du consentement des parents. Ils sont logiques, nos ennemis les Anglais !

— Soit ! Pas de dot ! Mais pourquoi ne pas faciliter aux garçons l'entrée de leur carrière ?

— Allons donc ! Est-ce que c'est bon, est-ce que c'est sain pour un enfant de se dire qu'il aura en main cet instrument qui aplanit la route : l'argent ! Est-ce que tu crois que je serais ce que je suis et surtout ce que je serai, car je me sens là quelque chose de plus que la caricature, dit-il en montrant sa poitrine, est-ce que je serais devenu un artiste, de simple

dessinateur sur étoffes que j'étais, si j'avais eu la perspective d'un établissement assuré ?

Employant une locution triviale avec la liberté de langage des ateliers :

— Vois-tu, mon garçon, dit-il, pour qu'un enfant devienne un homme, un vrai travailleur, un citoyen utile qui honore sa patrie, il faut qu'il ait reçu « le coup de pied dans le cul de la nécessité ».

Avec une conviction profonde :

— On n'est un mâle que quand on a peiné, sué, lutté chaque jour de son enfance contre l'a misère qui menace tous les foyers pauvres ! Voilà le secret de la force créatrice des grands hommes sortis de bas.

Se levant et se posant dans une attitude superbe de confiance et de fierté, il dit :

— Tiens, graine de bourgeois, larve de sacristie, regarde-moi, comprends et profite de la leçon.

Il montra son œuvre :

— Tu vois, n'est-ce pas, qu'il y a là du talent ! C'est une œuvre originale sortie tout entière de mon cerveau. J'ai inventé un style. Sais-tu, en réalité, qui devrait signer cette œuvre ? C'est la Misère. Oui, la sainte misère, qui m'a fait vibrer, qui m'a élevé, qui m'a refondu, qui m'a passé à son creuset et recréé tout entier.

Haussant les épaules :

— Et tu voudrais que je donne à mes frères autre chose que l'instruction, le pain et un métier selon leur vocation ? Je

les aime trop pour les corrompre ! Ils feront comme moi, aussi rudement que moi, et sauf la maladie, je ne connais pas un seul cas où un enfant, sorti d'apprentissage, ait le droit de s'asseoir au foyer paternel, sans y apporter son pain.

La baronne, malgré elle, s'avouait que ces principes devaient assurer à la démocratie une supériorité qui lui donnerait la victoire définitive ; elle avait ressenti de l'estime pour la mère, elle éprouvait une sympathie admirative pour le fils.

— Mais, après tout, se disait-elle, c'est un artiste, ce n'est pas un manant ! Les artistes se sont assis à la table des rois.

Pourquoi songeait-elle à cela ?

Elle eût été embarrassée de se l'expliquer à elle-même.

Cependant elle avait remarqué qu'à différentes reprises il l'avait regardée d'une façon assez singulière, et chaque fois, elle s'était sentie troublée. C'est que l'œil de l'artiste a une puissance irrésistible de pénétration. Saint-Giles étudiait ce type de figure et notait les courbes.

Tout à coup, il dit :

— Décidément, c'est extraordinaire.

— Peut-on te demander, citoyen, ce qui est extraordinaire ?

— Ta ressemblance ?

— Avec qui ?

— Avec une princesse.

Et il se mit à rire.

— Quelle princesse ? demanda-t-elle.

— Oh ! dit-il, une princesse étrangère du pays des rêves.

La baronne, devant cette échappatoire, n'insista pas sur ce point ; mais elle n'avait pas tout dit ; elle n'était point venue pour admirer un mobilier, si artistique qu'il fût.

— Citoyen Saint-Giles, dit-elle, revenant à son premier plan d'entrée en campagne que le chef-d'œuvre lui avait empêché d'appliquer, je suis venue aussi de la part d'une autre personne.

— Ah ! dit Saint-Giles. Et de qui donc ?

— D'une jeune fille.

— Tiens, tiens, tiens.

Et il toisa le fifre.

— Cette jeune fille ne peut pas te rendre visite : il y a des empêchements. C'est celle que tu as sauvée, la petite baronne !

Mme de Quercy jugeait à propos de reprendre la fable du bedeau.

— Baronne ! dit Saint-Giles en riant ; elle n'est que baronne. Et moi qui la croyais princesse ! Oh les rêves !

— Mais, dit le fifre, elle n'est ni baronne, ni princesse ; c'est ma cousine germaine.

— Ah, voilà qui m'explique tout. J'ai entrevu le visage de ta cousine, je l'ai reconstitué et j'ai trouvé que tu lui ressemblais. N'est-ce pas que tu lui ressembles ?

— Oh, beaucoup ! Presque à s'y méprendre, quand au carnaval je m'habille en fille.

— Elle est très jolie alors, ta cousine ?

— Jolie et distinguée, c'est pour cela que nous l'appelons la petite baronne.

— Que fait-elle ?

— Elle est couturière.

— Que diable allait-elle faire si tard dans les rues ?

La baronne raconta l'histoire de mariage fabriquée par le bedeau, homme peu guerrier de sa nature, mais expert en mensonges et en ruses.

— Ce qu'il y a de plus drôle, dit-elle, pouffant de rire, c'est que les gens du Comité sont convaincus que ma cousine est une vraie baronne.

— Si elle a autant de chic que tu le prétends, ça n'est pas étonnant.

— En voilà une qui ne te plairait pas, citoyen, dit la baronne.

— Pourquoi donc ?

— Mais elle a des manières de grande dame.

— Cela ne me déplaît pas, protesta Saint-Giles. Est-ce que j'aurais des façons de croquant, par hasard ? Je suis pour élever le peuple et le grandir, moi.

— Tous gentilshommes, alors ! fit la baronne en riant.

— Certainement ! dit Saint-Giles.

— Enfin, voilà ma commission faite ! Ma cousine m'a dit que, ne pouvant venir te remercier, elle m'envoyait à sa place t'assurer qu'elle te serait toute sa vie reconnaissante, et toute sa vie dévouée. Mais qu'est-ce que peut faire pour un artiste comme toi une petite ouvrière en robe, fut-elle lingère par-dessus le marché ?

— On ne sait pas ! dit Saint-Giles.

Puis il ajouta :

— Je dois moi-même ma première visite à ta cousine. Ce sera pour ma première sortie, si elle consent à me recevoir.

La baronne allait répondre.

En ce moment Ernest arrivait un peu essoufflé cette fois et il disait à son frère :

— Les citoyens du Comité sont en bas et ils veulent absolument te voir. Il paraît que c'est bien une baronne émigrée que tu as sauvée.

L'artiste regarda le prétendu fifre et fouilla sa pensée dans ses yeux.

La baronne n'était pas femme à se laisser prendre au filet, sans chercher à passer au travers des mailles.

Sous le regard de Saint-Giles qui pesait sur elle, elle sourit et trouva le moyen de préparer sa prompte retraite, sans que Saint-Giles la soupçonnât d'être une femme et une vraie baronne.

— Ah ! dit-elle, tu me regardes citoyen, et tu te dis : « Voilà un petit bonhomme qui fera bien de filer. Il est le neveu d'un bedeau, le fils d'un sacristain, le fifre du lieutenant

Leroyer, une vraie graine de bourgeois, comme tu disais tout à l'heure. »

Saint-Giles riait.

Tant d'art lui fit l'illusion du naturel.

La baronne continua :

— À cette heure le Comité n'est pas content de la compagnie où le fifre joue ses plus beaux airs ?

— Pourquoi ?

— Parce que Sautemouche a perquisitionné dans la maison Leroyer, parce que le dit Sautemouche s'est grisé dans les caves avec ses compagnons et qu'on l'y tient sous clefs, en attendant son réveil. La maison est en état de siège : naturellement le Comité n'est pas de bonne humeur et s'il mettait la main sur le fifre du lieutenant, il emprisonnerait le pauvre fifre.

— Comment Sautemouche… ?

— Mais oui… Sautemouche… qui a bu du punch à la santé de la République avec madame Leroyer, qui a rebu dans les caves et qui est ivre-mort.

— C'est dégoûtant ! dit Lucien, mais éclipse-toi, mon garçon.

— Dis à ton frère Ernest de retenir les gens du Comité dans l'appartement de ta mère, jusqu'à ce que j'aie passé devant la porte.

— J'y vais, fit Ernest, je sais ce qu'il faut dire.

Et il descendit.

— Au revoir, citoyen ! dit la baronne d'un ton qui parut singulier à Lucien.

— Au revoir, petit fifre ! dit celui-ci. Si tu deviens bon républicain et si tu fais ton devoir, quand tu en auras la force, engage-toi dans ma compagnie car je pars bientôt.

— Nous nous retrouverons sur un champ de bataille, fit la baronne, et nous nous rendrons mutuellement service.

Elle songeait en effet à la lutte prochaine qui s'engageait dans Lyon même.

Saint-Giles comprit la pensée autrement, et lui dit :

— Allons, à bientôt, viens me voir ! Tu parais être un bon petit diable.

Elle s'en alla en murmurant :

— Toi, si les balles t'épargnent je te sauverais des exécutions qui auront lieu après la victoire. Tu es du bois dont on fait les grands artistes.

Elle emportait de lui une impression de très vive sympathie.

Mais ce n'était point le moment de discuter cette sympathie.

En approchant du palier sur lequel débouchait l'appartement de Mme Saint-Giles, elle entendit une voix cassante, désagréable qui criait :

— Oui, citoyenne, cette femme que ton fils a sauvée n'est autre que l'ex-baronne de Quercy, une ci-devant, une émigrée.

La baronne reconnut cette voix et elle tressaillit.

C'était Laussel qui parlait.

Laussel, le mauvais génie de Châlier.

Laussel qui déshonorait la Révolution par ses mœurs et la compromettait par ses violences ; Laussel qui poussa Châlier dans une voie dangereuse et fatale.

Rien ne l'arrêtait.

Il était bien l'homme capable de jeter une femme dans la Saône sans pitié pour sa jeunesse et sa beauté.

À ce souvenir, la baronne eut un léger frisson.

Laussel continua :

— Et ton fils, citoyenne, ne veut pas nous recevoir.

— Le docteur l'a défendu !

— Ta ! ta ! ta ! Il doit avoir d'autres raisons.

— Tu dis, citoyen ? demanda la voix grave et calme de Mme Saint-Giles.

— Je dis que ton fils a ses raisons pour refuser sa porte : il ne veut pas nous renseigner sur cette femme : il est enchanté d'avoir sauvé une baronne, cela le flatte et il la protège.

Mme Saint-Giles, hautaine, laissa tomber ces mots sur Laussel.

— Tu accuses mon fils ! dit-elle. C'est un républicain pur et sans tache. Toi que je savais corrompu, tu es un dangereux imbécile.

— Prends garde ! s'écria Laussel furieux. Tu m'insultes.

— Tu m'insultes bien, toi, en accusant mon fils.

— Je vais te faire arrêter.

— Essaie ! Saint-Giles viendra me réclamer avec dix mille Lyonnais, et, si tu avais osé me faire cet outrage de m'emprisonner, je commanderais au peuple de te coudre dans un sac et de te jeter dans le Rhône, Lyon le ferait, et tu le sais.

Laussel, intimidé, baissa le ton.

La baronne était descendue deux marches en dessous du palier et s'était arrêtée à écouter, malgré le danger : mais elle prêta bien plus attentivement l'oreille, quand elle entendit Laussel dire en essayant de se justifier :

— Les renseignements que nous avons reçus sont sûrs. C'est une rivale de la baronne qui nous les a envoyés, nous les faisant tenir par une personne à elle, qui est à Lyon, et qui nous a fait connaître les plus petits détails des projets de cette baronne.

Avec emportement.

— On ne peut douter, voyons : nous savions à quelle heure elle devait passer sur le quai de l'Archevêché – comment elle serait déguisée, qui l'accompagnerait.

Un doute vint à l'esprit de Mme Saint-Giles.

— Et vous l'avez attaquée ! fit-elle.

Laussel, emporté par son tempérament, venait d'ouvrir une porte au soupçon, il la ferma brusquement.

— Comment l'attaquer ? Que veux-tu insinuer ? demanda-t-il.

— Rien, dit-elle.

En ce moment Ernest, pour clore la dispute et supposant que son nouvel ami, le fifre, avait dû passer, dit à sa mère :

— Je pense que Lucien a fini de s'habiller.

— Alors, montez, citoyens ! dit madame Saint-Giles.

Laussel parti, elle fit ouvrir la fenêtre et brûla du sucre.

— Ah ! dit-elle, quelle honte pour un parti d'employer un pareil misérable. Ces prêtres qui trahissent leur église ne feront jamais rien de bon au service de la République ! Je suis sûre qu'il a tendu le guet-apens où cette baronne a failli périr et où mon fils a été blessé. Assassiner une femme !… Qu'on la juge ! Qu'on l'exécute. Mais c'est une œuvre basse que d'égorger les émigrés, la nuit, au coin des rues.

Pendant que Mme Saint-Giles purifiait la chambre de l'air qu'avait respiré Laussel, celui-ci montait à l'atelier de Saint-Giles et la baronne descendit les étages inférieurs.

En arrivant à la porte du rez-de-chaussée, la baronne vit des individus en carmagnoles.

C'étaient évidemment des agents du comité.

Ils allaient l'interroger.

Elle improvisa sur-le-champ un moyen de passer : c'était l'anguille se glissant partout et insaisissable : elle s'écria :

— Vite ! vite ! un médecin ! Le citoyen Saint-Giles vient de se trouver mal ! Courez au plus près ! Moi je vais chez le chirurgien qui l'a pansé. Vite, citoyens.

Et elle fila comme une flèche entre les agents qui se seraient bien gardés d'arrêter pour le questionner un fifre si bien intentionné.

Une fois dehors, la baronne, ayant lestement dégringolé les pentes de la Croix-Rousse, se trouva dans les quartiers riches ; là, sur un appel, vingt mille gardes nationaux seraient venus défendre un fifre de leur bataillon, si quelqu'un avait osé l'attaquer.

— Il est temps, se dit-elle, d'aller voir comment se comporte ce pauvre Étienne, car il va bientôt avoir sur les bras tout le comité central qui lui réclamera Sautemouche.

Pourquoi pauvre Étienne ?

Elle le plaignait donc.

Évidemment oui.

Elle le savait amoureux d'elle et était décidée à ne pas l'aimer.

Oui ! pauvre Étienne !

Pendant que la baronne poussait cette exclamation, Saint-Giles étonné voyait arriver successivement cinq ou six médecins.

Aux cris poussés par le fifre, tout le monde s'était précipité à la recherche des docteurs, tant le peuple aimait Saint-Giles.

Et celui-ci, ayant appris que le fifre avait lancé tout ce monde à la rescousse des médecins, se mit à rire de bon cœur, comprenant que c'était là un expédient.

— Il est fin ! dit-il. C'est un drôle de garçon.

Puis :

— Je le reverrai avec plaisir.

— Parbleu !

Et Saint-Giles, après avoir fait ces réflexions, se disputa avec le Comité refusant de croire à une baronne et tempêtant contre l'ivrognerie de Sautemouche.

Sur la nouvelle de l'orgie de leur ami, les membres du Comité s'empressèrent de courir avertir la commission permanente pour qu'elle ait à agir ; c'est ainsi que Saint-Giles fut débarrassé d'eux et de Laussel qu'il méprisait.

Le monstre

L'aurore de la journée qui allait décider du sort de Lyon s'était levée sur un grand scandale.

On avait trouvé, nous l'avons dit, des carmagnoles ivres-morts sur les places de la ville et les royalistes en avaient profité pour mener un bruit énorme autour de cette affaire.

Nous savons que ces carmagnoles n'étaient pas ivres.

À Lyon, aujourd'hui encore, dans certains salons on raconte, en riant, que la baronne de Quercy versa le poison dans les verres de punch.

Comment se fait-il que jamais historien n'ait relevé ce trait du machiavélisme des monarchistes ?

Seul Michelet y fait allusion, mais emporté par le récit, il passe trop vite sur cette intrigue.

Toujours est-il que Châlier et son parti reçurent un premier et terrible coup, dès le matin, par ce scandale.

Châlier !…

Cet homme remplissait Lyon de terreur.

C'était l'épouvantail.

C'était le monstre.

Méritait-il donc la haine que Lyon lui avait vouée ?

Oui, celle du Lyon royaliste, non celle du Lyon républicain. Et cependant la calomnie pèse sur sa tombe comme un

manteau de plomb : Lamartine l'accable et Louis Blanc ose à peine la défendre.

Pourquoi la postérité n'est-elle pas impartiale pour cet homme qu'elle ne voit qu'à travers un tissu de mensonges ? L'histoire de Lyon révolutionnaire est à refaire ou plutôt à faire.

La réaction qui a suivi l'année terrible a permis aux thermidoriens et, avec eux, aux royalistes, de fausser la vérité.

Sous le premier Empire on n'écrivait pas : la pensée était comprimée par le sabre, et le Moniteur, seul, parlait, mentant presque toujours.

Puis, vint la Restauration : avec elle la Terreur Blanche.

On inventa des légendes.

On profita de l'indignation causée par les répressions féroces de Collot-d'Herbois, de Dubois-Crancé et de Fouché, pour calomnier Couthon, qui, sur l'ordre de Robespierre, voulut épargner la ville : il en avait pourtant été chassé comme trop modéré par les Hébertistes qui mirent la pioche aux monuments et qui employèrent le canon contre les prisonniers, la guillotine étant trop lente.

Les royalistes ont confondu de parti-pris tous les partis républicains et tous leurs hommes.

Et malheureusement les historiens républicains n'ont pas toujours pu faire la lumière au milieu des obscurités accumulées avec le savant génie qui caractérise les Baziles.

Tous les écrivains sont d'accord pour avouer l'orgie et la violence qui sont censées avoir présidé à la levée de

l'emprunt forcé, violences dont Châlier est responsable devant l'histoire.

Violences, oui !

Les riches refusaient de payer.

Orgie, non !

L'accusation n'a pour base qu'un seul fait : celui qui se passa chez M. Leroyer et que nous avons raconté et qui fut exploité avec un rare talent par les royalistes.

Quant à une mise en scène organisée par l'abbé Roubiès, l'affaire Sautemouche, comme nous le verrons, fit dans Lyon, même sur les vrais républicains, une impression profonde et défavorable.

Pourtant…

Nous avons raconté comment les choses s'étaient passées dans le salon de Mme Leroyer et dans les caves de son mari.

Disons maintenant comment les royalistes surent tirer parti de l'aventure.

Ils spéculèrent sur le caractère irascible de Châlier, le chef des Jacobins, l'âme du mouvement révolutionnaire.

Châlier, qui joue un très grand rôle dans l'histoire de Lyon et qui fut le martyr de la réaction en juin 1793, était un étranger qui avait conquis une situation prépondérante dans la ville.

Châlier était de petite taille. Il avait le teint bilieux, la démarche convulsive. Né en Piémont, l'extrême vivacité de son geste exagérait jusqu'à la pantomime italienne.

L'éducation religieuse qu'il avait reçue au séminaire et son tempérament expliquent son exaltation dont les écrivains du temps nous ont décrit le caractère étrange.

Mais Louis Blanc y oppose le trait suivant :

— Et, dit le célèbre historien, aux approches du soir, l'énergumène s'en allait arroser le petit jardin d'un ami, dont le pavillon était à deux pas de la ville ; là, tout le ravissait en extase ; la moindre fleur, une feuille, un brin d'herbe ; il croyait posséder un vaste champ, habiter un désert lointain.

Châlier était une nature pleine de contrastes.

— Quelle secousse ne dut pas imprimer à une nature de cette trempe la Révolution Française ! s'écrie Louis Blanc. Sans l'attendre, il avait parcouru, en pèlerin de la liberté Naples, l'Espagne, le Portugal. Repoussé de partout, le soleil de 89 se lève, et voilà Châlier à Paris, frappant à la porte de Louslalot. Qui êtes-vous ? Un ami des hommes. Soyez le bienvenu. Ils s'entretinrent des maux qui affligeaient la famille humaine. Soudain Châlier tombe dans une noire rêverie : il rappelle le poignard de Caton. Mais Louslalot, sévèrement : « Est-ce que ta tâche est finie ! Il faut être utile, il faut vivre ».

Cet encouragement de Louslalot et les exhortations des Jacobins qu'il fréquenta et dont il reçut mission de républicaniser Lyon, relevèrent le courage de Châlier.

« Et il était retourné à Lyon, emportant l'amitié de Robespierre, dit Louis Blanc, et de plusieurs autres personnages politiques très-influents, ce qui lui donna à Lyon l'autorité morale sur le parti Jacobin.

« Là, il prêcha la république et la Révolution, avec emportement, avec chaleur, s'élevant jusqu'aux plus sublimes hauteurs de l'éloquence, tombant quelquefois dans le trivial, mais toujours original par la forme.

« Il annonçait au peuple qu'il était lui-même son roi et qu'il fallait faire mépris de la richesse et des riches.

« Il s'écriait à la tribune de son club :

« — Un assignat vous éblouit ; peut-il compenser une goutte de votre sang auguste ? Ne sentez-vous pas la souveraineté qui circule dans vos veines ? Sachez, ah ! Sachez que vous êtes des rois.

« Tantôt il mêlait le rire à la menace ; tantôt il trouvait des accents d'une douceur infinie. Lors de l'irruption du Club Central, la femme du concierge s'écriait en pleurant : "On veut faire mourir de chagrin ce saint homme, le bon Châlier, l'ami des pauvres… Je l'entends tous les jours. Il prêche l'Évangile… et je connais sa bienfaisance."

« Il était bon, en effet, avec les humbles, désintéressé, généreux. S'il fut digne d'être aimé de ceux qui connurent sa vie intérieure, c'est ce dont témoignent de reste et l'affection courageuse que lui garda jusqu'à la fin sa gouvernante, et le dévouement absolu de ses disciples.

« Quels furent ses crimes : rien que des paroles. Il en prononça de sanglantes, en effet, mais à l'adresse d'adversaires dont le langage n'était pas moins effréné que le sien. Tremblez, lisait-on dans une brochure royaliste, publiée à Lyon, contre les Jacobins, tremblez, brigands ! Souvenez-vous que les assassins de Charles Stuart sont tombés sous les coups des vrais Anglais : le même sort vous attend. C'était le ton de l'époque.

« En ce qui touche la guillotine, la seule différence entre Châlier et ses ennemis, fut qu'il se contenta d'en parler et qu'eux la dressèrent, justifiant de la sorte ce mot de Bazire : "Ceux qui disent de couper les têtes ne sont pas ceux qui les coupent."

« Jamais la tendresse et la fureur ne se disputèrent une âme avec plus d'acharnement. Jamais homme ne montra plus étroitement confondus en lui le miséricordieux ami des damnés de ce monde, le tribun en délire, la sage, le bouffon, l'énergumène, le martyr. Pour donner une idée du cerveau de ce pauvre malade, il faudrait pouvoir peindre le chaos à la lueur des éclairs. Il eut des colères frénétiques, mais qui ressemblaient au désespoir de l'amour. Il est certain qu'il aimait le peuple : comme une mère aime son enfant, du fond des entrailles. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis professeur d'Espagnol et d'Italien, il y acquit de la fortune, et n'en servit qu'avec plus de violence la cause de la misère. »

— Louis Blanc.

Voilà ce monstre de Châlier. Monstre oui, mais monstre par amour ardent d'un idéal de bonheur pour l'humanité.

Ce sur quoi comptaient les royalistes arriva.

Châlier s'enflamma de fureur à l'idée que l'on avait enivré Sautemouche.

— C'est un piège de ces infâmes royalistes, s'écria-t-il, flairant la vérité.

Mais il ne la soupçonnait pas tout entière.

— Ils l'ont fait boire, dit-il. Ils auront mêlé de l'eau-de-vie à son vin, mais ils me paieront leur perfidie.

Et sur-le-champ il prit des mesures énergiques.

Mais sa fureur devint une sorte de démence, quand il eut interrogé les carmagnoles ramassées dans les rues et quand la Ficelle lui eut dit la vérité.

Châlier vit rouge, et, pareil au taureau furieux, il courut tête basse où l'appelaient ses ennemis.

Malheureusement pour lui, Châlier qui était un homme de pensée, disons même le vrai mot, utopiste, n'avait qu'une seule des qualités nécessaires à l'homme d'action : un courage incontestable.

Mais il ne savait pas calculer un effort, juger d'une résistance, apprécier une situation au point de vue de la lutte armée.

Il se jetait tête basse dans une entreprise, comptant sur le concours du peuple qui lui manquait souvent, faute de n'avoir point su le préparer, ou qui arrivait trop tard faute d'une bonne direction.

Ses adversaires, autrement habiles, avaient déjà dressé un plan utilitaire ; ils en avaient assuré la minutieuse exécution.

L'abbé Roubiès avait déjà convoqué son conseil et l'on avait résolu de profiter de l'inévitable attaque que ferait Châlier contre la maison Leroyer pour lui infliger une défaite humiliante.

— Il faut qu'il passe, avec ses Carmagnoles sous les Fourches-Caudines, avait dit l'abbé.

Et toute la mise en scène avait été réglée point par point.

Châlier, fort du décret rendu, qui mettait entre ses mains un pouvoir discrétionnaire, ne crut pas que l'on oserait lui interdire l'entrée de la maison Leroyer.

De là, une imprudence. Il ne prit avec lui que deux cents hommes, et non deux mille, comme l'ont affirmé ses ennemis, jouant sur le mot bataillon et disant qu'il en avait emmené deux avec lui.

C'était vrai, mais ces bataillons Carmagnoles en formation étaient incomplets de plus, une partie de l'effectif manquait, se reposant à domicile des fatigues de la nuit : beaucoup de détachements avaient été faits pour accompagner les commissaires dans les visites domiciliaires.

Deux cents hommes ! C'était toute la force armée que Châlier avait sous la main.

Il est vrai que les Carmagnoles, comme il les appelait, étaient armés jusqu'aux dents : mais la plupart n'avaient jamais tiré ni un coup de fusil, ni un coup de pistolet.

La Ficelle, officier dans cette troupe, avait confié à son ami Monte-à-Rebours, qu'il n'avait nulle confiance dans ces bandes que l'on n'avait jamais instruites, alors que la garde nationale s'exerçait tous les jours.

Mais Châlier avait foi en son monde.

La Ficelle, lui, plus clairvoyant, s'attendait à ce qu'il appelait une brossée remarquable.

Ainsi accompagné, Châlier traversa Lyon dans un appareil qu'il crut formidable, parce qu'il tramait à sa suite une petite pièce de canon.

Il ignorait les choses de la guerre et ses Carmagnoles ne savaient rien du service d'artillerie.

Ils partirent sans les caissons de la pièce.

Les espions royalistes qui les épiaient s'en aperçurent et en prévinrent le lieutenant Leroyer.

Comme les royalistes s'attendaient à cette attaque, ils avaient pu faire leurs préparatifs.

L'abbé Roubiès avait envoyé à tous ses affiliés des instructions précises.

Devant Châlier et sur son passage, personne, par ordre de l'abbé.

Derrière lui, les bataillons bourgeois prenaient les armes, et ils emmenaient avec eux leurs canons chargés et leurs caissons bourrés de paquets de mitraille.

Enfin, derrière les gardes nationaux, une masse de femmes, d'enfants, de curieux, tous bourgeois ou tenant à la bourgeoisie, tous hostiles aux Jacobins.

Châlier avançait de plus en plus furieux, la bile versée dans le sang et fouettant son tempérament enflammé.

C'est ainsi qu'il arriva devant la maison Leroyer.

Mais, au lieu d'y trouver des bourgeois hésitants et terrifiés, il rencontra des hommes résolus, ayant le sentiment de leur force, la certitude d'être soutenus, la gaieté des troupes bien nourries, une légère pointe de vin en tête et l'aplomb que donnent des préparatifs de défense exécutés avec soin et habileté.

À l'intérieur, le tambour battait.

Aux fenêtres, les canons de fusil reluisaient.

Aux meurtrières, percées dans la porte, pointaient des baïonnettes.

Malgré cet appareil imposant de défense, Châlier s'avança seul, sans broncher.

Il était disposé, par son éducation cléricale, à croire aux légendes de la Bible et de l'Évangile.

Il s'imaginait que l'idée peut tout, que la parole fait tomber les murailles, que la foi transporte les montagnes.

Il se figurait que sa présence et le décret allaient avoir le pouvoir de la formule magique des Mille et une Nuits : « Sésame, ouvre-toi. »

Du dedans, on leur cria :

— Qui vive !

Il répondit :

— Je suis le représentant de la loi et je viens perquisitionner ! Vous détenez des patriotes. Ne bravez pas plus longtemps la colère du peuple.

— Ah ! oui, dit une voix railleuse, tu veux parler de Sautemouche… mouche… mouche. Il se détient tout seul : il est saoul comme une grive, ce pauvre Saute… mouche… mouche… mouche…

Les éclats de rire appuyèrent cette raillerie ; puis une voix mâle demanda :

— Et qui donc vous a donné le droit de perquisitionner ?

— Le décret qui est affiché en face de vous, sur ce mur ! dit Châlier.

— Ce décret est illégal ! La maire ne l'a pas signé.

— Le premier adjoint a signé à défaut du maire ! dit Châlier.

— Par supercherie et sans y être autorisé, riposta la voix.

C'était vrai.

Châlier, ayant tort, se fâcha.

— Voulez-vous obéir à la loi, oui ou non ? demanda-t-il d'une voix vibrante.

— À la loi, oui ! À toi, non ! répondit-on. Tu fais de l'arbitraire et nous repoussons l'arbitraire à coups de fusil.

C'était le lieutenant Leroyer qui parlait si énergiquement, enflammé par les beaux yeux de la baronne.

Une immense acclamation retentit dans la maison, saluant le défi d'Étienne.

De sourdes rumeurs y répondirent dans les rues voisines, pleines déjà de gardes nationaux, irrités contre les Carmagnoles.

— Ah, c'est ainsi ! s'écria Châlier, nous allons voir.

— Quoi ! demanda une voix claire et rieuse, celle de la baronne.

Châlier, qui avait fait demi-tour, fit volte-face vivement, mais avant qu'il eût répondu, la baronne lui cria :

— Savez-vous ce que nous allons voir, citoyen Châlier ? La lune, mon gars ? Une vilaine lune piémontaise, toute rousse, que vous nous montrerez en battant en retraite, tout à l'heure.

Et, sur un fifre, elle joua :

Au clair de la lune !

Un grand éclat de rire salua cette facétie du fifre.

Rien de ferme au combat comme une troupe en belle humeur.

Châlier l'ignorait.

— Vous serez tous exterminés, insolents drôles que vous êtes, s'écria-t-il. Cette maison sera rasée et je ferai semer du sel sur le terrain qu'elle aura occupé.

Le fifre répondit en jouant sur son instrument :

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.

Exaspéré, Châlier ordonna :

— Faites avancer le canon. Abattez cette porte à coups de boulets.

Les Carmagnoles tramèrent leur unique canon, le braquèrent sur la porte, puis demeurèrent bouche béante et bras ballants : ils s'apercevaient qu'ils manquaient de gargousses.

— Tirez donc, disait Châlier.

— Citoyen, on a oublié les caissons, fit observer la Ficelle, qui s'était glissé près du chef et jugeait à propos d'intervenir.

Ce la Ficelle était un sujet assez remarquable, que la police parisienne avait cédé à celle de Lyon, à la suite d'une affaire fâcheuse pour lui.

Agent habile, mais voleur, il n'avait pas été destitué : on l'avait engagé à changer d'air, et on l'avait envoyé à Lyon où il avait rendu assez de services pour passer officier des Carmagnoles.

Il méprisait sa troupe et, en ce moment, jugeait sainement la situation.

Pour la faire apprécier de même par Châlier que la colère aveuglait, il lui montra la rue barrée des deux côtés par des masses profondes de gardes nationaux arrivés silencieusement, il montra aussi les baïonnettes se succédant à perte de vue, et deux batteries braquées, l'une en haut, l'autre en bas de la rue ; puis il dit à Châlier :

— Eux, pas bêtes ; ils n'ont pas oublié leurs caissons.

Châlier, de jaune qu'il était, verdit de rage.

— Si j'avais seulement deux gargousses, s'écria-t-il, on mettrait la porte bas, on se jetterait dans la maison et on massacrerait les insolents qui sont dedans.

La Ficelle n'approuvait pas cette idée, mais il ne daigna même pas la discuter, puisqu'elle était impossible à exécuter.

— Nous n'avons pas les gargousses, dit-il. Battons en retraite, crois-moi, citoyen Châlier. Cela vaut mieux que de nous laisser faire prisonniers ; si un seul coup de feu est tiré, nous sommes perdus.

On dit que c'est dans les retraites qu'un bon général s'affirme et montre sa vraie supériorité.

Si cet axiome stratégique est admis, il faut convenir que la Ficelle avait en lui l'étoffe d'un grand capitaine, car il avait le génie de la retraite.

Comme Châlier ne se décidait pas, il lui montra les Carmagnoles.

— Vois, dit-il. Avec ces mines-là, ils ne se battront pas et baisseront les canons de leurs fusils, en signe de paix. Nous n'avons même pas la ressource de nous faire tuer.

La Ficelle prononça cette fin de phrase avec l'air chagrin d'un brave qui regrette de ne pas pouvoir chercher dans la mort l'absolution de la défaite : au fond, il ne tenait pas à se faire massacrer sottement.

Châlier, lui, qui était violent, eut une inspiration de mort sincère ; il prit un pistolet pour se faire sauter la cervelle, résolution prompte et désespérée de son orgueil aux abois.

La Ficelle arrêta le geste et demanda :

— Qui donc commandera les Jacobins, toi mort ?

Puis il ajouta :

— Songe à la revanche.

Châlier poussa un soupir, baissa la tête et murmura :

— Buvons notre honte jusqu'à la lie ! Nous noierons un jour ces misérables dans le sang !

Il se plaça à la tête de sa troupe, commandant la retraite.

Comme l'avait prévu la Ficelle, derrière Châlier, les Carmagnoles mirent l'arme sous le bras.

Tout à coup, l'on entendit le fifre jouer :

Et, audacieusement, la baronne, faisant ouvrir la porte, sortit avec un piquet ; elle accompagna la retraite des Carmagnoles en jouant son air narquois.

Mais derrière le piquet apparut un étrange cortège.

Lorsque les hommes politiques du parti girondin à Lyon, dans leurs lettres à leurs amis de la Convention parlèrent de la manifestation spontanée qui éclata ce jour-là contre le comité central, ils furent ou de mauvaise foi ou aveugles.

La main des organisateurs royalistes se voyait, se sentait partout.

Les mots d'ordre circulaient depuis le matin.

Nulle part le rappel ne fut battu et cependant partout, sur de simples signaux faits de vive voix, les gardes nationaux en uniforme sortaient des maisons, se formaient et descendaient vers la maison Leroyer.

Le point de ralliement était donc désigné d'avance.

L'abbé Roubiès, nous l'avons dit, et les écrivains royalistes l'ont avoué, avait présidé un comité d'affidés qui, eux-mêmes, avaient chacun de nombreux adhérents auxquels on donnait des ordres promptement exécutés.

Lorsque l'abbé eut mis en mouvement toute cette masse bourgeoise indignée des violences de Châlier et des insolentes brutalités des Carmagnoles, lorsque cet agitateur habile et sournois sut son armée sur pied, il prit sa canne, son chapeau et s'en alla par les rues avec son comité, dont étaient le marquis de Tresmes, Madinier et M. de Virieu afin,

disait-il, d'accoutumer les Lyonnais à voir des figures royalistes.

Tous les partisans de la monarchie si nombreux dans les bataillons bourgeois, saluaient l'abbé Roubiès passant dans les rangs, et ils disaient à leurs voisins, répétant un mensonge :

— Vous voyez bien, ce petit rentier, le citoyen Roubiès.

— Oui !

— Eh bien ! c'est un rude homme. Il a donné le signal de la résistance et l'a organisée.

— Vraiment ?

— Oui. Et quand on est venu chez lui pour l'emprunt forcé, il a montré des feux allumés dans ses trois cheminées : il y brûlait ses meubles : puis il a jeté dans le brasier tous ses assignats, toutes ses valeurs.

« Oh ! Oh ! » disaient les lyonnais, pleins de respect pour un homme capable de détruire sa propriété plutôt que de céder à des exigences.

Et Roubiès devint populaire en un instant.

Il n'avait cependant rien brûlé, n'ayant même pas de domicile avéré à Lyon.

Cependant, grâce à cette fable, il fut plus tard nommé secrétaire de la commission prétendue républicaine qui remplaça le comité central jacobin, après la victoire des Girondins, et qui administra la ville pendant le siège.

Avec Roubiès, Madinier.

À celui-là, on faisait une chaude ovation.

D'abord, tous les Lyonnais le connaissaient comme industriel et commerçant.

Puis, aidé par ses ouvriers, il avait jeté dehors les commissaires de l'emprunt forcé, et ceci n'était point un conte.

De plus, en les poussant sur le pavé, il leur avait dit :

— Aujourd'hui, je vous fais passer par la porte de ma maison : fin courant, je vous ferai passer par les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville.

Fin courant !

Le mot était bien négociant, et il faisait plaisir aux Lyonnais.

Aussi Madinier fut-il accepté, proclamé, dès ce jour là, général de la garde nationale.

Quant au marquis de Tresmes, il se montra tout rond et bonhomme, serrant les mains qui se tendaient vers lui et improvisant des mots burlesques sur les gens du comité.

Ces calembours firent le tour de Lyon.

C'est ainsi que, portés par la faveur populaire, l'abbé et les siens se trouvèrent assez vite au premier rang de la compagnie de tête, celle qui avait braqué les canons du côté par lequel Châlier opérait sa retraite.

L'insolence aux yeux, le dédain aux lèvres, ils attendaient le tribun qui, battant en retraite, venait à eux.

Naturellement, le capitaine commandant la compagnie de tête était un royaliste qui, naturellement aussi, se disait Girondin.

Il avait ses ordres, et il allait les exécuter sous les yeux de Roubiès, son chef secret.

— Qui vive ! cria-t-il à Châlier, quand celui-ci fut à vingt pas.

Comme Châlier ne répondait pas, la Ficelle prit sur lui de répondre :

— Amis !

Les gardes nationaux se rangèrent alors le long des maisons, formant à droite et à gauche une haie épaisse de trois rangs, l'arme au pied.

De proche en proche, jusqu'au plus loin, la manœuvre de cette compagnie fut imitée, et Châlier eut le pressentiment de ce qui allait arriver : mais il était poussé par une inexorable fatalité, et il s'avança.

Il ne voyait plus les choses et les hommes que vaguement, ses oreilles tintaient, son front comprimait à peine la formidable tempête qui se déchaînait sous son crâne, ses yeux étaient jaunis par la bile, ses joues s'étaient creusées et la face cave avait une apparence cadavérique.

À le voir, on aurait dit le fantôme vivant du fanatisme humilié et vaincu.

Derrière lui, la Ficelle, avec sa tête de loustic parisien, souriait agréablement à ses ennemis, formant un singulier contraste avec son chef.

Il semblait dire : – Voyons, citoyens, nous sommes aplatis ; soyez généreux.

Mais Lyon n'est pas Paris.

Lyon ne plaisante pas volontiers.

Lyon ne se laisse pas désarmer par une risette.

Dès que Châlier et les siens furent engagés entre les deux haies et que toute la troupe des carmagnoles fut dans ce défilé hérissé de baïonnettes, une compagnie se massa brusquement, « croisant-elle », comme on dit sur le Champ-de-Mars, et elle arrêta net la marche des carmagnoles.

Puis, derrière ceux-ci, le piquet qui les suivait barra le chemin, si bien que la troupe de Châlier fut littéralement encadrée.

Il y eut un moment de silence lourd, pendant lequel on n'entendit que les sons aigus du fifre de la baronne jouant l'air de menuet :

Me voilà pris dans vos filets.

Sur un signe de l'abbé Roubiès, Madinier s'avança et d'une voix forte il s'écria :

— Bas les armes et la vie sauve ! Pas un mouvement ! sinon… la mort !

Les carmagnoles, imitant l'exemple de la Ficelle, qui, comme chef, crut devoir s'exécuter le premier, tendirent leurs fusils, leurs sabres, leurs pistolets aux gardes nationaux, ceux-ci s'emparèrent aussi du canon.

Pas un cri !

D'un côté, la peur d'être massacrés après le désarmement : de l'autre, une résolution farouche de tuer si les carmagnoles faisaient résistance.

Châlier, sortant comme d'un rêve, leva les yeux, vit les siens réduits à l'impuissance et il porta vivement la main à son pistolet qu'il arma.

Voulait-il tuer Madinier, comme on l'a supposé ?

Il est bien plus probable qu'il allait se suicider, revenant à sa première résolution.

Mais un coup de canne sur son poignet lui fit lâcher l'arme qui tomba à terre.

C'était le marquis qui avait frappé Châlier avec sa badine qui, très légère en apparence, était en réalité une tige d'acier peinte en roseau.

— Ne jouez donc pas avec les armes à feu, mon ami, ça brûle ! dit le marquis.

Un incident prévu par M. Suberville, se réalisa.

Châlier frappé poussa un cri terrible : ses nerfs crispés se tendirent, ils se débattit dans des convulsions effrayantes et tomba dans une attaque d'épilepsie qui contracta horriblement ses membres.

— Vous voyez ! dit alors l'abbé profitant de l'incident, c'est un démoniaque, un possédé.

Et, sur l'ordre de l'abbé, on se procura un brancard, sur lequel le malheureux Châlier fut placé.

Il continuait à écumer et à râler, son corps ressemblait à celui d'un ver qui se débat sous un pied brutal.

À cette époque, on croyait encore à Dieu, au diable, aux exorcismes, aux possédés.

L'abbé Roubiès voulut exploiter cette attaque qui mettait son adversaire dans un état aussi épouvantable.

Il fit signe à un garde national d'une superbe prestance et d'un aspect majestueux : c'était un suisse d'église.

L'abbé lui parla à l'oreille.

Le suisse abandonna son fusil, prit une épée nue, empruntée à un officier et se plaça devant le brancard.

Alors, après que la double haie fut reformée et que le passage fut redevenu libre, l'abbé Roubiès cria d'une voix retentissante :

— Il faut faire passer ces misérables sous les fourches caudines ! Haut les baïonnettes, citoyens, et formez la voûte d'acier !

L'idée fut acceptée avec enthousiasme et les fusils furent tendus à bout de bras, les pointes des baïonnettes penchées les unes vers les autres.

La scène prit un caractère imposant et solennel.

— Allez ! dit l'abbé.

Alors, levant son épée, et, montrant Châlier sur son brancard, le suisse faisant fonction de héraut, cria, d'après les instructions de l'abbé :

— Laissez passer la justice de Dieu.

Et le cortège se mit en marche.

Le marquis de Presle avait pris une ingénieuse initiative.

Il avait lancé quelques affidés en avant.

Ces hommes recommandaient d'imiter la manœuvre des compagnies précédentes et ils annonçaient que Châlier venait d'être excommunié par un prêtre réfractaire : celui-ci avait appelé sur lui la vengeance du ciel et le monstre était tombé comme foudroyé.

Les foules sont sujettes à des émotions nerveuses qui réagissent même sur les individus les plus réfractaires.

Il y avait des gens de peu de foi parmi les gardes nationaux : tous, cependant, subirent l'influence du spectacle qui passait sous leurs yeux.

Et, aujourd'hui encore, des Lyonnais vous affirment sans rire que rien n'est plus vrai que la légende de Châlier foudroyé par une excommunication.

Elle passa, ce jour-là, la justice de Dieu, comédie inventée par un prêtre.

Quelques mois plus tard, la justice du peuple s'abattait sur Lyon et passait à son tour sur la ville comme une tempête de sang.

Ignominie

La représentation organisée par les royalistes dans les rues de Lyon avait été combinée de façon à satisfaire tous les goûts.

Après le tragique, le comique.

Derrière les émissaires annonçant la justice de Dieu, d'autres, après le passage de Châlier, recommandaient à la garde nationale de ne pas rompre les rangs.

— Vous allez voir ! Vous allez voir ! Un défilé d'ivrognes. On se croirait en carnaval ! Un municipal dans les vignes du seigneur ! Les commissaires de l'emprunt forcé conservés à l'eau-de-vie !

Puis une chanson, deux chansons, trois chansons improvisées par le marquis de Tresmes, avec refrains variés :

La mouche sautera, etc.

La mouche saute, etc.

La mouche a sauté, etc.

Et des allusions menaçantes

Il fait venir la guillotine

Et veut qu'on monte la machine.

C'est lui qui l'étrennera,

Sautemouche sautera,

Tra tra traderidera !

Prévenus de la sorte, les gardes nationaux, les femmes et les enfants à qui l'on avait laissé percer la haie, beaucoup de monde aux fenêtres bondées de têtes curieuses, tout Lyon enfin, attendaient le second cortège !

Il y avait dix minutes d'intervalle entre le drame et la parade.

Tout était si bien combiné par l'infernale habileté de Roubiès et de ses acolytes que des chanteurs ambulants couraient les rues, vendant les chansons du marquis de Tresmes à la hâte et les chantaient eux-mêmes, ce qui faisait que les gardes nationaux les chantaient aussi sur le champ et en savaient les airs avant le défilé, les chantres d'église les ayant appris la veille en dirigeant les chœurs.

Ils lisaient les paroles sur des cahiers.

La marche des ivrognes était donc exécutée au milieu des refrains comiques, elle s'annonçait par des improvisations fantaisistes et sautillantes que jouait un fifre marchant en tête du défilé.

La baronne ressemblait à un petit démon et elle sifflait si crânement et si spirituellement, elle était si jolie et si malicieuse, que les Lyonnais lui criaient :

— Bravo ! le fifre !

La population adopta le fifre qui devint l'enfant chéri de Lyon et dont la réputation ne fit que croître ; elle est restée légendaire.

Venait, derrière le fifre, un piquet.

Puis, des hommes portant des pancartes immenses sur lesquelles étaient crayonnées et enluminées des caricatures représentant les scènes de l'orgie.

Enfin, suivaient les civières sur lesquelles les Carmagnoles vrais ou faux et Sautemouche étaient étendus dans l'état où les avait mis madame Adolphe, couverts de lie et de boue détrempée par le vin, puant l'orgie, sales, débraillés, dégouttants : quelques-uns, sortant de leur torpeur, se soulevaient, retombaient, prononçaient des paroles incohérentes et tendaient les bras à la foule.

À l'aspect de ces malheureuses victimes du génie inventif de la baronne, l'indignation des uns, l'hilarité des autres éclataient, formant un concert formidable de lazzi, d'injures, de moqueries et d'imprécations !

Les femmes criaient, formant chorus avec Mme Adolphe qui, comme une saoule, s'attachait à sa victime et marchait près de la civière de Sautemouche en se livrant à une pantomime effrénée.

Elle excitait des mégères qui s'étaient jointes à elle et qui souffletaient les carmagnoles, leur crachaient à la figure, les fouettant et leur jetant de la fange ramassée dans les ruisseaux, qui alors ne séchaient jamais.

Dans la foule, pas une protestation contre ces indignités : les têtes étaient trop montées pour que la voix de la décence parlât et rappelât les citoyens au sentiment de la pudeur.

Sur les places, le cortège s'arrêtait et les mégères dansaient des farandoles en criant à tue-tête :

Saute… Saute… Saute… Mouche.

L'esprit de parti s'empara ce jour-là de Lyon à ce point que les femmes de la bourgeoisie, même de la haute bourgeoisie, sortirent de cette réserve un peu prude que l'hypocrisie des mœurs lyonnaises leur imposait alors comme aujourd'hui.

Elles se laissèrent entraîner par la haine jusqu'à se joindre, du moins sur le passage du défilé, aux bandes de blanchisseuses dévergondées que menait M[me] Adolphe et qui faisaient le sabbat autour des civières.

Les femmes bien élevées trouvaient des mots orduriers pour les lancer à ces ivrognes et des gestes de Messaline pour les conspuer.

C'était un déchaînement affreux qui soulevait le cœur.

Pour prolonger la scène, les mégères faisaient des poses fréquentes et multipliaient les sarabandes autour des civières.

Enfin épuisées, échevelées, haletantes, ces harpies arrivèrent devant la mairie.

Là, une députation de la garde nationale, le lieutenant Leroyer en tête, vint prier les municipaux de recevoir leur collègue Sautemouche.

Les autres de la minorité, les Girondins, s'écriaient que Sautemouche les avait déshonorés ; quelques-uns riaient de bon cœur et se tenaient pour ravis de cette aventure.

Dehors on criait :

— Les… cipaux ! Aux fenêtres les… cipaux.

Étienne se contentait de demander un reçu.

Un conseiller de la minorité le lui donna, libellé comme l'exigeait le lieutenant, conseillé par Roubiès.

« Reçu des mains de la garde nationale de Lyon, le citoyen Sautemouche et douze Jacobins ivres-morts ».

Étienne triomphant ouvrit une fenêtre et les clameurs cessèrent.

Il lut le reçu.

On applaudit à outrance, un hourra immense retentit, on cria :

— Vive le lieutenant ! à bas les… cipaux ! Mort aux Jacobins !

Mais presqu'aussitôt un grand cri éclata :

— Vive la République !

La majorité était républicaine et prouvait qu'elle l'était.

Le marquis de Tresmes se pencha à l'oreille de l'abbé et lui dit :

— Diable ! qu'en pensez-vous ! Ils ont l'air d'en tenir pour la République.

— Oui pour la République modérée… dit l'abbé. Et quand le moment sera venu, ils seront bien forcés de tourner à la monarchie et de reconnaître le roi que les armées vendéennes, aidées par l'Europe en armes, auront imposée aux Parisiens.

Puis il dit autour de lui :

— C'est assez pour aujourd'hui.

Aussitôt Madinier, suivi d'Étienne, fit sur le perron un discours pour engager la garde nationale à se retirer, satisfaite d'avoir rempli son devoir ; mais il l'engagea à se tenir toujours prête pour s'opposer aux violences des Jacobins, s'ils osaient recommencer leurs attentats.

La garde nationale de Lyon avait une force énorme : la discipline.

Cette bourgeoisie sentait le besoin de l'union et de l'obéissance ; elle eut le tort de laisser les royalistes profiter de ses instincts sages et du besoin d'ordre qui lui mettaient les armes à la main.

À la voix autorisée de Madinier, les officiers firent faire demi-tour à leurs bataillons.

En un instant, la place fut évacuée même par les mégères, car les danses de ces sauvages tournaient à la bacchanale.

Étienne envoya sa compagnie balayer cette tourbe.

Et, comme Mme Adolphe se montrait récalcitrante, il la fit enlever par un piquet de quatre hommes.

C'est ainsi qu'on la ramena prisonnière à la maison où force fut de l'enfermer dans le petit caveau transformé en cachot pour cette furie.

On ne la lâcha qu'au bout de deux heures, quand son accès d'hystérie fut passé.

Les prétendus ivrognes, abandonnés sur les civières, furent transportés chez eux par leurs amis.

Les Auvergnats transformés en Carmagnoles ne comprirent rien à cette mascarade, sinon qu'ils avaient chacun un écu en poche, explication muette mais significative dont ils se contentèrent.

Châlier, soigné par son médecin, sortit de sa terrible crise ; mais il en conserva un tremblement nerveux et un certain trouble intellectuel.

Après de tels outrages, quoi d'étonnant qu'il fut atteint de démence sanguinaire ?

L'abbé s'y attendait bien, car il réunit son conseil.

— Messieurs, dit-il aux conjurés, le gant est jeté. Ou Châlier nous guillotinera ou nous guillotinerons Châlier, à moins que quelqu'un ne nous en débarrasse quand il aura jeté son premier feu et provoqué par des défis furieux la bourgeoisie lyonnaise.

La baronne qui, sous son costume de fifre, assistait à la séance, demanda en souriant :

— Est-ce que vous ne nous avez pas parlé d'une Judith, d'un ange de l'assassinat ? Il me semble avoir ouï dire qu'une certaine sœur Adrienne s'essayait à ce grand rôle.

— Oui, baronne ! Et je crois à la réussite ! Cependant, si Châlier échappe au poignard, il y aura une rude bataille, car il prendra mieux ses mesures ; je recommande à tous l'activité et l'énergie ; soyons prêts pour le 31 mai à culbuter la municipalité et à nous emparer de l'Hôtel-de-Ville.

Il donna ses instructions à chacun, puis il termina en disant à la baronne :

— Madame, sœur Adrienne, dont vous me demandez des nouvelles, vient d'assister au grand spectacle de la honte et des humiliations de Châlier. Cette scène doit avoir produit sur l'esprit de notre moderne Judith un effet extraordinaire : elle était déterminée à agir, elle doit maintenant en brûler d'envie. Vous pouvez donc écrire à monseigneur le régent, qu'à moins d'un miracle, les jours de Châlier sont comptés. Cependant, comme il peut arriver que le miracle se réalise et qu'il en réchappe, nous ne compterons que sur nous et nous prendrons quand même l'Hôtel-de-Ville.

— À quand le coup de poignard ? demanda la baronne froidement.

— Demain, après-demain peut-être. Châlier ne peut manquer de prononcer à son club quelque discours épouvantable pour sa rentrée sur la scène politique après l'aventure d'aujourd'hui. Ce discours justifiera le meurtre de son auteur qui aura lieu à la fin même de la séance.

L'abbé Roubiès avait parlé d'un couvent et d'une sœur Adrienne.

Il y avait donc à Lyon un couvent et des sœurs.

Mais il ne s'agissait évidemment pas d'un couvent comme il en existe lorsque la loi les tolère ou les approuve.

Même à Lyon, il eût été dangereux de braver ouvertement les décrets de sécularisation : c'eût été trop d'imprudence ; partout on avait l'air d'obéir à la loi.

Quelques communautés étaient passées à l'étranger.

Plusieurs s'étaient dissoutes momentanément.

Un certain nombre de religieuses avaient épousé civilement des citoyens enchantés de gagner des jolies filles, très intéressantes du reste, à la République et de donner à celle-ci des défenseurs en collaboration avec des épouses de Jésus-Christ.

La plupart des communautés, à Lyon notamment, paraissant se soumettre aux décrets, avaient fait mine de se disperser : en réalité, elles restaient constituées, mais les sœurs ne portaient plus le costume.

Parmi ces communautés qui trichaient avec les décrets, il en était une, celle des filles de Saint-Régis qui était dirigée par l'abbé Roubiès comme père spirituel.

Réduite à une supérieure, à deux mères, à cinq novices, cette communauté vivait très secrètement dans une rue perdue du faubourg des Brotteaux.

L'existence de ce couvent clandestin en plein faubourg de Lyon prouve, malgré les précautions prises par les intéressées, que la population était en somme très disposée à la tolérance.

Dans cette maison des Brotteaux, les sœurs vivaient recluses, n'ayant pour promenoir qu'un petit jardin entouré de hauts murs.

Elles ne sortaient jamais que par ordre, ou, si l'on veut, par permission de l'abbé Roubiès.

Pour les voisins, la supérieure se disait l'aïeule des novices.

Des deux sœurs, une prétendait être la tante, l'autre la mère de ces novices.

Et tout ce monde, vêtu bourgeoisement mais modestement et sévèrement, se tenait très renfermé, je l'ai dit, servi par une tourière qui faisait la cuisine et les commissions.

La supérieure était une ex-belle femme au profil très accentué, dominatrice, violente sous une apparence calme et croyant qu'elle ne ferait jamais assez de prières aux autres pour que Dieu lui pardonnât son passé.

Elle avait eu un tempérament ardent.

Rien de sombrement austère comme ces femmes dont le cœur a flambé d'un si beau feu d'amour quand elles avaient toutes leurs dents et tous leurs cheveux.

Ce qu'était l'abbé Roubiès à la supérieure, les uns ont dit son fils, d'autres son neveu.

Fils ?

Il aurait pu l'être, car la fanatique d'alors avait autrefois assez aimé pour être devenue mère.

En tous cas, il l'appelait indifféremment ma tante ou ma mère.

Ma mère en religion.

Ma tante, au point de vue civil.

Mais elle l'était peut-être bien au point de vue réel.

Elle l'aimait assez égoïstement, du reste, mettait son orgueil en lui, et elle prétendait que, sans lui, elle serait allée insulter Robespierre pour monter sur l'échafaud avec joie ; c'était une pose.

Il y avait dans cette tendresse de la tante ou de la mère de l'abbé Roubiès un je ne sais quoi de charnel qui le gênait ; il la tenait froidement à distance.

Ces vierges folles, devenues des saintes, conservent dans les amitiés permises, quelque chose de trop ardent qui inquiéterait leurs confesseurs, si les confesseurs étaient gens à s'alarmer de si peu.

Grâce aux secours de quelques familles très riches de Lyon, la communauté vivait dans l'abondance.

Ce n'était pas un de ces couvents où les macérations sont à la mode et où les sœurs se privent de nourriture jusqu'à s'émacier.

Telle n'était pas la direction qu'avait imprimée l'abbé Roubiès aux sœurs, par l'intermédiaire de sa tante.

Mais, au point de vue moral, on pratiquait l'ascétisme le plus mystique qui, combiné avec la bonne chère, provoquait de violentes exagérations : l'abbé avait depuis peu ordonné un redoublement d'exercices religieux pour pousser les sœurs dans la voie extatique.

Toute sa science de prêtre fort semblait avoir été dirigée vers ce but : faire naître dans la communauté cette étrange maladie morale qui s'appelle l'érotisme des cloîtres ; il s'était ingénié à instituer une règle qui aboutirait à ce résultat :

« Produire des filles hystériques par l'excès des forces physiques non employées, par l'abus des prédications passionnées et des méditations prolongées. »

Il se passait à huis-clos, dans la communauté, des scènes étranges : on avait si bien entraîné ces malheureuses sœurs que toutes étaient somnambules.

Souvent, au cours des méditations, l'une d'elles tombait en extase et se mettait, comme la prêtresse antique, à vaticiner, prédisant à la République la ruine et la mort, menaçant Châlier et les républicains du poignard des filles de Sion, annonçant qu'une femme sauverait la France.

Telles étaient les conséquences de la méthode savante d'entraînement religieux que l'abbé Roubiès faisait appliquer à la communauté, en la combinant avec l'ingestion de certaines drogues empruntées à la pharmacie des cloîtres et aux traditions du Moyen-Âge ; mais ces crises de fanatisme étaient aussi causées par les prédications d'un moine d'une éloquence singulière, aussi fanatique, aussi exalté que Châlier ; l'abbé Roubiès envoyait souvent ce moine à la communauté pour y entretenir le feu sacré de l'assassinat.

Ce moine était un Espagnol qui parlait fort bien notre langue, car il avait servi dans notre armée comme officier.

Cet homme devait avoir de fortes tentations.

Il était sincère dans ses exaltations catholiques, mais sa vie ne devait pas être pure.

En France, nous ne comprenons pas ces types de moines espagnols alliant la nature la plus lubrique à la foi la plus vive, courant pendant des semaines les mauvaises maisons qu'ils scandalisent par l'emportement de leurs sales passions ; puis allant, couverts de cendres, la discipline au poing, expier leurs fautes dans le secret de leurs cellules.

Ces moines doivent même souvent à l'impétuosité du sang une éloquence dont ont fait preuve ceux qui prêchèrent la guerre de l'indépendance contre nous sous le premier Empire.

C'est une éloquence enflammée sans logique, sans suite, mais pleine d'images saisissantes, d'élans impétueux et de mouvement.

Un de nos écrivains ecclésiastiques a qualifié ces moines espagnols de tribuns de la « chair » catholique.

Ils exercent en effet sur les masses surtout, sur les ignorants et les femmes, une action fascinante.

Le moine qui prêchait au couvent des Brotteaux était de ceux-là.

Ce moine qui s'appelait Dom Saluste était réputé pour les succès qu'il obtenait comme prédicateur.

Sa renommée était bien établie à Lyon où il avait prêché souvent, appelé par l'archevêque qui le connaissait.

C'est à lui que l'abbé Roubiès avait confié le soin de fanatiser les sœurs du couvent clandestin des Brotteaux.

Sous la parole de ce prêtre étrange, ces cœurs de filles hystériques avaient vibré.

Tout avait donc été mis en œuvre pour préparer ces malheureuses à l'assassinat de Châlier.

Mais l'une d'elles surtout avait été reconnue plus apte à accomplir cette œuvre de sang.

C'était cette sœur Adrienne dont l'abbé avait parlé à la baronne.

C'était celle-là qui semblait prédestinée pour ce meurtre.

C'était à elle que le moine espagnol, la couvrant d'un regard ardent, adressait ses brûlantes exhortations.

Sœur Adrienne était une beauté froide, correcte, aux traits presque rigides, mais d'une pureté de lignes qui rappelait les bas-reliefs antiques de la grande époque de Périclès.

Elle avait vingt ans.

Pour les autres, c'était la jeunesse, printemps de la vie, l'amour, les doux enivrements de la sève qui monte et fait éclater les splendeurs du sein.

Pour elle, c'était l'ennui profond, l'ennui terrible de la recluse, le mortel ennui.

Pour elle, c'était la dépense effrayante des forces nerveuses pendant les extases, les mornes abattements ensuite.

Pour qui eût su deviner la femme sous la sœur, Adrienne eût paru ce que la nature l'avait faite, une fille pure, chaste, belle, d'une haute portée intellectuelle, capable de se dévouer et d'aimer jusqu'aux plus sublimes sacrifices.

Le cloître, les habiletés du père Roubiès et les prédications du moine espagnol, nature sauvage, âme délirante, parole fulgurante, avait étouffé tous les germes humains dans ce cœur et ce qui était bon, grand, généreux, avait avorté ou s'était monstrueusement développé à contre-nature.

Adrienne était devenue si fanatique que c'était sur elle surtout, sur elle seule même que l'on comptait pour exécuter le plan d'assassinat des Compagnons de Jéhu.

Aux prédications passionnées du moine, le père Roubiès joignait les exhortations les plus insinuantes de sa parole.

Il ne doutait pas qu'une nature aussi élevée que celle d'Adrienne ne fût sensible aux excitations de l'orgueil : il exploitait cette corde.

Il montrait à la jeune fille son glorieux avenir, lorsque, remontant sur son trône, le roi la ferait nommer abbesse mitrée, lorsque le Pape la désignerait par un encyclique à l'admiration et à la vénération du monde.

Il lui ouvrait d'immenses horizons.

Et ces mots magiques, gloire immortelle, paradis éternel, ange sauveur de l'Église et de la monarchie, Judith Française, nouvelle Jeanne d'Arc, tombaient sur un esprit naturellement porté à voir grand, mais dont on avait faussé le point de vue.

Telle était sœur Adrienne que la nature avait créée pour être la mère auguste de grands citoyens, et dont les prêtres avaient fait la vierge stérile ambitionnant l'honneur d'assassiner un Jacobin.

Or, le jour de la manifestation, l'abbé Roubiès avait envoyé un mot à la supérieure.

Aussitôt, celle-ci avait ordonné à sœur Adrienne de s'habiller pour sortir du couvent avec elle.

Sortir !

Ce mot produit un effet étrange sur une recluse.

Adrienne en était arrivée peu à peu à ce point qu'elle était hantée par l'obsession de l'assassinat.

Elle se livrait à toutes les puérilités de la dévotion pour plaire à Dieu et pour qu'il daignât la désigner comme l'instrument de ses châtiments.

C'est dans ces circonstances que la supérieure était venue lui dire « Nous sortons ! ».

Sœur Adrienne, à l'idée de mettre le pied dehors, s'était mise à pleurer.

Elle était la plus exaltée dans le rigorisme et voulait respecter son vœu de réclusion.

Elle avait protesté avec énergie.

La supérieure avait insisté avec autorité.

Sœur Adrienne avait fermement opposé ses vœux à cette sortie.

La supérieure avait commandé impérativement.

Alors, sœur Adrienne avait baissé la tête et s'était déclarée prête à obéir, protestant que sa supérieure était responsable de ce manquement à la règle.

— Ordre du père Roubiès pour le salut de l'Église ! avait répondu la supérieure.

Les yeux de la jeune sœur avaient brillé d'un feu ardent et sombre.

— Le grand jour de la délivrance de Lyon serait-il donc arrivé ? avait-elle demandé.

— Il approche ! avait répondu la supérieure. Que toutes se préparent ! Il faut des victimes au Seigneur.

Sœur Adrienne, dès lors, avait montré une ardeur extraordinaire et s'était hâtivement préparée à cette sortie qui l'effrayait quelques minutes auparavant. Dix minutes après, elle quittait le couvent avec la supérieure.

Ce que l'abbé Roubiès avait voulu en faisant assister sœur Adrienne à l'humiliation de Châlier, c'était le lui mon-

trer sous le coup de la colère d'une ville, c'était produire sur elle cette impression que cet homme était chargé de malédictions.

Rien de plus propre que la mise en scène dont nous avons décrit les phrases pour frapper l'imagination affolée de sœur Adrienne.

Déjà elle aspirait ardemment à l'honneur de l'assassinat ; mais sa victime restait pour elle à l'état de conception vague.

La vue de Châlier chargé, comme elle devait le croire, de la colère des hommes et de celle de Dieu, devait la rendre implacable dans ses desseins.

Cet homme allait lui inspirer par sa laideur une répulsion invincible, par ses contorsions épileptiques une haine puisée dans la conviction qu'il était possédé.

Dès lors, selon les justes prévisions de l'abbé Roubiès, elle marcherait sans hésiter dans la voie sanglante qu'on avait tracée.

Comme il l'avait dit, à moins d'un miracle, Châlier devait mourir comme Henry III, comme Henry IV, sous le poignard de l'Église tenu cette fois par une main de femme.

Lorsque sœur Adrienne reçut l'impression de l'air extérieur, elle se sentit oppressée comme le prisonnier habitué à l'air de son cachot et qu'étouffe une atmosphère plus pure.

Cette malheureuse créature marchait comme un fantôme dans les rues de Lyon, sous l'obsession de l'idée fixe.

La supérieure la conduisit dans une maison dévouée où elle fut reçue en silence, avec des apparences de respect extraordinaire.

Maîtres et domestiques la traitaient déjà en sainte.

On baisait le pan de sa robe, comme si elle eût été une relique, les enfants de la maison, rangés à genoux, demandèrent et reçurent sa bénédiction.

L'orgueil, qui est la force et la faiblesse des grandes âmes, la saisit puissamment : elle se sentait devenir idole et se laissa adorer.

Mais, en même temps, s'imposait la nécessité inéluctable de mériter ces vénérations anticipées.

Quand une conception est juste, tout s'enchaîne logiquement autour de l'idée mère.

L'abbé Roubiès n'avait pas songé à cette scène de prosternation devant sœur Adrienne et cette scène allait, plus que toute autre, l'affermir dans ses projets d'assassinat.

On la laissa seule avec la supérieure dans une pièce donnant sur une place par où le cortège devait passer.

Tout semblait étrange à Adrienne : elle hésitait à se pencher pour voir ce peuple remplissant les rues.

— Ma sœur, regardez de tous vos yeux, dit la supérieure dans un style apocalyptique car, celui que le seigneur a marqué, va se montrer à vous, terrassé par un avertissement céleste ; ma sœur ! ma sœur ! le grand jour approche.

— Ce n'est donc pas aujourd'hui ? demanda sœur Adrienne.

— Non, aujourd'hui Dieu met seulement le grand coupable sous les yeux de la femme forte suscitée par lui pour exécuter les décrets de sa justice.

Les prêtres ont un système d'éducation si bien approprié à tous les sexes, à tous les âges, que cette femme, vieille fille de joie, vierge folle de son corps, avait fini par parler avec autorité le jargon biblique.

Dans la rue, les grandes rumeurs de la manifestation commençaient à rouler sourdement.

Sœur Adrienne écoutait frémissante.

— Qu'est-ce donc que ces bruits ? demanda-t-elle.

— Celui d'un peuple religieux qui se soulève contre les tyrans impies ! répondit la supérieure.

Sœur Adrienne, effrayée par la lumière et le plein air, pénétrée par les effluves qui couraient déjà dans l'atmosphère, hésitait à rester à la fenêtre : elle se sentait aveuglée et assourdie.

Mais tout à coup, une légion de la garde nationale envahit la place voisine, que l'on dominait de la fenêtre ; elle s'était avancée sans bruit ; mais le colonel venait d'apprendre par ses émissaires le désarmement des Carmagnoles et le défilé prochain.

Il rompit la consigne du silence, donna un signal et la légion déboucha sur la place au retentissement éclatant de la musique militaire.

Jamais pareil spectacle n'avait frappé les yeux de la jeune fille, jamais elle n'avait vibré aux sons de l'orgue

comme elle vibra quand les notes de la Marseillaise s'élancèrent, hymne triomphant vers le ciel.

Ces soldats, sous l'uniforme brillant d'une riche milice, ces armes étincelantes, ces pompes militaires agirent avec force sur cette organisation nerveuse : elle regardait les rangs formés en haie, la foule agitée, les groupes houleux, cette marée humaine envahissant cette place, ondulant, se soulevant, s'affaissant, se repliant et revenant sans cesse battre les trottoirs et les murs des maisons. Cette scène si nouvelle pour l'œil d'une recluse la tenait clouée à la fenêtre.

Puis les émissaires passés, le silence se fit profond à l'approche du défilé des prisonniers.

Au commandement des officiers : « Haut les armes la voûte d'acier se forma, et, sous l'entrecroisement des baïonnettes, la recluse, remuée jusqu'au fond des entrailles, vit Châlier couché sous l'opprobre, l'écume de l'épilepsie aux lèvres, tordu en cercle, la tête aux talons, les yeux blancs, semblable à quelque grand coupable, tourmenté par la justice divine pour l'épouvante des peuples.

Elle entendit la voix des hérauts d'armes lançant l'anathème sur ce misérable.

Elle frémit au cliquetis des armes s'entrechoquant.

La musique jouait en sourdine une marche funèbre et les tambours battaient le deuil.

Elle regarda passer sa future victime avec des yeux vitreux au fond desquels couvait le feu sombre des résolutions immuables.

Et quand, le cortège passé, ne voulant point qu'elle vît le défilé des ivrognes, la supérieure emmena Adrienne, celle-ci

lui demanda d'une voix dont la douceur contrastait avec le sens féroce de la question :

— Sera-ce pour aujourd'hui, ma mère ?

— Non, ma fille.

— Demain ?

— Demain peut-être.

Adrienne, cependant, s'étonnait que, tenant sous leurs baïonnettes ce Châlier si méprisé et tant haï, les gardes nationaux ne l'eussent point tué.

Elle demanda :

— Cet homme semble porter le poids de la colère d'une ville : pourquoi personne ne l'a-t-il frappé ?

Question embarrassante.

C'était la logique venant prendre la supérieure à la gorge.

Mais ces dévotes sont dressées à toutes les escrimes de l'esprit : elles font à toute objection des réponses spécieuses.

La supérieure prit l'air grave d'une femme pour laquelle Dieu n'a pas de secrets, et répondit :

— Ma fille, cet homme s'est approché des autels dans sa jeunesse. Dieu qui est l'éternelle justice et l'éternelle bonté a voulu l'avertir aujourd'hui et lui laisser le temps de méditer et de se repentir.

— S'il se repent ?

— Ma fille, il faudra bénir la miséricorde infinie du Seigneur.

Sœur Adrienne dit, les dents serrées :

— Il ne se repentira pas !

Elle en était arrivée à ce point de haine qu'elle souhaitait à Châlier ce que les prêtres appellent l'impénitence finale.

Mais, tout à coup, elle frissonna et pâlit.

Cet appareil sinistre, ce défilé sombre, ces prisonniers abattus, atterrés, cette victime de la colère divine, et, plus que tout, les courants magnétiques qui se dégageaient des masses, produisirent un effet de vertige sur la recluse.

Elle fut saisie d'un accès de délire auquel du reste la supérieure s'attendait car, dès qu'elle vit sœur Adrienne trembler, elle appela et courut à elle.

On l'enleva de la fenêtre que l'on ferma et elle passa successivement de la convulsion à l'extase et de l'extase à l'abattement.

On la laissa dans cet état pendant quelques heures.

Ces crises étaient réglées et la supérieure en avait la longue pratique.

On laissa voir aux gens de la maison sœur Adrienne en extase.

Ils demeurèrent convaincus que Dieu dans ce moment avait fait monter l'âme de la sainte jusqu'au ciel.

Revenue à elle, reposée, n'ayant rien vu de la comédie qui suivit, sœur Adrienne retourna au couvent inébranlablement convaincue de sa mission.

Aussitôt la manifestation finie, l'abbé Roubiès s'était rendu à la maison qui servait de couvent à sœur Adrienne.

L'abbé Roubiès était un de ces hommes qui, par leur grande habileté, excellent à dominer les autres.

Toute sa conduite pendant le siège en fait la preuve.

Il fut l'âme de la révolte.

Plus on étudie cette figure historique de l'abbé Roubiès, plus on est tenté de contredire l'histoire.

On en a fait un exalté, un fanatique : nous le voyons toujours fin et profond politique, ayant un grand sens pratique des hommes et des choses.

Nous sommes donc disposés à conclure qu'il fut un habile calculateur, sachant combiner toutes les forces au profit d'une cause et utilement profiter des exaltations sans être exalté.

Tout en lui démontre le sang-froid.

Nous constatons que cet abbé Roubiès, assez fourbe pour accepter la place si importante de secrétaire de la commission populaire républicaine, qui exerça la dictature dans Lyon révolté, que ce prêtre royaliste, assez souple pour cacher le drapeau monarchiste, nous semble bien plutôt un adroit ambitieux qu'un croyant fanatique.

La façon dont il organisa la petite communauté des Brotteaux, les drogues pharmaceutiques que l'on y trouva lors de

la perquisition ordonnée par Fouché, tout un ensemble de notes et de conseils médicaux à la supérieure et destinés à produire l'exaltation jusqu'au délire, tout démontra que l'abbé Roubiès fut un conspirateur voulant combiner un coup hardi, un assassinat politique qui ferait de lui un personnage important.

Mais rien ne prouve qu'il n'eût pas la foi.

Spirituel, sceptique surtout et sur tous, il ne prononça jamais un mot, il n'écrivit pourtant jamais une ligne qui puisse permettre de croire qu'il ne croyait pas.

Il y a quelques exemples de ces prêtres qui furent les pires hommes dans la vie politique, capables de tous les forfaits pour le triomphe de leur cause et de leurs projets, mais qui furent sincèrement croyants.

Tel qu'il est, l'abbé Roubiès se présente comme une énigme : c'est un sphinx qui se pose sous le portique de l'histoire de Lyon révolutionnaire et qui n'a pas encore livré tout son secret.

Il avait demandé à la tourière si sœur Adrienne était rentrée et, sur la réponse affirmative de cette tourière, il avait paru satisfait.

Il avait été immédiatement conduit auprès de la supérieure qui l'attendait.

Resté seul avec elle, il l'embrassa filialement et lui demanda :

— Eh bien, ma mère, quels résultats ?

— Merveilleux, mon cher enfant. Tu as eu, comme toujours, une ingénieuse idée en envoyant la sœur Adrienne à ce spectacle qui m'a moi-même profondément émue.

— La mise en scène a bien réussi, dit l'abbé en souriant, aucun de mes calculs n'a manqué, tous les effets préparés ont réussi au-delà de toute espérance : d'autres qui étaient imprévus ont été des plus heureux.

Puis changeant de ton :

— Ma mère, dit-il, nous sommes bien sûrs de sœur Adrienne, n'est-ce pas ?

— Oh ! j'en réponds.

— Tenez-vous prête, dès que Châlier sera remis et recommencera ses discours au club, à conduire sœur Adrienne à la séance de rentrée. Elle entendra ce fou déployer ses atroces théories, avec d'autant plus de rage qu'il vient d'être humilié et blessé au vif.

— Quelle honte, pour un orgueilleux !

— Aussi, ma mère, faut-il qu'il meure, car si l'on ne le tue pas, il nous tuera.

— Eh bien, mon fils, tu tiens sa vie entre tes mains. Adrienne est une héroïne prête au martyr. Jamais d'un cœur plus ferme on n'aura exécuté une résolution ; jamais personne n'aura frappé un tyran persécuteur d'une main plus sûre.

Une lettre sans orthographe

C'est ainsi que les conséquences de la première journée dont nous avons décrit les phases, où Châlier fut bafoué, où Sautemouche fut couvert de fange, où sœur Adrienne vit, pour la première fois, sa future victime, cette journée qui ouvre l'ère des violences, eut aussi pour conséquence une inconséquence de la baronne.

Celle-ci rentrée le soir même de la manifestation dans la maison Leroyer, y trouva un banquet dressé par sa compagnie.

Pour qui ?

Pour elle.

C'est-à-dire pour le petit fifre, qui était devenu la coqueluche de Lyon et l'orgueil de la légion.

Cette manifestation parut inopportune à la baronne.

Une pensée hantait son cerveau.

— Me voilà brouillée avec Saint-Giles ! avait-elle songé tout à coup.

Car Saint-Giles, Jacobin, ne pouvait qu'être furieux du rôle qu'elle avait joué comme fifre.

Cette réflexion l'avait mise de méchante humeur ; aussi avait-elle dit bas à Étienne dans un coin :

— Lieutenant, voilà un banquet dont je me serais bien passée.

Étienne protesta.

— Vous avez été la première, dit-il, à conseiller de faire bonne chère, et l'abbé Roubiès lui-même a été de cet avis. J'ai cru suivre vos instructions.

— Vous avez bien fait d'intention, lieutenant, mais je suis triste et j'aurais été heureuse de m'ennuyer à mon aise.

Étienne tressaillit.

— Et la cause de cet ennui, demanda-t-il vivement ?

Il ne demandait qu'à jouer le rôle de consolateur et d'amuseur.

— Mon Dieu, dit la baronne, comme femme j'avais un sauveur comme j'avais un ami.

— Qui donc ? demanda Étienne dont la figure s'allongea d'une aune.

— Saint-Giles, dit la baronne, heureuse de torturer le lieutenant, et il va me détester maintenant.

— Ah oui ! dit Étienne en riant. C'est une brouille certaine. Vous avez sifflé son Châlier et blagué les Jacobins.

— Ça vous charme, vous… fit-elle.

— Écoutez donc, madame la baronne, je n'aime pas Saint-Giles, moi. Et si je le trouvais devant moi, dans la bataille, je lui casserais la tête volontiers.

— Par jalousie ?

— Par jalousie !

— Mon pauvre Étienne, vous êtes un imbécile ! dit aigrement la baronne.

Et lui tournant le dos, elle s'en alla vers les gardes un peu impatientés de cet entretien prolongé et leur dit :

— Messieurs et chers camarades, j'accepte l'honneur que vous me faites : c'est le banquet du merle que vous m'offrez pour avoir bien sifflé.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle fut étourdissante de verve toute la soirée.

Mais, le banquet fini, le dernier toast apporté, elle s'en alla, marquant sa mauvaise humeur contre Étienne en ne lui disant même pas bonne nuit.

Le sergent Suberville remarqua ce détail et demanda au lieutenant, quand ils furent seuls :

— Il y a donc de la brouille entre vous et la baronne ?

— Oui, dit-il ! C'est incroyable ! croiriez-vous qu'elle s'occupe de Saint-Giles.

— Elle lui doit la vie, dit M. Suberville en attisant le feu de la jalousie.

— C'est un révolutionnaire ? objecta Étienne.

— Oui, mais si spirituel ! fit M. Suberville.

— Alors, vous trouvez tout naturel qu'elle en soit amoureuse ? demanda Étienne.

— L'amour vit de contrastes ! dit Suberville d'un air philosophique.

— Sergent, allez au diable ! s'écria Étienne.

— Lieutenant, allez vous coucher ! dit M. Suberville.

Et ricanant, il tourna le dos, s'éloignant enchanté d'avoir tourmenté Étienne.

Ce bourgeois d'esprit distingué avait compris le jeu de la baronne.

« Elle lui monte la tête, se disait-il, pour l'amener à faire toutes les folies, même celle de porter sa tête sur l'échafaud, si cela est utile à la cause. »

Mais en même temps, il se demandait :

— Aime-t-elle Saint-Giles ?

La baronne elle-même n'aurait pu répondre, ne s'étant jamais posé cette question.

Mais l'ennui la força de songer à Saint-Giles.

Elle dormit mal, se réveilla au milieu du bruit des coups de pioches, de leviers et de marteaux.

On perfectionnait la défense.

Tout lui parut maussade dans cette maison : elle essaya d'une conversation avec Étienne et la trouva fort peu récréative ; il boudait.

— Non, décidément, se dit-elle, Étienne n'est pas amusant ! Ce pauvre garçon n'est pas spirituel.

Pas amusant !

Voilà le grand mot des femmes galantes.

Tout le secret pour réussir près d'elles est de les intéresser ou de les distraire.

Le premier soin d'une femme qui s'ennuie consiste naturellement à chercher un dérivatif à sa situation maussade.

Elle songea à Saint-Giles, qu'elle aurait pu revoir et qui avait de l'esprit, lui. Mais elle devait être brouillée avec lui.

Que faire ?

La baronne n'était jamais à court d'imagination.

Elle se décida brusquement à écrire à Saint-Giles le billet suivant en l'émaillant à dessein de beaucoup de fautes d'orthographe :

« Citoyen Saint-Giles,

« Je sui le petit fifre !

« Tu sais bien, ce petit fifre, dont tu veu faire un républiqain. Je ne demande pas mieu. Je sui même républiqain girondin comme ceus de la compagni.

« mai, au fon, je ne sai pas ce que veu dir jacobin, pas plus que je ne sai pourquoi je sui girondin.

« Tou sa sonne a mon aureil conte un son de cloche.

« Din ! Din ! Din ! On pourait même dire : Din ! Dindon, vu ma bêtise en politique.

« Je me sui mi à jouer du fifre devan la procésion des ivroges et franchement ça me fésai plaisir, parceque c'était tré draule.

« Mai mon oncle m'a fai tan de complimans que je croi que gé fai une baitise.

« Pouretan ils étais bien sous, les jacobins.

« Enfin je vai m'engagé avec toi.

« Tu a l'air d'un si fran garson que j'ai confiance et je te done rendé-vou poure soupé ensemble.

« Il faudré se trouvé au cabaret du père Marteau, un soir, à 6 heures.

« En mangeant une friture et une elle de poulet, on causerai des affères de la république.

« Moi, je ni voi goute, mais je veu m'en allé à la frontiaire.

« J'en ai de trot du rôle qu'on me fai joué.

« Voilà, citoyen Saint-Giles.

« Je te parle franchement come à un bon citoyen et je te sère la min qui fai les karicatures.

« Jaiparlé au médecin si tu peu sortir.

« Il mà di : Oui ! Sa lui fera du bien pour sa guérison.

« Si je ne vais pas chez toi, c'est que à la Croix-Rousse on doi m'envouloi pour l'affière d'hière.

« Ton concitoyen qui t'estime.

« Le fifre de la 4e du 1er de la 2e légion,

« Pierre SABOULEAUX.

« P.S. – Je te ménage une sureprise qui te fera plaisire. Je te recomande de n'apporté que ce qu'il fau poure peyé ton nécot ; moi je péré le mien et pas avec les gratificasions qu'il m'on donné. »

Le billet écrit, la baronne le fit porter à domicile en demandant une réponse.

Le messager revint en disant :

— Voilà, citoyen ! Saint-Giles m'a répondu : « J'écrirai ».

— Quel air avait-il ? demanda la baronne.

— Peuh ! fit le commissionnaire. Il n'avait pas d'air.

— Semblait-il fâché ?

— Un peu !

La baronne fronça le sourcil, renvoya le commissionnaire et s'écria :

— Il me boude, décidément il ne viendra pas !

Ce jour-là, Étienne passa de mauvais quarts d'heure.

Saint-Giles, en recevant l'invitation du fifre, s'était dit d'abord :

— Non, je n'irai pas !

Il était furieux contre « ce polisson » qui avait joué des airs désagréables à son ami Châlier : il voulait rompre avec ce petit drôle.

Qu'il eût blagué les ivrognes et ridiculisé Sautemouche, passe encore.

Mais Châlier ! Voilà qui était impardonnable.

Et c'est pourquoi il avait répondu au porteur de la missive :

— J'écrirai !

Formule vague qui permet d'accepter ou de refuser après réflexion.

Mais, dans son esprit, c'était tout vu : il refusait net et carrément.

On lui avait raconté toute l'affaire en détail : il savait que le fifre avait eu l'irrévérence de siffler au Clair de la Lune et Bon Voyage M. Dumolet à Châlier, l'ami du peuple, l'apôtre de Lyon.

Il était indigné, ce bon Saint-Giles, outré, exaspéré contre le fifre.

Il alla même jusqu'à lui reprocher ses fautes d'orthographe.

— Ces Blancs ! pensait-il, quel obscurantisme ! Ça ne donne même pas à leurs enfants l'instruction indispensable.

Le messager parti, il voulait répondre vertement au fifre.

En conséquence, il prit du papier, une plume et de l'encre et il écrivit, de sa large écriture :

« Monsieur, »

Ce mot s'étalant triomphalement en tête de la lettre, il s'arrêta et murmura en hochant la tête : « ce « monsieur » à un gamin, c'est bien prétentieux, ne prêtons pas à la critique. »

Il prit une autre feuille de papier, et il mit en tête :

« Citoyen, »

Mais il s'arrêta encore.

« Citoyen » le choquait autant que « monsieur », ce n'était pas un citoyen : il n'était pas digne de l'être.

Peu à peu, l'embarras aidant, Saint-Giles sentait sa première fureur se calmer, l'image du petit fifre lui apparaissait malicieuse, avenante, gaie, souriante.

— Ma foi, se dit-il, c'est un enfant, après tout, ne soyons pas solennel avec un moutard et ne prêtons pas trop d'importance à une gaminerie.

Cédant à un bon mouvement, il écrivit sur une autre feuille :

« Mon cher fifre »

Mais il était bien résolu à refuser l'invitation.

« Seulement, se dit-il, j'adoucirai les termes. »

Et il continua ainsi :

« Je suis trop fiévreux pour sortir et pour banqueter, il ne faut pas m'en vouloir de mon refus.

« Si vous persistez dans votre bonne résolution de vous engager, je vous enverrai le numéro de ma compagnie.

« Je vous serre cordialement la main malgré vos méchantes espiègleries.

« Votre tout dévoué. »

Il fallait signer ; il hésita et relut sa lettre.

— Ah ! mais non, fit-il, je ne signe pas ça : c'est idiot, c'est une lettre qui sent le bourgeois, qui empoisonne le Philistin, qui pue le préjugé. Pouah !

L'image du fifre le poursuivait toujours et il murmura :

— Pauvre petit diable, il m'a écrit une bonne lettre, bien franche, bien naïve, et moi, moi, je lui envoie de la prose gourmée et ridicule.

Il déchira la lettre et se mit à réfléchir.

« Est-ce singulier, se disait-il avec dépit, que je ne trouve rien à écrire à ce gentil garçon. »

L'impuissance de répondre fit germer dans son esprit l'idée que le mieux serait peut-être d'aller au rendez-vous, idée qui avait été le premier élan de son cœur au reçu du billet, mais qu'il avait repoussée, sans même s'avouer qu'il l'avait eue.

Et voilà que, comme toute idée comprimée, celle-ci reprenait le dessus.

« Après tout, s'il est sincère, je le verrai bien, pensa-t-il : alors, je l'encouragerai et j'aurai gagné une intelligence à la République, car il est intelligent, ce drôle-là. »

Mais la conscience républicaine reprenait ses droits sur la fantaisie de l'artiste et sa voix protestait : elle faisait naître des soupçons et opposait des objections.

« Dîner avec un petit serpent qui a sifflé Châlier ! Être le camarade d'un moutard qui a causé tant de scandale !… »

Il y eut combat entre le cœur et la tête, mais décidément Saint-Giles tenait à ne pas froisser ce pauvre diable de petit fifre, car il entra en capitulation avec cette conscience acariâtre de sectaire et de Jacobin.

« Après tout, se disait-il, ce gamin a reçu une éducation dont il ne saurait être responsable à son âge. Pour la première fois peut-être, il a entendu ici professer les principes républicains. Il faut avoir pitié de ceux dont les pères sont sacristains et les oncles bedeaux. »

Puis il fit un peu le procès de Châlier et il se dit à lui-même sur le tribun un bout de vérité indiscutable.

« Il ne faut pas non plus pousser le fanatisme au ridicule, se dit-il. Châlier est un cerveau sublime mais malade et, souvent, ses exagérations prêtent à rire. »

Le caricaturiste qui dormait parfois en lui, mais jamais bien longtemps, se réveilla.

— Vraiment, dit-il, Châlier méritait d'être blagué. Quel air ils devaient avoir, lui et son canon sans gargousse ! Moi-même j'en ferais la charge et la main m'en démange.

Sur cet aveu, comment pouvait-il continuer à en vouloir à ce pauvre petit fifre ?

Et il essaya de formuler une réponse.

Mais il ne trouvait ni le mot ni la pensée.

Il s'en irritait sans se l'expliquer.

Cela tenait à certaines particularités de tempérament qui caractérisent les artistes, et dont ils ne se rendent pas toujours compte.

Ce sont des natures doubles.

Il semblerait qu'il y a une distinction à faire entre l'homme et l'artiste, ce dernier ne pensant pas, ne jugeant pas comme le premier.

De là, chez les grands artistes, ces étranges contradictions qui étonnent le bourgeois.

En ce moment, l'homme chez Saint-Giles croyait que le fifre était un jeune homme, et il lui écrivait en conséquence.

Mais l'artiste soupçonnait autre chose de vague, d'indéfini et sa susceptibilité délicate protestait.

Saint-Giles avait ce bonheur de toujours obéir aux instincts supérieurs du poète qui était en lui, dédaignant la routine du raisonneur vulgaire.

Ne pouvant écrire de façon à être content de sa lettre, il n'écrivit pas.

Prenant le polichinelle, il le descendit par la fenêtre.

À ce signal, Ernest monta.

— Mon petit, lui dit Saint-Giles, tu vas me faire une commission.

— Où cela, Lucien !

— Tu vas aller à la maison Leroyer et tu demanderas le fifre.

— Bon.

Et Ernest battit des mains.

— Pourquoi es-tu si joyeux ? demanda son frère.

Ernest rougit sans savoir pourquoi et répondit :

— C'est que ce fifre, il me semble que je l'aime bien, ce garçon.

— Tiens ! c'est comme moi !

Mais, après cet aveu, Saint-Giles crut devoir faire amende honorable à ses convictions et il dit à son frère :

— Vois-tu, petit, nous saurons bientôt si nous pouvons être les amis de ce gamin-là ou s'il faudra le haïr.

— Moi, le haïr ! je ne pourrais pas ! dit Ernest.

— Même s'il n'était pas républicain et s'il restait royaliste ?

— Il est donc royaliste.

— Je le crains, il a été élevé dans les sacristies.

— Comme c'est malheureux ! Mais, frère, je me sens tout de même de l'amitié pour lui.

— Enfin, espérons que je le convertirai définitivement à nos idées.

— Ah ! tant mieux.

— Que j'en ferai un bon petit soldat et que, si je suis tué trop tôt, c'est lui qui te mettra au port d'armes à ma place.

— Si tu es tué, dit Ernest, moi, je te vengerai.

Et l'enfant se mit à chanter la belle strophe de la Marseillaise.

Nous entrerons dans la carrière,

Quand nos aînés n'y seront plus.

Saint-Giles sourit en voyant le feu de l'enthousiasme dans les yeux de son cadet.

— Je compte que tu feras ton devoir l'âge venu, dit-il, je suis sûr de toi, frère.

Et il l'embrassa.

Puis il lui dit.

— Tu vas aller trouver le fifre et tu lui diras que j'accepte son invitation à souper.

— Ah ! tu soupes avec lui.

— Oui.

— Tu as de la chance ! il doit être drôle tout plein.

— Trop drôle ! Je lui tirerai les oreilles pour avoir blagué Châlier. Tu le lui diras.

Mais presqu'aussitôt :

— Non, ne dis rien. Ça vaut mieux.

— Je le pensais, dit Ernest.

Saint-Giles regarda son frère et dit :

— Mais c'est donc un garçon bien bizarre que ce fifre ! Tu es comme moi, tu as peur d'y toucher.

— Il est si gentil.

— Allons va ! Dis-lui que ce sera pour demain ; le rendez-vous est au numéro qu'il m'a indiqué.

Ernest se grattait l'oreille et regardait son frère.

— Qu'as-tu donc, petit animal ? demanda celui-ci intrigué.

— Je voulais savoir s'il fallait parler de ce souper à maman.

— Pourquoi pas ? dit Saint-Giles.

Mais se ravisant sans savoir pourquoi :

— Réflexion faite, non ! dit-il. Je dirai que je vais au Club pour assister à la rentrée de Châlier.

— Eh ! tu feras bien.

— Parce que ? maître Ernest.

— Je ne saurais pas l'expliquer : mais je suis sûr que tu feras mieux de ne pas raconter la chose à maman.

Il s'en alla chantonnant et dégringola l'escalier avec une vitesse vertigineuse. Saint-Giles demeura tout rêveur.

Il subissait sans s'en rendre compte la secrète influence de la femme.

Le lendemain, Saint-Giles tint sa promesse au petit fifre.

En vain reçut-il une invitation pressante de se rendre au Club pour la rentrée de Châlier.

Malgré l'attrait d'une représentation aussi intéressante que celle-là, Saint-Giles se décida donc à aller souper avec le fifre.

Celui-ci ou celle-là avait ajouté un certain piment à l'attrait de ce repas.

Il avait négligemment dit à Ernest, chargé de la commission de Saint-Giles :

— Oh ! nous serons bien servis et l'on ne nous écorchera pas.

— Vous êtes donc bien avec le père Rateau, avait demandé Ernest, étonné qu'un fifre fut dans les petits papiers de cet homme célèbre qui avait pour clientèle les muscadins de Lyon.

— Moi, dit le fifre, je ne le connais guère ; mais ma cousine, la petite baronne, est lingère chez lui. C'est elle qui, quatre fois par semaine, remet les nappes et les serviettes en état.

— Est-ce qu'elle sera là ? avait demandé Ernest.

— Mais je pense qu'elle ne manquera pas une si belle occasion de remercier son sauveur.

— Tiens, dit Ernest, tiens, tiens !

— Pourquoi ces exclamations ? avait demandé le fifre.

— Oh… rien…

— Parle donc, petit sournois.

— Eh bien, je pense, dit Ernest, que si la petite cousine est jolie, il pourrait arriver des choses… des choses…

— Mais… quoi…

Ernest éclata de rire, puis il s'écria :

— Et si la petite baronne allait devenir ma belle-sœur !

Madame de Quercy se mit à rire franchement : cela lui sembla drôle.

— Elle est jolie, n'est-ce pas, puisqu'elle te ressemble ! dit Ernest.

— Oh ! elle est bien mieux que moi !

— Alors Saint-Giles est capable d'en devenir amoureux, déclara Ernest avec conviction.

Et, pressé de donner cette nouvelle à son frère, il serra la main du fifre ; puis, comme un gamin qu'il était, il lui donna une légère poussée que le fifre lui rendit : ils se bousculèrent un instant de la sorte et Ernest s'en alla, enchanté de son nouveau camarade.

Il arriva à l'atelier, ravi de pouvoir taquiner son grand frère.

— Eh bien ! avait demandé Saint-Giles à son frère, tu l'as vu, ce fifre ?

— Oui.

— Il a eu l'air content ?

— Oh, oui.

— C'est bien entendu pour demain soir, à huit heures du soir, au cabaret du père Rateau ?

— Oui.

— Pourvu qu'il soit exact : je n'aime pas attendre.

— Si, dit Ernest en souriant, il est un peu en retard, tu ne t'ennuieras pas en attendant.

— Attendre ! Je le répète et tu aurais dû le lui dire, je n'aime pas ça.

Saint-Giles fronça le sourcil, il n'aimait pas poser, lui qui faisait poser les autres.

— Oh ! si tu attends, ce ne sera ni long ni embêtant ! dit Ernest.

— Pourquoi ? demanda Saint-Giles.

— Parce que tu causeras avec la petite baronne qui est lingère chez le père Rateau.

— Ah ! fit Saint-Giles ; c'est donc pour cela qu'il a choisi ce cabaret, le plus cher de la banlieue !

— Oui, mais on ne vous écorchera pas.

— Ça va me gêner un peu de recevoir les compliments de la petite baronne.

— Tu y auras du plaisir ; il parait qu'elle est jolie, jolie !

Puis clignant de l'œil :

— Hein ! si tu allais en devenir amoureux, Saint-Giles.

— Moi ? allons donc.

— Pourquoi pas ? Dis, mon petit Saint-Giles, tu ne tiens pas à épouser une femme riche, toi, n'est-ce pas ?

— Non, mais…

— Et si elle est belle.

— Es-tu bête ?

— Si elle est bien élevée.

— En voilà un singulier animal ! vas-tu me marier maintenant ?

— Si elle est sage…

— Mais tais-toi donc : on dirait que tu as reçu commission de me proposer cette petite baronne.

— Si elle te plait… continua imperturbablement Ernest.

— Veux-tu te taire à la fin ! Voyez-vous ce galopin se mêlant de mon mariage et de mes affaires de cœur : je me demande en quoi cela te regarde !

— Je voudrais, dit ingénument Ernest, que le fifre soit mon beau-frère : voilà !

— Et moi, je te mets à la porte, polisson.

Saint-Giles le poussa dehors.

Puis, à part lui, il dit :

— Mais vraiment, c'est inouï ! Ce fifre se fait aimer de tout le monde. Ma mère elle-même m'a dit qu'elle s'intéressait à lui. Il a le charme décidément.

Et, sachant qu'il devait voir la petite baronne, Saint-Giles n'en avait tenu que davantage à laisser Châlier faire sa rentrée sans lui.

Il paraît que la petite baronne lui trottait dans la cervelle, car il demanda plusieurs fois à sa mère si ses habits étaient en ordre.

Puis, il s'inquiéta d'une certaine chemise à col, genre muscadin, qui lui donnait un air tout à fait distingué.

Puis il envoya Ernest chercher des gants et des cravates dont il assortit lui-même les nuances.

Enfin, il ne travaillait plus du tout ; il tracassait tout le monde et sa mère lui dit :

— Ne sois donc pas si énervé ! Je comprends que le discours de rentrée de Châlier t'inquiète (on venait d'apprendre

cette rentrée à l'instant), mais enfin, que veux-tu, ce n'est pas en t'enfiévrant ainsi que tu remédieras au mal.

Ernest sourit des observations de sa mère.

Saint-Giles lançait des regards terribles au petit bonhomme.

Et Mme Saint-Giles impatientée disait à Ernest :

— Taquin, n'ennuie donc pas ton frère avec tes sourires de moquerie.

Enfin, l'heure impatiemment attendue arriva.

Saint-Giles superbe, muscadin jusqu'au bout des ongles (lui, un Jacobin), Saint-Giles ayant la canne plombée du tambour-major aux mains (c'était la mode du temps), l'habit long à basques tombant jusqu'au jarret, le chapeau bicorne à claque, la montre à chaîne d'or à la boutonnière, Saint-Giles en culottes et en bas de soie, avec souliers relevés en pointes, Saint-Giles parfaitement ridicule à notre point de vue moderne, superbe pour le goût du jour, fit une sortie triomphale après avoir embrassé sa mère et toute la nichée d'enfants qui s'extasiaient en le voyant si beau.

Il avait une heure devant lui pour se rendre aux Brotteaux qui étaient le rendez-vous des viveurs de l'époque et où, chaque semaine, le décadi venu, tout Lyon se rendait pour manger une friture de goujons ou une matelote et boire du vin du Rhône.

Ernest accompagna son frère jusqu'au commencement des rampes, et après lui avoir dit au revoir, il prononça cette parole profonde, parole d'enfant :

— Hein ! tu es curieux de la voir cette petite baronne que tu as sauvée.

Et riant de bon cœur, il s'enfuit.

Pendant que Saint-Giles s'acheminait vers le cabaret du père Rateau, celui-ci recevait avec beaucoup d'égards un simple petit fifre.

Il est vrai de dire que le père Rateau qui affectait une neutralité politique absolue, était au fond un royaliste si dévoué qu'il s'était secrètement affilié aux Compagnons de Jéhu.

Il avait reçu un mot de la baronne, des ordres, des paquets.

Il savait ce qu'était et qui était le petit fifre.

Le bonnet à la main, il reçut la baronne déguisée en fifre et la conduisit dans une des pièces du restaurant.

C'était la salle de lingerie toute pleine d'armoires et de bahuts.

— Madame la baronne, dit-il, vous n'aurez qu'à vous installer ici. J'ai donné congé à la lingère.

Montrant une porte :

— Vous trouverez là un cabinet particulier avec une toilette que ma femme a fait préparer. On y a déposé tout ce que vous avez envoyé. Ce cabinet communique dans une allée parallèle à celle qui donne entrée dans cette salle.

— Voilà une disposition très favorable pour mes transformations ! dit la baronne en souriant.

Puis elle visita le cabinet en compagnie du père Rateau.

— Tout va bien ! dit-elle.

Mais elle demanda :

— Vous connaissez Saint-Giles ?

— Oui ! dit-il. Beau et bon garçon, malheureusement républicain.

— Vous êtes très fin, dit la baronne et vous avez de la bonhomie. Tâchez qu'il ne soupçonne rien, cher monsieur Rateau. Jouez le père noble !

— Fiez-vous à moi ! dit le père Rateau. J'aurai l'air aussi gauche qu'il le faudra.

Il reçut les dernières instructions de la baronne et la quitta pour retourner à ses fourneaux, en murmurant :

— Si c'est de la politique ça, c'est une politique qui ressemble absolument à de l'amour.

Mais Rateau était trop philosophe pour trouver mauvais qu'une jolie femme se privât d'un caprice.

Il approuvait plutôt qu'il ne blâmait Saint-Giles qui s'achemina vers le cabinet du père Rateau.

Le père Rateau, monarchiste au fond, qui criait : Vive le Roi ! avec les muscadins ; Vive la Gironde ! avec la bourgeoisie ; Vive Robespierre ! avec les Jacobins, le père Rateau, qui gravement songeait surtout à ses fourneaux, faisait bon accueil à tout le monde ; il tenait Saint-Giles pour un boute-entrain et pour un bon client.

Donc il était plein de déférence.

Saint-Giles, si travailleur dans son atelier, toujours à l'affût d'une idée, à la recherche d'une belle femme et s'acharnant sur ses études, Saint-Giles, quand il s'amusait, ne s'amusait pas à demi.

Il avait donc fait chez Rateau des charges ébouriffantes, qui lui avaient valu l'admiration du vieux cabaretier.

Celui-ci, qui serrait la main à quiconque venait chez lui, fût-il dur, avait cependant nuancé son accueil.

Saint-Giles remarqua que, ce jour-là, Rateau le traitait en prince.

— Eh ! dit-il, citoyen Rateau, tu me sembles bien cérémonieux. Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu me prends pour un infant d'Espagne ?

— Citoyen, dit le père Rateau, tu as sauvé ma petite baronne ! nous aimons tous Marie, comme notre propre fille. Naturellement, nous éprouvons de la reconnaissance pour toi.

Puis, montrant un couloir et s'effaçant cérémonieusement :

— Passe, citoyen, dit-il.

— Morbleu, pensa Saint-Giles, je n'ai jamais vu le père Rateau s'incliner si bas.

Il s'engagea dans le couloir et le père Rateau put esquisser derrière Saint-Giles un fin sourire qui donna une expression de rouerie consommée à cette grasse physionomie poupparde que l'on n'eût jamais crue capable d'exprimer le scepticisme et la moquerie.

— Vois-tu, citoyen Saint-Giles, dit le père Rateau, cette petite fille-là n'est pas comme les autres ouvrières ; c'est une nature supérieure ; elle est étonnante comme instruction : elle lit, elle écrit, elle dessine, elle touche du clavecin, c'est l'organiste de la cathédrale qui lui a donné des leçons ; elle chante à ravir, elle est parfaite puisque à tous ses mérites elle joint la modestie.

— Un phénix, père Rateau.

— Oui, un phénix. Elle tourne toutes les têtes : le prince de Hesse, général en chef de l'armée du Midi, lui offrait une fortune.

— Elle a refusé ! Bravo !

Le père Rateau leva la tête et dit sévèrement :

— J'espère bien, citoyen Saint-Giles, que tu ne vas pas galantiser avec cette enfant-là !

— Dis-donc, père Rateau, s'écria Saint-Giles avec une belle indignation, est-ce que tu me prends pour un muscadin ?

Le père Rateau cachant la raillerie sous un air bonhomme, riposta :

— Muscadin ! muscadin ! Mais oui, muscadin ! Tu en as le costume du moins. Jamais je ne t'ai vu si frais, si pimpant, si coquet. Tu t'es habillé comme pour aller en bonne fortune. Ce n'est pas pour le fifre, je suppose, que tu as fait tant de frais.

Saint-Giles se mordit les lèvres.

On avait marché.

Le père Rateau, arrivé devant la porte de la chambre au linge, leva le bras et dit :

— Halte ! c'est là !

Il frappa discrètement.

— Entrez ! cria une jolie voix très agréablement timbrée.

Alors Rateau, pareil à l'ange gardien de la petite baronne, prit un air imposant, gonfla son ventre et ses joues, fit un geste solennel et dit :

— Citoyen, quelles que soient les intentions séductrices que tu as pu avoir en venant ici, il faut me jurer de respecter cette enfant.

— Mais père Rateau, tu assisteras à l'entretien, je suppose.

— Oh, voilà, dit le bonhomme en se grattant l'oreille, je ne peux pas : je n'ai pas le temps. J'ai un repas de trente-trois couverts et mes fourneaux m'appellent ; il me semble que je les entends d'ici ! Manquer mes entrées, ce serait me déshonorer.

Prenant la main de Saint-Giles, il lui dit avec effusion :

— Mais tu es un honnête homme, je te la confie et n'abuse pas de ma confiance.

Saint-Giles ne savait trop quelle contenance tenir devant ce bonhomme.

Il trouvait cette scène ridicule, ces recommandations saugrenues et le père Rateau bourgeois en diable.

Cela fit tort à la jeune fille dans son esprit.

« Je vais voir quelque prétentieuse sainte-n'y-touche ! » pensa-t-il.

Rateau ouvrit enfin la porte du sanctuaire et il annonça à voix haute, mais attendrie :

— Marie, ton sauveur, ma chère enfant.

Si Saint-Giles avait pu envoyer le père Rateau à tous les diables, il l'eût fait.

« Cette vieille ganache me rend mon rôle intenable ! » se dit-il. En voilà une entrée burlesque.

Mais Rateau mit le comble à son manque de tact en prenant par la main la jeune fille émue et en lui disant d'un ton paterne :

— Embrasse-le, ma fille ! Il mérite bien ça ! Devant moi cela n'a pas d'inconvénients ! Mais après, qu'on soit sage !

La jeune fille rougissante, du moins Saint-Giles crût-il la voir pourpre, obéit et présenta son front.

Saint-Giles y déposa un chaste baiser en se tenant à quatre pour ne pas étrangler le père Rateau.

— C'est insensé ! pensait-il.

Mais le comble fut que le père Rateau dit à la petite baronne d'un air sérieux :

— Tu sais, prends garde, mon enfant. Il a mis un gilet irrésistible et une cravate d'incroyable. Je lui ai recommandé d'être sage et d'abandonner ses projets…

— Mes projets ! s'écria Saint-Giles outré. Je n'ai pas de projets !

— Heuh ! heuh ! fit le père Rateau, pas d'arrière-pensées avec un habit pareil dont les basques balaient mes tapis…

Sur cette observation, qui déplut fort à Saint-Giles, il se réclama de ses fourneaux, et, en partant, il dit à la petite baronne :

— Songe que ton père, ma mignonne, ne voulait pas te laisser venir travailler ici et que je lui réponds de toi. Du reste, je m'en vais tranquille ; tu es une Lucrèce pour la vertu !

Et il ferma la porte derrière lui.

— Oh ! mademoiselle, s'écria Saint-Giles exaspéré contre le cabaretier, j'espère bien que vous ne me jugez pas sur les sottises que vient de débiter le père Rateau. J'en serais désespéré.

Saint-Giles aurait été bien plus furieux s'il avait vu le père Rateau rire en se frottant les mains dans le couloir : s'il l'avait entendu murmurer entre ses dents : « Et maintenant, vas-y, mon bonhomme ! mon rôle de père noble est fini. Fais le jeune premier maintenant ».

Si Saint-Giles avait aperçu le regard brillant dont le bonhomme accompagnait sa réflexion, il ne l'eût point jugé si sot. Mais il n'eut pas le temps de réfléchir.

— Monsieur, dit la petite baronne, je suis accoutumée aux dires de M. Rateau et je n'y prête attention que lorsqu'il me donne des ordres pour la lingerie. Mais puisque mon cousin a eu la délicatesse de se mettre en retard pour me laisser l'occasion de vous voir et le temps de vous remercier, permettez-moi de vous exprimer ma gratitude. Défendre une

inconnue, la première femme qui passe et qui est menacée, c'est d'un grand cœur !

Avec beaucoup de grâce :

— Voilà pourquoi, monsieur, ne pouvant aller vous rendre visite chez vous parce que… ma mère… mon père… mon oncle… leur haine si implacable contre vous que, malgré votre conduite chevaleresque, ils ne veulent pas m'accompagner, moi qui suis reconnaissante, j'ai comploté avec mon cousin de vous voir ici.

Souriant discrètement :

— M. Rateau, dit-elle, n'a pas su mettre dans cette entrevue la simplicité que j'aurais souhaitée, mais peu importe. Avec vous, j'ai toute confiance et je suis sûre de votre loyauté.

La petite baronne parlait avec une aisance et une distinction d'accent qui donnait une grande valeur à ce qu'elle disait.

Saint-Giles était caressé délicieusement par cette musique de la forme et par ces délicatesses de la pensée.

Il avait remarqué la grande ressemblance de la jeune fille avec le fifre ; mais il trouvait à celle-ci un tout autre air et elle lui semblait plus grande. Il lui donnait, en outre, quatre ans de plus, ce qui est l'effet ordinaire quand une femme déguisée en homme reprend les vêtements de son sexe.

Enfin, elle avait une élégance de manières qui manquait à ce polisson de fifre, lequel était turbulent et toujours en mouvement.

Saint-Giles remarqua combien cette petite ouvrière semblait avoir d'ordre au milieu des piles de linge dont elle était entourée : elle avait repris son ouvrage, et montrant un siège à l'artiste :

— Voulez-vous que nous causions en attendant, mon cousin ! fit-elle. J'ai des éclaircissements à vous demander sur l'affaire du quai.

— Mademoiselle, dit-il, je suis tout à vos ordres.

Il était encore gêné.

La présentation du père Rateau l'avait mis hors de lui.

Saint-Giles n'eut pas l'ombre d'un soupçon.

Cette petite lingère avait si bien l'air d'être chez elle, dans cette chambre. Elle remuait des piles de serviettes d'un air si naturel, elle jouait si bien son rôle que Saint-Giles y fut pris.

Et puis le père Rateau, vieux roué, l'avait complètement dérouté en se rendant et en le rendant ridicule.

La ressemblance du prétendu fifre et de la baronne était étonnante : mais elle était annoncée d'avance.

La baronne, du reste, experte en l'art de se déguiser et de se grimer, avait complètement changé sa coiffure : elle avait su donner d'autres accents à sa physionomie.

Ainsi elle s'était improvisé au menton un signe que l'on eût juré être naturel.

Elle avait enlevé la teinte qui donnait à ses sourcils et à ses cils une expression plus dure, plus mâle.

En somme, elle paraissait son âge : en homme elle semblait un gamin.

Mais c'était surtout l'être moral qui semblait vrai.

Aussi, Saint-Giles n'eut aucun doute.

Du reste, elle l'entortilla tout de suite par une série de questions sur la façon dont l'affaire du quai s'était passée sur ses blessures et sur la manière merveilleuse dont il les avait supportées, s'extasiant de le voir debout.

Elle se fit raconter la lutte, écoutant, les yeux baissés sur son ouvrage, ce qui permit à Saint-Giles de bien la regarder.

Il s'avoua qu'elle était charmante et que le père Rateau n'avait pas eu tous les torts, en lui recommandant la sagesse.

Mais elle lui dit tout à coup :

— J'aurais bien une demande à vous poser : je n'ose vous la faire.

— Pourquoi donc, mademoiselle ? fit Saint-Giles. Je suis très désireux de vous être agréable.

— C'est que… c'est délicat… J'ai peur de froisser vos convictions politiques.

— Oh ! dit Saint-Giles, peu importe.

— Il s'agit de mon cousin.

— Ah !

Ce ah ! parti malgré Saint-Giles, était une exclamation de jalousie.

— Vous voulez, continua-t-elle, m'a dit mon cousin, faire de lui un républicain et l'emmener à la frontière.

— Je ne vous cacherai pas que tel est mon dessein.

— Je vous supplie de n'en rien faire.

— Votre cousin est peut-être votre fiancé ? fit-il, les lèvres pincées.

La jalousie perçait très nettement cette fois.

— Oh ! dit-elle, à quoi pensez-vous ! Il est beaucoup trop jeune pour moi.

— C'est vrai ! se dit Saint-Giles.

— Et il serait ridicule comme mari. Je serais vieille quand il serait jeune encore.

— Je n'y avais pas réfléchi, fit Saint-Giles.

— Du reste, ajouta-t-elle, il me ressemble tellement que je le tiens pour être mon frère et cela me paraîtrait drôle, fût-il de mon âge, de songer à l'épouser.

— C'est donc comme frère qu'il vous intéresse ! Voilà pourquoi vous ne voulez pas qu'il parle !

— Oh ! s'il est assez fort, ce que je ne crois pas, pour aller défendre son pays, cela me paraît juste.

— Cependant vous sembliez être d'un autre avis, tout à l'heure.

— Non pour ce qui est d'aller se battre à la frontière, s'il le peut ! C'est un devoir pour tout Français, mais que vous fassiez de lui un républicain quand il a été élevé royaliste, voilà ce que je trouve mal !

— Mais, mademoiselle, il n'est pas défendu de chercher à convertir les gens à la cause que l'on a adoptée. C'est même un devoir.

— Avez-vous remarqué que mon cousin n'est qu'un enfant ?

— C'est vrai !

— Qu'il est mineur.

Saint-Giles secoua la tête : il se sentait dans son tort.

— Avez-vous songé, demanda-t-elle, qu'il deviendra le fléau de la maison s'il change d'opinion et qu'il tourmentera son père et sa mère ?

Saint-Giles trouvait de plus en plus qu'elle avait raison.

— Car, reprit-elle encore, vous ne le connaissez pas ! C'est un diable à quatre. Il prêchera père et mère toute la journée et leur fera mille tours pendables.

— Eh bien, mademoiselle, déclara Saint-Giles, réflexion faite, je n'entreprendrai pas de le conquérir à la République. D'autant moins que je songe qu'il voudrait vous amener, vous aussi, à la Révolution, et que je peux vous éviter ses importunités.

— Oh moi ! fit-elle, c'est différent.

— Vous êtes donc républicaine, vous, mademoiselle ?

— Moi, monsieur, je crois qu'une jeune fille intelligente et prudente doit avoir grand soin de ne se passionner ni en religion ni en politique.

Saint-Giles la regarda, surpris.

— Eh, sans doute, monsieur, fit-elle. Je suis une petite ouvrière et je me marierai sens doute très vraisemblablement à un ouvrier. J'ai cependant la prétention de le choisir susceptible de quelque délicatesse, bien de sa personne, intelligent et travailleur. Voilà beaucoup d'exigences déjà ; supposez que je trouve toutes ces qualités réunies dans un républicain, croyez-vous que je serais assez sotte, l'aimant, de le repousser ?

— Et si c'était un royaliste ? demanda Saint-Giles.

— Mais, répondit-elle, ce serait la même chose.

L'artiste était bien forcé d'admettre que la réciproque était vraie, comme on dit en mathématique et en philosophie ; cependant il semblait contrarié.

La baronne l'avait sans doute amené au point où elle voulait le voir, car elle lui demanda :

— Croyez-vous donc qu'une question politique puisse, mettons même, doive empêcher deux êtres faits l'un pour l'autre de s'aimer ?

— Cela dépend ! dit-il.

— Voulez-vous, demanda-t-elle, me permettre une supposition ?

— Supposez, mademoiselle…

— Oh ! une supposition possible, vraisemblable même.

— Quelle qu'elle soit, je vous écoute avec la plus grande attention.

— J'imagine qu'un jour, éprise de votre talent et de vos… de vos… avantages… une grande dame, très jolie, que

vous aimeriez beaucoup aussi, une veuve libre, vous offrît sa main ?

— Si je l'aimais, je l'épouserais… dit Saint-Giles, que ce marivaudage intéressait.

— Mais si, par position, par conviction, par naissance, par son passé, si elle était obligée de rester royaliste, l'épouseriez-vous quand même ?

— Non, répondit fièrement Saint-Giles sans hésiter.

La baronne tressaillit.

Saint-Giles reprit :

— Non seulement je n'en voudrais pas pour ma femme, mais pas même pour ma maîtresse ; je vous demande pardon de cette distinction ; mais vous avez posé une question, j'y réponds.

— Oh ! dit-elle. Je ne suis pas une petite prude que le mot maîtresse effarouche.

— Et vous avez raison, dit-il. Laissez-moi donc vous le dire. Je mettrais ma fierté, mon honneur à ne pas accepter un rôle honteux.

— Honteux !… Je ne comprends pas.

— Honteux, certes. Savez-vous comment elle m'aimerait, cette grande dame ? Elle m'aimerait comme le laquais de son cœur.

— Oh non dit-elle, manquant de se trahir.

— Mais si, fit-il. J'en ai fait l'expérience.

— Vous !

— Moi. Très jeune, j'ai été l'amant d'une dame à particule très connue à Lyon pour l'audace avec laquelle elle affriolait ses amants.

— Madame de…

— Inutile de citer son nom. Eh bien ! Je suis le seul avec lequel elle n'ait pas fait le tour de la place Bellecour, bravant l'opinion publique. Savez-vous pourquoi ? Parce que je n'étais pas noble, parce que je n'étais qu'un petit dessinateur sur soie qu'elle avait remarqué, mais n'avouait point.

— Aujourd'hui, elle n'hésiterait plus.

— Oui, mais aujourd'hui que je suis hors de pair, que j'ai conquis la renommée, que je me suis donné une noblesse par l'art, je serai fidèle au serment que je me suis fait en rompant avec cette maîtresse qui avait honte de moi.

— Vous avez fait un serment ?

— Oui, celui de n'être jamais l'amant d'une grande dame. J'ai la rancœur de mes déboires d'autrefois.

— Mais si elle vous proposait la promenade sur la place Bellecour que l'autre vous refusait ?

— Oh, n'importe ! Il lui resterait malgré elle, après cet effort, d'autres exigences, d'autres prétentions. Je me souviendrai toujours de ces princesses du sang, mariées à de simples gentilshommes, dont Saint-Simon raconte la vie de ménage. Le mari, à chaque repas, présentait la serviette, et ne s'asseyait à table que sur l'invitation de Madame. Moi je ne supporterais point un pareil affront. Les nobles imbus d'idées hiérarchiques trouvent cela fort naturel.

Et avec feu :

— Voyez-vous, dit-il, une fille élevée dans les principes monarchiques, une noble sera toujours, quoi qu'elle fasse, pétrie de préjugés. Elle souffrira ou fera souffrir son amant roturier.

La baronne dit avec conviction :

— C'est peut-être vrai.

Elle savait ce qu'elle voulait savoir.

— Monsieur, dit-elle, avouez que nous venons d'avoir une singulière conversation, nous avons parlé amant, maîtresse, mariage, si M. Rateau nous avait entendus…

Et elle avait imperceptiblement agité un cordon de sonnette qui correspondait au berceau du cabaret.

— Heureusement, dit Saint-Giles, le père Rateau est à ses fourneaux.

— Il est un peu trivial parfois, dit la baronne, mais si bon !… Si vous saviez…

Et pour amuser le tapis, elle raconta des traits de charité du cabaretier.

Elle fut interrompue par un coup frappé à la porte.

Et une voix cria du dehors :

— J'espère qu'on peut entrer !

On ne pouvait être plus maladroit.

La porte s'ouvrit, le père Rateau parut, jeta un rapide coup d'œil sur les deux jeunes gens et s'écria :

— À la bonne heure, pas un ruban chiffonné ! Sages comme des images ! je m'y attendais. Vous êtes de braves enfants ! Mais c'est assez causé ! Ma petite baronne, vite, en voiture. J'ai fait atteler la grise. Ta mère a ses crises ! Son estomac se noue. Ce n'est rien. Elle a ça tous les quinze jours ! mais enfin elle te réclame.

— Oh ! maman ! s'écria la baronne jouant l'émotion. Si vous saviez comme elle souffre, M. Saint-Giles ! Une martyre ! Adieu, merci encore de tout cœur !

Elle s'esquiva comme une Sylphe.

Le père Rateau, les deux mains sur son ventre, s'écria :

— Un ange !

L'ange s'envolait.

Mauvaise mère

Les crises révolutionnaires ressemblent à des tourbillons.

Elles enveloppent, elles enlacent, elles étreignent et entraînent dans leurs évolutions vertigineuses.

Les cycles révolutionnaires sont régis par les mêmes lois que les cyclones : le centre va, se déplaçant toujours, et toujours il attire à lui tout, tous et toutes.

L'avant-veille, le centre révolutionnaire de Lyon était la maison Leroyer ; ce soir-là, c'était le comité central.

Saint-Giles lui-même, qui avait voulu se soustraire à ce foyer d'attraction, se trouvait rejeté vers lui, et la pâle figure de sœur Adrienne allait lui apparaître et le fasciner.

Tout devait contribuer à rendre émouvante la soirée où Châlier allait faire sa rentrée, impatiemment attendue de ses partisans comme de ses ennemis : de même que sœur Adrienne était aussi et non moins impatiemment attendue par les Compagnons de Jéhu, présents à la séance et mis dans le secret.

Mais sœur Adrienne ne pouvait manquer de venir.

En effet, l'abbé Roubiès avait décidé que Châlier serait tué par elle ce soir-là même.

Dans la matinée, il s'était rendu au couvent des Brotteaux pour y prévenir la supérieure d'avoir à conduire sœur Adrienne à la séance.

Une fois seul avec la supérieure, celle-ci l'avait embrassé et avait demandé :

— Est-ce pour aujourd'hui, enfin ? Sœur Adrienne s'impatiente. Elle est dans un état d'excitation effrayant. Par moments j'ai peur pour sa raison.

— Ma mère, dit l'abbé, c'est pour ce soir… Les Jacobins auront leur martyr et nous le nôtre.

— Comment, le nôtre ?

— Mais, oui… sœur Adrienne ne sortira pas vivante du Club.

— Oh mon Dieu !… s'écria la supérieure, ils la tueront donc ?

— Oui, c'est probable ; s'ils hésitaient, d'autres porteraient les premiers coups.

— Comment ? des hommes à nous.

— Sans doute, dit-il froidement.

Et, sans se préoccuper de la stupeur de sa mère, il continua à lui donner ses instructions.

— Châlier, dit-il, va prononcer un discours effrayant contre la religion ; il le prépare. On l'a entendu ce matin en réciter des fragments. J'ai reçu des notes à ce sujet, et je puis me figurer ce que sera ce document. Il l'a écrit, et nous aurons le manuscrit, de même que le compte-rendu par les logographes (on ne disait pas encore sténographes) ; nous publierons cette épouvantable attaque contre l'Église après le meurtre qui se trouvera justifié aux yeux de Lyon, où la majorité de la ville est encore chrétienne, heureusement. On

approuvera le coup de poignard contre un pareil énergumène ; du reste, sœur Adrienne étant morte, aucun procès n'étant possible, l'auréole du sacrifice, poétisant notre ange de l'assassinat, toute cette affaire tournera pour le mieux.

— Ne pourrait-on pas épargner cette pauvre Adrienne qui est si intéressante ? demanda la supérieure.

— Non ! répondit froidement l'abbé : il faut qu'elle meure pour les besoins de la cause.

L'abbé Roubiès n'était pas homme à faire de grandes phrases creuses pour prouver qu'il avait raison ; il connaissait sa mère et il comprit qu'elle serait lente à admettre la raison d'État ; il attaqua une autre corde :

— Ma mère, dit-il, je pourrais vous prouver que quand on sacrifie cent mille hommes au rétablissement d'un roi et d'une religion, il est puéril de regarder à la vie d'une femme, celle-ci fût-elle aussi intéressante que sœur Adrienne ; mais cette idée générale vous convaincrait difficilement : j'ai des considérations qui vous sont personnelles à vous faire valoir.

Laissant donc cet argument, l'abbé en prit un autre :

— Vous souvient-il, ma mère, demanda-t-il, qu'un jour (J'avais vingt-cinq ans) je vins vous supplier de quitter la vie mondaine ?

— Oui, dit-elle en rougissant.

Il n'eut point l'air d'y prendre garde et demanda encore :

— Vous rappelez-vous que vous avez hésité, ma mère ?

— À mon âge, c'était permis.

— Mais je vous fis une promesse pour vous décider.

— Oui, tu m'as montré une des plus riches abbayes en perspective.

— Et je vous ai juré que vous l'auriez ; vous l'aurez comme j'aurai l'archevêché de Lyon.

— Dieu t'entende, mon fils.

— Dieu m'entendra, ma mère, dit l'abbé en souriant, car j'ai des moyens sûrs de me faire écouter du Pape, son vicaire spirituel, et du roi, son représentant temporel sur cette terre. Il est assez d'usage, après une Restauration, d'oublier les services rendus ; mais, moi, j'ai pris mes précautions.

Avec un sourire ironique :

— J'ai fait mettre en lieu sûr, en Amérique, des pièces si compromettantes, que leur divulgation aurait des conséquences extrêmement graves pour le Saint-Père et pour le régent de France ; aussi, ma mère, croyez-le bien, j'aurai d'emblée mon archevêché. Et vous, si les Jacobins nous débarrassent de sœur Adrienne, vous aurez votre abbaye.

— Mais je ne vois pas qu'Adrienne…

— Vous ne voyez pas qu'Adrienne vous gêne, n'est-ce pas ! Voilà ce que vous voulez dire ?

— Sans doute, elle peut bien avoir une abbaye, et moi une autre.

— Ma mère, vous vous trompez, Adrienne survivante vous éclipse totalement, vous n'êtes plus rien, pas même son ombre ! Quel mérite aurez-vous ?

— Mais…

— Celui d’avoir inspiré le meurtre ! peu de chose ! On fera la remarque que vous auriez aussi bien pu frapper que cette jeune fille.

Haussant les épaules :

— Irez-vous publier que nous avons poussé cette jeune fille au meurtre avec des peines et des soins infinis ?

— Mais enfin, c’est quelque chose cela ! fit la supérieure.

— Moins que rien, pire que rien. Nous endosserions l’odieux du crime et elle en aurait toute la gloire, en ayant eu le péril.

— C’est donc un crime ?

— Eh oui, pour nos adversaires politiques !

— Je comprends, murmura la supérieure.

L’abbé eut l’air de penser que c’était bien heureux. Il reprit :

— Sœur Adrienne morte, tout change. Vous héritez d’elle ! Elle ne vous écrase plus de sa gloire.

Dans son projet de livrer sœur Adrienne aux vengeances des Jacobins, l’abbé était-il mû par le sentiment des intérêts généraux de son parti ou par celui de son intérêt particulier ?

Agissait-il comme royaliste ou comme ambitieux ?

Rien n’autorise à décider que l’un ou l’autre monde l’inspirait.

Cet homme est resté une énigme impénétrable pour les historiens.

Pour sa mère, pas de doute : l'égoïsme seul le guidait.

Quant à lui, on peut s'aventurer à supposer que son esprit était assez vaste pour s'élever jusqu'à la conception du dévouement à une cause, mais que son cœur y ajoutait les âpres convoitises d'un prêtre subalterne, voulant gravir à tout prix les marches du siège archiépiscopal de Lyon.

Toujours est-il que, l'intérêt personnel ayant fait pénétrer la conviction dans l'âme de sa mère, l'abbé lui dit :

— Vous voyez donc bien qu'il faut une martyre.

La supérieure approuva de la tête, mais une crainte lui vint.

— Et si les Jacobins m'écharpaient, fit-elle, saisie tout à coup par cette appréhension.

— Impossible ! dit l'abbé froidement : trente affidés bien armés seront dans le couloir ; ils protégeront votre retraite, et, si elle était compromise, deux bataillons de garde nationale qui feront l'exercice aux flambeaux dans le voisinage (une innovation) seraient lancés à votre secours ! Oh ! mes mesures seront bien prises.

— Enfin, dit-elle épouvantée, je serai néanmoins exposée.

— Si peu ! fit-il dédaigneusement.

— Mais, mon ami, vous risquez mes jours bien facilement, ce me semble j'aimerais mieux me contenter de rester ce que je suis, simple supérieure d'une pauvre communauté.

La lâcheté de sa mère révolta l'abbé.

— Impossible ! dit-il d'un ton sombre.

— Pourquoi ?

— Pour que je sois archevêque, dit-il résolument, il faut d'abord que vous soyez abbesse et vous le serez, ma mère.

— Mais je ne vois pas en quoi cela est nécessaire.

Il eut un geste de mépris écrasant.

— Vous ne voyez pas, ma mère, dit-il, que petite supérieure d'une petite communauté, vous n'êtes guère pour nos ennemis qu'une fille repentie. Petit cœur ! Petit esprit !

Elle pâlit sous l'outrage.

— Un fils, s'écria-t-elle, reprocher à sa mère son passé !

— Croyez-vous donc, demanda-t-il, qu'il ne me soit pas plus pénible qu'à vous de me souvenir ! Ce passé me pèse, m'étouffe, me brûle, me dévore. J'ai tout fait pour me débarrasser de cette tunique de Nessus ; vous avez accepté le rôle de tante : vous me reniez pour votre fils, moi je vous reniais pour ma mère ; mais ce subterfuge qui réussit auprès de la communauté où l'on vous croit ma tante par le sang et ma mère spirituelle, ce mensonge qui réussit pour le vulgaire, ne trompera point les hauts dignitaires de l'Église. Pour eux, vous êtes bien ma mère.

Avec énergie :

— Eh bien, ce passé, il faut qu'il disparaisse sous une fortune éblouissante. Il faut que personne n'ose plus regarder dans votre vie d'autrefois : vous en couvrirez les ombres d'une telle lumière que tous les yeux en seront éblouis.

— En réalité, dit-elle, reculant devant cette perspective parce qu'elle ne voulait pas affronter le péril, tu risques ma

vie au profit de ton ambition. Si je ne meurs pas, tu me fais abbesse parce que tu veux que l'on oublie ce passé dont tu rougis.

— Je n'en rougis pas, n'ayant pas de préjugés, répondit-il. Madeleine repentie est une des plus grandes saintes du ciel. Mais ce sont les autres qui ont des préjugés, ce sont eux qui rougissent. Et je dois compter avec l'opinion. Mais c'est assez parler du passé. Parlons du présent : je vous reproche, ma mère, et vous le reproche amèrement, vous n'aimez pas autant votre fils que sœur Adrienne, pour laquelle vous intercédiez tout à l'heure. Si vous m'aimiez, vous n'hésiteriez pas.

Elle se mit à pleurer.

— Du sentiment ! dit-il. À quoi bon ! Pour un mot.

— Un mot cruel ! fit-elle. Tu m'as traitée de fille repentie.

— Eh ! s'écria-t-il. Si l'on ne veut pas se tromper, il faut appeler les choses par leur nom.

S'adoucissant :

— Vous devriez comprendre, ma mère, dit-il, que de vous rappeler le passé m'est pénible ; mais vous m'y forcez ! Fils d'abbesse, je deviens possible comme archevêque, car votre abbaye fait de vous une princesse de l'Église : vous marchez de pair avec les abbés mitrés et les évêques.

Caressant la vanité qui s'éveillait :

— Cela vaut bien la peine, dit-il, que vous couriez un danger si léger que je qualifie, moi, d'imaginaire.

Puis, sûr qu'elle obéirait :

— Voyons ! dit-il, embrassez-moi ! Essuyez vos yeux ! Je pars. Quand vous serez abbesse, nous rirons bien de l'échauffourée de Lyon au Club Châlier.

Et faisant une fausse sortie :

— À bientôt !

L'abbé, je l'ai dit, était un habile metteur en scène.

Il savait qu'une fausse sortie est un moyen de terminer brusquement et avec avantage une discussion, de constater un succès acquis.

— Allons, ma mère, fit-il, c'est entendu ! à ce soir ! pas de faiblesse ! Vous n'êtes pas en péril ! Embrassez-moi ! Au revoir, vers dix heures !

Elle l'embrassa, mais sans grand enthousiasme et du bout des lèvres.

— Je compte sur vous ! dit-il.

— Oui ! dit-elle.

Elle était fermement résolue, mais elle manquait d'entrain.

Il fit mine de s'en aller et revint sur ses pas.

L'acquiescement de sa mère étant acquis, il revenait pour enfoncer l'une après l'autre ses instructions dans la cervelle de cette femme qu'il savait capable d'aller jusqu'au bout, une fois déterminée.

— Je me résume ! dit-il. Vous conduisez sœur Adrienne à la séance, dans les tribunes où je vous ai conduite plusieurs fois déjà pour vous y accoutumer.

— Bien ! dit-elle.

— Ensuite, vous suivez un de mes hommes, Mazurier, qui passe pour bon Jacobin et qui vous conduit dans le couloir.

— Bien ! fit-elle, encore.

— Aussitôt que sœur Adrienne sera placée parmi les gens qui ont des lettres, des requêtes, des placets à remettre à Châlier, Mazurier vous fera passer derrière les rangs et vous tirerez vers la porte.

Un peu dédaigneusement :

— Le reste ne vous regarde pas.

Puis faisant une dernière recommandation concernant sœur Adrienne :

— Une heure avant de partir, faites prendre à sœur Adrienne un réconfortant, et il souligna le mot, et forcez la dose que vous savez ! Il faut entretenir son exaltation !

Il embrassa sa mère encore une fois, un peu plus tendrement et la quitta en lui disant :

— Du courage !

Une fois dehors, il fronça le sourcil et murmura avec indignation.

— Décidément, elle n'a même pas l'instinct du dévouement maternel.

Il récapitula ses griefs.

— Fils de gentilhomme, se disait-il, j'aurais pu peut-être obtenir la légitimation, elle l'a écœuré, dégoûté d'elle et de moi ; il ne m'a même pas reconnu comme son bâtard.

Ses lèvres contractées par un rictus amer prouvaient combien il souffrait d'avoir manqué cet état civil nobiliaire qui lui eût facilité la carrière ecclésiastique, dans les rangs inférieurs de laquelle il était resté trop longtemps à son gré.

Après cette rancœur, une autre.

— Quelle suite de folies ! dit-il. Au lieu de se cacher, courtisane qui humiliait son fils, elle s'imposait toujours à moi, et je fus fait séminariste avec une mère qui rôtissait le balai.

Avec fureur :

— Elle venait me voir en toilettes tapageuses.

Il serrait les poings avec rage.

— Jeune prêtre, continua-t-il, je la suppliais de faire une fin pour que le scandale de sa vie s'oubliant, je pusse faire mon chemin. Elle s'y refusa jusqu'à cinquante ans, m'immobilisant pendant sept ans dans une cure de campagne, avant que je pusse entrer à l'Oratoire.

Ce temps d'obscurité avait été le plus cruel de sa vie.

— Enfin, continua-t-il, je lui demande de montrer un peu de courage pour mettre l'anneau épiscopal à mon doigt ; elle me refuse et prend peur lâchement. Mais je lui parle de la crosse abbatiale pour elle, j'allume son ambition et elle n'hésite pas.

S'irritant :

— Non, ce n'est pas une mère ! Non, je ne dois rien à cette femme ! Elle m'a conçu dans la luxure ; elle m'a enfanté dans la boue, elle m'a barré les chemins de la vie ; je ne vois plus en elle qu'une étrangère.

Avec résolution :

— Non, elle ne sera jamais abbesse ! Et le jour où elle deviendra un obstacle, je supprimerai l'obstacle en l'envoyant comme supérieure dans un couvent colonial.

Souriant :

— Mais enfin, l'espoir de la crosse abbatiale va lui donner assez d'énergie pour conduire sœur Adrienne au Club. C'est tout ce que je veux d'elle pour le moment. Après… comme après…

Soupirant :

— Heureux ceux qui sont aimés par leurs mères ! Leur cœur n'est pas fermé comme le mien à toute tendresse, à tout amour.

Il poussa un soupir.

Une rentrée – Aspect de la salle

En prenant la séance comme prétexte à donner à sa mère pour justifier une sortie qu'elle devait trouver prématurée, Saint-Giles n'avait pas mal choisi car, nous le savons, à cette séance, Châlier devait parler pour la première fois depuis son aventure.

Tout Lyon attachait une grande importance à ce que dirait Châlier en telle circonstance.

Cette séance mémorable s'ouvrit à neuf heures du soir.

Dans la salle, il y avait un millier de personnes.

Dehors, beaucoup de Jacobins n'avaient pu trouver place.

La foule était houleuse et mêlée.

À l'intérieur, où cependant l'on n'entrait qu'avec des cartes, un œil exercé aurait été étonné de voir nombre de figures très fines surmontant des Carmagnoles.

Dans les tribunes, au milieu d'un groupe de ces Jacobins à mains blanches, deux femmes : l'une, la supérieure du couvent, l'autre, sœur Adrienne.

Toutes deux tricotaient comme leurs voisines.

À Lyon, où l'on n'aime pas être en retard sur Paris et où l'on est souvent en avance sur la capitale, les Jacobins avaient imposé aux femmes qui assistaient à leurs séances,

une sorte d'impôt : on distribuait de la laine et elles tricotaient des bas pour les soldats.

Du reste, grand bruit de voix dans la salle, car le Tout-Lyon était là, le Lyon républicain comme le Lyon royaliste : mais les hommes de ce dernier parti étaient déguisés : les moins connus s'étaient contentés d'endosser la blouse et la carmagnole ; les autres s'étaient ingéniés à trouver des travestissements sûrs.

L'abbé Roubiès, sous un déguisement de petite vieille, la baronne, grimée en galopin des rues, criaient tous deux et vendaient des journaux ; d'autres que nous ne nommerons pas pour éviter des énumérations fastidieuses, tous les personnages importants de ce drame enfin et beaucoup d'autres assistaient à cette rentrée de Châlier, empruntant aux basses classes leurs vêtements et leurs coiffures pour ne pas être reconnus.

Étienne, en Auvergnat, était très réussi, mais il constatait avec désespoir que la baronne ne regardait que Saint-Giles.

À chaque instant celui-ci s'en approchait sous prétexte de lui vendre ses journaux ; mais Saint-Giles ne faisait point attention à ce moutard.

Avec son coup d'œil d'artiste, il avait remarqué sœur Adrienne aux tribunes et son regard ne la quittait plus, ce qui semblait agacer beaucoup la baronne.

Elle tournait autour de l'artiste avec tant d'insistance qu'elle risquait de se faire reconnaître, mais lui, tirant son carnet, s'était mis à faire un croquis de sœur Adrienne et il le poussait au portrait autant qu'il pouvait.

Il demandait à ses voisins :

— Qui est donc cette citoyenne, là-haut, près de cette vieille ?

— Connais pas… ! répondit-on.

Comme, dans une foule, rares sont les artistes capables de deviner une beauté merveilleuse sous les traits émaciés et contractés d'une sœur Adrienne, il en résultait que celle-ci n'attirait pas les regards de la masse.

Mais des voix murmurèrent :

— Le voilà ! Le voilà !

C'était Châlier qui entrait.

À sa vue, la salle tout entière se leva et le salua par des bravos enthousiastes.

Les royalistes surtout se montraient frénétiques. Le mot était donné pour que Châlier, se croyant vigoureusement appuyé, eût beaucoup d'audace et d'élan.

L'abbé Roubiès avait, de plus, calculé qu'il ne fallait exciter aucun soupçon, par conséquent il avait envoyé la consigne suivante à tous les groupes : « Hurler avec les loups ».

C'était laconique et pittoresque.

En conséquence, Châlier prit possession de la tribune au milieu d'un orage de vivats, de trépignements et d'applaudissements.

Le tribun leva la main ; il se fit un grand silence.

Pour s'imaginer ce que fut cette séance où Châlier devait être assassiné, il faut que le lecteur se rende compte de ce

que fut ce fameux Club des Jacobins lyonnais qui tenait correspondance avec vingt départements.

Les séances de ce club de 1793 étaient un mélange de folie et d'héroïsme, de conceptions grandioses et d'utopies irréalistes, de purs dévouements et de louches ambitions, de propositions burlesques et de sublime éloquence.

Le même homme pouvait être, le même soir, ridicule et logique, au-dessous de tout comme orateur, et se relever tout à coup à des hauteurs prodigieuses.

Cette salle des Jacobins, très simple, prenait, à de certaines heures, un caractère imposant quand le public était soulevé par un beau mouvement.

Châlier surtout exerçait une grande action sur la foule et sur les esprits simples.

Mais si certains orateurs excitaient les passions et déchaînaient les colères, il arrivait que les divagations de certains fanatiques, débitées en mauvais style et en mauvais français justifiaient les rires des curieux venus là pour s'amuser.

Malheureusement, il fallait étouffer les éclats de son hilarité dans son mouchoir, parce que la majorité de la salle « s'emballait », même sur les propositions les plus sottes, pourvu qu'elles eussent l'air d'avoir pour but le bonheur du peuple.

Les ignorants, remplis d'une foi aveugle, de moutons devenaient tigres, quand on se moquait d'eux et des fous auxquels ils croyaient.

Il y avait donc au Club des types de tribuns qui faisaient la joie des loustics mais ceux-ci ne s'en amusaient qu'en sourdine.

En revanche, le Club avait des orateurs de talent, qui développaient avec une sauvage énergie les théories sanguinaires dont s'épouvantait la bourgeoisie, car ces théories soulevaient des tempêtes de convoitises dans le cœur des pauvres.

On ne saurait nier que l'idéal des Jacobins et même des Hébertistes qui allaient plus loin encore, n'ait été l'amélioration du sort du plus grand nombre.

C'était le secret du succès de ceux qui prêchaient la doctrine.

Et comme la terre accaparée par la noblesse, comme le capital accumulé par la bourgeoisie se trouvaient mal répartis, le peuple qui le sentait acceptait aveuglément les remèdes empiriques que lui proposaient les charlatans ou les utopistes de bonne foi.

C'est ainsi qu'il applaudissait Cusset, nommé représentant à la Convention, lorsqu'il prêchait publiquement les dogmes de la loi agraire.

« Le temps est venu, disait-il, où doit s'accomplir cette prophétie : les riches seront dépouillés et les pauvres enrichis. »

Carpan était aussi encouragé par les bravos, quand il formulait ainsi son système :

— Si le peuple manque de pain, qu'il profite du droit de sa misère pour s'emparer du bien des riches.

Mais le plus écouté de tous était Châlier : il terrifiait les royalistes et fanatisait les républicains.

Ceux qui étaient venus pour rire, se moquer, conspuer, après l'avoir entendu, sortaient épouvantés, la terreur dans l'âme, en maudissant la Révolution.

D'autres, entrés royalistes, s'en allaient républicains.

Les historiens les plus prévenus contre Châlier constatent son éloquence extraordinaire, marquée au coin du mysticisme et inspirée par la Bible.

Lamartine, dans son livre des Girondins, où il est l'adversaire des Jacobins, où il rapetisse leurs hommes et les calomnie souvent, Lamartine qui a pris parti contre Châlier avec une partialité visible, n'en a pas moins tracé de lui un portrait qui grandit singulièrement le tribun, malgré le désir évident de le stigmatiser.

Il écrivait des lettres dont les mouvements biaisés et incohérents affectent les soubresauts, les inspirations des oracles bibliques.

« Si j'étais Dieu, écrivait-il, je remuerais les montagnes, les étoiles, les empires, je renverserais la nature pour la renouveler. »

La destinée de Châlier, avortée dans le bien comme dans le crime, était toute dans ces premiers jets de son âme. La folie n'est que l'avortement d'une pensée forte mais impuissante parce qu'elle n'a pas été conçue et gouvernée par la raison.

Il avait fondé à Lyon le Club central, foyer ardent entretenu de son souffle et agité nuit et jour de sa parole.

Ses discours, tour à tour bouffons et mystiques frappèrent le peuple. Rien n'était raisonné, tout était lyrique dans son éloquence. Son idéal était évidemment le rôle de ces faux prophètes d'Israël, serviteurs de Jéhovah et égorgeurs d'hommes.

Après avoir lu ce portrait de Châlier par un grand poète, on peut se figurer l'orateur, son éloquence passionnée, la fascination qu'il exerçait et la toute puissance de sa parole que sœur Adrienne allait entendre.

Adrienne avait, en quelque sorte, reçu une préparation spirituelle qui la prédisposait à être plus sensible que personne à cette parole entraînante de Châlier.

Châlier avait une haute et vaste intelligence, un idéal merveilleux des destinées humaines, une chaleur de persuasion puisée dans un immense amour du peuple et le coup de fouet de la honte subie.

Il eut l'occasion de débuter par un exorde dont la baronne lui fournit le thème.

Elle était femme et jalouse, aveuglément jalouse par échappées, jalouse à risquer sa tête.

Certes, reconnue ce soir-là, elle aurait été défendue : mais quelle imprudence à elle de faire engager pour elle un combat prématuré !

Qui sait même si l'abbé Roubiès ne l'eût pas sacrifiée ?

Aurait-il donné le signal d'une lutte pour l'arracher aux mains des Jacobins, si leurs, carmagnoles l'avaient arrêtée ?

Toujours est-il que depuis l'arrivée de Saint-Giles, la baronne évidemment le surveillait et trouvait très mauvais qu'il s'occupât de sœur Adrienne au point de faire son portrait.

Au moment où Châlier montait à la tribune, à l'instant même où il allait parler, Saint-Giles crayonnait encore, crayonnait toujours.

Il semblait fasciné par la beauté superbe de sœur Adrienne que la baronne devinait très bien sous l'émaciement des traits.

N'y tenant plus, elle se rapprocha de Saint-Giles, ne prévoyant pas elle-même ce qu'elle allait faire, mais allant à lui invinciblement, poussée par la jalousie.

Elle se glissait comme son métier de vendeur lui en donnait le droit d'usage entre les rangées des bancs.

Arrivée derrière Saint-Giles, elle regarda le croquis et elle éprouva un mouvement de colère ; l'artiste avait reproduit sœur Adrienne, non telle qu'elle était, mais telle qu'il la voyait avec l'illumination du talent.

La baronne ne put comprimer un mouvement nerveux que toutes les femmes comprendront, et elle pinça Saint-Giles jusqu'au sang.

Il poussa un cri, se retourna vivement et l'on entendit le bruit d'une claque sur la joue de la baronne.

La salle entière protesta.

Saint-Giles n'était pas homme à rester sous le coup d'une réprobation imméritée, sans protester courageusement.

Il se leva et cria d'une voix tonnante :

— Citoyens, vous ne pouvez pas me blâmer sans m'entendre.

Les royalistes qui n'aimaient pas beaucoup Saint-Giles, auraient volontiers continué à crier, mais sa parole vibrante dominait tous les bruits.

Puis la curiosité tenait tout le monde et chacun voulait savoir la raison du soufflet donné.

Saint-Giles reprit :

— J'ai donné à ce gamin une gifle un peu forte peut-être, mais je me suis laissé emporter par un mouvement de colère bien légitime.

« Ce crieur de journaux m'a pincé bêtement, sans motif et jusqu'au sang. »

Il y eut un moment d'étonnement, mais la baronne sur laquelle tous les yeux étaient fixés, avait abaissé sur son front son bonnet phrygien ; elle répondit en imitant les hoquets d'un galopin qui sanglote.

— Je l'ai pincé, parce que… il… il… n'écoutait pas le… le… discours du citoyen Châlier qui allait com… commencer à parler.

Les jacobins trouvant très irrévérencieux que l'on ne prêtât point attention à leur idole, crièrent bravo.

Saint-Giles voulut se défendre et dit :

— Je rendais service à la République en faisant mon métier. Je dessinais.

La voix de la baronne riposta aigrement.

— Il… il… s'amusait à faire le… le… portrait d'une jolie citoyenne.

Saint-Giles se sentit écrasé par la vérité : la salle, du reste, lui criait d'un air farouche :

— Assis ! assis !

Les femmes laides, sûres que ce n'était pas elles qu'il croquait, prenaient des airs indignés.

Les hommes d'esprit riaient : les imbéciles semblaient prêts à se fâcher.

Devant ces dispositions, Saint-Giles haussa les épaules et prit le parti de se rasseoir, plein du mépris, du reste, pour ses concitoyens.

Mais il n'en avait pas fini avec la vindicte publique.

La baronne, sûre qu'il ne recommencerait pas le portrait, s'était éclipsée comme une souris.

En vain Saint-Giles chercha-t-il son croquis ; elle l'avait enlevé.

Non seulement Saint-Giles ne retrouva point son dessin, mais il eut à subir les mauvais regards et les grognements des nombreux niais qui se trouvaient dans la salle : cette colère contre le caricaturiste était soulevée par l'exorde de Châlier qui, dès son début, saisit l'occasion de cet incident pour entamer son discours.

Il se porta garant du civisme de Saint-Giles et de « ses vertus » ; on parlait ainsi en ces temps-là.

Mais, ce témoignage rendu, il stigmatisa l'emploi de la force contre les faibles.

Si bien qu'il y eut des trépignements contre Saint-Giles, qui comprit ce soir là que la popularité d'un homme tient à bien peu de choses.

Châlier repêcha Saint-Giles en disant que son mouvement de vivacité ne pouvait pas faire oublier ses services, mais que la légitime réprobation de toute une salle prouvait que le cœur du peuple était généreux.

Saint-Giles goûtait fort peu ces habiletés oratoires de Châlier et il allait risquer un éclat lorsque l'orateur tourna brusquement sur un autre sujet.

— Oui, s'écria-t-il, le peuple a l'âme compatissante pour l'opprimé et il a souffert quand il m'a vu, moi, son tribun, victime des vengeances d'une milice brutale.

Il continua sur ce ton et la salle éclata en transports d'amour pour Châlier, de haine pour ses ennemis.

L'incident « Saint-Giles » fut oublié.

Châlier, après avoir exploité en sa faveur le mouvement de pitié instinctive pour les persécutés, qui est un instinct des masses, lança son grand discours qui était un réquisitoire contre les prêtres.

Car il ne s'était point trompé sur la main qui l'avait frappé ; il avait reconnu celle des prêtres et les désignait à la fureur du peuple.

On lui avait promis l'appui de l'armée des Alpes, ses bataillons de Carmagnoles étaient déjà triplés, il ne pouvait croire que les bourgeois de Lyon oseraient, dans ces condi-

tions, se lancer dans une révolte contre les représentants en mission qui, de l'armée, allaient revenir à Lyon.

Il prépara le peuple au massacre contre les prêtres et les nobles et il eût l'audace de s'écrier :

— Le grand jour de la vengeance arrive. Cinq cents têtes sont parmi vous qui méritent le même sort que celle du tyran (Louis XVI). Je vous en donnerai la liste, vous n'aurez qu'à frapper.

« Louis Blanc ».

Et, pour enflammer l'auditoire, il raconta le long martyre de l'humanité emprisonnée, volée, dépouillée, violée, tourmentée, brûlée, exterminée par les prêtres ministres de la religion du Christ.

Il raconta les horreurs de la persécution dirigée contre les Ariens, les massacres des Vaudois, le bûcher de Jean Huss, les guerres de religion, les abominations des dragonnades et les sanglants mystères de l'inquisition.

Il avait le don des expositions rapides, mouvementées, pleines de couleur et d'images saisissantes : il portait la conviction dans l'esprit par la lumière et la faisait pénétrer dans le cœur par la flamme.

Sœur Adrienne écoutait frémissante mais étonnée de ces accusations contre cette religion qu'elle croyait toute de bonté et de charité.

Un moment, elle se leva comme pour protester, mais Châlier la vit debout et, la couvrant de ses regards, il eut comme un pressentiment, car il l'apostropha avec une superbe véhémence.

— Femme, lui dit-il, tu doutes peut-être que l'on ait pu commettre tant de crimes au nom du Christ qui ne fut pas un Dieu mais un des grands tribuns de l'humanité. Écoute donc la voix de l'histoire.

La supérieure qui se sentit prise de peur, força sœur Adrienne à se rasseoir, mais Châlier ne la quitta plus du regard ; il avait deviné l'état mental de la jeune fille ; il soupçonna même son fanatisme ; il voulut la convaincre.

Et il entassa les preuves avec une abondance qui accablait toute résistance loyale.

Puis, enveloppant sœur Adrienne du rayonnement de ce feu sacré qui était en lui et qui s'échappait par torrents d'effluves, il fit revivre le passé comme par une évocation magique.

Sœur Adrienne sentit qu'il ne parlait que pour elle ; il semblait avoir oublié la foule ; celle-ci, s'oubliant elle-même, se tourna tout entière vers cette jeune fille qui s'était lentement levée et qui écoutait livide, les lèvres blêmissantes.

De temps à autre, elle murmurait d'une voix entrecoupée :

— Il ment ! il doit mentir !

La supérieure toussait alors et, tirant Adrienne par la jupe, elle essayait de la ramener au calme.

Mais elle restait insensible à ces sollicitations muettes.

L'abbé Roubiès suivait les péripéties de cette scène avec une attention extrême et il déplorait l'imprudence de sœur Adrienne.

Il se pencha à l'oreille d'Étienne et lui dit :

— Pourvu que, dans son indignation, elle ne fasse pas un éclat trop tôt ! Sa surexcitation confine à la folie. Là est le danger.

Et il donnait à tous les diables la supérieure qui aurait dû forcer Adrienne à se rasseoir…

— Enfin, dit-il, si Châlier va jusqu'au bout sans qu'elle proteste et l'insulte, il croira peut-être l'avoir convertie à la République quand il la recevra dans le couloir.

Peu à peu les mouvements de lèvres convulsifs de la jeune fille s'étaient calmés, sa bouche s'était raidie, elle ne prononçait plus un seul mot.

Quant à Châlier, il se surpassait dans la péroraison de son discours.

Il avait saisi un crucifix et, le montrant à la foule, il s'écria :

— Je vous ai dit ce qu'était le grand patriote juif, l'homme inspiré qui venait prêcher au monde la Liberté, l'Égalité, la Fraternité. Je salue respectueusement la mémoire de celui qui fut un sublime sans-culotte. Mais je maudis les prêtres pharisiens qui ont mis cet homme de bien sur la croix ; je maudis les apôtres imbéciles ou ambitieux qui du grand philosophe supplicié ont fait un Dieu dont voici l'image odieuse, au nom de laquelle on a tyrannisé le monde depuis dix-huit cents ans.

Il montrait le crucifix.

— Oui, répéta-t-il, gloire à Jésus qui aima les pauvres et mourut pour avoir prêché au peuple juif les grands principes

que notre Révolution vient de faire triompher Mais, malédiction sur l'idole, honte au crucifix, emblème de notre esclavage.

« Et, dit Lamartine, racontant cette séance, il prit dans ses mains l'image du Christ.

— Ce n'est pas assez, s'écria-t-il, d'avoir fait périr le tyran des corps (Louis XVI), il faut que le tyran des âmes soit détrôné.

Et brisant l'image du crucifix, il en foula sous ses pieds les débris ».

Lamartine, l'Hymne des Girondins.

Beaucoup de Jacobins avaient encore des sentiments religieux ; le lourd manteau de la superstition pesait sur les esprits ; il y eut dans la salle un moment de stupeur.

Mais, tout à coup, sœur Adrienne poussa un grand cri et l'on vit briller entre ses mains le long couteau catalan dont son bras avait été armé par dom Saluste.

Cette lame étincelante aux mains de cette pâle jeune fille semblable à un spectre, fit courir un frisson dans la salle.

Lorsque l'abbé Roubiès vit sœur Adrienne tendant vers Châlier son arme dont le miroitement des lumières faisait jaillir des étincelles, il dit à Étienne :

— Voilà ce que je craignais : elle le menace trop tôt, elle ne pourra plus le frapper tout à l'heure ; c'est une mauvaise affaire.

Étienne secoua la tête d'un air entendu et dit en manière d'écho :

— Très mauvaise !

Dans la salle, une rumeur sourde grandissait et allait éclater, lorsque sœur Adrienne s'écria, s'adressant à Châlier :

— Monsieur, faites taire ce peuple et ordonnez-lui de m'écouter.

Le mot monsieur allait soulever des tempêtes si Châlier n'eut levé la main et imposé le silence.

Une ardente curiosité s'était emparée de la foule.

Que voulait cette jeune fille étrange ?

Que signifiait son poignard ?

Qu'avait-elle à dire ?

Châlier montrait un grand calme.

— Parle, citoyenne, dit-il, nous écoutons. Et à tous ceux qui l'entouraient : – Quoique dise, quoique fasse contre moi cette femme, qu'on la laisse sortir en paix.

Sœur Adrienne reprit d'une voix très douce :

— Monsieur, j'étais venue ici pour vous assassiner ! Je croyais faire un acte de justice, je me trompais ! Votre « sermon » (textuel) m'a éclairée. Vous êtes le Christ de Lyon et je vous ai vu passer, montant à votre calvaire. Je vous haïssais alors, aujourd'hui je donnerais ma vie pour sauver la vôtre !

Une tempête d'applaudissements monta de la salle et se prolongea dans les tribunes en roulements pareils au bruit du tonnerre ; sous l'explosion de l'enthousiasme d'une foule en délire, sœur Adrienne inclina la tête et s'évanouit.

Pendant que l'on s'empressait autour d'elle, que, sur l'ordre de Châlier on la transportait dans une salle où des femmes et un médecin lui donnaient leurs soins, il se produisit dans la salle un mouvement assez extraordinaire : on voyait des groupes quitter précipitamment leurs bancs et sortir.

Presque aussitôt ils étaient remplacés par des gens venus du dehors.

Ceux qui s'en allaient étaient des royalistes.

Pour eux, la partie était perdue ; ils redoutaient maintenant d'être reconnus et écharpés sur place.

Ceux qui rentraient étaient des Jacobins enchantés de pouvoir enfin pénétrer dans l'enceinte.

On mettait les nouveaux venus au courant de ce qui s'était passé et l'on commentait l'évènement.

Châlier, prévenu que sœur Adrienne avait repris connaissance, s'était rendu près d'elle.

Elle lui avait rapidement raconté tout ce qui s'était passé et comment on l'avait poussée à l'assassinat.

Dans la situation d'esprit où elle se trouvait, son cerveau, arrivé à un degré de surexcitation inouïe, jouissait d'une lucidité et d'une pénétration extraordinaire ; une fois illuminée par la vérité, cette intelligence avait démêlé avec une rapidité de conception étonnante toute la trame de l'abbé Roubiès : elle la dévoilait à Châlier et ne cessait de lui répéter :

— Prenez garde à vous ! Votre mort est résolue.

Peu à peu, cependant, les discours de sœur Adrienne se perdirent dans le vague et elle tomba dans l'état extatique, qu'une réaction cataleptique suivait toujours de très près.

Tout à coup, Châlier, qui n'était jamais à court d'idées, venait d'en trouver une ; elle était un peu théâtrale, mais elle ne manquait point de grandeur.

— Combien de temps cette crise va-t-elle durer ? demanda-t-il.

— Mettons une heure, dit le médecin.

— Docteur, mon bel ami, que l'on prépare tout pour conduire cette pauvre fille à l'asile que l'hospitalité républicaine va lui offrir.

— Lequel ?

— Le plus magnifique que l'on puisse trouver dans Lyon. Si tu peux quitter la malade, viens et tu m'entendras émettre une proposition digne de l'antiquité.

Le docteur, qui savait ne rien pouvoir pour abréger la crise, laissa sœur Adrienne aux mains de deux femmes qu'il constitua ses gardes-malades, et il suivit Châlier, curieux de connaître son idée.

On attendait l'orateur à la tribune : on l'y demandait ; il était impossible qu'il n'y remontât point après cet incident dramatique.

Il y reparut triomphant et y fut accablé par les transports des Jacobins qui avaient fait venir des fleurs, des couronnes, et qui les lui jetaient.

Châlier n'eût point été un homme d'État s'il n'avait pas abusé de la situation, en l'exploitant à son profit.

Il n'y manqua pas.

Il raconta avec une verve originale et chaleureuse, en brodant éloquemment sur le thème, ce que sœur Adrienne lui avait révélé.

Naturellement, il se posa en martyr du peuple et s'appuya sur les dangers qu'il avait courus pour prouver que les royalistes ne reculeraient plus devant rien et qu'il fallait combattre pour en finir.

Puis, quand il eut galvanisé la salle, il l'apitoya sur le sort de cette pauvre jeune fille convertie à la République par la magie de sa parole ; il ne se décernait bien entendu ce brevet d'éloquence qu'en termes modestes.

Puis, célébrant les beautés de ce grand caractère de femme qui venait de s'affirmer si noble, il s'écria :

— Citoyens,

« C'est une âme fière et loyale que celle de cette jeune fille.

« Elle est digne de l'amour d'un bon citoyen, celle qui s'est révélée devant vous, assez vaillante pour tuer celui qu'on lui avait dépeint comme un monstre : assez sincère pour avouer devant tout un peuple le crime qu'elle allait commettre de bonne fois ; assez stoïque pour n'écouter que son cœur et proclamer la vérité sur une abominable conspiration, dont les auteurs vont la poursuivre de leur haine.

« Cette jeune fille n'a personne au monde pour la recueillir.

« Il lui faut un foyer.

« Personne que moi, voué hélas à une mort prochaine et inévitable pour la protéger.

« Il lui faut un mari.

« Ce soir donnons-lui le foyer, demain, un chaste amour, donnons lui un mari.

« Citoyens,

« Faisons quelque chose de grand : décrétons que la femme de Lyon la plus vertueuse, proclamée telle ici même, aura comme étant la plus digne, l'honneur d'adopter cette orpheline que lui confient les Jacobins de Lyon.

« Citoyens, vous allez voter, que chacun inscrive son nom sur un bulletin et l'on comptera les voix.

« Jamais pareil hommage en aucun temps, en aucun lieu, n'aura été rendu à une citoyenne. »

Un homme se leva, arrêtant l'explosion des bravos par un geste.

C'était Saint-Giles.

— Citoyens, dit-il, je pose hardiment et fièrement la candidature de ma mère que vous ne voyez jamais à vos séances parce qu'elle élève cinq orphelins pour la patrie.

Châlier ne s'attendait pas à trouver quelqu'un de plus grand que lui.

Les acclamations de la salle lui prouvèrent que trouver l'idée c'était bien, mais que s'en emparer c'était mieux.

Ce fils si sûr de la vertu de sa mère enlevait tous les suffrages du peuple et la sympathie de la foule allait à lui avec un irrésistible élan.

Nous l'avons dit, Châlier avait les faiblesses communes à la plupart des tribuns du peuple et à presque tous les orateurs.

Il était ombrageux pour sa popularité.

Le triomphe de Saint-Giles ne laissa point que de l'offusquer.

Il lui parut que l'artiste lui escamotait assez indélicatement la gloire d'avoir trouvé une idée digne de l'antiquité.

Il écoutait avec un sourire amer ce bruit des bravos et dit au docteur :

— Vraiment le peuple a des distractions incroyables. Tout à l'heure, il blâmait la légèreté de Saint-Giles quand celui-ci n'écoutait pas la plus sérieuse discussion (il voulait dire : mon discours) La brutalité de ce jeune homme frappant un enfant avait révolté la sensibilité de la foule ; la voilà maintenant qui le porte aux nues.

— Pas lui, dit le docteur, mais sa mère qui le mérite !

— Sans doute, la mère est une bonne citoyenne, reprit Châlier les lèvres pincées. Mais vois donc, citoyen, comme le fils tranche du maître. Le voilà qui rédige lui-même la proposition concernant sa mère et la jeune fille ; il change les termes de mon projet : il y introduit pour ma protégée le titre de « pupille de la République ».

— C'est un mot assez bien trouvé ! dit le docteur.

— Soit ! Mais, par convenance, il aurait dû en référer à moi, auteur et rédacteur du projet.

En ce moment, Châlier se sentit tirer par la basque de son habit et il se retourna. Il vit le petit crieur que Saint-Giles avait calotté.

Le petit bonhomme lui faisait mystérieusement signe de se taire et de le suivre. Châlier devina un allié dans ce garçon qu'il reconnut.

— Pardon, citoyen, dit-il au docteur. Je reviens dans un instant.

Et il sortit à la suite de la baronne.

Perfidie de femme

C'était bien en effet un secours qui arrivait à Châlier.

La baronne montrait bien quelque peu trop d'audace en venant ainsi s'adresser à Châlier, même sous un déguisement : mais, outre l'insouciance inouïe avec laquelle Mme de Quercy joua mille fois sa tête pendant la Révolution, outre ce courage joyeux et narquois qui faisait le fond de sa nature, elle ne risquait pas dans cette circonstance autant qu'on aurait pu le penser.

Non loin de là, à la lueur des torches, trois bataillons bourgeois faisaient l'exercice sous la direction de ces instructeurs suisses qui avaient été envoyés par les soins du comte d'Artois.

Étienne, admirable en Auvergnat, car c'était Mme Adolphe qui l'avait habillé, Étienne était de planton à la porte, prêt à faire appel aux gardes nationaux et à sauver la baronne, s'il en était besoin.

Du reste, celle-ci comptait sur sa façon merveilleuse de se grimer.

On aurait pu courir tous les faubourgs de Lyon pour trouver un gamin du ruisseau mieux réussi : elle imitait même l'inimitable accent de la Guillotière.

Châlier, en voyant cette tignasse frisée, ébouriffée, ce masque malin sur lequel tombaient jusqu'à la moitié du nez des crépons de cheveux emmêlés à défier le peigne de Charles, ex-coiffeur à la mode qui s'était donné le genre

d'émigrer, Châlier, tout à son idée du reste, n'eût jamais soupçonné une émigrée, une ci-devant, dans ce moutard qui lui parlait le jargon tramant de la Guillotière.

Ce don des langues, des argots, de l'accent, du geste, la baronne le devait à un talent de comédienne, inné en elle ; elle était grande dame et cabotine.

Elle avait obtenu sur le théâtre de Marie-Antoinette, à Versailles, des succès à rendre jalouses les comédiennes ordinaires de sa Majesté.

Châlier suivit donc ce gamin, sans se douter de rien, sinon que, rancuneux du soufflet reçu, il allait lui donner une arme contre Saint-Giles.

Il ne se trompait point.

La baronne l'emmena dans un couloir, à l'écart.

Là, se plantant devant Châlier, elle lui dit :

— Citoyen ! tu es un homme ! tu m'as revengé contre ce grand butor de Saint-Giles qui, au fond, n'est qu'un muscadin : ça peut se voir à son habit. Il pue le musc comme une cateau, et il se paie des breloques comme un « beau fils de la place Bellecour ». C'est « une culotte de soie ». Il en porte une, du reste. On peut la voir et la toucher.

— C'est pourtant vrai ! Il est paré comme une châsse ! dit Châlier, incapable d'admettre qu'un artiste se laissât emporter par son goût de la recherche et de l'élégance en dehors des habitudes d'austérité que l'on affectait en ces temps là, dans les manières et la mise parmi les républicains.

— Un prince, quoi ! fit la baronne.

— Et ambitieux ! ajouta Châlier disposé à prêter beaucoup d'intentions malsaines à Saint-Giles dont le caractère railleur et indépendant l'avait souvent heurté.

— Et toi, citoyen, tu le laisses faire ! Tu lui permets de te couper l'herbe sous le pied ! Il t'a pris ton idée et il te prend ta protégée pour en faire sa maîtresse, car il l'aime.

— Qu'en sais-tu ? demanda Châlier qui avait tressailli.

Il eût voulu donner à sa pupille un mari de sa main et il n'eût pas choisi Saint-Giles dans la situation où il se trouvaient l'un vis-à-vis de l'autre.

Le cœur humain est ainsi fait que Châlier, très attaché à la Pie, sa gouvernante, incapable de songer à épouser cette très jeune fille, n'en éprouvait pas moins un sentiment de jalousie contre Saint-Giles.

De là cette question jaillissant brusquement de ses lèvres :

— Qu'en sais-tu ?

— J'en suis sûr ! dit la baronne. Et en voilà la preuve.

Elle montra à Châlier le portrait au crayon que Saint-Giles avait fait de sœur Adrienne et qu'elle lui avait si prestement enlevé.

— Voilà, citoyen, dit-elle, à quoi Saint-Giles s'occupait quand je l'ai pincé, parce que vois-tu, citoyen, tu es pour moi comme qui dirait le bon Dieu du peuple et ça me faisait bouillir le sang de voir un grand gueusard de garçon s'occuper à tirer des portraits de femmes pendant que tu prêchais la République.

— Je le démasquerai ! dit Châlier.

— Oui ! Entre quatre-z-yeux ! insinua la baronne. Faut laver le linge sale de la République en famille. On peut bien lui dire ses vérités devant deux ou trois amis à ce musqué et lui défendre d'aller chez sa mère tant que la petite y sera. Comme il s'engage bientôt volontaire, à ce qu'il dit, ce sera l'affaire de quelques jours pour lui ; il mangera en ville, et, les nuits, il courra les bastringues. Ça ne le changera pas.

— Ah ! fit Châlier, il est débauché.

— Parbleu ! On ne voit que lui, la nuit par les rues.

L'accusation présentait un certain caractère de vraisemblance ; comme tous les artistes, Saint-Giles était très irrégulier et passablement noctambule.

En ce moment, il se produisit un grand tumulte dans la salle.

Tant d'orages s'étaient si souvent déchaînés dans cette salle que Châlier ne s'émut point de ce bruit ; il suffirait d'une interruption malencontreuse pour soulever un ouragan de protestation.

— Ainsi, demanda Châlier, revenant à Saint-Giles, il court la prétentaine le nuit ?

— Toujours en noce, dit la baronne. Demande lui donc, citoyen, d'où il sortait quand il a rencontré cette ci-devant qu'il a délivrée sur le quai de l'Archevêché ?

— Tiens ! Tiens ! fit Châlier.

La baronne, en excitant les soupçons du tribun, avait, on le verra, un double but. Elle pensa qu'elle en avait dit assez.

Cependant Châlier, revenant à une première idée, murmura :

— J'ai bien envie de l'accabler devant le peuple.

— Citoyen, prends garde ! Le peuple ne te croirait peut-être pas, dit la baronne qui ne voulait point laisser donner cette tournure à l'affaire. Saint-Giles se justifierait peut-être en mentant et la foule est pour lui en ce moment. Tandis qu'entre quatre-z-yeux… tu pourras lui demander des nouvelles du père Martin.

— Ah ! Ah !

— Lui parler du rendez-vous qu'il y a ce soir.

— Oh ! Oh !

— Le mettre au défi d'y aller.

— Eh ! Eh !

— Et il n'osera pas mentir, dire non, renier la vérité.

— Sois tranquille, mon ami, je le forcerai bien de convenir des faits, mais comment sais-tu tout cela ?

— Citoyen, un vendeur de journaux, c'est comme le ci-devant bon-dieu du catéchisme, il voit tout, sait tout, est présent partout.

Châlier se mit à rire.

La baronne reprit :

— Je me glisse, je me faufile, je m'introduis, j'écoute, j'entends, je retiens tout. On ne se défie pas plus du petit vendeur de journaux qui passe que du moucheron qui vole.

— Ah, mon ami, dit Châlier, si tu voulais, quels services tu pourrais rendre à la République…

La baronne fit un geste vif de gamin outré et protesta :

— Compris ! Mouchard ! Voilà ce que tu me demandes !… Veux pas ! Si Saint-Giles ne m'avait pas battu, je n'aurais rien dit sur son compte. Mais il m'a battu, ce grand chien braque ! Eh bien je serai sa puce. Surtout, défie le d'aller à ce rendez-vous ? Il ira par vantardise et s'il y va, je te le ferai savoir.

— C'est convenu. As-tu par hasard besoin d'argent ?

— Moi ! Je gagne trop ! Mais je verse mon surplus aux dons nationaux.

— Brave cœur ! dit Châlier attendri et… roulé.

Mais l'orage continuait dans la salle.

— Que diable se passe-t-il là-bas ? fit Châlier.

— Vas z'y voir, citoyen ! dit la baronne.

Il s'éloigna.

Elle le regarda s'en allant, puis elle eut sur les lèvres le sourire charmant de la femme qui triomphe d'un homme.

— Encore un, fit-elle que je mènerais où je voudrais si je voulais le conduire, au lieu de le pousser… Le malheureux !

Elle poussait à l'échafaud.

Saint-Giles qui s'amusait, éprouva comme un choc désagréable à la vue du visage bilieux de Châlier qui lui dit d'un ton sec :

— Citoyen, lorsque ta mère aura reçu des mains du peuple ma jeune protégée, quelques amis et moi nous t'attendrons dans la petite salle du comité, pour une explication.

Et saluant d'un air empressé, il s'éloigna, laissant Saint-Giles se demander ce qu'on lui voulait.

— Eh ! lui dit son ami, qui connaissait Châlier sur le bout du doigt, c'est bien simple. Ces sauveurs du peuple, ces tribuns sont tous les mêmes : jaloux de la faveur populaire, ils ne peuvent supporter un succès à côté d'eux et tu vas être tancé.

— Je ne le supporterai pas, dit Saint-Giles.

— Prends garde, alors ! Si tu froisses Châlier, il deviendra ton ennemi et sa haine sera mortelle un jour. Cet homme est grand, bon, mais fou, fanatique et cruel par excès.

— N'importe ! dit Saint-Giles, je le braverai.

Et il releva sa tête vaillante en signe de défi.

Son regard rencontra celui de Châlier, qui observait son adversaire à distance il y eut un choc entre les deux éclairs de leur pensée ; la haine jaillit de ce heurt de deux volontés également puissantes.

L'arrivée des députés qui ramenaient Mme Saint-Giles et sa famille fit diversion à ce duel muet qui s'engageait.

Quoi que ses détracteurs aient pu dire, le peuple a l'instinct du simple et du grand.

À l'aspect de cette femme à laquelle on rendait un si solennel hommage, toute la salle se leva et garda un religieux silence.

Le président de la députation, montrant au public Mme Saint-Giles, dit sans emphase, très noblement et très laconiquement :

— Citoyens, je vous présente la plus honnête femme de Lyon.

Mme Saint-Giles, sans embarras, s'avança et dit :

— Il n'y a pas de degré dans l'honnêteté. Une femme est honnête ou ne l'est pas. Mon fils étant connu, vous avez pensé à moi plutôt qu'à une autre des cinquante mille citoyennes sur lesquelles il n'y a rien à dire. Je ne vous remercie point, parce que ce n'est pas un honneur que vous me faites, mais une charge que vous m'imposez et que j'accepte par humanité.

Cette fierté souleva un murmure d'admiration.

On amenait sœur Adrienne, qui chercha Châlier dans le voisinage de Mme Saint-Giles.

Elle ne le vit point.

Cette mère gênait le tribun, qui se sentait mordu au cœur par une grande colère contre le fils.

Il se tenait à l'écart.

Saint-Giles, par discrétion, était sorti de la salle.

Tout se passa donc entre le président et Mme Saint-Giles, qui reçut sœur Adrienne en l'embrassant aux applaudisse-

ments de la foule et qui l'emmena en lui faisant un charmant cortège de ses jeunes enfants.

On s'imagine à tort que l'on invente en intrigue amoureuse.

Erreur.

Sur le chapitre de la galanterie, tout a été imaginé, fait et refait par les femmes. Mais, en revanche, on peut affirmer aussi qu'aucun truc, si vieux qu'il soit, n'est usé quand il s'agit de pincer un amoureux au piège.

Saint-Giles en fit l'expérience cette nuit même.

Mme de Quercy lui prouva la vérité de cet aphorisme.

Après avoir fait manœuvrer Châlier comme un simple pantin, la baronne était allée au triple galop d'une voiture s'habiller en grisette lyonnaise et y avait parfaitement réussi en un tour de main, aidée par Mme Adolphe.

Elle avait demandé à celle-ci :

— Vous êtes sûre de l'homme ?

— C'est mon cousin ! avait répondu Mme Adolphe.

Ce qu'elle avait de cousins était incalculable.

— Vous êtes certaine qu'il sera posté en face du Club ? avait redemandé la baronne.

— Il y est ! avait affirmé Mme Adolphe. Sa femme, qui le surveille, m'a envoyé son petit me dire qu'il faisait faction.

— Pourquoi sa femme le surveille-t-elle ?

— Pour être sûre qu'il ne se grisera pas. Un Auvergnat qui s'ennuie va boire, et c'est embêtant les factions !

— Bien ! Vous êtes un phénix, madame Adolphe.

— Oui ! Un phénix pour l'intelligence et un caniche pour le dévouement. Mais voilà, je ne suis pas belle, et c'est le chiendent ! Oh ! si j'étais jolie à croquer comme vous ! je m'en paierais… à en crever !

— Et l'enfer ? Madame Adolphe !

— On se confesse ! dit naïvement l'Auvergnate.

— Mais, Madame Adolphe, dit la baronne, on vous a aimée, ce me semble ?

— Oui… pour mon argent… pas pour mes beaux yeux. C'est bien différent.

— Savez-vous demanda-t-elle comment ça s'est toujours terminé, mes amours ?

— Non, Madame Adolphe.

— Eh bien, Diou bibant, j'ai toujours été obligée d'en finir par les battre comme plâtre ; même j'ai cassé un bras à un bien joli sapeur : j'en ai pleuré toutes les larmes de mon corps… Il n'a jamais voulu me revoir.

— Pauvre madame Adolphe ! fit la baronne d'un air compatissant.

Et comme elle avait donné le dernier pli aux rubans de son bonnet, elle s'en alla sur cette parole de commisération.

Mme Adolphe, la voyant filer si vite, poussa un profond soupir et murmura :

— Doit-il être gentil, ce mirliflore, pour qu'elle coure après lui comme ça. Elle a des ailes.

Et elle s'en alla agacer un vieux planton qui n'avait pas l'air insensible à ses charmes secrets, surtout quand elle lui avait offert une bouteille de Côtes-Rôties.

Mais voilà ! Le planton n'était pas beau.

Elle aimait le beau, Mme Adolphe.

À la vue d'un beau soldat, misère d'elle et miséricorde du Seigneur ! Son sang ne faisait qu'un tour.

Cependant, la voiture de la baronne emportait celle-ci au Club.

Devant la porte, elle aperçut l'Auvergnat qu'elle reconnut à un signe convenu.

Elle l'aborda, lui dit quelques mots, congédia sa femme et lui fit signe de la suivre.

Il entra avec elle dans une maison voisine d'où l'on pouvait surveiller la sortie du Club.

Cette maison appartenait à un royaliste qui la mettait à la disposition de la baronne.

Installée dans une chambre du rez-de-chaussée, seule avec son Auvergnat, la baronne lui dit avec autorité :

— Vous avez reçu un acompte, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, répondit l'homme. Mais c'est ma femme qui l'a dans sa poche.

Il y avait là comme l'expression d'un regret.

La baronne le comprit.

Elle fouilla dans sa poche, en tira une bourse et donna un écu à l'Auvergnat.

— Pour vous ! dit-elle. Autant demain si je suis contente. Votre femme ne saura rien de ce double pourboire.

L'Auvergnat, aux anges, prit une mine de Saint Baptiste et voulut se lancer dans des protestations.

— Inutile, dit la baronne. Voilà tout ce que je vous demande, écoutez, ce n'est pas difficile à faire.

L'Auvergnat qui eût tenté l'impossible, parut charmé d'être si bien payé pour peu de chose.

La baronne reprit la parole.

— Vous me suivrez, dit-elle, à distance de dix pas, quand nous sortirons d'ici. Puis, lorsque je vous en ferai signe, vous me rejoindrez.

— Cha n'est pas diffichile, en effet, vous avez raison.

La baronne continua :

— Vous me prendrez par la taille.

— Cha ch'est plus fachile encore, mademoiselle.

— Vous recevrez un bon soufflet et je me débattrai en criant.

— Un choufflet !

— Oui, un choufflet ! Pour deux écus !

Et sûre que l'Auvergnat trouverait le marché trop bon pour le casser, elle termina ainsi ses recommandations.

— À mon appel, il viendra un jeune homme.

— Je le rocherai, dit l'Auvergnat, rempli de bonne volonté.

— Non, vous vous sauverez.

— Chi cha vous fait plaisir, cha m'est égal.

— Vous vous sauverez même très vite, car ce jeune homme est très brave. Mais je le retiendrai.

— Vous pouvez le lâcher, je ne chuis pas manchot, moi.

— Non ! Pas de lutte.

— Entendu, alors. Pas de tripotée.

L'Auvergnat tira pipe et voulut fumer.

— Non ! fit-elle. Pas de tabac.

Et à part elle :

— Il ne manquerait plus que ça ! Sentir la pipe.

Elle se mit à guetter Saint-Giles.

Les Jacobins faisaient des frais de lumière pour éclairer la façade de leur Club.

Un Club est une boutique comme une autre : il faut l'achalander.

Une illumination est un moyen de réclame.

La porte de sortie était assez étroite ; elle ne permettait de passer qu'à trois personnes de front.

La baronne était sûre de reconnaître Saint-Giles.

Ils étaient rares, les Jacobins qui osaient s'habiller en muscadins.

Elle vit entrer puis ressortir Mme Saint-Giles escortée par la députation.

Elle se pinça les lèvres à l'aspect de sœur Adrienne à laquelle on faisait une ovation dans la rue.

Puis pendant un grand quart-d'heure, plus rien.

Elle éprouva tous les ennuis de l'attente, toutes les impatiences de l'incertitude.

L'explication qu'elle supposait avoir lieu entre Saint-Giles et Châlier et qui entraînait en effet entre eux une longue querelle, lui semblait interminable.

Se serait-elle trompée ?

Ses calculs seraient-ils déjoués ?

Elle avait pourtant manœuvré bien habilement pour qu'il ne rentrât pas chez lui, pour qu'il se rendît au rendez-vous.

Sa dernière combinaison allait-elle avorter ?

Et ce quart-d'heure…

Elle en trépignait.

Mais non, Saint-Giles n'était point sorti.

Il avait discuté furieusement avec Châlier, et il parut enfin sur le seuil de la porte de sortie, seul et furieux, car il brandissait sa canne comme un homme qui rage.

La place était déserte.

Il s'avança indécis et fut bientôt au bout de la place, hésitant entre deux rues, l'une conduisant chez lui à la Croix-Rousse, l'autre filant dans la direction des Brotteaux.

La baronne qui l'avait suivi, elle-même suivie de l'Auvergnat, jugea le moment venu de mettre fin à l'incertitude de Saint-Giles.

Elle fit signe à l'Auvergnat.

L'Auvergnat fit consciencieusement son devoir.

Il accourut à l'appel de la baronne, lui prit la taille, reçut son soufflet et entendit celle qu'il appelait la petite demoiselle crier à l'aide.

Saint-Giles, qui s'était retourné au premier bruit d'une altercation, reconnut qu'une femme se débattait dans l'ombre aux mains d'un homme ; il se précipita de ce côté, la canne levée.

L'Auvergnat s'enfuit, exécutant le programme imposé, et la baronne se jeta dans les bras de Saint-Giles.

— Ah, monsieur, dit-elle, comme ce vilain ivrogne m'a fait peur.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit le jeune homme, vous voilà en sûreté maintenant. Je suis Saint-Giles et c'est vous dire que vous pouvez accepter mon bras jusqu'à votre domicile.

— Comment, c'est vous ! s'écria-t-elle.

— Et vous ? La petite baronne ! dit Saint-Giles.

Il était enchanté.

— Quelle chance que je me sois trouvé là, reprit-il.

— Et quel bonheur pour moi ! fit-elle. Je m'en allais désespérant de vous voir.

— Vous me cherchiez ?

— Je vous attendais. Je savais que vous deviez aller ce soir aux Brotteaux pour ce souper.

— Ah ! votre cousin vous l'avait dit ?

— Non ! C'est M. Rateau qui m'a envoyé prévenir que vous souperiez et que, par conséquent, si ma mère allait mieux, je ferais bien de revenir pour rattraper le temps perdu, car j'aurais deux cavaliers pour me reconduire, vous et mon cousin.

Regardant Saint-Giles :

— Partons si vous voulez bien ! dit-elle.

— Attendez ! Voilà une voiture ! Heureux hasard à cette heure.

— Vous faire aller cette grosse dépense pour moi : je ne veux pas.

Mais il avait hélé le cocher et il était trop tard pour protester.

On monta.

Saint-Giles oublia absolument sœur Adrienne, Châlier, le Club et même la République, en sentant les jupes de la petite baronne s'étaler sur ses genoux.

Elle continua ses explications.

— Figurez-vous, dit-elle, que, la crise se prolongeant, je ne pouvais quitter maman. Enfin, sur les dix heures, elle allait mieux. Vous pensez bien que je ne serais pas retournée aux Brotteaux si je ne m'étais rappelée que, dans ma précipitation, j'avais oublié de remettre les clefs à M. Rateau qui est peut-être sans linge pour ses tables en ce moment.

— Vous voyez, dit Saint-Giles, que nous avons bien fait de prendre une voiture.

— Je vous en remercie, dit-elle.

Et elle reprit :

— Pensant bien que vous seriez au Club, j'ai envoyé un de mes petits frères s'informer et il est revenu m'annoncer que vous étiez là. Alors je suis venue, déterminée à vous attendre pour vous demander de me protéger jusque là-bas.

D'un ton qui émut beaucoup Saint-Giles, elle ajouta :

— Moi, voyez-vous, j'ai confiance en vous et si quelqu'un nous ayant rencontrés y trouvait à redire, je serais au-dessus de ces cancans ! La loyauté est peinte sur votre visage.

Saint-Giles se laissait bercer par ces paroles caressantes avec tant de plaisir qu'il ne ressentait plus les rudes cahots de la voiture.

— Et le cousin ? demanda-t-il.

— Pas de nouvelles ! Nous le trouverons là-bas ! dit-elle. Il sera bien content que vous soyez venu ou plutôt revenu.

— Il paraît qu'on l'a consigné jusqu'après le discours de Châlier, mais c'est fini. On ne se battra pas cette nuit : la consigne sera levée.

Ils causèrent ainsi jusqu'au cabaret.

Plusieurs fois les cahots et aussi la malice de la baronne entrechoquèrent leurs genoux, les dos d'âne et les ornières de la mauvaise route des Brotteaux les jetèrent souvent l'un sur l'autre.

Saint-Giles éprouva de délicieuses sensations.

Les parfums capiteux qui s'échappent, discrets mais pénétrants, d'un beau corps de femme sain, jeune et frais remplissaient l'atmosphère de la voiture et grisaient Saint-Giles, sensible comme tous les artistes à l'*odor della femina*.

Il se montait la tête à ce point qu'il fut enchanté d'arriver.

Le père Rateau attendait sur sa porte selon son habitude, quand le bruit d'une voiture lui annonçait des clients.

À la vue de la petite baronne et de Saint-Giles, il s'écria :

— Comment ! En voiture ! Tous les deux…

Il prit un air sévère.

— Ne vous formalisez pas ! dit la baronne.

Elle conta l'histoire de la place.

Le père Rateau écoutait en faisant des observations gênantes, on pourrait dire cyniques.

— Pas chiffonnée ! disait-il, très bien ! Parfait ! Les yeux clairs et vifs ! Ça va bien !

D’un air satisfait :

— J’accepte les explications, petite, ma longue expérience me permettant de juger qu’il n’y a pas de suite. Mais que l’on n’y revienne plus à commettre de ces imprudences-là.

Se coupant :

— Il n’est tel que les jeunes filles vertueuses, les Lucrèce, pour avoir du toupet. Se fourrer dans une voiture avec le plus beau garçon de Lyon ! On n’a pas idée de ça.

— Mais, M. Rateau, il fallait bien vous rapporter vos clefs ou du moins vous les retrouver !

— Ta ! Ta ! J’aurais fait forcer les portes des armoires : il me semble que cela vaut mieux que de s’exposer à être soi-même… compromise.

Saint-Giles envoyait le père Rateau à tous les diables : à part lui, il se demandait comment cet homme pouvait commettre cette contradiction de vouloir qu’on respectât la petite baronne et de plaisanter sur la délicatesse avec laquelle on se comportait vis-à-vis d’elle.

S’il avait su la fin des choses, il aurait été moins surpris.

Pour détourner la conversation, il demanda au cabaretier :

— Et le fifre ?

— Le fifre ! fit le père Rateau qui voulait donner le temps à la baronne de mettre son uniforme. En voilà un qui est dégourdi pour son âge. On n’entend que les cris des filles dont

il pince les mollets quand il vient ici. En voilà un auquel je ne confierai pas le… le… le saint sacrement de l'amour.

— Enfin, est-il là ? demanda Saint-Giles impatienté.

— Je crois qu'il tourne autour du cabinet bleu. Il y a une petite blonde attirante qui attend quelqu'un, et il doit chercher à lui faire prendre patience.

Et d'un air fier :

— Un mâle, en crapaud ! mais je vais lui secouer les puces et lui dire que tu es arrivé ; prends quelque chose en attendant.

Le père Rateau s'en alla d'un pas leste pour sa corpulence, laissant Saint-Giles furieux.

Celui-ci faisait ses réflexions et se disait :

— Décidément, les brutes sont les brutes. Voilà un homme qui devrait me remercier, puisque je me suis comporté en galant homme avec une jeune fille à laquelle il s'intéresse. Eh bien, non ! L'instinct de la bête reprend le dessus et il me fait sentir qu'il me regarde comme un nigaud. Et il en fera des gorges chaudes avec ses clients.

Saint-Giles se consola en se disant :

— Imbécile, le père Rateau !

— Que non pas, citoyen Saint-Giles.

En ce moment, il disait en riant à la baronne déguisée en fifre :

— Pauvre Saint-Giles ! il est chauffé à blanc.

Elle sourit et courut chercher Saint-Giles.

Et elle enfila l'escalier avec une légèreté d'oiseau.

François, garçon intelligent, attendait à son poste.

Le potage à la bisque fuma dans les plats.

Saint-Giles qui en avait gros sur le cœur contre Châlier, raconta au fifre son entretien ou plutôt sa querelle avec lui.

— Tu as l'air triste, lui avait dit le fifre, pour provoquer ses confidences.

— Non, je suis furieux, dit Saint-Giles.

Et il prit son récit au début.

— Croirais-tu, dit-il, qu'un sale petit marchand de journaux, vexé de ce que je dessinais au lieu d'écouter Châlier, m'a pincé.

— Et tu l'as calotté. Je sais cela. Je sais tout jusqu'au moment où tu as quitté la salle pour aller te disputer avec Châlier.

— Mais comment diable, citoyen fifre, es-tu si bien renseigné ?

— Parce que je suis fifre, le fifre du lieutenant. Nos émissaires, de quart d'heure en quart d'heure, envoyaient des comptes-rendus de ce qui se passait et je lisais ces rapports par dessus l'épaule du lieutenant. Ainsi, mon pauvre Saint-Giles, je sais même un drôle de détail.

— Lequel ?

— Tu faisais le portrait de cette sœur Adrienne.

— Oui.

— Tu l’as perdu ?

— Oui.

— Châlier te l’a montré sans doute dans votre dispute.

— Oui.

— Sais-tu qui l’avait remis à Châlier ?

— Non.

— Le petit marchand de journaux, mon cher.

— Tu en es sûr.

— Un de nos émissaires a surpris Châlier s’entretenant avec ce gamin qui lui montrait le portrait.

— Ah, la petite vermine.

— Baf ! Ne lui en veux donc pas tant, mon cher.

— Pourquoi ?

— Je vais te le dire.

Au garçon :

— François, découpez et servez.

À Saint-Giles :

— Sans le petit marchand de journaux et sans ma cousine, tu ne serais pas ici en train de manger des truffes et de déguster ce mâcon, tu serais chez ta mère et tu y ferais la bête.

— Comment cela, la bête ?

— Oui ! La bête devant la belle. Est-ce que l'on n'est pas toujours un sot quand on est amoureux.

— Amoureux ?

— Mais certes.

— Et de qui ?

— De sœur Adrienne donc. N'en faisais-tu pas le portrait ? Parce qu'elle a une tête.

— Superbe.

— Typique.

— Et tu admirais le type.

— En artiste.

— Et tu le dessinais.

— Pour mes collections.

— Et tu as fait adopter cette jeune fille par ta mère. Et tu as eu l'idée de l'épouser avant de partir pour l'armée.

— Mais non.

— Si tu me dis non de bonne foi, c'est que tu ne sais pas lire dans ton propre cœur. La preuve c'est que tu as failli ne pas venir.

Au garçon :

— Voyons, François, occupez-vous un peu de nous. Nous ne sommes pas des palais blasés, nous. Voyez Saint-Giles, il dévore.

C'était une invitation à François d'avoir à pousser les choses, à en arriver au dessert, à le servir avec des réserves de champagne et à s'éclipser en fermant les portes.

Il le comprit et nous ne reparlerons plus de cet intelligent garçon qui fila au bon moment.

La baronne reprit :

— Je viens de me faire raconter par ma cousine l'aventure de la place : tu hésitais entre deux rues.

C'était vrai.

La baronne continua :

— Tu te demandais si tu irais admirer de plus près cette sœur Adrienne ou si tu viendrais souper ici. Et si tu n'avais pas été défié par Châlier, tu serais allé chez toi, mon cher, laissant le fifre se morfondre au cabaret.

— Je t'aurais envoyé un commissionnaire pour t'avertir en tout cas.

— Tu es bien bon, merci. J'aurais soupé tout seul. Comme c'était gai.

— Mais mon devoir m'appelait chez ma mère.

— Et la décence te commandait de t'en éloigner. Châlier te l'a rappelé vivement, j'en suis sûr.

— Mais moi, je lui ai dit de dures vérités.

— Quoi donc ?

— Qu'il était un tyran.

— Il s'en moque.

— Que je le bravais.

— Si les royalistes ne lui coupent pas le cou, il te fera peut-être couper le tien.

— C'est bien possible, dit Saint-Giles en riant car, quand je lui ai reproché sa vanité, ses emportements, son manque de réflexion et de sang-froid, il écumait et voulait se jeter sur moi.

— On l'a retenu ?

— Heureusement, car j'étais très monté contre lui. Je lui ai dit que j'irais dîner chez Rateau quand bon me semblerait et y souper aussi, mais ce qui l'a mis en rage, c'est que je lui ai déclaré que je ne quitterais pas mon atelier et que je verrais sœur Adrienne.

— Et tu étais même décidé à la voir chez ta mère cette nuit même, quand l'affaire de ma cousine a changé le cours de tes idées.

— C'est-à-dire, fit Saint-Giles, que je me tâtais. Je penchais pour venir ici, l'ayant promis.

— Blagueur, dit le fifre. Tu es venu parce que ma cousine est jolie et que tu flottes entre deux amours.

Saint-Giles rougit légèrement, car rien n'était plus vrai.

La baronne analysait les sentiments de Saint-Giles avec une effrayante lucidité.

Elle continua :

— Et quand tu te trouvais balançant entre les deux chemins à prendre, la camaraderie n'y était pour rien. Tu ne penchais pour le cabaret qu'au souvenir de ma cousine.

— Je ne savais pas l'y trouver.

— Oui, mais tu voulais m'en parler et « parler de ceux qu'on aime est un bien doux plaisir. »

Regardant autour d'elle :

— Tiens, François a filé ! Il y a donc presse ce soir. Il a couru à une autre salle.

Montrant le champagne :

— Décoiffe celle-ci, verse, buvons et tu porteras la santé de celle que tu préfères. Je veux savoir si je serai ou non ton cousin par alliance.

Et la baronne tendit son verre.

À la façon dont la baronne poussait Saint-Giles, il était évident qu'elle voulait un aveu et un aveu immédiat.

Mais l'aimait-elle ?

Oui.

Elle l'aimait même passionnément, ce qui ne lui était jamais arrivé.

C'est qu'aussi jamais elle ne s'était trouvée en face d'une nature libre, artistique, indépendante, ne relevant que d'elle-même et ne s'étant pas dégradée sous le joug protecteur de la royauté et de l'aristocratie.

Elle avait connu à Versailles des peintres, des sculpteurs qui, pinceau à part, ressemblaient au premier courtisan venu.

Mais rien n'avait pesé sur Saint-Giles : il avait conservé intacte l'originalité de son caractère et de son talent.

C'était une séduction.

De plus, la baronne avait admiré dans l'atelier de Saint-Giles, ce drame de l'amour qu'il avait si bien raconté avec son pinceau.

La baronne était friande de volupté : elle avait la fantaisie de l'esprit, le caprice du cœur et l'embrasement des sens.

Elle avait aussi la curiosité des raffinements du plaisir : mais elle avait surtout l'horreur de la banalité et de la grossièreté.

De là pour une femme aussi audacieuse mais aussi raffinée que la baronne, une vive attraction pour Saint-Giles.

Et maintenant, elle le tenait.

Elle avait tissé autour de lui l'inextricable réseau des fils dont elle avait voulu l'enlacer.

Il était à elle.

Ah ! Il ne voulait pas d'une maîtresse aristocrate.

— Très bien !

On lui offrirait une grisette.

Et quelle grisette irrésistible.

En tendant son verre pour boire le champagne que fit mousser Saint-Giles, elle lui dit, avant de le laisser se prononcer :

— Tu sais que moi, tout ce que j'en dis, c'est pour rire et plaisanter. Je sais bien qu'en somme, un garçon d'avenir comme toi ne peut pas épouser une ouvrière qui, la pauvre

petite, t’aime bien naïvement par reconnaissance et ne songe guère à cette folie de devenir ta femme.

— Et pourquoi pas ?

— Allons donc !

— Je t’ai déjà dit et je te répète que je ne me marierai que par amour, sans m’arrêter à aucune autre considération.

— Mais alors, voyons, elle aurait des chances, ma cousine, car, ton Adrienne, on la dit d’un maigre à faire le pain d’un chat de gouttière. Et puis elle est folle.

— Je le crains, dit Saint-Giles.

— Enfin, buvons toujours à l’amour n’importe pour qui.

— À l’amour, dit Saint-Giles.

Il porta son verre à ses lèvres, mais il remarqua une expression railleuse dans les yeux du fifre et cela l’intrigua.

— Toi aussi, s’écria-t-il en reposant brusquement son verre sur la table, toi aussi, tu te moques de moi !

Il venait de se souvenir des facétieuses et, selon lui, stupides observations du père Rateau, à propos de la continence dont il avait fait preuve à l’égard de la petite baronne.

Furieux, il fit une sortie éloquente ; et il conclut :

— Si j’avais séduit ta cousine, disons le mot, violenté cette jeune fille, car c’est user de violence que d’abuser de la loyale confiance d’une femme, on m’aurait méprisé. Je la sauve et je la respecte, on me blague et je suis jocrisse. Je la respecte et je remporte sur moi une victoire héroïque car elle

est charmante, ta cousine ; je me suis tenu à quatre dans le fiacre et l'on se gausse de moi, comme d'un jobard.

Brisant son verre à champagne, il s'écria avec une conviction superbe :

— Moi, je m'estime.

Il était si beau ainsi qu'elle ne put y résister.

Elle se leva, l'arracha presque violemment à la table, le couvrit de baisers, et lançant son habit déboutonné par dessus sa tête, elle lui dit :

— Mais embrasse-la donc ma petite cousine, puisque tu l'aimes et qu'elle t'adore…

Ah, c'était bien autrement irrésistible que dans le fiacre !

La baronne, sa chemisette entr'ouverte ! Saint Antoine y eût succombé.

Le jour pointait.

Saint-Giles avait ouvert les fenêtres de salon et l'air frais du matin entrait vif et piquant, caressant les cheveux de la baronne qui riait à gorge déployée.

La baronne avait jeté sa veste de fifre par dessus les moulins et Saint-Giles avait perdu la tête : mais voilà que maintenant, après les heures d'affolement où ils s'étaient abîmés tous deux dans l'océan des réalités et des rêves de l'amour, la raison revenait à Saint-Giles.

La baronne attendait et guettait ce moment.

L'heure de la lassitude est l'heure dangereuse de la passion ; la baronne le savait.

Saint-Giles, après avoir médité, se retourna et dit :

— Tu étais le marchand de journaux ?

— Parbleu ! fit-elle très crâne.

— Tu étais… ta cousine…

— Morbleu, oui !

— Mais qui es-tu ?

Elle fit la nique, sauta sur son bonnet de police, le mit sur le coin de son oreille, fit le salut militaire et dit :

— Je suis le fifre !

Et elle s'en alla en sifflant une fanfare de chasse.

Jamais homme ne resta plus penaud que Saint-Giles. Il se dit :

— Serait-ce donc Châlier qui aurait raison ? Aurais-je sauvé la baronne de Quercy ?

En ce moment, François, le garçon, entra.

Il avait le tact, mais aussi la familiarité caressante des gens de son état.

— Monsieur Saint-Giles, dit-il, en présentant une petite lettre écrite à la hâte, voici ce que le fifre m'a dit de vous remettre.

Saint-Giles ouvrit cette lettre et lut :

« Tu ne voulais pas épouser une baronne qui t'aurait tout sacrifié, même son parti, même sa naissance, on t'a donné une petite ouvrière.

« Elle t'adore, tu l'aimes et tu reviendras ».

Saint-Giles baisa le billet sans honte, car François était déjà parti en garçon bien dressé qu'il était.

Mais, après avoir serré ce mot charmant dans son portefeuille qu'il mit sur son cœur, Saint-Giles dit :

— Je ne reviendrai pas.

Quand il sortit du cabaret, la voix du père Rateau le salua joyeusement.

Saint-Giles salua, mais ne répondit point.

Amour

Saint-Giles, malgré tout ce que Châlier avait pu lui dire à ce sujet, Saint-Giles, fort de son courage et de sa conscience, rentra chez lui et se coucha.

Il avait bien le droit d'être fatigué.

Le dîner, à Lyon, a toujours été fixé à midi.

Vers onze heures, dans une sorte de demi-sommeil, Saint-Giles entendit à sa porte comme un roulement sourd qui allait grandissant et qui fut bientôt accompagné de coups de pied bruyants : c'était maître Ernest qui venait réveiller son frère.

— Entrez ! cria Saint-Giles.

Il dormait, insouciant qu'il était, la clef sur la porte.

Ernest se précipita en coup de vent dans l'atelier et il s'écria en tapant dans ses mains :

— Si tu savais comme elle est belle !

— Qui ? demanda Saint-Giles.

— Adrienne, notre nouvelle sœur.

Saint-Giles tressaillit.

— Ah ! c'est vrai, fit-il.

— Comment, c'est toi qui nous donnes une sœur et, le lendemain, tu n'y penses plus !

— Je dors encore.

— Parce que tu es rentré au jour.

— Ma mère m'a-t-elle entendu ?

— Non ! mais moi qui ai l'oreille fine, j'ai reconnu ton pas.

Saint-Giles se leva et commença sa toilette après avoir jeté un coup d'œil sur le panorama qui se déroulait devant ses yeux, du Rhône aux montagnes.

— Beau temps ! dit-il.

— Oui, dit Ernest, très beau ! Nous irons promener Adrienne : ma mère a dit que, puisqu'il faisait du soleil, on ferait une partie de campagne.

— Ma foi ! tant mieux ! dit Saint-Giles joyeux.

— Adrienne, tu comprends, a besoin d'air : elle a vécu enfermée.

— A-t-on commandé une voiture, au moins ?

— Oui. Maman a tout arrangé. Avec mes sœurs elle a habillé Adrienne. Si tu la voyais ! Comme elle est changée.

Et il décrivit la robe que l'on avait achetée, le bonnet, la nouvelle coiffure, les cheveux noirs que l'on avait laissé pousser depuis que la communauté était à Lyon, et qui étaient si épais qu'on aurait marché dessus s'ils avaient eu des années de plus.

Il écoutait ce verbiage un peu distrait, car il se souvenait de sa nuit, et chaque mot sur Adrienne lui rappelait la baronne.

Enfin, vêtu très simplement, presque en ouvrier, car sa mère n'aurait pas voulu de son bras quand il était habillé en muscadin, il descendit.

Ernest avait, selon sa coutume, dégringolé les étages et il avait crié en entrant :

— Le voilà !

Pour Adrienne, c'était un moment difficile et embarrassant.

Elle était vêtue à la mode du temps (mode provinciale et très distinguée).

On eut dit une statue de déesse descendue de son socle de marbre, vivifiée par le souffle révolutionnaire.

Saint-Giles en demeura frappé de stupeur.

Le ridicule costume de la veille, la lourde coiffe, tout le poids de ces nippes hideuses dont les dévotes s'ingénient à couvrir les beautés de la jeunesse avaient fait place à la robe si jolie de forme des ouvrières d'alors, au bonnet rond dont les rubans semblaient des ailes, à des ajustements simples qui se drapaient superbement sur ce corps merveilleux de lignes et de proportions.

Et la tête, la tête surtout était transformée ; avec son doux sourire, ses yeux calmés mais toujours profonds, sa coupe majestueuse et sereine, le type idéal que Saint-Giles avait su deviner la veille se trouvait réalisé.

Il embrassa sa mère et vint prendre la main d'Adrienne un peu embarrassée.

Mais Saint-Giles sut trouver des paroles gracieuses qui la mirent à l'aise en la charmant.

Pour la première fois cette grande âme s'ouvrait aux joies de la famille.

Ce qu'elle ignorait le plus, c'était l'homme.

L'homme, c'est-à-dire pour elle, jusqu'alors, l'ennemi, le danger, l'auxiliaire du démon, l'être à fuir.

Et voilà que le monstre se présentait à elle sous les traits de Saint-Giles.

Toutes ses préventions s'envolèrent devant le sourire de l'artiste.

Les sombres théories du couvent furent culbutées en un instant.

Cette Révolution fut plus complète encore dans le cœur d'Adrienne que celle qui, la veille, s'était faite dans son esprit.

La vie lui apparut charmante, en pleine lumière, au bras d'un compagnon taillé en demi-dieu comme l'était Saint-Giles.

Il lui offrit la main pour la conduire à sa place, près de lui, à table.

Ce repas que fêtait gaiement le soleil, fut un enchantement pour Adrienne.

Toute la nichée d'enfants avait le génie artiste, le mot spirituel, la verve joyeuse : on discutait avec entrain, les saillies sautaient hors des lèvres en moussant comme du champagne. Adrienne qui ignorait le rire en ressentit l'expansion

et ses lèvres s'épanouirent pour la première fois, faisant accueil au bonheur qui venait à elle.

Mais elle fut encore bien plus ravie quand on parcourut Lyon à pied pour aller prendre aux barrières une voiture de campagne louée par un paysan des faubourgs et que l'on devait trouver aux portes de la ville.

Saint-Giles avait donné le bras à Adrienne.

Ils formaient tous deux un couple si charmant que l'on se rangeait et que l'on se retournait sur leur passage.

Les nombreux amis de Saint-Giles le saluaient et il traversait rues, places et carrefours au milieu d'une ovation faite de sourires sympathiques et de coups de chapeau.

— Comme on vous aime ! disait-elle, étonnée de cette popularité.

Il prenait pour elle des proportions de statue.

Peu à peu, elle se familiarisait : de jeune homme à jeune fille, l'amitié va vite.

Elle était si loyale et l'écho de sa conscience sonnait si purement qu'on eût dit qu'elle était d'or.

Quand ils furent descendus en pleine campagne et qu'ils se furent égarés sous les ombres vertes d'un bois, elle lui raconta sa vie passée et ses enchantements nouveaux.

Saint-Giles vit dans sa belle simplicité nue cette grande âme, candide et fière ; il mesura la haute portée de cette intelligence ; il vit s'épanouir la première fleur de tendresse de ce cœur.

Il en reçut une impression si douce et si profonde qu'il oublia les enchantements de sa nuit.

En reprenant le chemin de Lyon dans la voiture, tous deux se taisaient.

Madame Saint-Giles les observait en souriant.

En approchant des barrières, elle dit à son fils :

— Tu t'engages dans trois jours, je crois ?

— Oui ! dit-il.

— Ne crois-tu pas que nous ferons bien de renouveler cette promenade pendant les trois derniers jours que tu passeras avec nous ?

— Oui ! dit Saint-Giles en souriant.

Sa mère l'avait deviné et lui l'avait comprise.

Mais, en ce moment, on entendit le bruit d'une troupe entrant à Lyon.

C'était, comme on le dit à Saint-Giles, une colonne de soldats réguliers qui escortaient deux représentants du peuple venant à Lyon pour prêter à Châlier le concours de leur autorité et le poids de trois mille baïonnettes jetées dans la balance des partis.

On était le 27 mai au soir.

— Ma mère, dit Saint-Giles, les riants espoirs s'évanouissent ; demain c'est la sanglante réalité car demain l'on se battra.

Il ne se trompait que d'un jour.

Le 29 mai, en effet, la bataille décisive se livrait dans les rues de Lyon.

Voici ce qui était arrivé.

Châlier avait reconnu la faute qu'il avait commise en attaquant ses ennemis avec des forces insuffisantes : il avait organisé ses carmagnoles, armé le plus de peuple qu'il avait pu et écrit aux représentants en mission à l'armée des Alpes pour obtenir de la troupe de ligne.

Les représentants promirent du secours et le comité devint très audacieux.

— Les représentants, dit Lamartine, frappèrent les riches d'un emprunt forcé de six millions. Ils organisèrent un Comité de Salut Public, imitation de celui de Paris.

Ils décrétèrent une armée révolutionnaire. Ils relevèrent l'audace de Châlier.

Le Comité se hâta de pressurer les citoyens, d'armer ses partisans, de noter de mort ses ennemis. Châlier publia ces tables de proscription sous le titre de « Boussole des patriotes ».

« Aux armes ! aux armes s'écriait-il en parcourant les rues à la tête de ses Jacobins.

« Vos ennemis ont juré d'égorger jusqu'à vos enfants à la mamelle. Hâtez-vous de les vaincre ou ensevelissez-vous sous les ruines de la ville.

« Lamartine »

Mais les Girondins ne restèrent pas inactifs et ils en appelèrent aux représentants en mission de l'armée des Alpes à

la Convention. Or le parti girondin qui avait encore la majorité, se sentait pourtant très ébranlé, car l'émeute le menaçait déjà à Paris et, sous la pression de la volonté populaire, les Girondins allaient être renversés du pouvoir le 31 mai et guillotinés ensuite. Mais ils étaient encore debout, et ils entendaient les menaces de Châlier contre leurs frères de Lyon. L'écho en arrivait à Paris.

— Ces cris féroces, dit Lamartine, retentirent jusque dans la Convention, soulevèrent le parti modéré à la voix de la Gironde et arrachèrent un décret qui autorisait les citoyens de Lyon à repousser la force par la force.

— Croyez-vous, dit Châlier à la réception de ce décret, croyez-vous que ce décret m'intimide ?

— Non. Il se lèvera avec moi assez de peuple pour poignarder vingt mille citoyens, et c'est moi qui me réserve de vous enfoncer le couteau dans la gorge.

Les choses en étaient là : la lutte était imminente. Pour la commencer, les Jacobins n'attendaient que l'arrivée des représentants en mission et de leurs soldats.

Ces représentants connaissaient l'état de Paris et la situation des Girondins prêts à sombrer.

Les quatre représentants en mission à l'armée des Alpes étaient des Jacobins ; ils ne voulaient tenir aucun compte du décret de la Convention permettant aux Lyonnais la résistance contre les réquisitions.

Ce décret arraché à la Convention par la majorité girondine devait être annulé sous quelques jours par la chute de ce parti. Ils n'hésitèrent donc pas à agir.

— Le 20 mai, dit Louis Blanc, Dubois-Crancé, Albitte, Nioche et Gauthier étaient à Chambéry, lorsque tout-à-coup leur arrivent de Lyon deux dépêches, l'une annonçant le pillage d'un magasin de beurre fondu, malgré la présence des officiers municipaux et la réquisition de la force armée ; l'autre parlant de l'imminence d'une contre-révolution. Sur-le-champ, ils décident que deux d'entre eux se rendront à Lyon et qu'on y fera passer des troupes avec un adjudant-général pour les commander. Le 27, dans la soirée, Nioche et Gauthier entraient à Lyon. Là, ils apprennent que l'émeute populaire, au sujet d'un accaparement de beurre est dissipée, mais que les sections où la bourgeoisie domine ont voulu se mettre en permanence, que le Directoire du département les y autorise ; que la municipalité s'y oppose ; que Lyon est à la veille d'un combat.

Tel est, d'après Louis Blanc et Lamartine, l'exposé historique de la situation, l'avant-veille de la bataille, c'est-à-dire le 27 mai 1793, au moment où Saint-Giles rentrait à Lyon par la même porte que les représentants du peuple, un peu derrière eux.

Saint-Giles, renseigné, comprit toute la portée du mouvement.

Il garda la voiture louée au lieu de la laisser aux portes, promettant au paysan de la lui renvoyer le soir même.

Cette entrée des représentants à Lyon inaugurait l'ère des luttes sanglantes et Saint-Giles comprit que son devoir de Jacobin était de s'engager dans les bandes de carmagnoles et de courir au danger le plus pressant : c'était Lyon soulevé qu'il fallait soumettre.

Il pressa le pas du cheval au milieu des flots mouvants de l'agitation populaire et des groupes commentant la nouvelle du jour.

Adrienne avait entendu les réponses des citoyens questionnés par Saint-Giles ; elle n'avait pu en calculer la portée.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Les représentants arrivent avec de la troupe, dit Saint-Giles ; on va commencer la lutte. Je croyais me battre aux frontières contre des étrangers et je vais me battre dans les rues de Lyon contre mes frères.

— Vous battre ! Vous n'êtes pas soldat ! dit Adrienne pâle tout à coup et tremblante.

— Je ne suis pas encore soldat, mais je suis patriote.

On la vit trembler, devenir plus blanche encore : sa belle tête s'inclina, ses yeux s'emplirent de larmes et elle s'évanouit dans les bras de Mme Saint-Giles.

Cette crise était une révélation, plus qu'un aveu.

Saint-Giles regarda sa mère et ils se comprirent.

Pendant cette longue promenade que le jeune homme venait de faire avec Adrienne, les beautés morales de celle-ci s'étaient révélées avec une grâce naïve à laquelle il eût été difficile qu'un artiste comme Saint-Giles pût résister.

C'était bien là l'idéal de jeune fille pure, noble, chaste, qu'il avait rêvée pour compagne dans la vie ; elle lui parut aussi grande que sa mère, avec une perfection en plus : l'élégance.

Et maintenant que cette défaillance d'Adrienne affichait sa tendresse, il semblait à Saint-Giles qu'une sorte de fatalité fréquente dans les crises sociales précipitait les délais ordinaires, les supprimait et sondait les destinées des êtres avec la rapidité des coups de foudre qui sillonnaient le ciel révolutionnaire.

Il oublia le passé si récent pour céder à un mouvement irrésistible.

— Ma mère, demanda-t-il, croyez-vous comme moi que des natures d'élite se jugent à première vue.

— Oui ! dit-elle.

— Auriez-vous foi dans Adrienne ?

— Comme dans ma fille. On lit dans son âme comme à travers le pur cristal.

— Bien ! Nous avons tous deux la même opinion.

Lorsqu'Adrienne ouvrit les yeux, elle trouva ses deux mains dans celles de Saint-Giles qui avait cédé les rênes à son frère.

— Ma chère Adrienne, dit-il, il ne faut pas voir les choses sous leur aspect le plus noir. On ne meurt pas autant que vous le supposez dans un combat : pour un qui tombe, mille survivent.

Et il chercha ainsi à la rassurer jusqu'à ce que l'on fût arrivé à la maison.

La voiture fut renvoyée et, en montant l'escalier, Saint-Giles dit à l'oreille de sa mère :

— Questionnez-la !

Il alla s'habiller en ouvrier dans son atelier et endossa la carmagnole.

C'était l'uniforme des bandes jacobines.

Saint-Giles prêt à entrer dans la fournaise qui s'allumait dans cette ville immense pour dévorer ses enfants ; Saint-Giles, artiste, qui n'avait dit que son premier mot, éprouva un serrement de cœur au moment de quitter cet atelier peuplé d'un chef-d'œuvre plein de promesses pour l'avenir.

Il regarda mélancoliquement la ligne des montagnes marquant l'horizon d'une raie bleuâtre et il laissa errer sa pensée :

— Que de jeunes hommes comme moi, dit-il, vont mourir, qui ont quelque chose là ! Ô liberté, pourquoi faut-il arroser les autels de sang humain !

Il songea à cette Adrienne qu'il s'était mis à aimer dès le premier soir, qu'il adorait saintement depuis qu'il avait lu dans ce cœur et dont il voulait faire sa femme.

— Encore, dit-il, si nous ne laissions rien derrière nous ! Mais ces femmes qui pleureront leurs fils, leurs frères et leurs fiancés, qui les consolera.

Il sentit qu'il s'attendrissait, releva la tête, et dit virilement :

— L'humanité s'amollirait s'il ne fallait pas de sacrifices pour conquérir son indépendance et sauvegarder sa dignité.

Levant la main sur Lyon d'où montait l'immense rumeur des agitations populaires, il s'écria :

— Salut à l'heure solennelle des combats héroïques qui va sonner pour tout homme de cœur. Soyons fidèle à notre devise.

La Liberté ou la ni – !

Quand Saint-Giles redescendit, la collation du soir était prête : repas frugal dans les habitudes lyonnaises.

Tous gardèrent un silence qui empruntait aux circonstances une morne solennité.

Adrienne, interrogée délicatement, avait répondu : Oui ! à Mme Saint-Giles. Mais ce repas des fiançailles à la veille du combat avait un caractère de sainte tristesse : aucun de ces cœurs simples et de ces esprits droits n'essaya d'y échapper.

À la fin de la collation, Mme Saint-Giles interrogea son fils d'un coup d'œil.

— Ma mère, dit-il, je crois que mon devoir est d'aller au Comité où les patriotes de Lyon ont reçu les représentants. Là, se distribuent les postes d'honneur où nous aurons à combattre.

— Va ! dit Mme Saint-Giles et fais ton devoir.

Puis montrant Adrienne :

— Mais auparavant, dit-elle, je veux vous unir et vous fiancer, puisque vous vous aimez.

Et se levant, prenant la main de la jeune fille, elle la mit dans celle de son fils.

Adrienne tendit son front à Saint-Giles, qui y mit un baiser.

Elle pleurait.

— Ma chère Adrienne, dit-il, consolez-vous. La France lève quatorze cent mille hommes dont la moitié au moins laissent des femmes ou des fiancées derrière eux. Beaucoup reviendront, je serai probablement de ceux-là. La mort respecte toujours ceux qui ont quelque chose à dire ou à faire. J'ai à produire des chefs-d'œuvre que je sens bouillonner dans ma tête.

Adrienne essaya en vain de dompter son émotion.

— Ma fille, dit Mme Saint-Giles, réprimez vos pleurs : il ne faut pas amollir le courage des hommes.

À son fils :

— Au revoir, Saint-Giles. Dans la bataille, souviens-toi de l'injure faite à ton père et songe qu'il te regarde du fond du tombeau.

— Ma mère, dit-il, je me regarderai moi-même et je n'aurai pas de juge plus sévère que ma conscience.

Il embrassa ses sœurs, ses frères et partit.

Mme Saint-Giles dit alors à sœur Adrienne :

— Ma fille, vous me trouvez sans doute bien dure et vous pensez que j'ai l'âme sèche : j'ai pleuré en moi-même mon mari depuis le jour de sa mort sans montrer mon chagrin à mes enfants. Si mon fils mourait, ce serait un deuil de larmes ! Mais, ma fille, mes paupières seraient d'acier rougi au feu, brûlant les larmes, car, sachez-le bien, notre courage à nous est de ne pas amollir par la pitié la bravoure des hommes.

— Ma mère, dit Adrienne, j'ai retrouvé mon cœur, et s'il se brise, je tâcherai d'être aussi grande et aussi forte que vous.

Mme Saint-Giles embrassait sœur Adrienne, quand elle se sentit tirée par la manche.

Elle se retourna, reçut dix baisers tendres de son fils Ernest ; puis elle le vit fuir à toutes jambes.

— Où va-t-il ? demanda Adrienne.

— Se battre ! dit la mère avec un désespoir soudain.

Cette fois la blessure était trop cruelle.

Levant la main vers le ciel, elle s'écria :

— Oh ! maudite soit la guerre civile ! Celui-la était trop jeune ! Je veux que Saint-Giles me le renvoie.

Mais baissant la tête, elle murmura :

— Il restera ! je connais cette race de lions ! La nature mesure nos épreuves à la grandeur de notre orgueil ! J'étais trop fière de mes enfants !

Et, vaincue cette fois, elle embrassa Adrienne et ses autres enfants avec une rage de lionne inquiète.

Ernest, selon son habitude, avait roulé le long des escaliers de la maison et des pentes de la Croix-Rousse au bas desquelles il s'était trouvé obligé de passer devant la maison Leroyer.

Là, un appel lui fit lever la tête.

Il aperçut le fifre qui lui cria d'attendre.

Ernest s'arrêta, joyeux mais indécis.

Le fifre, il l'aimait toujours, mais c'était un ennemi, un royaliste.

Il se décida pourtant à l'attendre et ils échangèrent une poignée de main dans la rue.

— Tu restes donc avec eux ? demanda Ernest montrant les garde nationaux.

— Il le faut bien ! dit le fifre avec un soupir.

— Pourquoi ?

— Quitter son parti, c'est trahir ! Ça me fait gros au cœur, mais enfin ils vont se battre ! Je ne veux pas me faire républicain au moment où l'on est prêt à se tirer des coups de fusil ! Tu ne le ferais pas, toi ?

— C'est vrai ! dit Ernest.

— Et ton frère ? demanda la baronne ou le fifre, comme l'on voudra.

— Mon frère, il est parti pour le Club et il s'enrôle dans les Carmagnoles. Moi je vais le rejoindre : ça fait de la peine à ma mère, j'en suis sûr, mais je ne veux pas que Saint-Giles se batte sans moi. Il me semble que j'aurai l'œil autour de lui, que je devinerai les coups et que je l'empêcherai d'être tué.

Car il ne faut pas qu'il meure maintenant qu'il est fiancé à sœur Adrienne.

— Ah !… il est fiancé !… dit la baronne pâlissant.

Et brusquement :

— Oui ! oui ! Sauve-le ! sauve-le, mon cher petit Ernest ! Au revoir ! Bonne chance ! On m'appelle.

Elle serra la main d'Ernest et rentra vivement.

— Tiens, se dit Ernest, j'ai fait une bêtise ; il tenait pour le mariage de sa cousine avec Saint-Giles et je lui en annonce un autre.

Il s'envoya une calotte en se traitant d'imbécile, puis se remit à courir.

En rentrant dans la maison Leroyer, la baronne était d'une humeur massacrante ; elle rudoya fort ce pauvre Étienne qui toujours plein de sollicitude s'enquit près d'elle des causes de son émotion facile à observer sur son visage bouleversé.

La baronne fit appeler Mme Adolphe.

Celle-ci accourut et s'écria :

— Ah ! des contrariétés ! connais ça, moi ! les hommes ! toujours les hommes ! les monstres d'hommes ! On nous fait des traits ! Vengeons-nous ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Trouver l'Auvergnat d'hier et vous taire ! dit la baronne, et obéissez vivement pour l'homme et le silence ! Vous m'assommez avec vos réflexions.

La baronne ayant fait mettre trois fois déjà l'Auvergnate au cachot, celle-ci avait peur de la baronne car elle avait horreur d'être enfermée sans lumière, son imagination infernale peuplant l'ombre de mille fantômes.

Elle obéit donc.

Une demi-heure à peine s'était écoulée que l'Auvergnat accourait près de la baronne.

Mme de Quercy posa une question nette à l'enfant de l'Auvergne.

— Écoutez, lui dit-elle, je suis le cousin de la petite jeune fille que vous avez accompagnée hier.

— Bien ! dit l'Auvergnat. Je vous reconnais.

— Pour qui me reconnaissez-vous ?

— Pour la jeune fille !

— Soit ! Répondez franchement. Pour qui tenez-vous ? Est-ce pour le roi ou pour la République ?

— Pour la République ! mais je ne veux pas qu'on fasse du mal aux prêtres.

— Bon, vous êtes avec nous ! nous sommes républicains, mais nous défendons la religion. Voulez-vous nous rendre service ? Vous savez que, quoique simple fifre, j'ai du pouvoir et surtout que je paie bien.

— Du moment où vous y mettez le prix, je ferai ce que vous voudrez. Il n'y avait pas besoin de vous inquiéter de mes idées pour ce qui est de la politique. Je suis honnête et si l'on me donne de l'argent pour faire une chose, je la fais, quand même ça me déplairait.

Et, avec une philosophie à laquelle son accent auvergnat donnait une saveur, il dit :

— Nous autres, nous chommes bons à tout faire, même la chale besogne chi on paie che que chela vaut.

— On y mettra le prix ! Combien pouvez-vous rassembler d'hommes dévoués à un écu par tête d'arrhes, à un louis de paye par jour pour avoir l'air de se battre du côté des Carmagnoles et les trahir au bon moment ?

— Trois cents bons bougres ! déclara-t-il. Et tous des camarades ! Je serai leur capitaine : ils feront ce que je voudrai.

— Quand seront-ils prêts ?

— Cette nuit, si vous voulez : une heure, deux heures au plus après minuit.

— Rassemblez-les sur les quais du Rhône à la hauteur du pont Morand. Je leur ferai donner des armes et de la poudre. Vous recevrez mes instructions. Allez !

L'Auvergnat demanda :

— Et pour moi, combien ?

— Cinq cents livres. Vous les prélèverez sur cette bourse.

L'Auvergnat ouvrit la bourse qu'on lui tendait, vit des louis, poussa un cri sauvage et sortit.

L'abbé Roubiès était arrivé presque aussitôt après le départ de l'Auvergnat : il venait prévenir Étienne que l'on passait de la défensive à l'offensive et qu'on lui accordait un grand honneur.

Il devait, avec sa compagnie, marcher à la tête de la colonne des quais de la Saône.

— Mon cher enfant, lui dit l'abbé, ton titre d'Étioles est au bout de ton épée, si tu peux arriver à planter cette épée

sur la grande table des délibérations de la Municipalité qu'il s'agit de jeter hors de l'Hôtel de Ville.

Étienne jura de mourir ou d'arriver.

La perspective d'être d'Étioles grisait ce Leroyer.

Mandé par la baronne, l'abbé s'enferma avec elle.

Tous deux avaient à se parler, à faire pacte, à s'assurer mutuellement le lendemain de la victoire.

La baronne était plus sûre de l'avenir que l'abbé.

Elle était femme, jolie femme.

Force immense !

L'abbé le comprenait.

Elle l'accueillit gracieusement, le pria de s'asseoir et lui dit :

— Vous êtes trop fort pour que je ne sois pas franche avec vous. Voulez-vous que nous causions comme deux amis ?

L'abbé s'inclina sans répondre ; c'était une adhésion.

— Vous croyez, reprit-elle. Vous êtes prêtre. Vous voulez sauver la religion. Vous êtes prêt au martyre.

Il s'inclina encore.

— Mais, continua-t-elle, vous êtes homme et vous seriez humilié d'être dupe. Vous voulez être archevêque de Lyon, puis cardinal.

Il sourit discrètement.

— Vous savez comme moi que l'on oublie très vite dans une cour nouvellement restaurée.

Il sourit finement, cette fois.

— Bon ! je comprends votre sourire. Vous avez vos moyens ! Des pièces importantes, grosses de révélations gênantes. Nous en sommes tous là et nous tâchons de nous prémunir contre l'ingratitude des princes et des rois. Mais il s'agit de leur faire comprendre doucement et adroitement la portée de nos armes : il importe de leur démontrer combien il serait dangereux et inopportun de nous forcer à user de ces armes. Un intermédiaire est en ce cas très utile. Je puis être le vôtre, et je serai à même, mieux que personne, par un cardinal de mes amis, d'agir sur le Saint-Père ; quant au roi…

— Je sais, dit l'abbé… Et que ferai-je pour vous, moi, madame la baronne ?

— Vous fermerez les yeux sur mes faiblesses, d'abord.

— Ah ! madame la baronne, voilà un mot bien inutile. Comme abbé, je ne suis point votre confesseur ; comme homme politique je ne juge que les fautes et vous n'en commettez pas. Quant à ce que vous appelez des faiblesses, je n'y vois que des fantaisies charmantes ; je parle comme homme bien entendu, et j'ajoute que, comme prêtre, je serais heureux de vous donner l'absolution.

— L'abbé, vous êtes décidément un homme d'esprit. Ceci m'encourage : causons donc de mes faiblesses.

— Causons, madame la baronne ! causons ! Le sujet est des plus intéressants.

— Je vous dirai donc que je voudrais sauver un jeune homme.

— Bon ! Je le connais. C'est Saint-Giles !

— Il faudrait, après notre victoire, me le mettre en prison, une prison sûre mais très douce.

— Très bien, je me charge, si Saint-Giles n'est point tué pendant l'affaire, de vous le conserver ensuite à l'abri des balles royalistes et républicaines, pendant le siège que nous aurons probablement à subir.

— Merci, l'abbé, mais il faudrait aussi me débarrasser de la fiancée de Saint-Giles.

— Ah… sœur Adrienne…

— Oui !

— Oh celle-là, ne vous en inquiétez pas.

— Pourquoi donc ?

— Eh baronne, c'est une affaire d'église qui me regarde. Sœur Adrienne fut hors de son couvent. Elle est passible de la discipline ecclésiastique. On trouvera bien dans Lyon émancipé du joug des Jacobins une prison religieuse pour sœur Adrienne.

— Oui, mais il l'aimera toujours et voudra la délivrer.

— Peuh !… Qui sait ! Nous avons les in-pace de Fourvière pour dompter cette petite fille et la ramener au Seigneur.

— J'aimerais mieux autre chose ! dit la baronne.

— Et quoi donc ?

— Je souhaiterais plutôt un petit enlèvement par quelqu'un qui la délivrerait de sa prison, avec fuite à la fron-

tière, en compagnie du sauveur et… tout ce qui pourrait s'en suivre.

— Oh ! baronne ! quel machiavel en jupons vous êtes. J'ai votre affaire. Dom Saluste n'est pas encore parti pour l'Espagne.

— Bravo ! Dom Saluste me va. C'est une trouvaille.

Ils scellèrent leur pacte et se séparèrent sûrs de s'être bien compris.

Saint-Giles, se rendant au Club, vit dans les rues de la Croix-Rousse une agitation extraordinaire.

Le peuple d'ouvriers de ce haut quartier se préparait à l'attaque avec cette fièvre, ce tumulte, ce désordre qui caractérisent les insurrections des plébéiens.

Châlier n'avait jamais eu l'esprit d'organisation.

Saint-Giles le lui avait souvent reproché. Châlier se perdait dans des phrases, toujours des phrases.

— Tu as tort, lui disait Saint-Giles. La parole n'est que le prélude de l'action. Tu ne sais que prêcher le combat, tu devrais le préparer.

Malheureusement pour l'idée jacobine, Châlier s'occupait bien plus d'un discours à effet que d'un plan d'attaque ou d'un système de résistance.

Quelle différence avec l'abbé Roubiès ! Saint-Giles en fut navré.

En bas, en effet, dans les quartiers riches, comme le constata Saint-Giles, tout se passait avec calme et méthode ; dans les apprêts du combat on reconnaissait l'ordre actif et

savant d'une milice organisée de longue main, ayant des instructions précises.

En haut ce n'était que confusion.

On criait, on gesticulait, on déclamait, on s'armait comme on pouvait. On cherchait des chefs, des centres, des points de ralliement, une direction.

En revanche, une propagande effrénée par la presse : Châlier abusait non seulement de la parole mais du journal.

Le peuple réclamait des fusils et on lui offrait des feuilles de papier.

Ce soir-là, Châlier fit crier son fameux manifeste, *la Boussole du peuple*, écrit virulent.

— C'est sa condamnation à mort qu'il fait publier dans les rues ! dit l'abbé Roubiès.

Les vendeurs de journaux annonçaient partout :

« Demandez ! « *La Boussole du peuple*. »

C'était cet écrit de Châlier qui réclamait les têtes des mauvais citoyens.

« Les têtes d'un millier de galantins, disait-il, de modérés, d'égoïstes, d'accapareurs, d'usuriers, d'agitateurs et tous les inutiles citoyens de la caste sacerdotale, ennemie irascible de la liberté et protectrice du despotisme. »

C'était l'extermination après la victoire. Châlier eut-il réalisé ses menaces ?

Louis Blanc en doute.

Plan de défense des jacobins

Lorsque Saint-Giles arriva au comité, celui-ci était en séance.

Châlier fulminait à la tribune devant les représentants que les Girondins avaient reçus avec enthousiasme.

Il dénonçait.

Qui ?

Les royalistes !

Non ! C'était fait depuis longtemps.

Mais avec le sombre génie et l'étroitesse d'idées des fanatiques, il fulminait un réquisitoire contre les hommes de son parti qu'il n'aimait point.

C'est la manie des hommes de cette trempe de voir la trahison partout et de semer le soupçon.

Un dissentiment, une critique, un jour de tiédeur, une observation ou un silence, tout était interprété et noté.

Et il lisait ses notes d'une voix aigre, attribuant les insuccès précédents à d'autres, tandis que seul il en était responsable.

Mais la blessure la plus récente qu'il eût reçue, était la double désobéissance à ses ordres commise par Saint-Giles.

Il croyait qu'avec l'aide des représentants et de leurs troupes, il tenait la victoire et il menaçait déjà ceux de ses propres partisans qui lui déplaisaient.

— Nous mettrons, s'écria-t-il, le fer rouge à nos propres plaies ; nous ferons une épuration dans nos rangs, sanglante s'il faut.

Et il lança cet anathème contre Saint-Giles :

— J'ai à signaler, dit-il, la plus douloureuse désertion.

L'un de nous, Saint-Giles, a terni la gloire de son passé.

Hier, malgré mes prières et mes supplications, il allait dans un lieu infâme se livrer à la débauche.

Aujourd'hui, il a osé offrir son bras souillé par le contact des courtisanes à la pupille du peuple de Lyon : il la promenait dans la ville comme une conquête et la compromettait.

Ce soir, il n'est pas au rendez-vous.

Une voix puissante cria :

— Tu mens !

Et Saint-Giles fendit la foule, monta à la tribune et en chassa Châlier.

Les uns murmurèrent.

D'autres semblaient approuver.

Les représentants du peuple attendaient muets le dénouement de cette scène violente.

Saint-Giles secoua sa tête léonine, rejeta en arrière sa splendide chevelure crinière fauve et s'écria :

— Un fou m'accuse ! C'est l'homme insensé qui n'a jamais su mesurer ses forces, combiner un plan, assurer la victoire. C'est un étourdi qui est arrivé avec un canon sans gargousses devant la maison Leroyer. C'est l'orgueilleux qui, ayant subi le plus épouvantable des affronts, ne l'a pas lavé dans son sang, se croyant indispensable quand il n'est que gênant pour le parti qu'il a toujours perdu. Cet homme vomit l'insulte sur moi.

« Voici ma réponse :

— Hier, j'ai réglé mes affaires de cœur et j'ai dit adieu à la vie de garçon. J'ai vingt-deux ans et je réclame le droit de la jeunesse aux folles amours. Aujourd'hui, prêt à partir pour l'armée, je me suis fiancé à la pupille du peuple ; mais s'il en est un plus digne qu'elle agrée, je m'incline devant sa volonté. Ce soir, je prends place dans les rangs. Demain, je combats.

« Mais avant de marcher à l'ennemi, je proteste contre tous les tyrans et, parmi ceux-là, je mets Châlier qui n'a jamais cessé de commander en maître à ceux qui vont mourir pour la liberté.

« Il n'a jamais pu courber mon front. De là sa haine. Je la brave ! Que peut craindre l'homme qui sera demain au premier rang de vos soldats.

Il se tût.

Châlier était écrasé.

Il avait froissé, fatigué, ulcéré bien des cœurs.

Saint-Giles était aimé, adoré.

Il y eut une explosion de sympathie pour lui et ce fut une leçon cruelle pour Châlier.

Décidément, sa popularité s'envolait ; son noir génie lui aliénait les cœurs, il le sentit.

Peut-être est-ce pour cela qu'il ne voulut point fuir la mort après la terrible journée du 20 mai.

Les représentants, comprenant que Saint-Giles était la force du moment, l'homme d'action, lui donnèrent le commandement des forces insurrectionnelles.

Nouveau soufflet à Châlier.

Saint-Giles monta à la tribune et dit avec la simplicité d'un Spartiate :

— Je vais occuper l'Hôtel-de-Ville et, tant que je serai debout, l'ennemi n'y entrera pas.

Il étendit la main et le jura.

Châlier, incapable de supporter la vue de l'enthousiasme qui accueillit ce serment, sortit de la salle, le visage convulsé.

Saint-Giles aussitôt convoqua les chefs de groupes et il exposa devant les représentants son plan de défense.

On l'approuva.

Une heure après, il occupait l'Hôtel-de-Ville avec les troupes de ligne et les Carmagnoles.

Il ne quitta plus ce poste jusqu'au moment du combat.

L'abbé Roubiès était de ces hommes qui ne remettent jamais au lendemain ce qu'ils peuvent faire le jour même.

Or, pour lui, vaincre, c'était urgent, mais profiter de la victoire, c'était plus urgent encore.

Car, à quoi bon être vainqueur pour ne pas en profiter ?

Il était de ces hommes forts qui n'ont pas la niaiserie de travailler pour l'honneur seul : il lui fallait le profit.

Au besoin, il se serait passé des applaudissements de la galerie qu'il n'estimait que comme moyen d'influence.

Il avait parfaitement compris que la baronne tiendrait toutes ses promesses car, une fois cardinal, il pouvait lui être très utile à son tour.

Une femme aussi intelligente savait très bien qu'un cardinal dispose de trop d'influence pour ne point pouvoir distribuer mille petites faveurs et quelques gros bénéfices ecclésiastiques. Avec cela, on récompense des dévouements.

Elle lui avait donné à comprendre que sauver Saint-Giles pendant la bataille, la regardait.

L'incarcérer « agréablement » ensuite, cela lui coûterait une signature.

Donc, le salut de Saint-Giles ne le préoccupa point.

Mais sœur Adrienne, oh ! sœur Adrienne, celle-là lui tenait à cœur.

Il avait eu comme une idée de l'enterrer vive dans un in-pace de Fourvière.

Mais livrer cette fille à dom Saluste, un singe humain qui l'enlèverait à Saint-Giles, un demi-dieu, lui parut un raffinement de cruauté.

Il avait deviné le moine espagnol et il le jugeait capable de bien remplir ses vues.

Il le manda.

Dom Saluste, sans nouvelles d'Adrienne, eut comme un vague pressentiment que l'abbé allait lui parler d'elle.

Il accourut.

— Je vous ai prié de venir, mon cher dom Saluste, dit d'un air aimable l'abbé Roubiès, pour vous parler de sœur Adrienne.

L'Espagnol tressaillit.

— Cette malheureuse fille, continua l'abbé, est un scandale vivant pour l'Église il faudrait empêcher ce mariage avec Saint-Giles. Est-ce votre avis ?

— Je donnerais mon sang pour que cette vierge ne fût point la femme d'un pareil sans-culotte, dit dom Saluste.

— Mon cher dom Saluste, dit-il, je crois que, nous vainqueurs, vous pourriez gagner la Savoie en une seule nuit avec de bons chevaux.

— Vous… me… renvoyez…

— Pas seul ! je vous prierais d'emmener sœur Adrienne. De la Savoie vous gagnerez facilement l'Espagne.

— Avec elle ?

— Avec elle, sans doute. Vous joueriez le rôle de sauveur jusqu'au premier couvent espagnol. Et là…

— Là ? demanda dom Saluste.

— Mais il me semble que là votre devoir est tout tracé. Vous ferez rentrer de gré ou de force la brebis dans le sein de l'Église.

— Vous avez parlé d'un rôle de sauveur. Comment l'entendez-vous ?

— C'est bien simple. On jette cette petite fille coupable dans un in-pace. Vous allez la confesser et la convertir. Elle vous explique comment elle est devenue républicaine. Vous paraissez frappé de ses sentiments, et vous devenez un adepte ardent de la Révolution. Mentir en cette occurrence n'est pas pécher.

— Vous lui proposez le salut, et vous… l'enlevez.

— Mais comment traverser la France ?

— Vous aurez des passeports comme attaché à l'ambassade des États-unis d'Amérique, pays ami ; on ne visitera même pas votre carrosse.

Et, au fond d'un compartiment secret de ce carrosse admirablement construit, vous emmènerez votre infante.

— Mon infante ?

— Eh oui votre infante.

Puis, d'un air singulier :

— Est-ce que vous oubliez l'escalade de ce balcon où vous vous êtes montré si hardi galant : il me semble que vous devriez vous en souvenir. Une fiancée révolutionnaire. Cela ne vous inspire donc pas… Si vous ne la rendez pas à l'Église, du moins, qu'elle ne soit pas à ce Saint-Giles.

Et saluant dom Saluste étourdi, il lui dit :

— Au revoir ! je vous ferai prévenir quand tout sera prêt.

L'Espagnol s'en alla stupéfait de cette étonnante conversation avec un prêtre français qu'il avait eu la naïveté de croire austère.

La lutte commençait donc sérieusement et s'engageait à fond.

Les forces étaient disproportionnées.

D'un côté, d'après le témoignage de Lamartine, vingt mille gardes nationaux.

« Les sectionnaires, dit-il, rassemblés au nombre de plus de vingt mille sur la place Bellecour choisissent pour commandant un apprêteur de drap nommé Madinier, homme au cœur de feu et au bras de fer. Madinier enlève l'arsenal et marche à l'Hôtel-de-Ville. »

Et ces vingt mille hommes avaient huit pièces de canon.

Les Jacobins disposaient de quatre mille hommes à peine, tant de troupes de ligne que de Carmagnoles.

Cette faiblesse est constatée par Louis Blanc et elle est la condamnation de Châlier comme organisateur.

La municipalité, dit-il, disposait de forces moins considérables, auxquelles du reste avait été donné l'ordre formel de se borner à la défensive, ce qui fut exécuté, ainsi que le prouve le lieu de l'engagement.

Parmi les défenseurs de l'Hôtel-de-Ville de la place des Terreaux, les Jacobins comptaient beaucoup sur un corps superbe comme force physique, comme belle apparence et comme armement.

C’était une troupe de trois cents Auvergnats, charbonniers pour la plupart, mains et figures noires de charbon, commandés par un certain capitaine Pierre.

Ces volontaires s’offrirent à Saint-Giles comme ses gardes du corps « pour les grands coups de collier » ; il les accepta.

La défense s’improvisa rapidement.

Sur les conseils des officiers de la troupe régulière, Saint-Giles avait organisé ses batteries de façon à foudroyer les colonnes insurgées : il se tint prêt à charger celle des quais du Rhône avec les Carmagnoles de Monte-à-Rebours et les Auvergnats volontaires dont la mine résolue lui donnait confiance.

Gauthier, le second représentant, devait tomber avec la troupe de ligne sur la colonne des quais de la Saône.

Le canon décida partout d’un premier et grand succès des Jacobins.

L’échec des royalistes fut complet au début, surtout pour la colonne du Rhône.

« Du côté du Rhône, dit Louis Blanc, l’attaque ne réussit point : là, les assaillants furent repoussés et perdirent leurs canons. »

Lamartine, plus complet explique le rôle joué par l’artillerie des Jacobins.

« La tête de la colonne du quai du Rhône, dit-il, est foudroyée, en approchant, par une batterie placée sur la culée du pont Morand, et qui balaye le quai dans sa longueur. Des centaines de sectionnaires expirent. Dans le nombre,

quelques officiers royalistes et plusieurs fils des principales familles de la noblesse et du commerce de Lyon ».

Voyant plier les royalistes, Saint-Giles jugea le moment venu de charger : à la tête des Carmagnoles et des Auvergnats, il tomba sur les gardes nationaux si rudement qu'il les mit en déroute.

— Aux canons ! cria-t-il à Monte-à-Rebours, montrant l'artillerie royaliste que l'ennemi cherchait à entraîner.

Et Monte-à-Rebours s'empara très brillamment des pièces, pendant que la Ficelle, officier très avisé, tournait les royalistes et coupait la retraite à leur artillerie.

Saint-Giles se laissa entraîner à une poursuite imprudente par les Auvergnats qui continuaient à s'enfoncer dans les rues à la chasse de l'ennemi, enlevant par leur élan Saint-Giles avec eux.

Celui-ci, se voyant bientôt loin de l'Hôtel-de-Ville et près de la place Bellecour, quartier général des insurgés, jugea cette poursuite menée trop loin.

— Halte ! cria-t-il.

Mais le capitaine Pierre cria d'une voix de tonnerre à ses hommes et en auvergnat :

— En avant, les enfants ! Et s'il recule, emportez-le !

Saint-Giles étonné, commençait à soupçonner la trahison, qui se confirma bientôt.

À l'entrée des rues, les Auvergnats criaient aux gardes :

— Ne tirez pas !

Et des officiers royalistes faisaient livrer passage aux Auvergnats.

Saint-Giles, le sabre levé, courut sur le capitaine Pierre.

— Canaille ! lui dit-il, tu m'as trahi !

Mais vingt hommes se jetèrent sur lui et le garrottèrent.

Il était prisonnier.

Pendant que ces faits se passaient du côté du Rhône, la colonne de la Saône était, elle aussi, arrêtée net par le canon.

Cet insuccès, Lamartine en convient, fut complet et aboutit à une retraite.

La colonne du quai de la Saône, dit-il, est également mitraillée au débouché sur la place des Terreaux. Elle se replie et vient prendre une position plus abritée sur la place des Carmes, en face de l'Hôtel de Ville, mais à demi couverte par une aile d'édifice.

De là, cette colonne tire à boulets sur l'Hôtel de Ville.

C'est ici que se place encore une dernière et suprême trahison des royalistes.

Ils avaient pris Nioche, ils avaient pris Saint-Giles, ils avaient pris Sautemouche il leur fallait Gauthier, le second représentant.

C'était le dernier chef influent, le dernier homme capable de commander.

L'abbé Roubiès profita des deux insuccès qu'il venait d'essuyer pour donner de la confiance à Gauthier et l'attirer,

lui aussi, dans un guet-apens. De la défaite, il faisait sortir la victoire.

Voici le récit que fait Louis Blanc de cet épisode décisif :

« Rien n'était décidé encore, dit-il, lorsque, des postes avancés des royalistes arrivent des propositions d'accommodement. Gauthier s'avance sur la place et s'abouche avec les parlementaires.

« Malheureusement, on annonce aux assaillants qu'un renfort leur vient des campagnes circonvoisines. À cette nouvelle, un cri farouche retentit ; les pourparlers sont rompus, des forcenés s'élancent sur Gauthier qu'ils veulent mettre en pièces, et que, par un reste de pudeur, les parlementaires protègent contre ce lâche comportement ».

La défense fut décapitée par la prise de Gauthier.

Un homme aurait dû prendre en main la direction des forces jacobines.

C'était Châlier.

Mais Châlier, par instants, était un petit esprit, une vanité blessée, un cœur plein de rancune.

Au lieu d'être à sa place de bataille, il était allé à son poste de chaque jour.

Furieux de n'avoir point de commandement, il boudait.

Il ne voulut point obéir et se battre. Louis Blanc le constate dans un mot de blâme.

Châlier est son héros de prédilection et il ne sait pas condamner ses fautes.

Il semble le louer d'avoir failli à la lutte par lui engagée ; il dit :

« Châlier, toujours très zélé dans l'accomplissement de ses devoirs, s'était rendu, à huit heures du matin, le 20 mai à son tribunal, qu'il n'avait quitté que vers le milieu de la journée et il était rentré chez lui, accompagné de la Pie, sa gouvernante, et de Louis Bemascon, son meilleur ami. »

Ainsi Châlier ne prit point part à la lutte.

Châlier laissa dévier le mouvement qu'il avait créé.

Châlier, sachant les défenseurs de l'Hôtel-de-Ville sans chefs, Saint-Giles et les deux représentants prisonniers, n'alla point, lui libre de sa personne, leur donner un nouveau chef, une direction, un appui moral.

Et cependant les officiers réguliers et irréguliers, les soldats et les Carmagnoles firent leur devoir jusqu'au moment où une lâcheté de Gauthier leur fit tomber les armes des mains.

Oui, les Jacobins, mitraillés après la prise du représentant Gauthier, le dernier homme capable d'imprimer une direction à la défense, firent une belle résistance jusqu'à cinq heures du matin.

Ils prolongèrent le combat plus longtemps qu'on aurait pu l'attendre d'hommes laissés à eux-mêmes.

« Les défenseurs de la Commune, dit Louis Blanc, s'étant repliés, l'Hôtel-de-Ville, attaqué à coups de canon, ne pouvait tenir longtemps : à cinq heures du matin, les assaillants y entrèrent. »

Ainsi, du milieu du jour à l'aube nouvelle, les Jacobins se battirent.

Ils auraient lassé les royalistes et triomphé s'ils avaient eu des chefs.

Mais une défaillance de Gauthier leur fit tomber les armes des mains.

« Le représentant Gauthier, dit Lamartine, se présente aux sectionnaires pour parlementer. On le retient en otage comme son collègue, il signe, sous la terreur des sections, la suspension de la municipalité. »

Honte sur cette lâcheté !

Dès que la victoire fut assurée, la baronne fit appeler ce sacristain qui l'avait si lâchement abandonnée pendant l'affaire du quai de l'Archevêché.

Il n'était point brave, mais il avait d'autres qualités.

Il arriva tout tremblant, conduit par Mme Adolphe qui le gourmandait et accompagné de deux Auvergnats qui le soutenaient.

Il était minuit et l'on se battait encore, les canons tiraient des deux côtés et la fusillade pétillait aux fenêtres.

Le sacristain avait entendu siffler des balles, ô terreur ! il avait senti le vent d'un boulet, horreur !

Quand les deux Auvergnats le lâchèrent devant la baronne, il s'affaissa comme un chiffon gelé qui sent la chaleur.

Plus d'homme.

Il se fondait.

— Madame Adolphe, dit la baronne, en voyant son sacristain en cet état, fustigez moi ça.

L'Auvergnate empoigna le sacristain, le secoua durement et lui administra une si belle volée de claques au bas des reins qu'il en résulta pour ce couard une poussée de sang à la figure.

Il reprit ses forces en sentant la douleur et s'écria :

— Assez ! Assez ! madame la baronne, cette femme me tue : c'est un démon. Assez ! Je ferai tout ce qu'on voudra.

— Maître Ravajot, dit la baronne au sacristain, vous avez reçu les instructions de l'abbé Roubiès concernant sœur Adrienne, n'est-ce pas ?

— Oui !… Oui ! Madame la baronne, dit Ravajot en se tenant les deux fesses à pleines mains. Oui !… Je !… Je dois arrêter sœur Adrienne ! et… je dois la conduire à Fourvière dans… dans le souterrain.

— Dans l'in-pace ! c'est bien cela ! Vous allez donc monter à la Croix-Rousse avec la compagnie du capitaine Pierre et vous arrêterez cette jeune fille.

— Mais si… si… le… peuple…

— Le peuple armé, le peuple qui se bat est autour de l'Hôtel-de-Ville. Il ne reste à la Croix-Rousse que les femmes, les enfants et les lâches. Avec trois cents baïonnettes vous serez maître du quartier où il ne reste pas un fusil.

Ravajot tremblait et hésitait ; mais la baronne avisa.

— Madame Adolphe, dit-elle, vous accompagnerez et surveillerez maître Ravajot. S'il bronche, redressez-le, s'il hé-

site, poussez-le. Enfin, Madame Adolphe, je compte sur vous. Recommandez au capitaine Pierre de s'emparer brusquement de sœur Adrienne, de la jeter dans la voiture mise à sa disposition, de faire monter maître Ravajot près du cocher et d'escorter cette voiture jusqu'à Fourvière. Le capitaine et sa compagnie monteront la garde dans l'église jusqu'à ce que je les fasse relever.

— Bien, dit Mme Adolphe en allongeant sa main velue vers le sacristain.

La baronne recommanda encore :

— Vous monterez dans la voiture près de sœur Adrienne. Je vous défends de la brutaliser, mais vous pouvez la menacer un peu, lui faire peur, très peur…

— Je m'en charge, dit Mme Adolphe qui, d'autre part, serrait déjà le collet du sacristain.

— Mais, criait celui-ci, je ne veux pas sortir, moi. On tire dans les rues ! On va me tuer ! C'est donc ma mort que l'on veut. Je… je…

— Enlevez ! dit la baronne.

Les deux Auvergnats allaient exécuter cet ordre, mais Mme Adolphe les écarta d'un geste énergique, et, à grands coups de sa large main faisant battoir, elle força le sacristain à courir devant elle.

La baronne entendit le malheureux crier jusqu'au bout de la rue.

Derrière lui, d'un pas cadencé, marchait la compagnie d'Auvergnats.

Comme nous l'avons dit, à cinq heures du matin, les défenseurs de l'Hôtel-de-Ville en étaient réduits à mettre bas les armes par le décret que Gauthier, le représentant prisonnier, eut la lâcheté de signer.

Madinier entrait à cheval dans la cour de l'Hôtel-de-Ville.

La réaction était triomphante.

Ordre fut donné d'arrêter Châlier sur le champ.

Celui-ci n'avait pas combattu.

Après avoir tenu séance à son tribunal, il était rentré chez lui.

Son ami Bemascon, qu'il avait envoyé aux nouvelles, avait appris que la victoire des Jacobins était impossible : il voulut que Châlier prit la fuite. Il insista beaucoup pour que Châlier se sauvât, quand le feu terrible de la dernière heure de bombardement retentit.

Mais si, par dépit, Châlier n'avait pas voulu combattre, du moins ne voulait-il pas avoir l'air de craindre la mort.

« Le bruit du canon s'étant fait entendre, dit Louis Blanc, on le pressait de se dérober au péril : il refusa par conviction de son innocence et par dignité. À son ami inquiet, à sa gouvernante en pleurs, il disait : « Ne pouvez-vous pas être aussi tranquilles que je le suis. »

Il fut arrêté le lendemain et traîné en prison. Sur la route, ses ennemis le frappaient, lui crachaient au visage. Il y en avait qui, pour le punir d'avoir aimé le peuple, s'écriaient :

— Faisons-le massacrer par le peuple.

On l'incarcéra ainsi que Sautemouche.

C'étaient deux victimes vouées à la mort.

La réaction se déchaîna aussitôt sur la ville, et les gardes nationaux firent partout des perquisitions suivies de nombreuses arrestations.

Bientôt presque tous les Jacobins connus furent sous les verrous.

Trois hommes cependant échappèrent aux patrouilles des royalistes après avoir réussi à ne point se laisser faire prisonniers, quand l'Hôtel-de-Ville se rendit.

Ces trois hommes étaient trois Carmagnoles qui eussent été fusillés sur-le-champ par le parti vainqueur, si l'on avait mis la main sur eux.

C'était Monte-à-Rebours, la Ficelle et le fameux Corbin, dit Pas-de-Quartier.

Le calvaire de sœur Adrienne

Dans le monde entier et dans tous les temps, le clergé catholique a eu la même stratégie, la même tactique pour conquérir et conserver une ville.

Il commence d'abord par s'emparer d'une situation importante et surtout dominante, si c'est possible.

Dans le vieux Paris, la montagne Sainte-Geneviève.

Dans Paris nouveau, la colline de Montmartre.

À Marseille, Notre-Dame-de-la-Garde.

Le quartier de Fourvière abritait quatre mille prêtres réfractaires à la loi, qui formèrent le noyau de l'armée des révoltés.

C'est l'abbé Roubiès qui l'avoua lui-même.

Ainsi s'explique la reprise de possession immédiate mais momentanée, nous dirons pourquoi, de Fourvière par les prêtres une heure après que Madinier fut maître de l'Hôtel-de-Ville.

À vrai dire, jamais le clergé, jamais le personnel laïque n'avait évacué le monument.

Aussi, lorsque le bedeau Ravajot, accompagné de ses Auvergnats, apparut à Fourvière avec sœur Adrienne prisonnière, fut-il accueilli joyeusement par une bande famélique, avide de prouver, en torturant quelqu'un, que l'Église retrouvait son pouvoir.

— Qui est celle-ci ?

— Une prisonnière.

— Qu'a-t-elle fait ?

— C'est sœur Adrienne.

— Ah ! la coquine !

Et toutes voulaient la battre : cent fois, elle faillit être assommée.

Ravajot défendait mal sa prisonnière ou pour dire pire, ne la défendait pas du tout.

Il avait eu si peur, si peur, qu'il en était devenu féroce.

Il excitait lui-même la foule en criant :

— Oui, c'est cette coquine qui a dénoncé l'abbé Roubiès à Châlier : c'est une scélérate qui a fui son couvent et qui a livré sa supérieure aux Jacobins.

Et la multitude tourbillonnante, furieuse, hurlait des injures et des menaces.

Le secours vint à sœur Adrienne du côté où elle ne l'attendait guère.

Mme Adolphe avait commencé à crier comme les autres et à brutaliser même la jeune fille.

Mais celle-ci s'était montrée si frêle, si résignée, elle avait tant pleuré, que Mme Adolphe s'était calmée d'abord, puis attendrie.

De temps à autre, elle avait dit à sœur Adrienne :

— Voyons, il ne faut pas pleurer comme ça. Je n'aime pas qu'on pleure, moi.

Ou bien encore :

— Et tu l'aimes, ton amoureux ! Je comprends ça ! Un beau garçon ! Mais tu en auras un autre et ça te consolera.

À un certain moment, elle soutint la prisonnière qui faiblissait.

Le contact de ce corps amaigri qui vacillait éveilla les sentiments de pitié maternelle qui dormaient dans le cœur de l'Auvergnate.

Elle murmura :

— Ce bedeau ! Il excite le monde ! Il l'excite trop ! La baronne ne veut pas qu'on tape dessus sa rivale. Elle a dit seulement de lui faire peur ; la petite a assez peur comme ça, n… de D… !

Et à sœur Adrienne :

— Ne crains rien, ma mignonne ! On ne te touchera pas.

Mais le bedeau pérorait toujours, les femmes et les séminaristes se montrèrent et firent une poussée si violente que la haie de l'escorte se trouva rompue.

Les mégères mirent leur poing sous le nez de sœur Adrienne et elles allaient l'écharper quand retentit un juron auvergnat si formidable que tout le tumulte en fut couvert et comme apaisé.

Puis on entendit un bruit énorme de gifles, suivi de hurlements de douleur. C'était Mme Adolphe qui tapait…

En un instant la populace fut dispersée, l'escorte reformée, le bedeau aplati et jeté hors des rangs, la prisonnière sauvée…

Puis prenant le commandement des Auvergnats, Mme Adolphe cria :

— En avant,… arche ! Et la baïonnette dans le ventre de la première qui dira : ouf. Du silence, n… de D… Du silence ou la mort, fouchtra !…

La foule terrifiée se tut et le cortège défila vers Fourvière sans plus d'encombre.

Évidemment Mme Adolphe avait du bon.

C'était une sorte de guenon hystérique, une brute sauvage, capable des emportements les plus féroces, mais sujette à des revirements de pitié et de tendresse, comme toutes les natures primitives.

Le beau et le délicat l'attiraient et la fascinaient.

La corde sympathique ayant vibré en elle en faveur de sœur Adrienne, Mme Adolphe devint sa protectrice contre la foule.

L'ayant sauvée, elle l'aima.

Mais sa bonne volonté se trouva paralysée.

Le bedeau, furieux d'avoir été battu, apprenant tout à coup que la lutte venait de se terminer par la prise de l'Hôtel de Ville, le bedeau voyant Mme Adolphe passer en quelque sorte à l'ennemi, dégringola les pentes de Fourvière et, traversant la Saône, il alla trouver la baronne.

Il lui expliqua ce qui s'était passé et lui arracha sans peine l'ordre adressé au capitaine Pierre d'expulser Mme Adolphe et de n'obéir qu'à lui.

Porteur de cet ordre, il remonta les pentes avec l'agilité d'un chat et il entra triomphant dans Fourvière.

Mme Adolphe était précisément en train de se disputer avec le capitaine.

Celui-ci, de concert avec les sacristains, voulait descendre la prisonnière dans les oubliettes et il réclamait un in-pace.

L'in-pace était de tradition en pareil cas.

Mais Mme Adolphe s'opposait absolument à ce que la prisonnière fût emmurée dans les cryptes du monument.

— Elle en mourrait ! disait-elle. La baronne veut qu'elle vive et vous allez la tuer !

L'arrivée du bedeau Ravajot mit fin à l'hésitation du capitaine Pierre ; il se fit lire l'ordre apporté par Ravajot, puis il dit à sa compatriote :

— Madame Adolphe, je vous respecte comme ma tante naturelle, quoique vous ne me soyez rien du tout, sinon une payse. Mais, fouchtra, je suis payé pour descendre la petite dans l'in-pace et elle y descendra. Foi d'Auvergnat, je vous fais enlever si vous vous y opposez.

Mme Adolphe s'apprêta pour la lutte.

— Gare à vous, ma commère ! dit le capitaine ; si vous griffez, vous serez fessée.

Elle se lança sur lui, mais il était taillé en colosse et il l'assomma d'un coup de poing.

Elle chancela, battit l'air de ses deux grands bras et tomba sur les dalles.

— Zou ! fit le capitaine. Enlevez-la ! Je la vénère, mais elle a voulu m'empêcher d'exécuter mon marché ! tant pis pour elle. Un Auvergnat n'a qu'une parole !

Au bedeau, montrant sœur Adrienne penchée sur Mme Adolphe :

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Attendez ! dit le bedeau. J'ai rencontré des prêtres insermentés et ils vont venir : nous chanterons la messe des morts, comme de coutume.

Et, fin renard, supposant que maître Pierre « si respectueux » pour Madame Adolphe qu'il ne lui donnait des coups de poing qu'avec force égards, ne permettrait point qu'un autre y touchât, le bedeau dit au capitaine :

— Emmenez votre compagnie et la prisonnière dans la sacristie et dans la petite cour. Le cérémonial ne vous permet pas de demeurer dans l'église pour l'instant.

Il conduisit lui-même la prisonnière et son escorte dans l'endroit désigné, avec ordre d'attendre sans sortir.

Puis il revint mûrissant une pensée de vengeance contre l'Auvergnate qui l'avait persécuté.

Il trouva Mme Adolphe encore tout étourdie, assise sur un banc et regardant avec des yeux hébétés la foule et les sacristains qui l'entouraient.

Il y avait là des femmes dont les joues étaient encore rouges des gifles distribuées par Mme Adolphe ; aussi ne manifestaient-elles point des dispositions sympathiques pour l'Auvergnate.

Quant aux jeunes polissons qui avaient la marque des semelles de Mme Adolphe sur leurs fonds de culottes, ils tournaient autour d'elle comme de jeunes renards prêts à mordre une vieille poule.

Aussi y eut-il un long cri de joie quand le bedeau Ravajot, montrant l'Auvergnate, s'écria :

— Allons, mes enfants, la fessée à cette vieille frénétique : pour protéger comme elle l'a fait sœur Adrienne, il faut qu'elle soit protestante ou jacobine.

Des cris de joie retentirent et les femmes, toutes ensemble, se ruèrent sur cette malheureuse Mme Adolphe qui, la tête encore endolorie du coup reçu, ne pouvait rassembler ses idées.

En un clin d'œil, elle fut battue, tannée sous les coups de petits bancs qu'on lui administra, mise presque à nu et fouettée avec la fureur que mettent les mégères dans ces cruelles exécutions.

Puis, quand elle fut demi-morte, le bedeau, monté sur le banc, contempla son ennemie vaincue que cent mains clouaient sur le banc d'exécution, et il cria :

— Au baquet, maintenant !

— Quel baquet ? demandèrent les femmes.

— Venez ! dit-il. Apportez-la !

Il les conduisit au réservoir qui, sur cette hauteur, recevait les eaux pluviales et formait citerne pour les besoins de l'Église.

— Allez ! fit-il. Baptisez-la ! Elle en a besoin !

La pauvre Mme Adolphe n'était plus qu'une loque, une plaie : elle se débattait en vain, ayant perdu beaucoup de ses forces.

On la jeta dans la citerne, qui avait plus de trois mètres de creux : elle y disparut…

Nul doute qu'elle ne s'y fût noyée si le capitaine Pierre, qui la vénérait comme sa tante naturelle, prévenu enfin de ce qui se passait par un enfant de chœur auvergnat, ne fût accouru.

Sans le patriotisme de clocher de ce petit rat d'église, fils d'un porteur d'eau de Fourvière et qui ne voulut pas laisser noyer une compatriote, c'en était fait de Mme Adolphe.

Après avoir dispersé la foule, le capitaine arriva juste à temps pour repêcher, par un lambeau de jupes, celle qu'il aimait et châtiait au besoin avec tant de déférence ; il lui sauva littéralement la vie.

Le bedeau, à demi-satisfait de sa vengeance, regretta pourtant cette intervention qui empêchait Mme Adolphe de périr immédiatement au fond du réservoir ; mais il se consola en pensant qu'elle en « crèverait » peut-être d'une fluxion de poitrine probable.

Il disparut à la vue du capitaine Pierre.

Celui-ci fit porter Mme Adolphe chez la mère de l'enfant de chœur auvergnat ; il recommanda qu'on la mît au lit et que l'on pansât ses plaies.

Ce soin pieux rempli, il revint à son poste.

Mais déjà des prêtres nombreux étaient accourus.

Déjà un organiste s'était trouvé, ou plutôt retrouvé, qui faisait retentir les voûtes des notes funèbres du Dies Irae.

Déjà la messe des morts était commencée.

La prisonnière, recouverte d'un suaire, avait été traînée au milieu du chœur et forcée de se mettre à genoux. Autour d'elle, sa supérieure et les autres sœurs envoyées par Roubiès et en costume religieux faisaient mine de prier pour elle ; l'abbé Roubiès les avait, en toute hâte, expédiées à Fourvière.

Un archidiacre, flanqué de deux prêtres, officiait avec pompe, protégeant l'agonie de la malheureuse fille.

Près d'elle, on avait apporté le cercueil traditionnel tendu de noir.

Elle allait y être couchée vivante.

Sœur Adrienne tombée, selon l'expression de la Bible, dans l'abîme du désespoir, n'avait plus ni force, ni volonté.

Elle était anéantie.

Il est probable qu'une de ses crises l'avait saisie et qu'elle était anesthésiée.

Lorsque l'un des prêtres présents à cette infâme cérémonie en rendit compte à l'abbé Roubiès, il lui déclara que la

victime n'avait pas prononcé une parole, pas fait un mouvement depuis la mise au cercueil.

Quand les ouvriers eurent terminé leur besogne, quand le cercueil fut placé dans la niche destinée à le recevoir, les prêtres chantèrent une dernière antienne, tirée du De Profondis, puis ils se retirèrent en silence, laissant l'ombre tomber sur leur victime à mesure qu'ils s'éloignaient avec leurs cierges fumeux.

Infamie ! Infamie !

Pendant que les prêtres assouvissaient leurs rancunes sur une femme, sur une jeune fille, les royalistes profitaient de la victoire du 20 mai et organisaient Lyon à leur gré.

L'abbé Roubiès avait établi une commission provisoire, dont les membres, désignés d'avance, entrèrent immédiatement en fonctions.

Cette commission prit sur-le-champ certaines mesures, arrêtées depuis la veille dans l'esprit de l'abbé Roubiès ; elle nomma un comité d'examen pour statuer avec pleins pouvoirs, sur les arrestations à opérer et sur les ordres à donner pour la police de la ville.

L'abbé Roubiès, sous le titre modeste de secrétaire, fut en réalité le maître de ce comité.

Il se trouva, par le fait, dictateur à Lyon.

Or, le 30 mai, au matin, comme il pourvoyait « aux mesures de sûreté », c'est-à-dire comme il prescrivait des incarcérations, il entendit du bruit dans l'antichambre du salon où il siégeait, représentant à lui seul le tout-puissant comité, car il ne fallait pas compter un petit abbé de dix-sept ans qu'il s'était donné comme sous-secrétaire.

Ce jeune lévite était le neveu d'une femme toute-puissante sur l'esprit du comte d'Artois, plus tard Charles X.

L'abbé Roubiès avait tout intérêt à former ce jeune homme et à le préparer, comme il le disait, aux plus hautes destinées.

Ce faisant, l'abbé se ménageait les bonnes grâces de la première maîtresse du comte, prince du sang, frère du roi guillotiné et du régent qui fut Louis XVIII.

L'abbé Roubiès, entendant du tapage, envoya son sous-secrétaire pour savoir ce qui se passait.

Celui-ci revint.

— C'est, dit-il, la mère de Saint-Giles qui réclame et son fils prisonnier et sœur Adrienne, arrêtée chez elle.

— Ah ! fit l'abbé Roubiès, je connais cette matrone : j'ai des notes sur elle. C'est, paraît-il, la sans-culotte la plus vertueuse de Lyon.

Avec un fin et mauvais sourire, il ordonna :

— Qu'on l'arrête et qu'on l'enferme dans la prison où l'on met les filles publiques.

Le jeune abbé regarda le vieux avec étonnement.

Quelques instants auparavant, l'abbé, lui expliquant les principes d'après lesquels une réaction doit se conduire, lui avait dit :

— En fait de répression, ne faire que l'indispensable et procéder par de grands et terrifiants exemples, mais peu nombreux. Point de zèle intempestif ! point d'excès inutile !

Et voilà qu'il faisait jeter dans une prison infâme une honnête femme.

Le jeune homme cherchait à comprendre.

— Allez, lui dit Roubiès, je vous expliquerai mes motifs.

Le petit abbé sortit et donna l'ordre d'arrestation ; il fut exécuté sans observation comme sans répugnance par les gardes nationaux royalistes, qui s'étaient constitués les sbires du roi.

Curieux de connaître la pensée de cet homme fort qui s'appelait Roubiès, le petit abbé revint avec empressement.

— C'est fait, mon père, dit-il.

Roubiès, je l'ai dit, était Père de l'Oratoire.

— Très bien, mon enfant, dit-il. Maintenant, je vais vous démontrer que cette arrestation est utile, très utile.

— Oh ! je n'en doute pas, fit le jeune homme. Je ne me l'explique pas, voilà tout.

— Mon ami, dit Roubiès, non seulement il faut vaincre et dompter la Révolution, mais il faut en inspirer l'horreur et le dégoût ; pour cela, le meilleur moyen est de la déshonorer.

Le petit abbé commençait à comprendre ; il sourit à son tour.

— Dans quelques années, la restauration faite, la presse étant muselée, nous écrirons ce que nous voudrons sur les choses, les hommes et… les femmes de ces temps-ci ; nous noircirons la mémoire des héros et des héroïnes de cette odieuse République.

— Naturellement, dit le petit abbé, et comme nous n'aurons pas de contradicteurs, nous ferons la légende de la Terreur à notre guise.

— Bravo pour le mot légende, il est juste. Je continue. Cette femme, que nous jetons au milieu des prostituées, est une des plus pures gloires, des plus pures vertus de Lyon. Mais, dans quelques années, nous écrirons que cette fausse Lucrèce n'était qu'une drôlesse à laquelle les Jacobins avaient fabriqué une auréole de chasteté. Et la preuve, dirons-nous, en est écrite sur les registres de la prison des filles.

— Mais, dit l'abbé, la date : il y aura la date ?

— Mon ami, après les grandes crises, il semble que les jours aient été des mois ; tout s'embrouille, les faits et les dates : puis, sur l'ordre d'incarcérer que vous n'avez pas lu mais qui sera joint aux pièces des archives, j'ai mis un mot, un mot qui vous aurait frappé si vous l'aviez lu.

Le petit abbé se mordit les lèvres.

— Ce mot, reprit Roubiès, c'est « réintégrer », ordre de réintégrer à la prison la femme Saint-Giles qui n'aurait jamais dû en sortir. Donc, elle a déjà été incarcérée. On peut baser tout un échafaudage sur ce simple mot.

— Oh ! mon père, dit le petit abbé avec une admiration sincère, vous êtes vraiment fort et Dieu vous inspire.

Cette flatterie réparait un peu le tort de n'avoir point lu l'ordre d'arrestation.

Toutefois, Roubiès revint sur cette faute et dit :

— Mon enfant, la conclusion à tirer de tout ceci, c'est que vous devez prendre garde et lire toute pièce qui vous passe par les mains : le plus petit morceau de papier peut être instructif.

Et la leçon donnée, il dit :

— Travaillons, mon enfant. C'est pour la plus grande gloire de Dieu.

Les misérables !

Si vraiment la gloire de Dieu exigeait tant d'infamies, Dieu serait infâme.

Si Saint-Giles, qui était sous les verrous, avait su que sa mère était arrêtée et jetée au milieu des prostituées, il eût été mille fois plus malheureux encore qu'il l'était.

Personne ne s'ennuie plus en prison qu'un artiste : sa pensée, qui a des ailes, se trouve comprimée entre les quatre murs d'une cellule. Saint-Giles en prison, c'était un pinson en cage.

Il n'apercevait, dans sa mansarde grillée, par la lucarne du plafond, que le ciel, une petite échappée de ciel.

Des coups reçus, Saint-Giles ne ressentait rien, presque rien.

Mais il s'ennuyait, s'ennuyait, s'ennuyait…

Curieux par état, par tempérament, curieux avec passion, il eût voulu savoir…

Mais toute la matinée s'écoula sans qu'il reçût la visite du geôlier.

La fusillade ayant cessé, Saint-Giles en conclut que la lutte s'était terminée vers quatre heures du matin.

Comme on ne venait pas le délivrer, il en avait conclu non moins logiquement que les républicains étaient vaincus.

Enfin, vers onze heures, un geôlier vint ouvrir la porte.

Cet homme avait la mine moins renfrognée que Saint-Giles ne s'y fût attendu c'était une assez bonne tête de vieux soldat, calme, obligeant, philosophe et ne paraissant s'étonner de rien.

— Monsieur, dit-il à l'artiste qui étudiait cette physionomie pour savoir quel parti l'on pourrait tirer de cet homme, monsieur, je viens prendre vos ordres pour le dîner que l'on vous servira sur le coup de midi.

— Mes ordres ? fit Saint-Giles un peu étonné.

— C'est l'habitude pour les prisonniers à vingt livres par jour, et l'on vous a mis dans cette classe.

— Peste ! on me cote assez haut, d'après ce que je vois.

— Très haut, monsieur ! C'est le taux d'un gentilhomme.

— Sous la République ?

— La République est finie à Lyon : on a repris les anciens geôliers dont je suis et l'ancien règlement.

— Nous sommes définitivement battus alors, nous autres !

— Complètement battus ! Mais, j'ai un mot à vous remettre.

— De ma mère, probablement.

— Non ! Du moins je ne le crois pas.

Le geôlier tendit à Saint-Giles une petite lettre parfumée qui sentait la femme et la poudre brûlée.

Elle était de la baronne.

« Cher,

« La guerre est la guerre, comme l'amour est l'amour.

« Vous êtes prisonnier et je suis blessée, peu de chose du reste, une égratignure, un coup de fouet, comme disent les chirurgiens.

« Je vous écris en hâte pour vous rassurer sur votre mère et sur tous les vôtres, y compris votre fiancée.

« Certaine baronne de votre connaissance veille sur la famille.

« Quant à vous, comme tous les prisonniers, vous voilà au secret le plus absolu. Inutile de vous dire que vous ne courez aucun danger, dans huit jours vous serez dehors.

« Je vais intriguer pour obtenir permission de vous aller voir.

« J'ai eu l'occasion de vous apercevoir dans la lutte, mes compliments ! Morbleu, cher, vous êtes superbe au feu.

« À bientôt.

« Votre fifre dévoué.

« P.S. J'espère que vous boirez un peu à ma santé. »

Saint-Giles plia la lettre, enchanté d'être rassuré sur les siens.

S'il avait su…

La baronne mentait avec tout l'aplomb d'une grande dame et d'une courtisane. Saint-Giles fut tiré bien vite de la rêverie où la plongeait cette lettre.

— Eh bien, monsieur, demanda le geôlier, ce dîner ?

— Ce que tu voudras, dit Saint-Giles avec indifférence.

— Alors, je puis faire commander le menu rédigé par le père Rateau pour vous.

— Pour moi !

— Oui ! il a su votre arrestation et il a pensé que vous seriez peut-être embarrassé pour composer les trois menus de vos trois repas ; alors il en a envoyé pour huit jours.

Saint-Giles reconnut là une attention de la baronne.

— Sacrebleu ! dit-il en riant, je ne suis pas en prison alors, je suis à l'engrais.

— Oh, monsieur ! Fi le vilain mot ! Vous allez bien vivre, voilà tout.

Et le geôlier sortit.

Dès que cet homme fut dehors, Saint-Giles sentit l'ennui revenir à tire-d'aile. Il relut le billet de la baronne, le flaira, sourit au souvenir de sa nuit chez Rateau, puis il recommença à s'ennuyer ferme.

Il se promena. Bâilla, regarda le ciel et rebâilla.

Il en vint, comme tous les prisonniers, à attendre son repas avec impatience.

Quand il entendit le pas du geôlier, il sentit son estomac se gaudir.

Il avait faim du reste grand faim.

Le menu était destiné à satisfaire délicatement un robuste appétit.

Potage à la royale

Hors-d'œuvre de saison

Côtelette d'agnelet dauphine

Truite à la Béarnaise

Poulet truffé

Fraises frappées au champagne

Comme vin, un mâcon premier choix

Du café exquis

Des cigares parfaits

Quand Saint-Giles en eut allumé un, le geôlier et ses aides se retirèrent, laissant sur la table un cabaret garni.

Saint-Giles, en savourant son cigare, dégusta un verre de la fameuse liqueur de Mme Amphaux, puis il alluma un second cigare, puis l'ennui revint et avec lui le sommeil fort heureusement.

On était en pleine chaleur de juin.

La sieste fut longue, mais pas assez pour que l'artiste n'eût point à s'ennuyer jusqu'au moment du souper.

Il avait été convenu qu'on le servirait à sept heures.

Enfin, le geôlier parut, précédant les porteurs de plateaux.

— Décidément, je ne vis ici que pour manger, se dit Saint-Giles, honteux de se sentir tant joyeux de ce repas qui allait le distraire.

Le menu était aussi savant que celui de midi.

Rateau se surpassait.

Saint-Giles, cependant, ayant dormi dans la journée, prévit qu'il ne dormirait pas pendant la nuit.

Il demanda de la lumière, des crayons et du papier.

— De la lumière ? Impossible, dit le geôlier.

— Pourquoi ?

— Dans la crainte du feu.

— On me permet bien le cigare qui brûle.

— Mais qui ne flambe pas, dit le geôlier. Remarquez que je vous laisse fumer par tolérance parce que le gouverneur approuve les menus du père Rateau qui comportent des cigares, mais de la bougie, c'est impossible.

Saint-Giles n'insista pas.

Il voyait bien que ce serait inutile, et il se contenta de murmurer :

— Dieu ! que cette nuit sera longue et que je vais m'ennuyer. Que faire, pendant ces huit mortelles heures où je ne verrai pas clair ?

Le geôlier échangea un sourire avec ses aides et se retira.

Saint-Giles se remit à s'ennuyer, s'ennuyer, s'ennuyer.

Il cherchait les distractions les plus futiles.

Le bruit du tambour battant la retraite lui causa infiniment de plaisir.

Il fit ce que font tous les prisonniers, il écouta les légers craquements du plancher qui joue, les tassements des plâtres que font travailler les différences de température, les grignotements des souris et leurs trottements à travers leurs galeries souterraines.

Puis les quarts, les demies, les trois quarts et les heures tintaient : et Saint-Giles sut alors ce que c'est que quinze minutes et ce que sont neuf cent soixante secondes.

À dix heures, le couvre-feu vibra et le sommeil n'était pas encore venu.

Saint-Giles en était si loin, qu'il se promenait avec agitation.

En était-il donc toujours ainsi pour les prisonniers ?

Tous éprouvaient-ils le besoin de tourner comme des loups en cage et d'arpenter le plancher de long en long, de large en large ?

Tout à coup, Saint-Giles entendit marcher.

Des pas s'arrêtèrent à la porte de la cellule.

— Que diable peut-on me vouloir ? demanda Saint-Giles.

Il eut comme une lueur d'espoir, lueur vague, indécise.

L'image du fifre lui apparut comme dans un rêve.

Mais comment supposer que le fifre entrait à cette heure le trouver en prison ? Après tout, un fifre comme celui-là était capable de tout.

La porte derrière laquelle brillait une lumière de lanterne s'ouvrit.

Le fifre parut.

C'était bien lui, souriant, gai, sautillant, crâne.

Il avait le bras en écharpe.

— Ah ! ah ! mon camarade, dit-il à Saint-Giles, tu ne m'attendais guère sur le coup de onze heures qui viennent de sonner.

— Faut-il qu'un fifre soit bon garçon pour venir s'ennuyer avec moi !

Lui jetant un bras autour du cou et l'embrassant :

— Est-ce que tu me bouderais, par hasard, citoyen Saint-Giles ? On s'est battu, mais ça n'empêche pas les sentiments ?

Le geôlier, qui avait posé sa lanterne sur la table, dit d'un air mystérieux au fifre :

— Tu sais, mon garçon, que si j'ai consenti à te laisser causer avec ton ami, c'est sur la recommandation d'un homme à qui je n'ai rien à refuser. Mais pas de conversation bruyante, et si vous entendez le bruit d'une ronde, silence.

À Saint-Giles :

— Soyez raisonnable, vous, monsieur Saint-Giles ! pas trop de causeries ! Ne me faites point perdre ma place.

Et il s'en alla.

Saint-Giles, à la vue de la baronne, s'était senti troublé jusqu'aux moelles.

Cette femme frétillante, sémillante, ondoyante et serpentine produisit sur lui l'effet d'une torpille.

Elle allumait ses sens et elle engourdissait sa volonté.

Cependant, il y avait lutte en lui, lutte pénible avec défaite prévue, du reste, défaite inévitable.

— Eh bien, quoi encore ? fit-elle. De la rancune ? Et pourquoi ? Et contre qui ?

Se moquant de lui :

— Monsieur est furieux contre les royalistes, après qu'ils l'ont fait prisonnier.

— Par trahison ! protesta Saint-Giles avec feu.

— Eh oui ! par trahison ! ce qui fait la victoire humiliante pour nous est glorieuse pour toi. L'histoire te rendra cette justice que tu nous avais vaincus lorsque les Auvergnats t'ont surpris et enlevé pour te livrer à tes ennemis.

Avec conviction :

— Te voilà de pair avec Notre Seigneur Jésus-Christ, tu as eu ton Judas, le capitaine Pierre. Cela te relève.

C'était vrai, en somme.

Elle reprit, caressante :

— Tu es le lion du jour. Tout le monde t'admire. Les généraux royalistes qui se connaissent en courage et en tac-

tique prétendent que tu as du génie. Si tu n'étais pas tombé dans un piège, tu nous rossais à plate couture.

D'un ton câlin :

— Tu sens bien, n'est-ce pas, que je te dis la vérité. Mais tu t'entêtes à bouder.

D'un air sérieux :

— Ah ! j'y suis, tu songes à la République, à ta mère, à… ta fiancée… à tout le trimberlin des grands sentiments. Et voilà pourquoi tu ne sautes pas au cou de ton fifre qu'au fond tu adores !

Haussant les épaules avec un très joli mouvement :

— Mon bon cher bien aimé, je ne vois pas en quoi mon amour peut te gêner dans tes grands sentiments. La Révolution ? Je ne t'empêche pas d'en être fanatique. Ta famille ? Je veille sur elle. Ta fiancée ? Tu l'épouseras. Me crois-tu assez bourgeoise pour être jalouse de ta femme ?

Avec un élan joyeux :

— Mon cher, je t'apporte le plaisir, je ne te demande que le plaisir. Embrasse-moi ou tu es un sot…

Elle lui tendit ses joues.

— Jeune homme, à la place de Saint-Giles, qu'aurais-tu fait ?

Selon ce que ta conscience en jugera, il aura eu tort ou raison de cueillir cent baisers sur ces joues fraîches et tentantes.

Mais, après tout, en pareil cas, a-t-on raison ou tort ?

On est vaincu d'avance, fût-on Saint Antoine, quand on est en présence d'une baronne de Quercy.

Pauvre Saint-Giles.

Tu l'as payé si cher, cet amour, que celui-là serait cruel qui te le reprocherait.

Lorsque l'on songe que la baronne de Quercy parvint à tromper Saint-Giles et à l'engourdir dans sa prison pendant sept semaines, on comprend l'ingéniosité dont cette femme fit preuve en politique, par celle qu'elle déploya dans cette intrigue d'amour.

Elle trompa tout le monde.

Dans la famille de Saint-Giles, personne sauf lui ne savait que le petit fifre fût une femme. Elle s'empressa d'aller voir les enfants groupés autour de leur frère cadet, Ernest, gone héroïque qui s'était battu admirablement et qui avait pris le premier canon sur le quai du Rhône.

En voyant le fifre entrer chez eux, Ernest comprit qu'un secours lui arrivait au milieu de l'étrange embarras où il se trouvait.

Comme tous les gones, il comprenait très bien que l'on pouvait se battre, être adversaires, mais rester amis : il redonna donc de bon cœur au fifre l'accolade qu'il en reçut.

Déjà toute cette petite famille, dressée à l'ordre, avait organisé sa vie.

L'aînée des Giles (douze ans) avait pris la direction de l'intérieur et tout marchait comme si la mère eût été là.

Tout luisait, étincelait, brillait : les yeux seuls et l'air de tristesse grave de ces enfants révélaient leur malheur.

Le fifre parla, rassura, promit de sauver tout le monde et se fit consolateur de la famille.

Ernest lui donna une lettre pour Mme Saint-Giles.

Le fifre la vit, s'excusa de s'être battu avec les Jacobins, dit que c'était à contrecœur, mais qu'il avait eu peur d'être traité de lâche et accusé de trahir.

Ces scrupules étaient faits pour être compris par une femme de cœur.

Puis, comment n'aurait-il pas été le bienvenu ?

Il apportait à une mère des nouvelles de ses enfants. Il raconta une prétendue conversation qu'il était censé avoir entendue au sujet de Saint-Giles entre les chefs de la réaction.

Tous étaient d'accord sur le compte du célèbre caricaturiste.

Il fallait le traiter en enfant gâté, mais terrible : on le tiendrait sous clé pendant quelque temps, dans son propre intérêt et aussi pour se mettre à l'abri de sa verve railleuse, après quoi on le lâcherait.

— Il est traité en gentilhomme, à vingt livres par jour, disait le fifre.

Et il capta la confiance de la mère comme celle des petits.

Il affirma à madame Saint-Giles que sœur Adrienne elle-même verrait bientôt son sort s'adoucir.

Bientôt elle lui apporta de fausses lettres de la malheureuse.

La baronne avait à sa disposition ce merveilleux faussaire qui fabriqua tant de faux politiques, soit dans le procès Châlier, soit dans le cours du siège, au profit de la cause royaliste. C'était un forçat envoyé de Toulon à Roubiès.

Elle obtint ainsi de madame Saint-Giles de vraies lettres pour son fils et elle le persuada de lui cacher son arrestation et celle de sœur Adrienne, afin, disait-elle, qu'il ne se tourmentât pas.

Quand plus tard elle eut besoin d'autres lettres, elle les fit écrire par le faussaire et les dicta avec beaucoup d'art.

C'est ainsi qu'elle calma pendant si longtemps les impatiences de Saint-Giles.

Elle rendit, du reste, un signalé service à la mère, en la faisant transférer dans une autre prison, où elle fut dignement traitée et où, suprême joie, elle vit ses enfants, qu'on lui permit d'embrasser.

Ainsi s'explique la conduite de Saint-Giles en prison, conduite qualifiée à tort si sévèrement par certains républicains du parti de Collot-d'Herbois de « rôle louche », de « complaisances suspectes pour la baronne de Quercy ».

Saint-Giles, sa mère, sœur Adrienne elle-même, tous furent trompés par la baronne.

Je le répète, Saint-Giles, en prison, pouvait-il repousser cet amour, qu'il devait plus tard payer si cher ?

Quant à la baronne, elle payait, de son côté, cet amour au prix d'efforts inouïs qui lui permirent de prolonger la situation pendant des semaines.

À quelques jours de là, la baronne mandait chez elle dom Saluste.

Elle voulut donc lui confier le soin de tirer comme un libérateur sœur Adrienne de l'in-pace, de la transférer en prison et de lui promettre la liberté le plus tôt possible.

En s'offrant à elle comme un protecteur intéressant auprès de ses ennemis, en transformant l'in-pace effrayant en une détention simple où on la traiterait avec égard, il était évident que dom Saluste serait regardé par sœur Adrienne comme un ange sauveur.

Plus tard, il la déterminerait à fuir, puis l'enlèverait.

Elle le reçut sous son déguisement de fifre en se faisant passer pour le frère de Mme de Quercy.

— Donc, dit-il, vous allez vous rendre auprès de sœur Adrienne dans l'in-pace. Vous lui annoncerez que vous avez obtenu sa délivrance, puis vous vous retirerez. On mettra sœur Adrienne en cellule dans une maison sûre que je fais transformer en prison pour elle avec son ancienne supérieure pour la garder et vous la visiterez dans trois ou quatre jours quand elle sera remise de ses pénitences.

— Pauvre fille !

— Bon ! plaignez-la ! C'est vous qui êtes chargé de lui donner le paradis après l'enfer.

Et de rire.

Le fifre reprit :

— Pas de précipitation ! Cachez votre amour ! Causez avec votre infante ! Elle est devenue révolutionnaire, vous savez ! Ayez l'air de vous convertir peu à peu à ses idées et de lui donner raison ; puis proposez-lui de fuir Lyon avec vous. Quand vous serez à Genève, continuez à respecter cette farouche vertu et gagnez l'Espagne. Une fois là, elle est à vous.

— Mais, demanda-t-il, comment traverser la frontière avec elle.

— Ma sœur y a pourvu. Oh ! elle a de l'imagination, la baronne ! On s'est procuré un équipage immense où l'on a pratiqué une cachette.

— Mais si l'on visite ?

— On ne la visitera pas. Vous serez pourvu d'un passeport comme diplomate américain. On ne fouille pas les voitures des chargés d'affaires et des attachés d'ambassade ou des courriers de cabinet. Donc, rien à craindre de ce côté et puis vous appartenez à la grande République américaine. On sera plein de sympathie pour vous.

Elle lui recommanda :

— Exercez-vous à prendre l'accent anglais. Tenez, comme ceci.

Et elle se mit à faire des imitations si cocasses que dom Saluste en rit de bon cœur.

Il objecta cependant :

— Mais sœur Adrienne voudra-t-elle se laisser enfermer dans la cachette ?

— Oui, si vous êtes adroit : à vous de la persuader. Qu'elle vous croie passé à la Révolution ! Dites que vous avez horreur de l'Église et de la Monarchie depuis que vous avez vu persécuter sœur Adrienne et verser le sang des citoyens. Vous êtes éloquent ; c'est une arme dont il faudra vous servir.

Le moine objecta encore :

— Mais si elle consent à se cacher dans le carrosse pour partir de Lyon, elle voudra reprendre sa liberté hors de la ville.

— Êtes-vous assez naïf ! Est-ce que vous ne pouvez pas lui faire croire que tout le midi est soulevé, ce qui est vrai du reste, qu'il est arrivé de graves événements, que la Convention va succomber et que les alliés sont sous Paris. Cette pauvre sœur ne sait rien.

— C'est vrai.

— Vous pouvez passer avec elle en Italie et lui faire croire que c'est le plus court chemin pour la conduire en lieu sûr. Vous l'embarquerez pour l'Espagne sans qu'elle fasse de résistance, si vous ne l'avez pas alarmée. Faites-la écrire à son fiancé et je me charge de lui faire fabriquer des réponses qui lui donneront conseil de vous suivre partout où vous voudrez et, dans ces lettres, je lui ferai donner l'espoir de retrouver son fiancé là où vous irez.

Le moine admirait ces ingénieuses combinaisons.

Le fifre reprit encore :

— Vous passez par des pays hostiles à la Révolution : rien ne vous sera plus facile que d'y trouver des gens qui diront à sœur Adrienne que la monarchie est rétablie ou sur le point de l'être. Elle en conclura qu'il y aurait danger pour elle de rentrer dans ce pays où on la murerait de nouveau dans un in-pace.

— Je vois l'affaire maintenant, dit dom Saluste. La chose est possible, facile même.

— À une condition.

— Laquelle ?

— Ne démasquer vos prétentions qu'en Espagne, quand vous tiendrez votre infante en lieu sûr.

— Oh ! soyez tranquille.

Le fifre prit un air grave :

— Vous savez que la baronne a le bras long et qu'elle peut vous atteindre jusqu'en Espagne : elle ne craint qu'une chose, votre impatience.

— Je sais me dompter, dit dom Saluste.

D'un air riant, le fifre recommanda :

— Vous savez que, pour ce voyage, il faudra vous habiller en quaker américain. On vous donnera des passeports comme attaché à l'ambassade de ce pays. Mais nous règlerons ça au moment de votre départ.

Tirant sa montre :

— Midi cinq, il est temps ! À votre belle ! Moi, à la mienne ! Je vais arriver à point pour la trouver furieuse et la

calmer. Mais si je tardais cinq minutes de plus, on me l'enlèverait…

— Allez ! allez ! monsieur de Quercy, dit le moine, et baisez les mains de la baronne pour moi.

Il s'en alla avec force protestations et remerciements.

Quand il fut dehors, la baronne dit :

— Ouf ! m'en voilà débarrassée à bon marché ! S'il m'avait reconnue, il m'aurait accablée de fadaises.

Et elle s'en alla de son côté voir Madame Adolphe et la questionner sur l'arrestation de sœur Adrienne, puis lui déclara :

— D'après ce que je vois dans votre récit, vous aimez cette petite Adrienne.

— Elle est si jolie.

— Vous la serviriez avec plaisir !

— Dame oui, si j'étais forcée de quitter madame.

— Madame Adolphe, vous êtes un serviteur précieux, je ne vous remercie pas et même en vous mettant au service de sœur Adrienne, vous restez au mien.

— Ah tant mieux !

— Vous avez dit à cette petite, si j'ai bien compris, que pour l'amant qu'elle perdait, elle en retrouverait un autre.

— Oui ! Je lui ai dit cela pour la consoler.

— Mme Adolphe, il entre justement dans mes vues que cette petite ait un autre amant.

— Oui… oui… je sais pourquoi.

— Cet amant est sur le point d’enlever sœur Adrienne.

— Un enlèvement ! Ça me va !

— Vous partirez avec les amoureux et vous serez discrète. Un coup de langue peut vous perdre. Songez qu’il faut traverser des pays où les républicains sont les maîtres et ils ne manqueront pas de vous guillotiner s’ils vous reconnaissaient ou plutôt s’ils devinaient qu’ils ont affaire à une femme ayant trempé dans l’affaire Sautemouche.

— Pas si bête que de rien dire.

— Vous avez l’expérience des choses d’amour, Mme Adolphe. Vous devez bien penser que la petite jettera les hauts cris quand dom Saluste qui l’enlève comme sauveur, se transformera en amant et réclamera le salaire de son dévouement.

— La petite ne voudra pas de lui ! Elle pensera toujours à l’autre. Les jeunes filles sont niaises.

— Mais vous n’êtes point sotte, vous, Mme Adolphe ! Vous serez là et vous prêcherez pour dom Saluste.

— Oui, madame la baronne.

— Et si vous réussissez, nous, pendant ce temps-là, nous aurons remis le roi sur le trône. Je vous rappellerai alors. Je serai en grande faveur et je vous donnerai une situation telle que tous les suisses de la garde royale vous feront la cour. Vous trouverez à vous marier, Mme Adolphe, c’est moi qui vous le dis.

Mme Adolphe battit les mains de joie à cette perspective enchanteresse.

— À quand l'enlèvement ? demanda-t-elle.

— Je vous ferai prévenir : mais ce sera bientôt, madame Adolphe. En attendant, tenez-vous tranquille et cachez-vous.

Mme Adolphe apprécia ce conseil à sa juste valeur et le suivit.

Ce même soir, l'abbé Roubiès se rendait chez la baronne ; il la trouvait inquiète, abattue même.

— Qu'avez-vous donc, chère baronne ? lui demanda-t-il avec intérêt.

— J'ai, dit-elle, le désespoir de songer que Saint-Giles va quitter Lyon et m'échapper.

— Comment ! s'écria Roubiès, vous lâchez l'oiseau bleu ?

— Il le faut bien ! dit-elle avec un profond soupir. C'est toute une histoire et je vais vous la conter.

L'abbé écouta curieusement.

La baronne expliqua ce qui s'était passé entre elle et Saint-Giles.

— Figurez-vous, mon cher abbé, dit-elle, que mon oiseau bleu, comme vous dites, est un ingrat : je lui ai doré sa cage, je vais lui tenir compagnie, je lui fais tout pour le distraire, et il veut prendre sa volée, me réclamant sans cesse sa liberté ; il ne chante que cette chanson sur cent airs différents.

— En sorte que cela devient fastidieux à la longue ! fit l'abbé.

— J'en suis crispée et je suis lasse de la lutte. Hier encore je tenais ferme mais il a pris un moyen décisif.

— Lequel ?

— C'est une fine nature, très pénétrante. Il se doute de quelque chose et il m'accuse de le tromper et de l'endormir.

— Entre nous, c'est vrai.

— Il veut que je favorise sa fuite et il me prouve que je dois en avoir les moyens.

— Comment le prouve-t-il ?

— Parce que, dans les commencements, afin qu'il prît patience, je lui ai promis de le faire évader.

— Ah diable !

— Et aujourd'hui il me somme de tenir cette promesse. Hier, il m'a juré que si, dans huit jours, je ne l'avais pas tiré de sa prison, il se casserait la tête aux murs.

— Peuh ! fit l'abbé d'un air de doute.

— Oh ! dit-elle, avec une conviction qu'elle lui fit partager, n'en doutez pas : c'est un héros capable des plus belles et en même temps des plus sottes actions.

— Eh bien ! dit l'abbé, puisqu'il en est ainsi, ouvrez-lui la porte de la cage et donnez-lui la clef des champs.

— C'est bien cruel.

— Vous l'aimez à ce point de ne pouvoir vous résigner à le perdre pour un temps ?

— Entre nous, l'abbé, c'est la seule passion que j'ai eue. Tout le reste fut feu de paille, caprice, bulle de savon. Mais cette fois, je brûle, je flambe, c'est un véritable incendie.

— Toute autre que vous me le dirait, baronne, je ne le croirais pas.

— Enfin, l'abbé, il faut qu'il parte : mais je ne veux m'en séparer qu'à la dernière extrémité.

— Comme prêtre, je vous condamne, comme homme je vous comprends ! Vous devez bien avoir imaginé un expédient.

— Sans doute. Voilà que la guerre civile est commencée. Dix-huit cents gardes nationaux casernés chaque jour, dix mille pionniers au travail, c'est l'ouverture des hostilités où je ne m'y connais pas.

— Avant dix jours, dit l'abbé, l'armée des Alpes enverra un détachement nous assiéger.

— Mais êtes-vous bien sûr qu'il n'y aura pas d'accommodement entre les Girondins, qui, à Caen, à Rouen, à Bordeaux ont fait la paix ?

— Baronne, nous n'étions pas dans ces villes pour brouiller les cartes. Mais nous sommes à Lyon heureusement, et, après avoir massacré Sautemouche comme Danton a assassiné les nobles en octobre, nous allons nous inspirer encore de l'exemple de ce citoyen énergique : un maître homme, baronne ! Il a fait, ou si vous voulez, laissé faire les massacres de Septembre, pour que Paris fût couvert du sang des prêtres et des nobles, et devînt irréconciliable avec le

pape et les rois. Mais quand les rois ont lancé leurs soldats sur Paris, Danton a voulu que la France fût mise dans l'impossibilité de reculer et il a forcé l'Assemblée des représentants de la nation à jeter la tête de Louis XVI en défi à l'Europe coalisée. Nous, baronne, nous allons juger Châlier solennellement et l'exécuter, ce qui engagera la ville de Lyon dans une lutte sans pitié, sans pardon, de même que la France se trouve lancée dans une guerre sans merci pour avoir coupé le cou à son roi.

— Vos Girondins consentiront-ils à cette guillotinade ?

— Baronne, les juges sont des nôtres.

— Mais la garde nationale, le peuple, les modérés ? Il y a déjà des gens qui se lassent, qui s'effraient, qui disent que Châlier n'est pas si coupable et qui s'intéressent à lui.

— Je sais, dit l'abbé. Mais nous produirons au procès une pièce qui le rendra odieux aux Girondins.

L'abbé se leva et prit dans un carton une lettre qu'il lut à la baronne.

Sur cette lettre, Louis Blanc a fait la lumière.

Dans l'embarras où l'on était, dit-il, on inventa une lettre où la main du faussaire se reconnaît rien qu'au luxe inusité des précautions prises pour la faire croire authentique. On l'avait intitulée « Lettre adressée à Châlier, d'Oberstad, le 22 mai 1793, timbrée de Reinhausen, taxée de vingt sols, et arrivée le lendemain de l'arrestation de Châlier. »

Elle était supposée écrite au tribun lyonnais par un émigré qui l'engageait à se couvrir toujours du voile du patriotisme pour mieux servir la cause des rois et l'informait que « son projet » avait été fortement goûté du prince. Pas de

nom, cela va sans dire et, pour toute signature, Mis… de Saint-V…

Il était difficile de recourir à un expédient plus grossier ; mais les royalistes mirent un art infini à propager cette calomnie. Ils la mêlèrent à des exhortations patriotiques : ils lui donnèrent du poids en la glissant dans des adresses qu'appuyaient les lettres pastorales de l'évêque constitutionnel de Lyon, Lamourette ; elle figura sous les mots sacramentels : République, Liberté, Égalité, inscrits en tête de placards dont on inondait les campagnes. »

Telle était la lettre que montrait Roubiès à la baronne.

Lorsque celle-ci eut terminé la lecture de cette lettre, elle dit à l'abbé :

— Avouez qu'un bon faussaire est un homme des plus utiles. Le nôtre est très fort. Il m'a fabriqué des lettres que Saint-Giles a cru recevoir de sa mère et voici une pièce qui est un chef-d'œuvre.

— Baronne, notre homme est un ex-notaire qui « ramait sur les galères » à Toulon ; c'est l'amiral qui, sur ma demande, me l'a envoyé.

— Avec cette lettre, dit la baronne, vous déshonorerez Châlier aux yeux des Girondins : personne à Lyon ne s'opposera à sa mort. Quand le jugez-vous ?

— Demain.

— Lui mort, il ne nous restera plus qu'à donner un chef militaire aux Lyonnais.

— Nous avons choisi de Précy. C'est bien l'homme qui convient à la situation.

— Bon ! dit la baronne, de Précy ! Il a du feu dans le sang celui-là et il fera canonner les républicains, mais, l'abbé, dès que la parole est aux canons, le rôle des diplomates est fini, n'est-ce pas ?

Roubiès devina la pensée de la baronne.

— Ceci revient à dire, baronne, que vous n'avez plus rien à faire dans Lyon, dit finement l'abbé, pénétrant la pensée de Mme de Quercy. Il est certain que vous nous seriez plus utile à Marseille et à Toulon, qu'il faut soulever.

— J'allais vous proposer de partir pour le Midi.

— Et vous descendriez le Rhône avec Saint-Giles ?

— Justement ! Vous avez deviné mon plan. Il me protègera et me fera passer pour sa sœur dans les régions où les Jacobins dominent. Il est chevaleresque et généreux : après l'avoir fait évader de Lyon, le moins qu'il puisse pour moi, c'est de me dire sa parente et de m'accompagner jusqu'à Marseille où je serai en sûreté, la ville étant pleine de royalistes.

— Et ce sera toujours cela de gagné pour l'amour ! Oh ! baronne ! vous vous damnez !

— J'aurai, mon cher abbé, pour aller au ciel ou le martyre de l'échafaud ou vingt ans de vieillesse pieuse.

Puis d'un air caressant :

— Tâchez que Châlier meure avant trois jours car je ne veux partir qu'après son exécution et il faut que Saint-Giles sorte de prison avant ce délai.

— Baronne ! dit l'abbé, vous avez ma parole. Vous verrez tomber la tête de Châlier avant la fin de la semaine.

Il la reconduisit avec le respect le plus galant, mais quand elle fut partie :

— Allons, ce n'est qu'une femme, dit-il.

Il se sentait fort, cet homme qui sacrifiait tout à l'ambition.

Mort de Châlier

Le crime, le grand crime de Lyon, aux yeux des Jacobins, fut l'assassinat juridique de Châlier.

Cette exécution rendit plus tard les Jacobins vainqueurs implacables.

Dans le déchaînement de colères qui suivit la prise de la ville, on ne vit que le meurtre, sans se rendre compte des circonstances.

Toute une cité avait demandé la tête d'un républicain insulté à son agonie, applaudi aux tortures qu'il avait endurées sur l'échafaud : cette cité devait expier ce crime.

Ce que l'on oubliait, ce qui absout Lyon devant l'histoire, c'est que la bonne foi des Girondins lyonnais fut surprise ; c'est que la fausse lettre dont l'abbé Roubiès ordonna la fabrication et la divulgation fit croire aux gardes nationaux de Lyon que Châlier était un traître et un partisan secret de la royauté.

Dans cette fausse lettre, Châlier était représenté comme appelant l'ennemi en France.

Ah ! Quel profond dégoût soulève le cœur quand on songe que ceux qui poursuivaient Châlier de cette accusation meurtrière, « Il veut un roi », étaient précisément des royalistes !

Châlier, dans sa prison, éprouva l'amer désespoir de ceux qui se sentent frappés par le peuple qu'ils ont aimé et défendu.

« Tout trahit le peuple », écrivit-il avec sanglots, « et le peuple lui-même se trahit. »

Toutefois, dit Louis Blanc, il restait à l'infortuné des amis fidèles, prêts à donner pour lui tout le sang de leurs veines. Bernascon et Lauras formèrent le projet de l'arracher par force de sa prison. Ils rassemblèrent cinquante hommes déterminés et peut-être eussent-ils réussi, sans les pièces de canon chargées à mitraille qu'on avait eu soin de disposer dans toutes les avenues conduisant à la prison.

Il fallut renoncer à délivrer Châlier.

Le jour du jugement était fixé au 16 juillet.

Jamais procès ne fut plus émouvant ; l'histoire a buriné cette scène mémorable.

Le jour, dit Louis Blanc, arriva, où celui que Bernascon appelle le plus humain des hommes allait être sacrifié. C'était le 10 juillet. En présence d'une foule nombreuse, lecture fut faite des dépositions. Tout à coup Bernascon fend la foule, demandant à défendre son ami ; mais on le repousse, on crie que quiconque osera parler en sa faveur est son complice. La sœur de Marteau, la Pie et la femme de Bemascon s'enfuient, épouvantées. Bernascon seul, au péril de sa vie, insiste et parvient à se faire écouter. Il y eut un instant d'hésitation parmi les juges : mais « la voix du peuple les menaçait de mort s'ils osaient absoudre » La sentence fatale fut prononcée.

Quand Bemascon entra dans la prison pour dire à son ami l'adieu éternel, le voyant étendu sur un grabat, il resta muet de saisissement. Mais Châlier : « Ne t'afflige pas, mon ami. Je meurs content, puisque je meurs pour la liberté. Dis que l'on punisse les grands coupables qui ont égaré le peuple, toujours bon et juste quand il n'est pas séduit : mais qu'on épargne, dans le grand jour des vengeances, ces milliers d'hommes, victimes innocentes de l'erreur. Je ne te verrai plus ! Adieu ! À ce moment, une voix terrible retentit ; c'était celle du bourreau. On emporta Bernascon.

Châlier sentait qu'il tombait en martyr ; il se prépara à mourir dignement pour la postérité.

Il fut très simple et très fort ; mais il eut le sentiment très vif de l'immense faute que commettait sa cité d'adoption.

En mourant, Châlier prédit à Lyon le sort qui l'attendait.

Châlier, dit Lamartine, condamné à mort quelques jours après par le tribunal criminel, voyait du fond de son cachot la lueur des illuminations allumées en l'honneur de la victoire des modérés. Ce sont les torches de mes funérailles, dit-il. Les Lyonnais font une grande faute en demandant ma mort. Mon sang, comme celui du Christ, retombera sur eux et sur leurs enfants, car je serai à Lyon le Christ de la Révolution. L'échafaud sera mon Golgotha, le couteau de la guillotine ma croix où je mourrai bientôt pour le salut de la République.

Cet homme, dit encore Lamartine, qui aspirait le sang par le fanatisme de sa démagogie, se montra le plus sensible et le plus tendre des hommes dans la solitude et dans le désarmement de la prison. Une femme, dont il était aimé, lui

avait fait parvenir une tourterelle apprivoisée dont il avait fait la compagne de sa captivité et qu'il caressait sans cesse.

Image d'innocence sur une tête pleine de rêves sanglants, l'oiseau perchait constamment sur les épaules de Châlier.

Châlier fit entendre après sa condamnation des prophéties sinistres sur la ville.

On lui accorda de voir une dernière fois ses amis et la femme à laquelle il était attaché. Il les consola lui-même et leur légua ce qu'il possédait, sans oublier son oiseau qu'il baigna de ses larmes.

L'exécution fut une des plus épouvantables dont le martyrologe de la liberté ait conservé le souvenir :

Châlier fit à pied, au son du tambour, accompagné d'un prêtre, le chemin qui conduisait de la prison au lieu du supplice.

Il marchait d'un pas ferme, refoulant dans son cœur l'impression des huées dont le poursuivaient de malheureuses femmes, trompées par ses ennemis.

Sous le couperet, il dit au bourreau : « Rends-moi ma cocarde, attache-la moi, car je meurs pour la liberté. »

La guillotine, dressée à Lyon pour la première fois par le parti modéré, n'avait pas encore servi, et le bourreau manquait d'expérience. Le couteau se trompa quatre fois, et il fallut achever de couper avec un couteau ordinaire cette tête ruisselante de sang : spectacle abominable qui n'empêcha pas quelques claquements de main ! Le peuple, une fois revenu de son erreur, fit de Châlier un martyr ; mais trop tard… »

La baronne de Quercy avait assisté à l'exécution du haut d'un balcon ; elle avait cette insensibilité des grandes dames pour qui la mort d'un croquant peut être un spectacle, jamais une douleur.

Quand tout fut fini, elle dit en riant :

— J'aime autant que ce soit sur Châlier que le bourreau ait fait son apprentissage ; j'espère, si je suis guillotinée, mourir d'un seul coup.

Et à l'abbé Roubiès :

— Je pars demain avec Saint-Giles.

Elle s'en alla, en attendant, dîner avec lui.

Une pareille insouciance était-elle courage ou légèreté ?

Les deux peut-être.

L'enlèvement

Le temps marchait, et l'heure de réaliser les plans d'enlèvement et de fuite approchait.

La baronne était une femme trop avisée pour avoir confiance absolue dans la continence de dom Saluste : elle l'avait jugé ce qu'il était : capable de comprendre qu'il serait de son intérêt d'attendre, mais capable aussi d'impatience et, par conséquent, d'imprudence.

Aussi avait-elle pris ses précautions.

Tout d'abord, dans la maison où elle était détenue, sœur Adrienne avait retrouvé sa supérieure et la communauté.

Elle était donc en bonnes mains et bien gardée sous tous les rapports.

Inutile de dire que, depuis le 20 mai, la supérieure et la petite communauté des Brotteaux ne couraient plus aucun danger.

Tranquille pour la sûreté de sœur Adrienne en prison, la baronne avait eu l'idée de constituer à dom Saluste, pour le voyage, une surveillante ; nous avons vu que son choix s'était arrêté sur Mme Adolphe.

Excellent choix !

Mme Adolphe avait du reste été placée chez la supérieure auprès de sœur Adrienne.

Cette Auvergnate avait encore l'intelligence, du moins le flair subtil des choses et des gens.

Stylée par la baronne, elle avait parfaitement compris son rôle, et elle le joua très bien.

Sœur Adrienne accueillit avec reconnaissance cette fille qui l'avait protégée.

Mme Adolphe lui raconta que l'on avait voulu la jeter à l'eau ; qu'elle avait failli être noyée pour sœur Adrienne : que depuis, elle avait, disait-elle, reconnu les prêtres et leur séquelle pour être de la canaille ; elle les exécrait donc.

Bien entendu, ces confidences se faisaient à voix basse. Sœur Adrienne était droite et naïve.

Mme Adolphe lui disait qu'elle voulait la sauver, elle crut à sa sincérité.

L'Auvergnate bien manœuvrée, bien stylée, fit merveille.

Elle prépara le jeu de dom Saluste.

— Cet Espagnol, disait-elle à sœur Adrienne, vous porte de l'intérêt, il m'a placée près de vous pour que la supérieure ne vous fasse pas de misères. J'ai idée que, lui aussi, en a assez de la religion et qu'il pense comme moi et comme vous.

— Croyez-vous ? demandait sœur Adrienne.

— Vous vous êtes bien convertie à la République, moi aussi ! disait l'Auvergnate. Pourquoi ne ferait-il pas comme nous ?

L'affaire, conduite avec art, réussit au mieux.

Dom Saluste laissa échapper des réflexions qui préparèrent le terrain : tantôt il disait : « Vraiment, c'est une horreur de penser que la religion ordonne tant de crimes ».

D'autres fois, après avoir raconté certains traits de l'Inquisition, il s'écriait : « C'est à douter de Dieu lui-même ».

Alors sœur Adrienne lui prêchait les théories révolutionnaires, du moins le peu qu'elle en connaissait.

Il semblait se laisser convaincre chaque jour davantage.

En même temps, il remettait à sœur Adrienne de prétendues lettres de son fiancé.

Il était censé porter à Saint-Giles les réponses de sœur Adrienne.

Cette fausse correspondance, conduite et inspirée par la baronne, était un coup de maître ; elle écartait tout soupçon, d'amour de la part de dom Saluste : elle le posait en intermédiaire approuvé, recommandé par Saint-Giles.

Il affirmait voir souvent celui-ci le protéger, s'intéresser beaucoup à lui : il en parlait avec une chaleureuse amitié, ce qui enchantait sœur Adrienne.

Il racontait de prétendus entretiens, des discussions philosophiques et paraissait frappé des arguments que Saint-Giles avait employés pour la convaincre.

Un jour, il arriva rayonnant et déclara que c'était fini, que désormais il serait républicain.

Puis, brusquement, il avertit sœur Adrienne qu'il avait exposé à Saint-Giles un plan d'évasion pour elle et qu'il allait le méditer ; il devait avoir bientôt une réponse.

— Mais lui ? demanda-t-elle.

— Il est détenu, mais il ne court aucun danger, répondit-il. Du reste, il a fait avec d'autres prisonniers un projet de conspiration et ils fuiront tous ensemble au moment favorable. Avant un mois, il viendra vous retrouver.

Avec une onction hypocrite :

— Je serai alors un prêtre républicain assermenté. Je bénirai votre union avec une joie infinie dans une église de Paris.

Elle crut à cette espérance et y sourit.

Elle s'inquiétait de Mme Saint-Giles.

— Elle est en sûreté à Mâcon ! répondait-il.

Et Mme Adolphe confirmait ces mensonges.

La pauvre Adrienne apprit le lendemain que Saint-Giles approuvait le plan de dom Saluste : il lui écrivait pour lui recommander d'avoir une foi aveugle dans son sauveur.

La lettre, très tendre bien entendu, se terminait par cent baisers et un rendez-vous à un mois au plus tard.

Sœur Adrienne fit secrètement avec Mme Adolphe ses préparatifs de départ.

Elle y mit toute la joie enfantine des jeunes filles qui ne savent que peu de choses du monde et surtout des jeunes recluses qui aspirent à la liberté.

Mme Adolphe raconta les détails du plan.

— Il faudra nous cacher pendant toute une soirée et une partie de la nuit ! disait-elle.

— Oh ! je serai moins mal que dans l'in-pace ! disait Adrienne, frissonnant encore au souvenir du cercueil.

— Vous savez, quoi qu'il arrive, même quand le carrosse verserait, ne bougez pas.

— Soyez tranquille, Mme Adolphe, j'ai du courage et de la fermeté. Je me tairai.

— Du reste, je serai là !

Il faut rendre cette justice à Mme Adolphe qu'elle était toujours là, ne quittant guère sœur Adrienne, surtout lorsque dom Saluste lui rendait visite.

C'était pour elle un plaisir de jouer ce rôle de duègne.

Elle rendait compte à la baronne et lui disait :

— Ah ! le brigand de moine, il en tient ! Si vous voyiez ses yeux ! On dirait un chat tout vivant qui rôtit dans la braise.

— Madame Adolphe, recommandait la baronne, méfiez-vous ! S'il lui dit un seul mot d'amour, elle ne partira pas.

— Je ne le perds pas de vue ! Et c'est amusant de les faire pester, ces gueux d'hommes ! Nous en font-ils voir de toutes les couleurs quand on les aime ! C'est bien le moins qu'on les embête quand on ne les aime pas.

Enfin, tout étant prêt pour la fausse évasion qui devait avoir lieu vers le soir à la nuit tombante, Mme Adolphe vint chercher ses instructions.

La baronne les résuma dans cette phrase :

— Tant que vous ne serez pas en Espagne, soyez le garde-chiourme de la vertu de sœur Adrienne ! je vous ai donné le moyen de forcer ce moine à filer doux. Si vous réussissez à conduire sœur Adrienne de l'autre côté de la frontière espagnole, il y a pour vous dix mille livres en or.

— Mais pourquoi donc, demanda Mme Adolphe, faut-il qu'il attende jusqu'en Espagne, ce moine ?

— Parce que partout ailleurs, sœur Adrienne, découvrant ses intentions chercherait à fuir et y réussirait probablement. Tandis qu'en Espagne, dom Saluste la tiendra en son pouvoir : en vertu de ses pouvoirs comme inquisiteur, il dispose en maître d'un couvent.

Mme Adolphe murmura entre ses dents :

— Et il est inquisiteur !

— Est-ce que cela vous contrarie ? demanda la baronne en souriant.

— Ma foi non, quoique ça sente le bûcher, un inquisiteur ! dit Mme Adolphe.

Elle reçut trois mille francs en or pour elle-même comme frais de voyage et elle s'en alla, comme elle devait « emballer sœur Adrienne. »

Mais en chemin, elle ne cessait de répéter « Ah ! il est inquisiteur ! »

Et elle secouait la tête comme une mule qui rumine un mauvais coup.

L'enlèvement de sœur Adrienne était facile.

Étant donné qu'elle avait reçu des lettres (fausses) de son fiancé, qu'elle avait toutes raisons pour avoir foi en dom Saluste, rien ne devait entraver ce départ.

Inutile de dire que la supérieure s'était prêtée à tout pour que la prétendue évasion eût une apparence de sérieux.

Il importait pourtant que sœur Adrienne ne soupçonnât point la connivence qui existait entre dom Saluste et la petite communauté.

En conséquence, le jour de l'enlèvement le moine avait raconté à sœur Adrienne qu'il avait ordonné à toutes les sœurs, supérieure comprise, un pèlerinage secret à Fourvières.

La tourière, elle-même ou si l'on veut la domestique, en était aussi.

Donc la maison restait à la seule garde de Mme Adolphe.

Il était convenu que le carrosse de voyage entrerait dans la cour du couvent et que sœur Adrienne monterait vivement dedans et se laisserait enfermer au fond de la cachette.

Les choses se passèrent selon le programme dont rien ne troubla l'exécution.

Adrienne avait une foi aveugle dans le moine qui toujours avait montré un vif intérêt pour elle et qui maintenant lui était recommandé par Saint-Giles lui-même, elle le croyait du moins très fermement et sans ombre de soupçon.

Le carrosse arriva dans la cour à l'heure dite : Adrienne s'y installa avec Mme Adolphe.

Le cocher, un affidé, les enferma toutes deux dans un compartiment ménagé à l'arrière du carrosse.

Dom Saluste ne devait monter dans la voiture qu'un peu plus tard, ce qu'il fit. Le voyage fut rapidement mené.

La nuit venue, le carrosse roulant, dom Saluste donna plus d'aise aux deux femmes.

Celles-ci se recachaient à l'approche du relais.

Souvent, soit aux bureaux des maîtres de poste par les autorités locales soit sur les routes par la maréchaussée, comme le carrosse excitait la curiosité, le cocher fut interrogé ; il répondit que son maître était un diplomate des États-unis d'Amérique, patrie de Franklin, le célèbre et populaire républicain du Nouveau Monde.

Et l'on croyait d'autant plus facilement à ce conte, que dom Saluste se mettait à dire avec un accent anglais très prononcé et à haute voix :

— Aoh, cocher, montre les passeports !

Les autorités, enchantées d'avoir affaire à un républicain étranger de cette qualité et de cette trempe, jetaient un regard distrait sur les papiers et laissaient passer.

Les gendarmes, plus méthodiques, lisaient le signalement, regardaient le faux diplomate, le trouvaient ressemblant, jugeaient tout en règle, saluaient militairement et livraient passage.

Il ne faut pas oublier qu'une convention réciproque rend en quelque sorte sacrés les diplomates d'une ambassade et qu'ils jouissent de la franchise des bagages dans les villes et dans les États.

Pour eux, point de douanes.

C'est grâce à ses passeports, d'une fabrication admirable du reste et où Fex, notaire de l'abbé Roubiès avait déployé tout son talent, que dom Saluste dut d'arriver à Genève sans encombre.

De Genève, il gagna la plus proche ville italienne le plus rapidement possible sans que sœur Adrienne, abasourdie par un pareil voyage, étourdie par les nouvelles que dom Saluste lui faisait annoncer, se rendit compte de ce qui se passait.

Lorsque Dom Saluste fut sur le territoire piémontais, il respira, car, là, on était en pays catholique.

Personne n'aurait pris parti pour une sœur qui rompit ses vœux.

Dom Saluste crut donc pouvoir s'arrêter et faire reposer sœur Adrienne qui en avait grand besoin, brisée qu'elle était par la fatigue.

C'est alors que le rôle de Mme Adolphe devint difficile.

Et comme elle l'écrivit à la baronne, car elle savait écrire, elle eut bien du tintouin.

C'est que ce n'est pas chose facile que surveiller un moine.

Dans ses récits révolutionnaires, le conteur stéphanois fait le récit du suicide de Saint-Giles.

Voici les faits :

Le lendemain de la mort de Châlier, dix heures du soir, expirait le délai fixé à la baronne par Saint-Giles pour son évasion.

Comment Saint-Giles, cet homme de cœur et d'intelligence en était-il arrivé à vouloir se tuer parce qu'il était prisonnier ?

Le suicide est presque toujours une lâcheté, oui, presque toujours, mais non toujours.

Il est des cas exceptionnels : Saint-Giles se croyait dans une de ces situations qui justifient l'acte désespéré de l'homme qui se supprime.

En vain, les prétendues lettres de sa mère dont la dernière lui annonçait qu'elle allait mettre toute la famille en sûreté à Villefranche ; en vain les protestations de la baronne et celles du geôlier rassuraient-elles son esprit : au fond du cœur, il n'était point convaincu.

Un jour, une lueur se fit.

« Elle me trompe peut-être, se dit-il ; elle me retient prisonnier, parce qu'elle veut m'avoir à elle. »

Ce soupçon entré dans son esprit, rien ne put le déraciner.

« Si je ne brise pas le cercle d'intrigues dont elle m'entoure, se dit Saint-Giles, je suis déshonoré vis-à-vis de moi-même et peut-être vis-à-vis des autres. »

Il étudia les moyens à employer et n'en vit qu'un : la menacer de se tuer.

Et, nature loyale, répugnant un mensonge, ayant jugé un serment nécessaire pour imposer la conviction à sa maîtresse, il était prêt à se suicider à l'heure dite.

Cette éventualité ne l'épouvantait pas et le séduisait presque ; sa mère et les autres enfants avaient de quoi vivre : Adrienne trouverait facilement un autre mari et il ne voyait la vie en ces temps troublés que sous le plus noir aspect.

Il n'avait point cessé de regarder le barreau qui grillait sa lucarne.

Saint-Giles avait trouvé que se casser la tête au mur était moins pratique que de se pendre. Ce barreau de la lucarne était son moyen de suicide.

C'était un solide barreau, un barreau sérieux.

Il traçait une raie noire sur le ciel bleu.

Mais ce n'était point le ciel bleu que contemplait Saint-Giles, c'était le barreau il avait pris ses précautions pour atteindre à ce barreau.

Depuis quelque temps, il assommait le geôlier de réclamations, lui demandant des tables, des tabourets, des bancs.

Il prétextait, pour justifier ces exigences, des besoins de son état de peintre et de dessinateur. Il avait l'air de dresser l'immense plan d'une œuvre qui offrait un grand développement.

Prétexte ! prétexte !

Ce qu'il voulait, c'était, à l'aide d'un échafaudage, atteindre au barreau.

Et maintenant, il attendait le moment fatal.

Dix heures sonnèrent enfin.

Saint-Giles écouta tinter les cloches et, quand la dernière eut sonné le dernier coup, il se leva.

Il dressa rapidement dans la lucarne un piédestal étagé de tables grandes, moyennes et petites, suivant pour les chaises la même progression : puis il se munit d'une corde fabriquée avec des mouchoirs, et il escalada jusqu'au sommet du dernier tabouret ; il arrivait ainsi aisément au barreau.

— Allons, pensa-t-il en nouant sa corde à la traverse de fer, elle n'a pu me sauver.

Il jeta à travers l'espace un dernier adieu à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, à sa fiancée, à tous les êtres chers, puis il se passa au col le nœud coulant qu'il avait habilement disposé et d'un coup de pied il renversa le tabouret qui le soutenait.

Il resta ainsi pendu dans le vide.

Ce que Saint-Giles n'aurait jamais supposé, c'est que la baronne, l'œil à la serrure, escortée du geôlier, épiât ce qui se passait.

Comment le laissa-t-elle se pendre ? C'était une femme d'un singulier caractère.

Elle était si rouée qu'elle craignait toujours d'être dupe.

Quand elle entendit dégringoler le tabouret et vit Saint-Giles se balancer dans le vide, elle cria au geôlier :

— Vite ! vite !

Elle ouvrit la porte ; puis, agile, elle monta sur la première table et escalada les autres : mais sauver Saint-Giles était beaucoup plus difficile qu'elle ne se l'imaginait.

Le sommet de la pyramide était trop étroit : le corps de Saint-Giles ne permettait pas à la baronne de monter sur le dernier tabouret ; elle ne se trouvait pas assez grande, du reste, pour couper cette corde.

L'angoisse la plus cruelle s'empara de ce cœur léger : elle voulut demander l'aide du geôlier, mais celui-ci avait disparu : il s'était bien douté que Saint-Giles voulait se pendre.

Que faire ! mon dieu, que faire !

Elle voulut refaire en toute hâte le fragile édifice construit par Saint-Giles mais chaises, tables, tabourets, tout s'écroula avec fracas.

Et le corps du pauvre Saint-Giles se balançait toujours légèrement, avec les lentes oscillations d'un pendule.

La baronne, avec une activité fiévreuse, se pressa de reconstruire la pyramide étagée ; mais que de temps perdu !

Enfin, elle y avait réussi ; elle avait regrimpé, elle allait couper la corde, ayant, à l'aide d'un tiroir de table, rehaussé le piédestal de la hauteur qui lui avait manqué lors de la première tentative. Mais une voix lui cria :

— Ne coupez pas ! Il se tuerait en tombant.

C'était le geôlier qui accourait, apportant une échelle à l'aide de laquelle on montait dans un grenier et qui se trouvait assez haute pour aller s'appuyer sur le rebord de la lucarne.

La baronne bouillait d'impatience, le geôlier ne semblait pas plus pressé que s'il se fût agi d'aller décrocher un jambon pendu au plafond.

— Appuyez votre pied sur le bas de l'échelle, dit-il, çà l'empêchera de glisser. Appuyez ferme.

Puis il demanda :

— Votre poignard ?

Elle le lui donna.

— Et maintenant, dit-il, en montant empoignez les montants de l'échelle et pesez dessus.

Il arriva à hauteur, fit tournoyer le corps, pour que le dos pût s'appliquer à l'échelle, le manœuvra pour le placer sur l'échelle, le maintint plaqué sur elle, et seulement alors il coupa la corde.

Puis il redescendit, aidant le corps à glisser.

Au bas, il le prit dans ses bras et le coucha sur le lit.

La baronne demanda en tremblant :

— Est-il vivant ?

— Parbleu, dit le geôlier, il n'est pas noir, il est à peine violet.

Elle regarda ce visage gonflé, bouffi et ces yeux injectés. Elle s'écria :

— Dieu qu'il est laid !

Voilà maintenant que Saint-Giles lui faisait peur et horreur.

Le geôlier, haussant les épaules, lui dit :

— Vite, la cuvette. Je vais saigner.

Comme beaucoup de vieux soldats, cet homme savait presque tout faire ; il chercha la veine du bras, la trouva, la piqua légèrement avec la pointe du poignard très effilée et le sang jaillit.

Bientôt le pendu respira.

Le geôlier fit alors la ligature et, toujours calme, dit :

— Maintenant il n'y a plus qu'à le veiller et à lui donner à boire, quand il le demandera.

Il s'en alla d'un pas lent et régulier.

Ce flegme fit comprendre à la baronne la grande différence qui existe entre la femme et l'homme pour l'action.

Elle restait donc en tête à tête avec Saint-Giles.

Elle suivit sur les traits du malade les progrès de la vie qui revenait et s'affirmait.

Peu à peu, lentement, trop lentement au gré de la baronne, l'œil redevenait expressif, les joues pâlissaient, les lèvres passaient du violet au rouge.

La secousse n'ayant pas été dure, aucune lésion, aucune déchirure ne s'était produite.

La suspension n'avait pas été longue, il n'y avait eu que commencement d'asphyxie.

La corde, faite avec du linge, avait serré la peau du cou sans la meurtrir ; il n'y avait point d'ecchymose.

Saint-Giles était d'un tempérament énergique, il reprit connaissance assez promptement, du moins relativement à son état.

Ce n'était point pourtant l'avis de la baronne qui se morfondait.

Enfin il devint évident que Saint-Giles recommençait à penser et chassait les brouillards de la mort qui avaient assombri son cerveau.

Il fit un effort pour voir le barreau auquel il avait été arraché ; c'est un mouvement instinctif chez les pendus ; ils regardent le clou.

La voix de la baronne et ses deux mains pressant celles de l'artiste, l'arrachèrent à cette première préoccupation.

— Oh, mon ami, disait Mme de Quercy, ne vous pendez plus jamais : si vous saviez comme c'est laid, un pendu ! Hideux, mon cher, hideux !

Saint-Giles, qui n'avait pas encore retrouvé la parole, ne protesta que de la main.

— Je suis arrivée, dit-elle, de quelques secondes en retard ; ne pouviez-vous donc m'accorder cinq minutes de répit ?

Elle se gardait bien d'avouer que, craignant une comédie, elle regardait par le trou de la serrure pour savoir si, oui ou non, ce suicide était sérieux.

Saint-Giles, qui faisait des efforts inouïs pour retrouver sa voix, lui dit enfin d'un ton rauque, en articulant péniblement les mots :

— Si j'avais pu me procurer un bon couteau, je serais mort à cette heure.

Et d'un air étrange :

— Cela vaudrait peut-être mieux.

— Pourquoi donc, fit-elle effrayée, je te sauve. Nous partons une heure avant le jour.

— J'ai de tristes pressentiments, fit-il en secouant la tête.

— Allons donc ! les pressentiments ! toi ! croire ces fadaises.

Il songea pendant quelques instants et demanda ensuite :

— Ainsi, nous partons ?

— Oui ! dit-elle.

— Tu es certaine de me faire franchir les portes ?

— Bien certaine ! J'ai deux laissez-passer, un pour toi, un pour moi. Tu me suis jusqu'à Marseille.

— Jusqu'à Marseille ? Et pourquoi ?

— Mais parce que j'y vais. Tu me dois bien aide et protection jusque-là. À Marseille, je m'embarquerai, et nous nous dirons adieu.

Elle comptait bien trouver quelque moyen de le retenir ou de l'emmener.

— Tu comprends, dit-elle, que nous faisons un pacte. Je te tire de prison et tu me rends le service de me conduire jusqu'au port d'embarquement.

— Et comment voyageons-nous jusqu'à Marseille ?

— Nous allons prendre, au jour, un bateau sur le Rhône : il est prêt et nous attend ; avec de bons rameurs qui se relayeront, nous gagnerons Avignon, et, de là, Marseille.

— Soit ! dit-il. Mais vous me jurez que ma mère, Adrienne, toute ma famille est en sûreté à Villefranche.

— Mon ami, vous avez lu les lettres des vôtres.

— À Marseille, je reprends ma liberté ?

— Pleine et entière. Tu vas revoir ton Adrienne après nos adieux.

— J'irai me battre ! dit-il. Je n'ai que trop tardé à m'enrôler.

Puis, fatigué :

— Nous avons quelques heures avant la fuite ! dit-il. Je suis brisé ! Ne m'en voulez pas de dormir.

— Dormez, mon cher ! dit-elle. Moi je passerai la nuit dans ce fauteuil.

Et elle pensa :

— Voilà une nuit perdue, et qui sait combien d'autres nuits d'amour sa rage patriotique me laissera.

Elle était furieuse.

Mais aussi pourquoi diable l'avoir laissé se pendre ?…

Une heure avant le jour, le geôlier vint réveiller la baronne et lui apporter un costume de paysanne provençale pour elle et un autre de paysan pour Saint-Giles. Il servit en même temps une collation et se retira.

Tout était convenu entre elle et le geôlier d'une façon précise : elle savait ce qui lui restait à faire et elle s'habilla promptement, puis elle appela Saint-Giles.

— Tu te souviens, j'espère, dit-elle, que tu as pris l'engagement de me conduire à Marseille ?

— Oui ! dit-il, et je sais tenir une promesse : vous l'avez vu.

— Ah ! Saint-Giles, fit-elle, je vois que vous ne m'aimez plus : vous venez, mais par humeur et point par tendresse.

Il était incapable de feindre.

— Vraiment, s'écria-t-il, je vous admire. Parce que j'ai eu cette faiblesse de me laisser séduire dans cette prison, croyez-vous donc que je n'en ai pas éprouvé l'amer repentir. Je n'ai qu'une excuse ; vous résister était impossible.

— Ah ! fit-elle, ceci, au moins, est galant.

— Ma conscience m'absout ! continua-t-il. Dans les circonstances où je me suis trouvé, tout homme aurait succombé. Mais je n'en déplore pas moins ce qui s'est passé.

— Oh ! Saint-Giles ! Saint-Giles ! protesta-t-elle.

— Eh, fit-il, ne savez-vous pas que nos armées sont aux prises avec l'ennemi, que chaque jour des milliers de Français tombent sur les champs de bataille, que la place de tout homme de cœur est sous les drapeaux, que tout ce qui est

valide et viril se jette dans la fournaise allumée sur nos frontières par la coalition et dans cinquante départements par la trahison.

Avec désespoir :

— Et moi, ici, je charmais les ennuis d'une captivité trop douce en chiffonnant vos jupes ! J'aurais dû vous repousser, subir avec dignité mon sort quel qu'il fût, vous repousser surtout, vous repousser avec énergie, car la trahison qui perd la France, la trahison qui secoue les torches de la guerre civile sur le territoire sacré de la patrie, la trahison c'est vous.

S'adoucissant :

— Je vous l'ai dit : mon excuse, c'est ma jeunesse et votre charme invincible. Mais je veux briser ma chaîne ! Partons ! partons vite ! Gagnons Marseille ; là, je vous dirai un éternel adieu et j'irai laver ma faute dans mon sang, car c'est une honte pour Saint-Giles d'être l'amant d'une aristocrate qui est l'espionne de nos ennemis !

— Mais, malheureux, je te sauve et tu m'injuries ! Un galant homme a-t-il jamais le droit d'insulter une femme ?

— Vous n'êtes pas une femme, mais un démon ! dit Saint-Giles. J'ai eu tort cependant de vous parler trop nettement. Mais quand on voudrait avoir cent existences pour les donner à la France, on peut dans sa colère se laisser aller à des emportements regrettables.

Il lui prit la main et la baisa.

— Quel malheur, dit-elle, que je ne sois point née petite ouvrière dans une masure de la Croix-Rousse en face de toi. Tu m'aurais aimée !

Puis en soupirant :

— Il est trop tard maintenant pour te conquérir en changeant de parti, mais si la chose avait été possible, Saint-Giles, cette folie je l'aurais faite.

— Ah, s'écria-t-il souriant, voilà une parole qui me réconcilie presqu'avec vous.

— Viens ! dit-elle. Viens ! L'heure passe ! Puisqu'il y a une fatalité qui nous pousse, allons à notre destin. Qui sait ! Un jour peut-être viendra où nous pourrons nous aimer sans que la politique vienne à la traverse de notre tendresse.

— Vous oubliez donc ? fit Saint-Giles rappelant le souvenir d'Adrienne.

La baronne baissa la tête, poussa un soupir, murmura un regret et, sortant de cette cellule où elle avait eu des nuits si heureuses, elle lui fit signe de la suivre et de se taire.

En traversant Lyon, Saint-Giles fut tristement frappé de l'aspect de la ville.

Tout le long des rues, les pionniers qui avaient travaillé la nuit aux retranchements, redescendaient en longues files ; d'autres files interminables s'allongeaient vers les redoutes pour le labeur du jour ; puis c'étaient des patrouilles, des perquisitions à domicile pour désarmer les citoyens suspects de jacobinisme, des réquisitions de vivres et de munitions.

Et tout ce monde paraissait animé de la terrible résolution de vaincre ou de mourir.

Ce qui étonnait le plus Saint-Giles, c'est que pionniers et gardes nationaux chantaient la Marseillaise et terminaient

chaque refrain par des cris de : Vive la République ! la Liberté ou la Mort !

Au fait des intrigues royalistes, il murmura :

— Comme on les trompe ! Ils croient combattre comme Girondins et ils meurent pour la tyrannie.

— N'est-on pas toujours plus ou moins dupe en politique, lui dit finement la baronne ; toi qui penses à combattre pour la liberté, tu n'arriveras qu'à cimenter de ton sang la dictature d'un Robespierre ou d'un Danton.

Il ne répondit pas, frappé par l'aspect martial d'un bataillon qui défilait.

— Rangeons-nous vite, lui dit vivement la baronne.

Et elle le poussa dans une allée.

— C'est un bataillon de volontaires, lui dit-elle. Regarde son chef. Il passe.

Dans un jeune commandant qui, le bras en écharpe d'une blessure reçue le 20 mai, montait avec grâce un cheval fougueux, Saint-Giles reconnut Étienne Leroyer.

— Ah, dit-il en souriant, mon rival, je crois.

Elle fut enchantée de ce qu'elle prit pour une pointe de jalousie, mais il ajouta :

— Pauvre garçon !

— Et pourquoi donc ? demanda-t-elle.

— Il est encore votre victime bien plus que moi, dit Saint-Giles. Vous lui avez soufflé l'ambition au cœur, il trahit et vous lui avez refusé l'amour…

On arrivait au Rhône.

Il regarda les pentes de la Croix-Rousse, distingua la fenêtre de son atelier donnant sur le fleuve, poussa un soupir et murmura :

— Pauvre ville ! Avant un mois tu seras sous une pluie de feu et tu subiras le châtiment des cités maudites…

Il s'embarqua, pleurant sur Lyon contre lequel il allait combattre.

La barque qui les emportait était une de celles que l'on appelait les accélérées.

Elles étaient montées par cinq hommes dont quatre à l'aller tiraient le cordeau pour vaincre le terrible courant du Rhône ; pour redescendre sur Avignon, on s'abandonnait au fil de l'eau rapide, en augmentant encore la vitesse à coups de rames.

Ces accélérées amenaient du Midi à Lyon les marchandises dont la nature exigeait un transport rapide.

La barque fut lancée dans le courant.

On fut hélé par un poste au sortir de Perrache et les mariniers, accostant, montrèrent des papiers en règle ; on passa.

Pendant le voyage, Saint-Giles, atteint d'une tristesse mortelle, se tint muet à l'avant du bateau pendant le jour, et la nuit, il dormit enveloppé dans une couverture.

De la baronne, nul souci.

Celle-ci se dépitait.

Mais que faire ?

Évidemment, il était désolé d'aller jusqu'à Marseille.

En vain lui avait-elle adressé la parole plusieurs fois, il n'avait répondu que par monosyllabes.

Elle s'était résignée à l'abandonner à ses réflexions.

On arriva ainsi à Avignon, terme du voyage par eau.

La baronne avait réglé le compte du voyage avec les mariniers car Saint-Giles était sans argent, ce qui l'humiliait.

On se mit en quête d'un hôtel royaliste qui avait été désigné comme tel à la baronne. On y fut reçu à bras ouverts.

Audacieuse, disons le mot, cynique, la baronne demanda une chambre pour elle et son mari.

Saint-Giles fronça le sourcil, ne dit mot, eut l'air d'accepter la chose, mais il trouva le moyen de s'esquiver.

Quelques minutes plus tard, la baronne, inquiète de cette fugue, recevait un mot de Saint-Giles.

« Mille pardons, disait-il, de vous fausser compagnie, mais je veux passer ma nuit, en artiste, devant le château des papes ! C'est une occasion que je ne retrouverai peut-être jamais de rêver par un temps de lune splendide devant le monument qui rappelle tant de souvenirs au poète. Je suis noctambule, vous le savez, pardonnez-moi cette fantaisie. »

La baronne déchira cette lettre avec rage.

Heureusement pour elle, la fatigue l'abattit sur son lit où elle dormit d'un lourd sommeil.

Pendant qu'elle était hantée par des rêves de colère et de jalousie, Saint-Giles, connaissant le château des Papes et ne s'en souciant guère pour le moment, s'occupa de trouver, quoiqu'il fût tard, un oncle, frère de sa mère, qui était d'Avignon.

Mais, aux premiers mots, Saint-Giles apprit et la captivité de sa mère, dont son oncle avait eu connaissance, et celle de sœur Adrienne.

Éclairé sur la conduite de la baronne, il éprouva une indignation profonde contre elle.

Trompé, il se sentit dégagé de la promesse qui lui avait été imposée.

Dans sa généreuse ardeur, il voulut partir sur le champ pour la ville républicaine la plus voisine car, Avignon était au pouvoir des royalistes.

Il emprunta quelques louis à son oncle ; il avait sur lui le passeport royaliste que lui avait procuré la baronne, il pouvait sortir par une des portes ouvertes la nuit, mais surveillées.

Il embrassa son oncle qui lui demanda :

— Que vas-tu faire ?

— Lever le Bataillon de la Croix-Rousse, dit-il, en faisant appel à tous les Jacobins de Lyon désarmés, me mettre à leur tête, vaincre ou mourir et délivrer ma mère et ma fiancée en délivrant Lyon de la faction royaliste.

— Va ! dit l'oncle avec la simplicité de cette époque.

Lui aussi était un patriote !

Il avait envoyé trois fils à l'armée : deux étaient déjà tués.

Saint-Giles partit donc.

Mais la pensée que sa mère avait été jetée dans une prison infâme lui donna une inspiration cruelle.

Il écrivit à la baronne l'adieu suivant, terriblement insultant dans son laconisme :

« Je sais tout, salope. »

Non, il ne savait pas tout.

Il croyait Adrienne en prison.

Le Cincinnatus de Lyon

Depuis le commencement du mois d'août, Lyon développait une activité inouïe dans ses travaux de défense.

Lorsque, le 18 août 1793, l'avant-garde de l'armée républicaine d'observation se détacha en avant et vint se mettre en position devant la ville rebelle qui ne fut cernée complètement que plus tard, cette avant-garde trouva la place couverte par des ouvrages redoutables et qui avaient surgi de terre avec une prodigieuse rapidité.

Cette défense improvisée était due à l'homme qui fut le héros de ce siège, à de Précy, dont la caractère n'a pas été compris par les républicains qui l'ont accablé d'opprobre.

De Précy était un de ces gentilshommes qui voulaient la monarchie constitutionnelle comme Lafayette, lequel ne fut jamais républicain et ne le prouva que trop en nous donnant la monarchie bâtarde des d'Orléans après les journées de 1830 et en affirmant à la France que c'était la meilleure des républiques.

Lafayette, plus connu, plus célèbre que de Précy, semble avoir été le modèle de celui-ci. Étudier Lafayette, c'est faire comprendre de Précy.

Lafayette était ce que l'on a si justement appelé un marquis libéral, dévoué à la fois aux idées de réforme et à son roi.

On sait comment il vint protester contre le 10 août, comment il menaça de marcher sur la Convention avec son

armée, comment cette armée refusa de le suivre et le força à émigrer.

On cria à la trahison.

Lafayette était si peu traître, si haï des nobles, que les émigrés obtinrent qu'il fut jeté par l'Autriche dans un cachot où pendant de longues années il subît d'indignes traitements.

Lafayette et nombre de gentilshommes avec lui avaient voulu 89 ; ils répudiaient 92 et maudissaient 93.

Ils se trompèrent en croyant possible à cette époque, d'abord la Royauté Constitutionnelle, puis la République modérée des Girondins, le roi étant mort.

Ils se trompèrent car leur rêve était d'une réalisation impossible et les royalistes constitutionnels comme les républicains et les Girondins auraient perdu la France.

Mais du moins étaient-ils sincères et croyaient-ils assurer le bonheur du pays.

Lafayette explique de Précy, c'était le même type de gentilhomme dans le même courant d'idées.

Le malheur de de Précy fut d'avoir été entraîné à prendre le commandement de Lyon : le tourbillon l'enveloppa et il fut emporté par les nécessités de la situation, à tolérer les intrigues des hommes comme Roubiès qu'il sentit plus fort que lui ; il déplora peut-être cette fatalité qui l'associa à des hommes pactisant avec l'étranger et la fatalité plus terrible encore qui l'obligeait à faire plus tard entrer ce secours de l'ennemi dans ses calculs : ainsi, un jour de désespoir, quand il voyait son armée réduite, dix mille hommes voués à une mort expiatoire si la Convention triomphait, il s'écria, comme on lui parlait d'une marche en avant des Anglais :

« Que le diable lui-même nous sauve et j'accepterai son concours. »

C'est le mot d'un soldat qui ne veut pas se rendre.

Mais il valait mieux que le rôle qui lui fut imposé par le machiavélisme des Roubiès et des Martinville, par l'enchaînement irrésistible des faits, par les nécessités inéluctables de sa position.

Toutefois, il eut cet honneur d'être entré à Lyon avec la cocarde révolutionnaire tricolore et d'en sortir avec elle, ne la reniant point, ce qui lui valut l'ingratitude et la défiance de la Restauration.

De Précy tient à Lyon maintenant comme la moelle aux os.

Le courage indomptable de cette ville fut si grand, quoique pour une mauvaise cause, que, malgré cette erreur qui mit la patrie en péril, il faut saluer l'héroïsme de ce peuple qui fait honneur à la nation.

Or, ce fut Précy qui incarna pendant le siège mémorable l'âme même de Lyon.

Aussi, Lamartine, l'historien inspiré, a-t-il buriné pour Lyon le portrait de ce grand général, portrait admirable que nous mettons au rang d'honneur dans cette galerie de la Révolution lyonnaise.

Ce général, dit-il, dont le nom inconnu jusque-là était de nature à rassurer les royalistes sans porter trop d'ombrage aux républicains était le comte de Précy. M. de Précy, gentilhomme du Charolais, ancien colonel du régiment des Vosges, appartenait à cette partie de la noblesse militaire qui ne s'était point dénationalisée par l'émigration, qui conser-

vait le patriotisme du citoyen uni à la fidélité du gentilhomme, monarchiste par honneur, patriote par l'esprit du siècle, Français par le sang. Il avait servi en Corse, en Allemagne et dans la garde constitutionnelle de Louis XVI : il confondait dans un même culte la Constitution et le roi. Il avait combattu, au 10 août, avec les officiers dévoués qui voulaient couvrir le trône de leur corps. Il avait pleuré la mort de son roi, mais il n'avait point maudit sa patrie.

Retiré dans sa terre de Semur en Brionnais, il y subissait en silence le sort de la noblesse persécutée. Les amis qu'il avait à Lyon le désignèrent à la commission républicaine comme le chef le plus propre à diriger et à modérer le mouvement mixte que Lyon osait tenter contre l'anarchie. Précy n'était point un chef de parti, c'était, avant tout, un homme de guerre. Néanmoins, la modération de son caractère, l'habitude de manier les soldats et cette habileté naturelle aux hommes de sa province, le rendaient capable de réunir en faisceau ces opinions confuses, de conserver leur confiance et de les conduire au but sans le leur découvrir d'avance.

Précy avait cinquante-et-un ans. Mais son extérieur martial, sa physionomie ouverte, son œil bleu et serein, son sourire fin et ferme, le don naturel de commandement et de persuasion à la fois, son corps infatigable en faisaient un chef agréable à l'œil d'un peuple.

Tel fut l'homme qui dort aujourd'hui sous le monument funèbre où le Lyon clérical se rend en pèlerinage.

Le jour où ce monument, arraché aux moines, sera rendu à la cité, je propose, pour de Précy, cette épitaphe :

SON ERREUR EFFACE SA GLOIRE

L’histoire romaine renferme un des plus beaux traits de l’antiquité.

Rome, se sentant en péril, voulut se donner un dictateur armé de tous les pouvoirs et tenant en ses mains avec le droit de vie et de mort le salut de la patrie.

La voix unanime du peuple désigna pour ces redoutables fonctions un vieux noble, un intrépide officier des légions, à cette heure vétéran.

On lui envoya des députés qui le trouvèrent la main sur le soc de sa charrue, cultivant lui-même les sept arpents de terre qui formaient tout son bien.

Cette scène d’une simplicité si grande, Tite-Live nous l’a racontée avec la majesté de son style.

Que le lecteur lise la page suivante de Lamartine et qu’il compare le Cincinnatus de Lyon à celui de Rome, l’écrivain français à l’écrivain romain :

« Les députés de Lyon, dit Lamartine (histoire des Girondins) partirent pour proposer le commandement à M. de Précy. Ils le trouvèrent comme les Romains avaient jadis trouvé le dictateur dans son champ, la bêche à la main et cultivant ses légumes et ses fleurs. Un dialogue antique s’établit dans le champ même, à l’ombre d’une haie, entre le militaire et les citoyens. Précy déclara modestement qu’il se sentait au-dessous du rôle qu’on venait lui offrir ; que la Révolution avait brisé son épée et l’âge amorti son feu ; que la guerre civile répugnait à son âme, que c’était un remède extrême qui perdrait plus de causes qu’il n’en sauverait ; qu’en s’y précipitant on ne se réservait d’autre asile que la victoire ou la mort ; que les forces organisées de la Convention dirigées sur une seule ville écraseraient tôt ou tard Lyon ; qu’il

ne fallait pas se dissimuler que les combats et les disettes d'un long siège dévoreraient un grand nombre de leurs concitoyens, et que l'échafaud décimerait les survivants. »

« Nous le savons, répondirent les négociateurs de Lyon, mais nous avons pesé dans nos pensées l'échafaud contre l'oppression de la Convention, et nous avons choisi l'échafaud.

— Et moi, s'écria de Précy, je l'accepte avec de tels hommes ! »

Il reprit son habit suspendu aux branches d'un poirier, rentra pour embrasser sa jeune femme, prendre ses armes cachées depuis dix-huit mois et suivit les Lyonnais.

À son arrivée, il se revêtit de l'uniforme civique, arbora la cocarde tricolore et monta à cheval pour passer l'armée municipale en revue.

Les bataillons de troupes soldées et de gardes nationaux, rangés en bataille sur la place Bellecour pour reconnaître le général, saluèrent de Précy d'unanimes acclamations.

Le choix de de Précy comme général en chef était très habile : il satisfaisait les royalistes et n'offusquait point les Girondins.

Ce gentilhomme, non émigré, cet émule de Lafayette, cet ancien officier royaliste constitutionnel, autrefois bon républicain modéré, aujourd'hui qui se présentait avec la cocarde tricolore, de Précy, enfin, était le général qu'il fallait à Lyon.

Roubiès ne s'y était point trompé et l'avait choisi de main de maître.

Mais il lui donna de sa main un lieutenant qui était tout prêt à remplacer son général, lorsque celui-ci, après la victoire, après la proclamation d'un roi absolu, se sentirait dupé et serait forcé de disparaître.

Cet homme était le comte de Virieu.

Ainsi, de l'aveu même de Lamartine, les Girondins étaient menés par les royalistes.

Nous verrons comment le héros du siège survécut à un des massacres les plus impitoyables dont l'histoire des guerres civiles ait conservé le souvenir et comment de Virieu disparut dans une trombe de feu, sans que jamais on put retrouver sa trace.

Le siège de Lyon est rempli de ces tragiques incidents.

Un général sous la République

Nous venons de voir quel général allait commander les Lyonnais, voyons quel général, était à la tête des républicains.

Le 8 Août, arrivait au château de la Pape, sur les bords du Rhône au Nord de Lyon, l'avant-garde des sans-culottes, comme appelaient dédaigneusement nos soldats les émigrés français qui combattaient la patrie.

Cette avant-garde était détachée de l'armée des Alpes avec laquelle Kellerman défendait les défilés de la Savoie contre les Piémontais, les Autrichiens, les Savoyards insurgés.

Avec cette audace qui caractérisa son mâle génie, la Convention préféra dégarnir cette frontière des Alpes, affaiblir encore cette armée si faible déjà de Kellermann que laisser Lyon braver ses décrets.

Écraser à tout prix la révolte de la seconde ville de France et marcher ensuite à la frontière au secours de l'armée des Alpes laissée en détresse, telle fut la conception militaire de la Convention.

Il s'était formé dans les camps un esprit militaire hostile à l'esprit civil de la Convention qui voulait des armées de citoyens modelées sur celles des grandes époques de la République romaine qui eut les meilleurs soldats du monde.

Dans ces armées, le soldat est encore, est toujours un citoyen ; ce n'est ni le mercenaire soldé qui fera bon service au

plus offrant, ni le militaire désigné par le sort qui sera séquestré pendant sept ou huit ans du reste de la nation : c'est un homme libre qui s'est soumis à la discipline pour repousser l'ennemi, lui imposer la paix et reprendre ensuite ses droits de citoyen en déposant ses armes.

Tels étaient les soldats de la Convention.

Un général préfère avoir sous la main des baïonnettes inintelligentes qui ne raisonnent pas et dont il peut faire les instruments de son ambition. Lors même qu'il ne nourrit pas de projets politiques, le général qui a fait sa carrière dans l'état militaire, aura toujours une certaine répulsion instinctive contre le soldat citoyen, le milicien, *miles*, comme disaient les Romains qui firent la conquête du monde avec des milices commandées par des magistrats revêtus de l'autorité militaire (consuls, proconsuls et préteurs).

Il y avait donc hostilité et incompatibilité entre la conception militaire de la Convention et celle des états-majors encore imbus des traditions de la monarchie et du statut militaire aristocratique du temps des rois.

Mais ce qui surtout était insupportable aux généraux, c'était la présence dans les camps de ces représentants en mission dont la surveillance jalouse, soupçonneuse, vigilante, était gênante même pour les plus actifs, les plus zélés et les plus intelligents.

Ces représentants étaient de terribles hommes ; d'une bravoure indomptable, ils marchaient en tête des soldats, panache au vent, l'écharpe flottante, attirant sur eux le feu de l'ennemi ; d'une audace presque toujours heureuse, ils ordonnaient d'attaquer et de vaincre sous peine de mort au gé-

néral hésitant, et, comme Jourdan, ce général s'immortalisait par le gain d'une bataille qu'il n'osait pas livrer.

Ces représentants indomptables avaient empêché ou puni toutes les trahisons, toutes les faiblesses, toutes les négligences.

Dumouriez avait été obligé de passer à l'ennemi ; son armée qu'il voulait faire marcher sur la Convention pour faire roi le duc d'Orléans, fit feu sur lui quand il la harangua.

Houchard, Custine, sous l'œil de ces farouches censeurs, allaient payer leurs fautes de leur tête.

Aussi les généraux étaient-ils sourdement mécontents, aigris, hostiles, mais, dans le lointain, ils voyaient se profiler la silhouette sinistre de la guillotine, et cette mort honteuse les épouvantait ; ils obéissaient et faisaient des prodiges en se sentant, comme le disait l'un d'eux, la hache sur le cou.

Kléber, en Vendée, était un des mécontents, quoique républicain sincère.

Kellermann était de ceux qui, tout en servant fidèlement la République, exécrait les représentants en mission tout en faisant des prodiges sous leurs yeux.

Avec un petit nombre de troupes, dit Lamartine, Kellermann écrasait partout ces résistances. Le petit corps d'armée qu'il avait en Savoie se présentait comme une digue mobile, d'une vallée à l'autre, en franchissant les faites, et arrêtait partout le débordement qui descendait sur nous des hauteurs.

Kellermann était de ces races militaires habiles et intrépides au combat, plus faites pour conduire des soldats que pour se mêler aux débats des partis : voulant bien être chef

des armées de la République mais non exécuteur de ses sévérités, il craignait dans l'avenir la renommée de destructeur de Lyon. Il savait quelle horreur s'attache dans la mémoire des hommes à ceux qui ont mutilé la patrie. Le renom de Mariens du Midi lui répugnait. Il temporisa quelque temps, tenta la voie des négociations, et, pendant qu'il rassemblait ses troupes, il envoya sommation sur sommation aux Lyonnais. Tout fut inutile. Lyon ne lui répondait que par des conditions qui imposaient à la Convention la rétractation du 31 mai, la révocation de toutes les mesures prises depuis ce jour, la réintégration des députés girondins, le désaveu d'elle-même, l'humiliation de la Montagne. Kellermann, pressé par les représentants du peuple, Gauthier, Nioche et Dubois-Crancé, resserra le blocus encore incomplet de la ville.

C'est le 8 août qu'il prit cette mesure et il ne cachait pas sa mauvaise humeur d'être obligé de pousser le siège.

Il venait d'expédier des ordres divers lorsque son aide de camp lui annonça un courrier.

Le général murmura entre ses dents, avec une fureur sourde :

— Encore une lettre de Paris et des ordres du Comité. Ces gens-là sont assommants. Quels impertinents drôles ! À moi le vrai vainqueur de Valmy, des ordres, des ordres de maîtres à valets ! Comme si je ne savais pas mieux qu'eux ce que j'ai à faire.

Et à son aide de camp :

— Lieutenant, faites entrer ce courrier ; vous resterez là, près de nous.

Le lieutenant sortit et revint bientôt avec le courrier du Comité de Salut public.

Celui-ci qui ne cessait de faire la navette de Paris aux armées, connaissait le général.

— Ah ! fit Kellermann, c'est toi citoyen Deboire. Quelles nouvelles ?

— Mauvaises partout ! Partout la trahison et la défaite, général.

Il tendit un pli, Kellermann l'ouvrit, le lut et frappant du pied, les mains crispées, il s'écria n'étant plus maître de sa rage :

— Ah ça, on se fout de moi, décidément au Comité ! Comment ? j'arrive ici le 8 au soir et l'on m'ordonne de bombarder le 10 ! Est-ce que l'on a idée de ça ? Est ce que c'est possible ?

— Oui ! dit une voix.

Et le général s'aperçut avec stupéfaction qu'on avait ouvert sa porte, et celui qui avait dit : « oui » entrait sans se faire annoncer.

— Oui, répéta-t-il. C'est possible. Lyon sera bombardé le 10 août… sous peine de mort…

Et il se croisa les bras devant Kellermann.

Ce changement dans le ton et dans les manières d'un homme aussi réservé que Dubois-Crancé frappait Kellermann d'étonnement.

— Mon cher général, lui dit le représentant, ce n'est plus l'envoyé de la Convention qui vous parle, c'est l'ingénieur, le

camarade, le patriote soucieux des gloires de la France, et vous en êtes une ! Je ne voulais pas que, pris au dépourvu par un ordre du Comité de Salut public d'avoir à bombarder Lyon, vous ne puissiez exécuter cet ordre si pressant, si important qu'au cas de non-exécution, il y allait de la tête.

Et d'une voix de plus en plus affectueuse, il continua :

— J'ai donc avisé, depuis que le siège de Lyon m'a paru inévitable. Des instructions précises et pressantes ont été envoyées aux départements voisins pour que chaque canton fournit une compagnie de pionniers munis chacun d'un outil, d'un gabion ou d'un sac : la garde nationale étant organisée partout et exercée depuis 1789, nos pionniers choisis dans les rangs ont un fusil, savent s'en servir et manœuvrent assez bien : ils ont pour sergents des agents-voyers, des chefs de chantier, pour officiers des ingénieurs civils.

Le défilé commençait et Kellermann murmura :

— Ils marchent ! Ils marchent ! C'est presque une vraie troupe.

— Quant aux canons, je les ai demandés à Grenoble et à Besançon, avec les canonniers. En sorte que nous voilà prêts à bombarder Lyon, non pas dans la nuit du 10 au 11, mais dans celle du 8 au 9, ce qui nous fait gagner 18 heures sur les ordres du Comité de Salut public, ce qui vous lave, mon cher général, des soupçons qui planaient sur vous.

Redevenant grave et d'une voix sévère :

— Entre nous, mon cher général, ces soupçons ne sont pas téméraires ; ce que j'ai fait, vous auriez dû le faire. Vous, si prévoyant quand il s'agit des Piémontais, vous ne prenez

aucune mesure lorsqu'il s'agit des Lyonnais : il faut tout vous souffler et l'on est obligé de vous pousser.

— Que diable voulez-vous faire avec cinq mille soldats que j'ai réellement sous la main ?

— Vous allez être soutenu par dix mille volontaires répartis en quatorze bataillons.

— Peuh ! fit Kellermann, des volontaires…

— Est-ce donc à vous d'en faire fi, vous qui en avez commandé à Valmy ?

— Soit ! On formerait ces volontaires sous le feu ! mais l'ennemi a vingt-cinq mille hommes ; avec les volontaires et ma troupe, cela ne me donne que quinze mille hommes.

— Vous recevrez, d'ici à quelques jours, quarante mille gardes nationaux réquisitionnés et plus tard cinquante mille.

— Des pères de famille. Est-ce avec cela que je donnerai l'assaut à la Croix-Rousse ?

— Oui, mais en appliquant le procédé employé par les Anglais aux Indes.

— Quel procédé ?

— Les Anglais ont aux Indes une grosse armée de cent mille cipayes, qui ne vaut pas cher et qui n'est même pas à comparer à nos gardes nationaux : mais ils ont à côté de cette mauvaise armée, vingt mille soldats européens. Ils mettent en tête d'une colonne de cinq régiments indigènes, un bataillon européen qui entraîne le reste – les Anglais comparent ces cotonnes à un coin de métal destiné à fendre le bois, coin de fer mais garni d'acier au tranchant. Vos gardes na-

tionaux seront le fer, vos volontaires encore du fer, mais de meilleure qualité, vos soldats des Alpes seront l'acier.

— Oui, peut-être en procédant ainsi ferons-nous quelque chose ! dit Kellermann.

— Eh oui, s'écria Dubois-Crancé, nous ferons quelque chose.

En ce moment les canons défilaient.

— Douze pièces ! fît Kellermann, c'est peu pour bombarder une ville qui possède quarante pièces et qui en fond tous les jours.

— Général, dit Dubois-Crancé avec sa grande science du métier, j'ai étudié la situation : aucune des pièces de l'ennemi placées à Sainte-Foy, à Fourvière, à Oullins, ne pourra atteindre les nôtres, que nous disposerons de ce côté-ci du Rhône, sur le vaste emplacement de Montessuy, qui permet de faire un feu concentrique sur les batteries entassées, resserrées de l'ennemi : vous savez bien, général, que la faculté de disperser et d'étendre ses batteries, donne à l'assiégeant une supériorité immense ; tous ses coups portent, et, s'il manque le point visé, il tombe sur un autre ; s'il ne ruine pas telle maison, il incendie telle autre ; s'il ne détruit pas telle embrasure, il fait sauter un magasin à poudre. L'assiégé, au contraire, obligé de répondre à des feux qui le prennent de front et de flanc qui croisent leurs tirs, perd souvent ses boulets ; s'il manque le but, il n'atteint rien et le projectile s'enterre en pure perte. De plus, nous pouvons déplacer nos batteries et l'ennemi ne peut changer les siennes de place, faute de terrain. Je maintiens donc que sur les quarante pièces ennemies, le quart seulement pourra nous répondre efficacement et que nos douze pièces affirmeront,

dès cette nuit, leur supériorité. J'ai désigné les emplacements, tout est prêt. Le travail sera enlevé en quelques heures et vous n'avez qu'à signer ces ordres pour que je les fasse exécuter.

Kellermann ne pouvait plus ni reculer ni refuser.

Il signa, mais à contre-cœur. Toutefois, il dit à Dubois-Crancé :

— Convenez avec moi que si l'on diffère d'avis avec un homme comme vous qui sait la guerre, on peut se laisser convaincre par ses raisonnements ; mais qu'il est absurde d'être mené par un comité où personne n'est soldat et par un ministre comme Garat.

— C'est vrai ! Mais, général, Carnot, un officier du génie comme moi, va remplacer Garat le 14 ou le 13 de ce mois et il nous organisera la victoire.

— Tant mieux ! dit Kellermann avec un soupir.

Dubois-Crancé voulait en finir avec les hésitations du général.

— Voyons, lui dit-il, Lyon est-il rebelle ou non ?

— Sans doute ! dit Kellermann. Et s'il ne s'agissait que de prendre la ville, quoique cette lutte intestine me pèse, je serais moins chagrin. Mais après l'assaut la tuerie dans les rues, puis les massacres en masse, puis les exécutions après jugement des cours martiales ! Et je serai forcé d'attacher mon nom à cette répression effroyable ! Voilà ce qui m'épouvante.

— Général, dit Dubois-Crancé, jurez-moi d'agir vigoureusement désormais, et je vous jure, moi, de vous renvoyer

à votre armée des Alpes, la veille du jour où la ville sera sur le point d'être prise. Vous échapperez ainsi à la responsabilité des vengeances de la Convention.

Le regardant :

— Plus patriote que vous, je fais le sacrifice de mon nom qui arrivera chargé d'exécration devant la postérité. Mais, bourreau de Lyon, j'aurai terrifié les mauvais citoyens, comprimé la révolte, sauvé la France. Peu m'importe l'opinion banale de ma génération et de celle qui suivra. Un jour viendra où l'histoire me rendra justice.

Et il sortit, laissant Kellermann singulièrement rapetissé à ses propres yeux.

Dubois-Crancé emportait l'ordre du bombardement.

Kellermann était resté seul et fort maussade.

Comme général, comme homme, comme républicain, il était humilié ; il ne se l'avouait pas, se sentait de méchante humeur et s'il eut eû sous la main quelque maladroit sur qui passer sa colère, il l'eût fortement rudoyé.

Le défilé terminé, l'aide de camp du général revint : mais Mouton n'était pas homme à se laisser malmener ; c'était un mouton plus intraitable qu'un loup.

Aussi le général l'accueillit-il sans trop de brutalité.

Il se contenta de demander d'un air brusque :

— Eh bien, ce défilé !

— Vous l'avez vu, mon général, dit Mouton : à vous d'en juger.

— Mais je vous demande votre avis, lieutenant ?

— Mais je n'ai pas d'avis ! je surveillais le capitaine Salvat pour lui casser la tête et je n'ai point regardé autre chose.

— Et vous auriez brûlé la cervelle à ce capitaine ? demanda le général d'un air de reproche.

— Parbleu, fit Mouton. C'était l'ordre.

— En sorte que si un de ces représentants en mission vous commandait de me brûler la cervelle, vous le feriez.

— Sans hésiter… Voyez-vous, mon général, Dumouriez a trahi, Custine a trahi, d'autres trahiront. Je vous crois incapable de cette infamie : mais enfin si les représentants en mission n'avaient pas démasqué Dumouriez, il livrait son armée à l'ennemi. Mon général, la Convention, c'est la France : je suis et je serai toujours du côté de la France. Ce que les représentants ordonneront, je le ferai. S'ils se trompent, la Convention leur donnera un bon pour la guillotine où ils porteront leur tête à couper. Je vous engage donc, mon général, à vous soumettre franchement, comme moi, à leurs décisions.

— Morbleu, lieutenant, vous ne me direz pas que votre cœur ne saigne pas à l'idée de tuer des Français !

— Eh ! général, il saigne, mais comme c'est son métier de cœur de saigner, je le laisse faire ; ma tête qui pense, fait sa besogne de son côté, et comme elle commande à mon bras de taper sur les révoltés, je tape.

Le guet-apens de la Croix-Rousse

Le général d'artillerie de Chenelettes venait d'arriver, mandé par Roubiès.

Celui-ci le reçut sans témoin.

— Général, lui dit l'abbé, je viens de recevoir du dehors un avis important. Avant deux heures d'ici, l'ennemi se présentera devant les retranchements de la Croix-Rousse.

— Je le sais ! dit Chenelettes. Mes espions particuliers m'ont prévenu et j'attends l'ennemi.

— En tête duquel, dit Roubiès, marche un bataillon de Jacobins lyonnais, dit de la Croix-Rousse.

— Et commandé par Saint-Giles ! ajouta Chenelettes.

— Vous êtes bien renseigné, général, répliqua Roubiès. C'est cela ! Mais ce bataillon apporte une sommation qu'il doit nous faire signifier par un trompette et qui nous donne une heure pour réfléchir avant que les républicains ne commencent le feu sur la ville avec les pièces de campagne de petit calibre que ce détachement traîne avec lui.

— Deux méchants canons de calibre de 4 ! fit Chenelettes. Nous sommes en mesure de pulvériser ça.

— Je n'en doute pas ; mais je trouve qu'il serait très dangereux de laisser des pourparlers s'établir entre nos avant-postes et l'ennemi : qu'une seule de nos compagnies tourne et passe aux Jacobins, c'est fini ; Lyon nous fond dans la main.

— Et nous sommes frits dans cette friture comme des goujons du Rhône dans l'huile ! dit Chenelettes en riant – aussi faut-il aviser.

— J'ai pensé, fit Roubiès, que, si quelqu'un de nos artilleurs, par imprudence, tirait un coup de canon sur les républicains qui vont chercher à s'aboucher avec les nôtres, cela romprait les pourparlers ; on s'accuserait des deux côtés de guet-apens et de trahison ; les deux partis s'en voudraient à mort.

— Malheureusement, dit Chenelettes, ce que vous me proposez-là est impossible.

— Pourquoi donc ? Un artilleur ivre, tirant sans ordre, cela se voit dans tous les sièges.

— Mais ce coup de canon est entendu par les deux armées : ce coup de canon est commandé ; ce coup de canon fait crier au guet-apens, comme vous dites ; et puis la loyauté militaire me défend d'employer ce moyen…

— Oh ! général, un scrupule aussi mesquin ! Comment ! nous qui trahissons si ouvertement la France pour rétablir son roi, nous nous arrêterions à cette misère ?

— Oui ! Toute déloyauté déplaît au soldat. Je ne tiens pas à mériter le mépris de mon armée. L'estime du général est pour moitié dans le courage des troupes. Aussi ai-je pensé à autre chose.

— Ah !

— Oui. Il m'a semblé que quelques coups de fusils remplaceraient avantageusement votre coup de canon, surtout s'ils étaient tirés dans les rangs des républicains.

— Ah ! général, nous commençons à nous comprendre. Mais comment amènerez-vous les républicains à nous envoyer des coups de fusil ?

— Je n'ai pas dit que ce seraient les républicains qui tireraient, j'ai dit seulement que les coups partiraient de leurs rangs.

— Je vous comprends encore mieux que tout à l'heure. Vous enverrez des émissaires.

— Ils sont partis. Ce sont des hommes du commandant Pierre, celui-ci est avec eux : tous sont habitants de la Croix-Rousse, mais Auvergnats. Ils se cacheront dans la maison même du commandant. Ils ont mission de faire feu en l'air sur nos Lyonnais.

— Très bien ! Vous nous tirez d'un grand péril, général, car je redoutais beaucoup la popularité de Saint-Giles, ce commandant du bataillon de la Croix-Rousse qui a l'intention de haranguer nos Girondins.

— Mais est-ce que vous ne protégez pas un peu ce Saint-Giles à cause de Mme de Quercy ?

— C'est-à-dire que j'ai dû me montrer indulgent pour plaire à notre chère baronne. Mais elle est la pire ennemie de ce malheureux caricaturiste.

— Alors, dit Chenelettes, je puis vous avouer que nos Auvergnats toucheront mille francs s'ils abattent ce Saint-Giles, et que cinq ou six pièces cracheront à mitraille sur le point où il sera. S'il échappe à cette bombe de feu et aux balles des Auvergnats, il aura vraiment une chance inouïe.

— Vous avez donc une injure personnelle à venger ?

— J’ai à le punir d’une caricature ignoble.

— Eh bien, tant mieux ! dit Roubiès. Ce Saint-Giles est un dangereux garçon.

D’un air dégagé :

— Général, allez à votre poste et ne le manquez pas.

Mais le guet-apens de la Croix-Rousse, échauffourée militairement insignifiante, eut une grande importance politique pour Lyon.

Sans le guet-apens de la Croix-Rousse, peut-être le siège n’aurait-il pas eu lieu.

Pour la France et pour le monde, c’était chose de secondaire importance, mais pour Lyon…

La ville, si elle s’était soumise, n’aurait point perdu sept cent millions, dix mille hommes au combat et deux mille dans les exécutions.

Cette idée d’une sommation portée par un trompette avec pourparlers d’avant-garde aux avant-postes était de Saint-Giles.

À peine revenu d’Avignon, l’artiste avait, sans perdre une seconde, levé ce fameux bataillon de la Croix-Rousse qui devait s’immortaliser pendant le siège.

Il avait d’abord et d’emblée réuni une compagnie de dessinateurs sur étoffes accourus à son appel et soldés tout aussitôt par la municipalité de Villefranche ; puis les ouvriers typographes et lithographes qui avaient composé et imprimé le journal de Saint-Giles avaient formé une seconde compagnie ; les libraires, colporteurs de journaux, crieurs et autres,

avaient improvisé la troisième compagnie, et Saint-Giles avait vu bientôt le bataillon se compléter à six compagnies.

La Ficelle et Monte-à-Rebours lui avaient fourni à eux seuls trois compagnies, des anciens Carmagnoles.

Il était, du reste, un des plus beaux bataillons de l'armée républicaine.

Armé et habillé comme la ligne, il était bien exercé : Kellermann le prit pour un des bataillons de son armée des Alpes, un jour de combat, tant son attitude était martiale.

Il avait pour guidon un drapeau noir avec une grande croix rousse sur un des revers de l'étoffe ; sur l'autre, une lune pleine avec cette devise.

Sans quartier !

On a reproché cette devise à ce bataillon.

On oublie que les généraux lyonnais avaient décidé que les hommes qui en faisaient partie, s'ils étaient capturés, seraient fusillés sans jugement.

De là, cet uniforme de la ligne, adopté par Saint-Giles pour que ses hommes, faits prisonniers, fussent confondus avec ceux de l'armée régulière.

Saint-Giles qui depuis seize ans jouait au soldat, comme presque tous les jeunes gens de Lyon, et qui, de plus, avait le feu sacré, Saint-Giles s'était mis rapidement à la hauteur de son rôle.

Il faut dire qu'à cette époque, on faisait bon marché des exercices de parade et que l'on allait droit au but.

On avait réduit la manœuvre et la tactique aux mouvements les plus simples et les plus pratiques, en vue d'un combat et non des vaines ostentations du Champ-de-Mars.

Sur le rapport du général Carteaux qui avait inspecté le bataillon en formation, celui-ci était entré à la solde de l'État, et un décret l'avait envoyé à l'armée des Alpes pour Lyon.

Malheureusement pour lui, Saint-Giles, sans le savoir, était en suspicion.

Comme Couthon, un des représentants en mission à l'armée de Lyon était un ami intime de Robespierre, celui-ci lui envoyait une foule de renseignements et de notes pouvant être utiles.

Parmi ces notes Couthon en trouva une concernant Saint-Giles.

« Se défier du caricaturiste Saint-Giles, le surveiller de près, éclairer ses actions ».

Il a été l'amant de la ci-devant Quercy.

Couthon avait fait passer cette note à Dubois-Crancé.

Il en était résulté que Dubois-Crancé avait consulté ses policiers.

Ceux-ci avaient indiqué à Dubois-Crancé, comme des hommes sûrs, Monte-À-Rebours et la Ficelle, ex-policiers eux-mêmes, capitaines à cette heure dans le bataillon de la Croix-Rousse.

Et il en était résulté que ces deux agents avaient reçu mission de surveiller leur chef de bataillon.

À ces heures de crise, quand le soupçon est partout, les meilleurs, pour une imprudence, sont ainsi mis en suspicion.

Saint-Giles était donc parti avec son bataillon pour cette expédition de la Croix-Rousse avec l'assentiment de Dubois-Crancé.

Mais à peine s'était-il mis en marche que Dubois-Crancé fit appeler un officier de gendarmerie qui remplissait les fonctions de grand prévôt.

— Capitaine, lui dit-il, vous allez convoquer la cour martiale ici ; il faut qu'elle soit assemblée dans une heure d'ici.

— Nous aurons donc quelqu'un à juger ? demanda le grand prévôt.

— Peut-être.

— Est-ce moi qui porterai la parole pour l'accusation ?

— Oui.

— Alors, citoyen représentant, donne-moi mes instructions ?

— Il s'agit du commandant du bataillon de la Croix-Rousse, Saint-Giles.

— Il est suspect ?

— Voici les notes qui le concernent, dit Dubois-Crancé.

Le grand prévôt prit connaissance de ces notes, les transcrivit sur son carnet et dit :

— Diable !

— Diable… quoi ? demanda Dubois-Crancé. D'abord, il n'y a plus de diable, puisqu'il n'y a plus de Dieu.

— C'est juste ! fit le grand prévôt. Je retire le mot et je dis tout simplement Sacrebleu !

— Et pourquoi ce sacrebleu ?

— Parce que j'aurais juré sur ma tête que ce grand beau garçon était franc comme l'or.

— Et maintenant ?

— Maintenant… je doute… puisque tu le soupçonnes et qu'on l'accuse.

— En ce moment, dit Dubois-Crancé, il remplit une mission à la Croix-Rousse. S'il se conduit bien, ce sera bien… provisoirement.

— Et, s'il se conduit mal, je l'arrête et je le mène devant la cour martiale ?

— C'est cela.

— Mais s'il passe à l'ennemi ?…

Et sur cette question, en gendarme qu'il était, le grand prévôt se frisa les moustaches.

Il croyait prendre Dubois-Crancé en faute.

— À ton air, citoyen capitaine, dit le représentant, je comprends ton arrière-pensée.

Le prévôt sourit.

— Tu te dis, reprit Dubois-Crancé, que j'ai eu tort de donner à Saint-Giles l'occasion de trahir.

— Peuh ! fit le prévôt. C'est une idée comme une autre qui m'a passé par la tête.

— Eh bien, capitaine, j'ai calculé mon affaire. Je me suis dit que rien n'était plus dangereux qu'un traître, dans certaines circonstances. Mais l'affaire de la Croix-Rousse n'est pas de ces circonstances-là. Si Saint-Giles trahit, il ne compromet qu'un bataillon ; le compromettant, ou il sera pincé et fusillé, ou il fuira. Ce sera dans les deux cas un traître de moins.

— Bon ! fit le grand prévôt. Voilà qui est bien raisonné.

— Merci de l'approbation ! dit avec un dédain narquois Dubois-Crancé.

Puis concluant :

— Donc un rapport sur notre homme, un rapport tout prêt basé sur les notes que vous venez de lire ; au bas une place blanche pour une accusation formelle de trahison, s'il trahit. Tout étant ainsi prêt en une heure, Saint-Giles peut être jugé, condamné et fusillé. Va, citoyen capitaine.

Le prévôt salua militairement et s'en alla.

— Sacrebleu, dit-il, en frisant sa moustache, j'ai vu de rudes hommes en ma vie de gendarme, mais celui-ci a quatre poils au moins de plus que les autres.

Étonner un gendarme, ce n'est pas facile ; le prévôt, cependant, s'avouait qu'il avait rarement rencontré un caractère comme celui de cet ex-mousquetaire.

Au fond, il ne croyait pas à la culpabilité de Saint-Giles, et il se dit :

— Pauvre artiste ! Quel dommage ! Se compromettre pour une amourette.

Mais c'était l'homme qui parlait ainsi ; le gendarme reprit bientôt le dessus, car le capitaine se dit :

— Allons-y donc d'un grand morceau d'éloquence sur les amours dangereuses qui perdent les meilleurs républicains. Le pauvre malin sera condamné. Vrai, je le regretterai. Mais il le faut… Le citoyen Dubois-Crancé ne badine pas.

Et le capitaine commença à ruminer son rapport.

Pendant ce temps-là, Saint-Giles se battait à la Croix-Rousse.

Ce combat inaugura le siège de Lyon.

Ce jour-là, le sang coula pour la première fois.

Cette lutte est le prologue du drame militaire pendant lequel Lyon perdit ses meilleurs citoyens, sa jeunesse, qui fut si brave et qui eût si bien combattu aux frontières.

Et, par une fatalité lamentable, la légende accuse Saint-Giles, un enfant de Lyon, d'avoir précipité les hostilités.

Erreur que nous allons dissiper par notre récit.

Selon le plan convenu, Saint-Giles avait pris position devant les redoutes ennemies, disposant ses canons de façon à couvrir la retraite de son bataillon, et laissant six compagnies en réserve pour garder ces canons.

Les quatre autres compagnies, dispersées en petit piquet, avaient reçu ordre de laisser le trompette porter la sommation, puis de profiter de la trêve d'une heure accordée

à Lyon pour s'approcher de l'ennemi et entamer avec lui des pourparlers.

Naturellement, Saint-Giles, qui comptait beaucoup d'amis à Lyon, espérait s'aboucher avec quelques-uns.

Il s'avança donc au milieu de son avant-garde.

Parmi les compagnies de réserve qu'il laissait derrière lui, se trouvaient celles de Monte-à-Rebours et de la Ficelle, chargés tous deux de le surveiller, sans qu'il s'en doutât.

La scène que nous allons décrire se passait devant le faubourg de la Croix-Rousse, aux abords desquels l'ennemi avait établi ses grands gardes.

Des petites maisons construites plutôt à la paysanne qu'à la citadine, s'espaçaient un peu clairsemées, formant des rues pleines de larges travées et en voie de formation.

De ces maisons, des voix sympathiques saluaient l'avant-garde des républicains : le faubourg tenait en général pour la République.

Saint-Giles, en tête des siens, répondait gracieusement à l'accueil des habitants, dont beaucoup le connaissaient.

En passant devant une grande maison dont les fenêtres étaient fermées et qui semblait inhabitée, il sourit, sachant qu'elle appartenait à un de ces royalistes qui se cachent sous le masque girondin.

Il ne se préoccupa pas de cette maison muette ; il eut tort.

Tout l'avant-garde défila devant cette maison, continuant sa route ; derrière l'avant-garde, deux pièces de quatre marchaient en soutien.

À trois cents pas de la maison, on voyait la tête des compagnies de réserve arrêtée en observation.

Mais bientôt, un petit peloton d'une vingtaine d'hommes se détacha de cette réserve ; il était conduit par deux capitaines ou plutôt ils les escortaient.

Ces deux capitaines étaient Monte-à-rebours et la Ficelle qui s'avançaient, quittant leur poste d'arrière-garde pour observer Saint-Giles.

Ils réglaient leurs pas de façon à ne point perdre de vue le commandant.

Comme la maison aux fenêtres fermées était très rapprochée des avant-postes, il en résulta que Saint-Giles ne le dépassa point de plus de quatre-vingt pas, car les sentinelles lyonnaises lui criaient déjà : Halte-là !

D'autre part, la Ficelle et Monte-à-rebours, distinguant tout très bien, s'étaient arrêtés à quarante pas avant d'arriver auprès de la maison.

Telle était la position de chacun quand se passa le fameux incident des coups de fusils.

Les deux capitaines de Carmagnoles, ex-policiers au service du comité de Châlier étaient d'un caractère tout différent.

Tandis que Monte-à-Rebours se contentait, en homme de main qu'il était, d'exécuter la consigne, la Ficelle, plus intelligent, observait tout ce qui se passait, alors même que les

choses dont il se préoccupait n'avaient en apparence aucun rapport avec les missions dont il se chargeait.

Ainsi la maison fermée n'intéressait nullement Monte-à-Rebours ; elle attira l'attention de la Ficelle.

Cette maison fermée ne lui disait rien qui vaille ; évidemment, elle était hostile, puisqu'elle boudait et tenait portes et fenêtres closes.

Si elle était hostile, elle était dangereuse, à moins qu'elle ne fût vide.

Mais était-elle vide ?

La Ficelle, plus prudent que Saint-Giles, résolut de s'en assurer.

Il envoya chercher au pas de course une section de sa compagnie, qui arriva promptement, conduite par un officier.

— Entrez là-dedans ; fouillez toutes les chambres, dit la Ficelle à l'officier, et arrêtez tous ceux que vous trouverez cachés.

L'officier divisa intelligemment sa troupe en deux pelotons, dont l'un tourna la maison et y pénétra par une cour qui se trouvait sur les derrières ; l'autre peloton fit voler en éclats les fenêtres du rez-de-chaussée et sauta dans les chambres.

La Ficelle, d'instinct, regardait toujours aux étages supérieurs, supposant bien que les habitants, s'il y en avait, étaient montés le plus haut possible, ne fut-ce que par curiosité.

Tout à coup, il vit un volet s'ouvrir au-dessous du toit, et, par ce volet, cinq ou six canons de fusil passèrent.

Un coup de feu partit d'abord, puis plusieurs autres, tous dirigés sur le point où se trouvait Saint-Giles.

Ce qui avait déterminé cette fusillade, c'était précisément la brusque invasion des républicains dans la maison close.

Le capitaine Pierre et une dizaine d'Auvergnats de sa compagnie s'y trouvaient réunis à l'étage supérieur.

Ils attendaient le moment de consommer leur guet-apens, tenant sous l'œil le malheureux Saint-Giles.

Le capitaine Pierre, pour se tirer d'affaire après avoir tué Saint-Giles, comptait sur la canonnade qui allait balayer les républicains.

— Aie pas peur ! disait-il à ses hommes, dans le patois auvergnat que nous traduisons. Quand nous aurons fait feu, les redoutes cracheront la mitraille sur les républicains et nettoieront la rue, nous sortirons de la maison tranquillement car tous ces Carmagnoles auront f… ichu le camp.

Mais entendant les hommes de la Ficelle abattre les volets, il jugea qu'il fallait précipiter l'attentat et donner le signal de la canonnade.

Le volet avait donc été poussé, les coups de fusil avaient été tirés, les redoutes s'étaient illuminées d'éclairs et un ouragan de mitraille s'était abattu sur les républicains de l'avant-garde.

Ceux-ci, surpris par cette trahison, au moment où ils parlementaient, subirent les entraînements d'une panique inévitable.

Ils s'enfuirent en désordre et déjà ils tramaient à leur suite les deux pièces de soutien qui étaient braquées dans la rue, lorsque parut un homme ensanglanté qui, sabre au poing, força les artilleurs à rester à leur poste, arrêta une centaine de fuyards et les fit embusquer, puis commanda le feu sur l'ennemi qui chargeait.

Les républicains reconnurent Saint-Giles, leur commandant ; ils obéirent.

Deux coups de mitraille des pièces républicaines et une fusillade assez nourrie arrêtèrent net la poursuite des Lyonnais ; alors Saint-Giles organisa une retraite en bon ordre qui valut à son bataillon les éloges de toute l'armée.

Saint-Giles, à cheval, organisait ses échelons sous le feu de l'ennemi ; il fut superbe de sang-froid et d'énergie.

Mais, pendant que l'armée acclamait le héros de la journée et de son bataillon qui rentraient au camp, le représentant Dubois-Crancé signait l'ordre d'arrêter Saint-Giles et de le conduire devant la cour martiale.

La cour martiale

Aussitôt que le bataillon avait été en sûreté et hors d'atteinte des boulets ennemis, le capitaine Monte-à-Rebours avait remis le commandement de sa compagnie à son lieutenant et il avait gagné la Pape au grand galop de son cheval.

En bon policier, il n'était pas fâché de brûler la politesse à la Ficelle ; il voulait arriver avant lui et faire du zèle.

Il était donc allé trouver à son appartement Dubois-Crancé pour lui rendre compte.

Comme nous l'avons dit, Monte-à-Rebours était surtout un homme d'action. Il raconta laconiquement ce qu'il avait vu.

Impartial, il ne cacha rien de la bravoure déployée par Saint-Giles.

Dubois-Crancé écouta attentivement.

Un fait le frappa tout d'abord, c'étaient les coups de fusil tirés pendant la trêve.

— D'où partit la fusillade ? demanda-t-il.

— D'une maison close.

— Située ?

— Entre notre réserve et notre avant-garde.

— En sorte que, dit Dubois-Crancé, les Lyonnais vont pouvoir apprendre que ce sont nos troupes qui ont rompu la trêve.

— C'est ce que j'ai pensé, dit Monte-à-Rebours.

— Cela m'a tout l'air d'un guet-apens.

— Un « coup monté », comme nous disons, nous autres, en langage de police.

— Et c'est Saint-Giles qui a demandé à entamer des pourparlers ? dit Dubois-Crancé, les sourcils froncés. Qu'en penses-tu citoyen capitaine ?

— Après ce que nous savons de Saint-Giles, c'est louche ! fit Monte-à-Rebours. Une fois que l'on est entré dans la voie du soupçon, on s'y enfonce volontiers.

Dubois-Crancé ne pouvait se dissimuler que Saint-Giles avait été vaillant, mais il expliqua sa conduite à son point de vue.

— Morbleu, dit-il, je ne comprends pas pourquoi ce Saint-Giles n'a pas ramené son bataillon au pas de course après avoir constaté la trahison. Pourquoi diable battre en retraite au petit pas sous les obus de l'ennemi ? Son devoir était de mettre rapidement son monde hors d'atteinte.

— C'est ce que je me disais ! fit Monte-à-Rebours.

— Sans doute, reprit Dubois-Crancé, Saint-Giles, par un étalage de courage inutile, aura voulu masquer sa trahison, car, pour moi, il était de connivence avec l'ennemi.

Et il rédigea sur-le-champ les notes suivantes qu'il fit porter à l'accusateur public chargé d'incriminer Saint-Giles devant la cour martiale.

Ces notes complétaient celles que le prévôt avait déjà prises et qui accusaient Saint-Giles :

1e D'avoir entretenu des relations avec Mme de Quercy ;

2e De l'avoir accompagnée jusqu'à Marseille ;

3e D'avoir simulé une détention et d'avoir quitté la prison par connivence avec l'ennemi ;

4e D'avoir auparavant abandonné ses bataillons vainqueurs dans l'émeute du 20 mai en se faisant volontairement enlever par l'ennemi.

Telles étaient les premières notes sur lesquelles le prévôt basait le gros de l'accusation.

Les secondes, celles que lui faisait passer Dubois-Crancé étaient ainsi conçues.

Les royalistes lyonnais, ayant à craindre que les républicains girondins égarés qui font cause commune avec eux ne se décidassent à faire leur paix avec la Convention, avaient tout intérêt à mettre du sang entre les deux partis.

Ils ont tramé avec Saint-Giles un guet-apens.

Celui-ci a proposé d'entamer des pourparlers avec les révoltés et il s'est entendu avec des traîtres pour que, pendant une trêve, des coups de fusil partissent dans les rangs républicains contre les Lyonnais.

Le guet-apens a eu lieu.

Sous le coup de pareilles accusations à cette époque, la tête du suspect ne tenait plus qu'à un fil.

Il fallait un miracle pour sauver Saint-Giles.

Jamais, dans aucun temps, on ne vit le gouvernement imposer plus durement que la Convention la discipline aux armées.

Les généraux tombaient sous la hache, les officiers et les soldats sous les balles d'un peloton d'exécution !

Pour les généraux, le tribunal révolutionnaire siégeant à Paris et jugeant sans appel…

Pour les officiers et les soldats la cour martiale jugeant aussi sans appel.

Pour tous les condamnés, l'exécution dans les vingt-quatre heures…

Le jugement rendu, point de grâce possible.

Pour la cour martiale, comme juges, des officiers dont les sentences étaient étudiées, surveillées, commentées.

Malheur à ceux qui cédaient à un sentiment d'indulgence coupable.

Et quel code terrible.

Trahison : mort !

Sommeil en faction : mort !

Vol : mort !

Infraction à la discipline : mort !

Selon le mot lugubre de Danton, la Convention qui avait fait pacte avec la mort, imposait ce pacte à l'armée.

Ayant décrété la mort, il se trouva que la Convention avait décrété la victoire. Telle était la justice d'alors, justice devant laquelle allait comparaître Saint-Giles.

Comme prétoire, un immense hangar.

Comme public, l'armée accourue, silencieuse et pressée autour de l'enceinte. Dix sentinelles contenant, l'arme au bras, cinq ou six mille spectateurs.

Le tribunal siégeant sur de simples bancs de bois.

L'accusateur debout.

L'accusé assis sur un escabeau.

Point d'appareil.

Et cependant la terreur planait sur cette scène d'une simplicité républicaine et militaire.

La mort que chaque soldat voyait au-dessus de l'accusé, il la sentait sur sa propre tête.

Et le pouvoir implacable de la Convention lui apparaissait dans un représentant, celui de son écharpe, immobile comme une statue, juge lui-même, de ces juges qui allaient juger.

Dubois-Crancé, qui n'avait jamais vu Saint-Giles, le regardait.

Des doutes sur sa culpabilité lui venaient.

Trop tard…

Il avait livré l'accusé à la cour martiale ; eût-il voulu le sauver qu'il ne le pouvait plus.

Saint-Giles était littéralement couvert de blessures.

La mitraille avait haché ses vêtements et lacéré sa peau ; grâce à un bonheur inouïe, il n'avait été qu'égratigné en quelque sorte par le gigantesque coup de griffes du canon.

Mais une balle, celle de l'Auvergne assassin, lui avait labouré le cou.

Toute l'armée se sentait prise pour lui de sympathie.

Sympathie muette.

L'accusateur public qui s'était levé attendit que le président eût constaté l'identité de l'accusé par ses questions ; après quoi, il lut l'acte d'accusation.

C'était une pièce sèche, nette, précise.

Le président et chacun des juges en avaient copie sous les yeux et en suivaient la lecture.

Quand elle fut terminée, le président posa ses questions.

C'était un colonel d'infanterie, un vieux soldat qui avait fait, comme sergent, les guerres de la Monarchie et qui avait gagné ses épaulettes sur les champs de bataille de la République.

— Accusé, demanda-t-il allant droit au but, niez-vous avoir été l'amant de la baronne de Quercy, une émigrée ?

— Non ! dit Saint-Giles d'une voix ferme.

Il y eut un murmure d'étonnement dans la foule.

Il avouait, il était coupable.

Le président regarda les autres juges, puis il posa une seconde question :

— Accusé, avez-vous été fait prisonnier volontairement ?

— Non ! dit énergiquement Saint-Giles. J'ai été trahi par une troupe d'Auvergnats commandée par un certain capitaine Pierre qui m'a livré.

— Je vous ferai observer, dit le président, que nier ce second point ne vous sauvera pas puisque le premier entraîne la mort.

— N'ai-je pas refusé un défenseur quand on me l'a offert ? dit Saint-Giles. Je me suis condamné à mort moi-même. Il y a deux mois, et, pendant toute la journée, je me suis offert en cible vivante à l'ennemi. Cette mort que je cherchais n'a pas voulu de moi.

— Vous vous reconnaissez donc coupable ?

— Je vous répète que je m'étais condamné.

L'armée, les juges et Dubois-Crancé lui-même comprirent que Saint-Giles devait avoir été victime de quelque fatalité.

Le président se taisait, cherchant quelle question il devait poser pour permettre à l'accusé d'expliquer sa conduite ; mais Saint-Giles prit la parole.

— Je dois être fusillé, dit-il ; je ne peux, ne veux ni ne daigne défendre ma vie, mais je veux plaider pour mon honneur. Dans une heure, je serai exécuté ; je ne crois pas qu'un

seul de vous m'ayant vu au feu, croit que je tiens à mes jours. Devant ma fosse creusée d'avance, je l'aie vue ouverte en venant ici, je jure de vous dire la vérité.

Après un silence :

— La voici, je le jure !

Et avec l'éloquence qui faisait de lui un orateur si puissant, il raconta ses amours avec Mme de Quercy, comment il l'avait aimée sans la savoir émigrée, comment elle l'avait fait enlever par le capitaine Pierre, comment elle lui avait rendu visite en prison.

Arrivé à cet endroit de son récit, il eut un superbe mouvement oratoire.

— Voilà ma faute ! dit-il. Pour vaincre, nous tous, enfants d'une République menacée par l'Europe, nous devons être d'airain. J'ai faibli et vous avez vu que je sais comment on paie une défaillance à la patrie.

Il raconta ensuite comment il avait quitté la baronne, non pas à Marseille, mais à Avignon, comment il avait levé le bataillon de la Croix-Rousse.

— Quant à ce guet-apens dans lequel j'aurais trempé, s'écria-t-il, je ne veux pas me justifier. C'est absurde ! Les royalistes ont connu mon projet par leurs espions ; ils en ont craint le succès, ils ont soudoyé quelques misérables pour rompre la trêve. Faites une enquête après mon exécution et vous verrez que je ne suis pour rien dans cette trahison. Condamnez-moi mais seulement pour une folie de jeune homme qui ne déshonore pas.

Au milieu de l'émotion générale, le président laissa échapper cette phrase :

— Il est bien malheureux que vous ne puissiez donner des preuves de votre innocence sur deux points :

1e Lors de votre capture par les Lyonnais, le 20 mai ;

2e Dans le guet-apens d'aujourd'hui.

Le vieux colonel regarda Dubois-Crancé et dit sur un ton de reproche :

— La cour martiale ne peut surseoir au jugement qui doit être rendu séance tenante ; elle ne peut s'éclairer par une enquête. Si, plus tard, on trouvait des preuves d'innocence sur les points que vous contestez, votre mémoire serait allégée d'autant et, sans préjuger en rien de la sentence que rendra le tribunal, il regretterait certainement de n'avoir pu connaître à temps les vrais coupables du guet-apens d'aujourd'hui.

En ce moment, il se fit dans la foule des soldats un grand mouvement, et au-dessus de cette masse de troupes sans armes, on vit onduler une double haie de baïonnettes.

Dubois-Crancé, étonné qu'un incident quel qu'il fût vint interrompre le cours de la justice, fit un signe imperceptible au président.

Celui-ci dit lestement :

— La parole est à l'accusation.

Mais, chose inouïe, une rumeur sourde mais intense se faisait entendre sur le passage des baïonnettes, qui, seules, émergeaient au-dessus des têtes, sans qu'il fût possible de savoir ce que c'était que ce piquet en marche.

Évidemment il se dirigeait vers la cour martiale.

Peu à peu les bruits de voix devinrent plus nets et le président entendit distinctement crier :

— Attendez ! attendez !

Que se passait-il donc pour que les soldats osassent ainsi prendre la parole devant une cour martiale ?

Dubois-Crancé sentit profondément ce manque de respect et ses lèvres se pincèrent.

Mais un large vide s'étant produit dans les rangs des spectateurs, on vit que la haie des baïonnettes escortait des prisonniers lyonnais.

En tête de ces prisonniers, un capitaine de l'armée révoltée.

En tête du piquet, un capitaine républicain.

Au bruit, succéda un grand silence.

On entendit la sonnette du président s'agiter.

— La séance est suspendue ! dit-il.

C'était un moyen de s'informer de ce qui se passait, sans porter atteinte à la majesté de la cour.

La séance suspendue, le président, interpellant le capitaine républicain amené devant le tribunal, lui demanda :

— Pourquoi, capitaine, amenez-vous ces prisonniers sans que la cour les ait mandés ?

Le capitaine, qui n'était autre que la Ficelle, répondit :

— Mon colonel, si je n'avais pas entendu prononcer la suspension de la séance, je me serais tenu hors du prétoire et

je vous aurais envoyé un avertissement écrit pour que vous me mandiez comme témoin à votre banc, en vertu de votre pouvoir discrétionnaire.

La Ficelle, ex-policier parisien, « connaissait son affaire », comme il le disait souvent. Sa réponse le sauva certainement des arrêts.

Il continua :

— Mais, du moment où vous suspendiez la séance, mon colonel, j'ai cru que vous aviez compris qu'il y avait du nouveau et que vous vouliez m'interroger, car j'apporte ici le flambeau de la vérité.

Sur cette fin de phrase ronflante, la Ficelle regarda l'accusateur public qui passait pour abuser un peu de l'éloquence ; la Ficelle eut l'air de lui dire :

— Et moi aussi, j'en pince, quand je veux, de la guitare oratoire ! Et moi aussi, je fais mes petits effets !

Le gendarme était un assez bon gendarme.

Il ne refusait jamais un encouragement à qui le méritait, il sourit à La Ficelle, en collègue s. v. p, car ils étaient tous deux capitaines, comme on sait.

Le président, après avoir consulté de l'œil Dubois-Crancé, dit à la Ficelle :

— Parlez, capitaine.

Mais La Ficelle comprit que s'il parlait pendant la suspension, il faudrait déposer ensuite et donner une seconde édition de son premier récit.

Il sentait qu'une redite serait fastidieuse.

— Pardon, mon colonel, dit-il, je ne voudrais pas abuser des instants du tribunal, et si je déposais en séance, comme témoin…

— C'est vrai ! dit le président.

Il rouvrit la séance, fit prêter serment à la Ficelle, et lui demanda :

— Dites ce que vous savez !

La Ficelle raconta les faits et, arrivé aux coups de feu, il continua son récit.

— Je ne connais pas, dit-il, la déposition de mon collègue et ami, le capitaine Monte-à-Rebours, ici présent. Mais pendant qu'il regardait ce qui se passait aux avant-postes, moi, je m'avisais de faire fouiller une maison suspecte, dont mon collègue n'avait pas remarqué les fenêtres fermées.

Tous les yeux se portèrent sur ce pauvre Monte-à-Rebours que ce coup de patte du cher collègue griffait jusqu'aux os.

La Ficelle continua avec un air gracieux pour Monte-à-Rebours très ennuyé :

— Je fis donc fouiller cette maison et pendant que mes hommes la visitaient, je vis partir d'une fenêtre les coups de feu qui rompirent la trêve ; abominable attentat à la foi jurée ! trahison indigne de l'honneur militaire et dont un républicain est incapable.

Un murmure approbateur accueillit cette noble déclaration et le prévôt lui-même s'y associa.

Décidément, c'était un bon gendarme et un bon collègue.

— Comprenant que des royalistes seuls étaient capables de ce guet-apens et appréciant l'importance de la capture de ces scélérats, en vue de prouver que la responsabilité du guet-apens remontait à nos adversaires couverts de honte, je me précipitai dans la maison, je poussai mes hommes, je les empêchai de massacrer ces misérables, je les fis immédiatement filer vers le camp sous bonne escorte, et, comme il importait d'obtenir l'aveu de leur crime, je les interrogeai devant témoins et j'obtins d'eux l'aveu complet en leur mettant le pistolet sur le front. Je ne leur ai pas promis l'indulgence de la cour, n'en ayant pas le droit, et je leur ai arraché la vérité par le seul effet de la crainte d'une mort immédiate ; les lâches suppôts des tyrans sont capables des plus grandes faiblesses pour prolonger de quelques heures leur misérable existence.

Si l'on n'eût pas été devant un tribunal de sang, les applaudissements auraient éclaté : la Ficelle se taillait à grands coups d'éloquence une belle popularité dans l'armée.

Il reprit :

— Le capitaine m'a donc avoué avoir reçu de l'argent pour s'embusquer dans la maison et tirer comme si les coups partaient de nos rangs, afin de permettre aux redoutes ennemies de nous mitrailler.

Désignant un des prisonniers :

— L'homme que voilà était spécialement chargé de tuer le commandant Saint-Giles.

Il y eut comme un frisson de joie dans la foule.

Mais la Ficelle reprit :

— Comme je connais le capitaine Pierre pour avoir déjà trahi le 20 mai à Lyon, je lui demandai pourquoi il avait enlevé (la Ficelle souligna le mot) le citoyen Saint-Giles. Il me répondit qu'il avait été payé par la maîtresse de celui-ci, parce que, craignant de n'être plus aimée du citoyen Saint-Giles, attendu qu'il avait appris qu'elle était une ci-devant, cette aristocrate sans pudeur, comptant sur la victoire des insurgés royalistes, voulait tenir son amant en prison et à sa disposition.

Ici, la Ficelle ajouta un trait passé sous silence par Saint-Giles dans sa déposition :

— Il parait même, d'après ce que le capitaine Pierre a su et m'a appris, que le citoyen Saint-Giles s'est pendu de désespoir dans sa prison, ayant averti qu'il se suiciderait si elle ne lui faisait point rendre la liberté. C'est après avoir coupé la corde, que l'ex-baronne, la ci-devant Quercy, aurait enfin exécuté sa promesse de délivrer le prisonnier.

— Est-ce vrai, commandant ? demanda le président à Saint-Giles.

Celui-ci répondit :

— Oui.

— Pourquoi ne l'avez-vous point dit ?

— Par pudeur et pour ne pas avoir l'air de vous disputer ma tête, vouée par moi aux balles ou à l'échafaud.

En ce moment, Dubois-Crancé fit un pas en avant.

Tout le monde se tut.

Évidemment, Dubois-Crancé allait intervenir.

Le vieux colonel qui présidait et qui avait derrière lui tout un passé sans peur et sans reproche, n'admettait pas cette immixtion illégale dans les débats. Il savait que s'opposer à une volonté de Dubois-Crancé, cette volonté fût-elle contraire à la loi, c'était risquer sa tête ; il la risqua.

— Citoyen représentant, dit-il, je te ferai observer, avec toute la déférence que je dois à ton caractère, qu'il m'est impossible de te laisser parler devant la cour sans que je t'en aie donné l'autorisation en vertu de mes pouvoirs discrétionnaires. Or, je ne dois t'entendre que comme témoin. Comme témoin, mais seulement comme témoin, as-tu quelque chose à dire ?

— Non, répondit Dubois-Crancé.

— Alors, citoyen, je ne t'accorde pas la parole. Retire-toi.

Un long murmure d'admiration salua cette ferme et digne injonction du vieux soldat.

Il ne déplaisait pas aux plus terribles représentants envoyés en mission de rencontrer des résistances honorables ; cela prouvait qu'ils savaient céder devant la loi et le droit.

Dubois-Crancé sourit et dit au vieux colonel :

— La cour martiale est souveraine ; je m'incline devant son autorité, mais je te ferai observer, citoyen président, que la loi, même dans le cours des débats, donne à quiconque le droit de s'offrir comme défenseur. Demande donc à l'accusé s'il veut que je plaide sa cause.

Cette fois, les bravos éclatèrent car Dubois-Crancé venait de sauver la tête de l'accusé.

Intervenant ainsi, il semblait qu'il allait parler au nom même de la Convention qu'il représentait.

Le président agita sa sonnette, le silence se rétablit et il demanda à Saint-Giles demeuré calme, impassible même :

— Accusé, acceptez-vous le défenseur qui se présente ?

— Oui, dit Saint-Giles, mais pour l'honneur seulement car, pour ma vie, je la donne à la République comme expiation ; acquitté ce soir, je chercherai la mort demain, comme je l'ai cherchée aujourd'hui.

Dubois-Crancé sourit cette fois à Saint-Giles.

De plus en plus, il se laissait gagner à une vive sympathie pour ce hardi soldat.

Le président donna la parole à l'accusateur public.

Celui-ci avait, nous le savons, des prétentions à l'éloquence ; une joute oratoire contre Dubois-Crancé lui paraissait une heureuse occasion de déployer tous ses moyens.

Il modifia selon les besoins du moment son premier discours et il mit tout son art à discuter ; les charges pesant sur l'accusé furent mises en évidence avec force phrases pompeuses ; les faits venant à décharge furent commentés avec la mauvaise foi la plus fleurie ; ce gendarme-procureur employa tour à tour l'ironie, l'emphase pathétique, la persuasion verbeuse.

De temps à autre, il regardait Dubois-Crancé, en lançant un argument perfide et il semblait lui dire :

— Il faudra répondre à ceci, mon bonhomme. Tu as beau avoir l'habitude de la tribune ; moi, gendarme, je t'écrase d'avance sous ma mâle éloquence.

Dubois-Crancé écoutait de l'air d'un homme supérieur qui encourage un débutant.

Cette attitude froissa le gendarme qui voulut piquer au vif Dubois-Crancé et le forcer à déployer toute sa faconde.

Il termina ainsi sa péroraison :

— Je demande la condamnation de l'accusé parce que la loi est formelle et que ce serait un scandale de voir un tribunal acquitter l'amant d'une ci-devant baronne, lorsqu'un décret condamne à mort celui qui n'a pas dénoncé une émigrée.

— Je sais que mon adversaire assis au banc de la défense est un orateur disert et habile ; je sais qu'il séduit et passionne une grande assemblée dans une autre enceinte, mais, parlerait-il pendant deux heures, je le défie de répondre à ce simple argument : peut-on violer impunément la loi ?

« L'accusé l'a violée. Donc, il est coupable. Donc, pour l'exemple et pour le salut de la République, il faut que sa tête tombe. J'attends, plein d'une curiosité respectueuse, ce que mon très éloquent contradicteur va pouvoir opposer à cette argumentation si simple.

Ce gendarme, excellent gendarme du reste, venait, par amour-propre, de trouver en effet un moyen d'embarrasser les juges.

La loi était formelle, l'accusé avait avoué…

Il n'y avait pas à discuter, il avait connu la qualité d'émigrée de la baronne et il avait cependant protégé sa fuite jusqu'à Avignon.

À cette époque, personne n'osait biaiser avec le devoir.

Le devoir des juges, devenu évident grâce à l'habileté de ce maudit gendarme, était de condamner.

L'air sombre du président, la mine renfrognée des juges, les figures attristées des soldats, leurs réflexions échangées à voix basse, tout prouvait que le coup avait porté.

Dubois-Crancé se leva.

Le bon gendarme le regarda d'un air sournois.

— Cause toujours, pensait-il. Il t'en faudra de la salive pour effacer l'impression que j'ai produite…

Mais Dubois-Crancé, à la stupéfaction du bon gendarme, débuta ainsi :

— L'accusé est coupable…

Cette déclaration produisit un froid ; ces mots firent tomber comme un manteau de glace sur chaque conscience.

Dubois-Crancé reprit :

— Il serait indigne du héros républicain qui est devant vous, indigne de la République, indigne de moi et de vous de demander son acquittement. La loi prononce la peine de mort, condamnez l'accusé à mort… »

L'assemblée était suspendue aux lèvres de ce défenseur qui vouait son client à la mort.

Mais Dubois-Crancé reprit avec un geste d'autorité et un accent superbe :

— Comme tous ici, nous sommes convaincus que Saint-Giles est un républicain ardent, victime d'une fatalité inouïe, nous lui devons cet honneur suprême de mourir pour la République. Je demande donc au tribunal de condamner l'accusé à rester en permanence au poste le plus périlleux, à marcher en tête de toutes les attaques, à monter le premier aux assauts. Si, la ville prise, il est encore debout, c'est que la mort elle-même l'aura acquitté !

Un cri, un seul cri, un cri de furieux enthousiasme s'échappa de dix mille poitrines de soldats.

C'était la conscience de l'armée qui parlait.

Mais, étendant la main, le sourcil froncé, le regard menaçant, Dubois-Crancé figea cette effervescence d'un seul geste. Puis, il dit au président :

— Au tribunal de prononcer.

Le vieux colonel consulta à voix basse ses collègues et la proposition qu'il leur faisait étant acceptée, il se leva pour rendre la sentence.

C'était un acquittement à l'unanimité.

— Nous ne pouvions, dit ensuite le vieux colonel, voter que l'acquittement ou la mort. L'accusé est libre. Mais il appartient aux représentants en mission de rendre un décret l'envoyant aux avant-gardes en permanence.

Saint-Giles prit la parole et dit avec une grande simplicité :

— Je jure devant l'armée que jamais décret n'aura été mieux exécuté. Je donne ma démission de chef de bataillon pour prendre un fusil et pour montrer aux grenadiers de la République à mépriser la mitraille des révoltés. Je rends donc mes épaulettes.

Cependant, la séance étant levée, Dubois-Crancé prit la place du président.

Les tambours battirent le « garde-à-vous ».

On se tut.

Alors Dubois-Crancé prit la parole :

— Moi, dit-il, représentant du peuple auprès de l'armée des Alpes, muni des pleins pouvoirs de mes collègues, au nom de la République française, une et indivisible, je rends le décret suivant :

— Le commandant Saint-Giles, avec le bataillon de la Croix-Rousse qu'il commande, occupera en permanence le poste le plus périlleux pendant toute la durée du siège.

Le général en chef Kellermann est chargé de l'exécution du présent décret.

Les hommes du bataillon qui s'étaient rapprochés de leurs chefs poussèrent des vivats joyeux et enlevèrent Saint-Giles qu'ils emmenèrent en triomphe.

Mais, après le long tumulte de cette scène toute militaire, devant quelques curieux seulement demeurés là pour voir ce qui adviendrait des prisonniers auvergnats, le reste de l'armée ayant fait cortège à Saint-Giles, la cour martiale rentra en séance.

Il s'agissait de juger les auteurs du guet-apens.

Cette fois, l'accusateur public se contenta d'un réquisitoire sommaire et dédaigneux.

Un défenseur d'office essaya vainement d'une justification impossible.

La cour prononça la peine de mort.

Républicaine

Dubois-Crancé voulait, en précipitant le premier bombardement, effrayer la ville, la forcer à se convaincre que les boulets républicains pouvaient l'atteindre et l'ensevelir sous ses ruines.

Ce bombardement eut donc lieu et dura juste assez pour montrer la portée des projectiles.

Le but de Dubois-Crancé était de reprendre, après le bombardement, la tentative manquée la veille par Saint-Giles.

Il pensait que son premier avertissement à coups de canon aurait produit un effet salutaire sur les rebelles.

Il les ménageait encore, il espérait toujours un accommodement.

Le 9 au matin, il leur envoyait, sous le nom de Kellermann, une nouvelle sommation en même temps qu'une protestation contre l'attentat de la veille et il accordait à la ville un jour de réflexion.

Voici cette pièce, curieuse à plus d'un titre.

« Le général des armées des Alpes et d'Italie, aux citoyens qui exercent des fonctions administratives à Lyon.

« Citoyens,

« Je vous ai fait faire hier, par l'officier commandant l'avant-garde, sommation de vous décider dans une heure à

obéir aux décrets de la Convention, vous ne m'avez pas répondu. Je veux bien croire que celui qui commandait un poste en avant de la Croix-Rousse, auquel cette sommation a été remise, ne vous l'a pas fait parvenir.

« J'ai à me plaindre de ce que ce commandant, qui avait demandé trois heures pour répondre à la sommation, a fait lâchement tirer du canon à mitraille sur les troupes de la République pendant cet intervalle et a blessé quelques soldats de mon avant-poste. Ce procédé, qui n'a pas d'exemple dans les usages de la guerre, devait me porter à vous faire attaquer sur-le-champ et à ne plus parler de mesures avec des hommes qui se sont rendus coupables de pareils forfaits. Je ne vous dissimulerai pas que la fureur de l'armée que je commande est à son comble ; cependant, j'ai tenu conseil avec les représentants du peuple et dans la conviction où nous sommes que des émigrés rentrés dans votre sein, et quelques-uns de leurs adhérents sont les seules causes de votre égarement et de la perfidie dont je me plains, je vous fais passer de nouveaux exemplaires de ma sommation.

« Citoyens, je vous réitère, au nom de la nation, l'ordre bien positif de déférer à cette sommation, au plus tard dans le jour, et je vous déclare que, faute par vous d'y obtempérer, j'emploierai tous les moyens de force qui me sont confiés. Vous répondrez du sang qui coulera et des malheurs terribles qui accompagneront votre résistance.

« signé : Kellermann »

La proposition fut repoussée ; le Bulletin lyonnais du 9 août nous l'apprend en ces termes :

« Braves soldats lyonnais, on a fait à Kellermann une réponse digne de vous, nous regrettons que les bornes de ce

bulletin ne nous permettent pas de le transcrire aujourd’hui. »

Et le lendemain, le bulletin disait :

« Nous persistons dans les mêmes sentiments ; nous ne voulons point d’oppression ; la loi naturelle et la déclaration des droits, voilà notre égide. »

Pour juger de quel côté on mentait, il suffit de lire le passage suivant de la même réponse :

« Incapables de perfidie, nous reportons tout l’odieux de l’attaque que vous nous reprochez sur votre avant-garde qui, avant l’arrivée de notre réponse, avait tiré sur nous. Nos chasseurs, d’autre part, ont voulu fraterniser avec votre chevalerie, et au moment de la séparation, ils ont été enveloppés. La vérité est pour ce récit : votre lettre, sur ce point, prouve que l’on vous a fait des rapports faux et perfides.

« Quant à nos émigrés, nous l’attestons à nouveau sur l’honneur et la religion, nous n’en connaissons point ; nous l’avons déclaré à la Convention aux représentants du peuple sous les ordres de qui vous agissez, à toute la République entière. Qu’on nous les indique et nous serons les premiers à les mettre sous la sévérité de la loi, et même à vous les envoyer. »

À lire ce bulletin, ne croirait-on pas à la sincérité de l’auteur ?

Or, le même Roubiès, qui niait la présence des prêtres réfractaires et des émigrés, reconnaissait dans un des bulletins suivants que l’on en comptait quatre mille dans l’armée lyonnaise.

Ce trait donne au lecteur la mesure de la confiance qu'il faut accorder à ce bulletin.

Dubois-Crancé venait de lire la réponse des Lyonnais à Kellermann, lorsque son planton vint lui annoncer qu'une citoyenne avait à lui parler de choses importantes.

De ses mœurs élégantes, de ses préjugés de gentilhomme, Dubois-Crancé avait conservé une grande répulsion pour les femmes qui se mêlaient de politique. « J'aime les femmes au lit et je les déteste à la tribune », disait-il à la fameuse Théroigne de Méricourt.

Il répondit au planton :

— Encore quelque tricoteuse d'un club qui vient me parler de chimère. Au diable !

Le planton s'en alla mais il revint.

— La citoyenne qui veut te parler, citoyen représentant, dit-il, est la mère du commandant Saint-Giles.

— Qu'elle entre ! dit Dubois-Crancé.

Et il pensa :

« Elle vient me demander de ne pas être impitoyable dans l'exécution du décret concernant son fils. C'est une mère, soyons doux et laissons lui l'espérance. »

Mme Saint-Giles entra.

Dubois-Crancé fut frappé de la majesté inconsciente de cette matrone républicaine et de sa fierté qui s'ignorait.

Il lui offrit un siège ; elle resta debout.

— Madame, lui dit Dubois-Crancé se tenant debout aussi par politesse et la traitant comme une grande dame, j'ai employé le seul moyen possible pour sauver votre fils ; mais je m'entendrai avec Kellermann pour ne pas trop le prodiguer.

— Citoyen, dit-elle, je connais mon enfant ; il prodiguera lui-même sa vie. Je ne viens pas solliciter pour lui.

Dubois-Crancé regarda cette femme austère avec admiration.

— Je viens, reprit-elle, te proposer de priver les assiégés de munitions.

— Par quel moyen ? demanda Dubois-Crancé profondément surpris.

— En faisant sauter l'arsenal ! dit-il.

Il tressaillit.

— J'étais à Villefranche ! dit-elle. Je me suis rappelée qu'une de mes cousines, républicaine comme moi, habite près de l'arsenal. J'ai entrevu la possibilité d'incendier cet établissement et je suis venue, laissant mes enfants à une sœur qui les élèvera si je péris.

— Tu es mère et tu veux mourir ? dit Dubois-Crancé.

— Je suis républicaine ! répondit-elle.

Dubois-Crancé salua comme autrefois il saluait la reine.

— Je n'ai pas le droit, dit-il, de repousser ton dévouement sublime. Mais pourras-tu pénétrer dans Lyon ?

— La ville, dit-elle, n'est pas encore cernée. Chaque jour des femmes de la campagne y portent des denrées ; je ferai

comme elles. Une fois dans la ville, j'y resterai. Une femme du peuple n'excite pas l'attention. L'heure venue, j'agirai.

— Citoyenne, dit Dubois-Crancé, si tu succombes, la patrie élèvera tes enfants.

— Elle aura trop d'autres orphelins à nourrir ; les miens ont une petite fortune.

— Va ! si tu meurs, la France entière portera ton deuil.

— Je pars…

— Sans embrasser ton fils ?

— Je veux qu'il ignore ma résolution.

Et saluant Dubois-Crancé, elle sortit.

— Et moi, murmura-t-il, qui croyais avoir tout sacrifié à la Révolution ! Cette femme nous écrase tous par la grandeur de son sacrifice.

Sacrifice presque ignoré, puisque Lamartine, le plus explicite des historiens sur ce fait, ne lui consacre que cette courte phrase :

« Pendant la nuit du 24 au 25 août et dans la confusion du bombardement de la place Bellecour, le feu allumé par la main d'une femme, dévora l'arsenal… »

Point de nom.

L'histoire est oublieuse pour les humbles.

Roubiès, après avoir fait envoyer à Kellermann la réponse insolente et mensongère dont nous avons cité les passages importants, jugea qu'il fallait frapper un coup sur

l'imagination des républicains-girondins qui formaient le gros de ses bataillons.

Le 9 au matin, il venait d'expédier la réponse qui contenait le refus de se rendre, lorsqu'il manda son secrétaire.

Celui-ci s'était rendu à cet appel, Roubiès lui dit en souriant :

— Mon ami, veuillez donc me dire où en sont les préparatifs de la fête républicaine du 10 août.

Le petit abbé, au comble de la surprise, leva la tête et murmura :

— La fête ?

— Sans doute ! Ne vous ai-je pas expliqué qu'il fallait que cette fête fût célébrée, afin que les Girondins de nos bataillons fussent plus que jamais convaincus qu'ils se battent pour la République. Où en sont les préparatifs ? Que fait la commission de la fête dont je vous ai nommé secrétaire ?

— Mais, mon père, je crois que la commission ne s'est pas réunie à cause du siège.

— Ah ! fit Roubiès, mon enfant, vous avez perdu un jour, c'est une faute cela. Plus que jamais, cette fête doit avoir lieu.

— On a bombardé hier, fit le petit abbé timidement. Je pensais…

— Vous pensiez mal ! Auriez-vous peur par hasard ?

— N'étant pas soldat, j'ai peu l'habitude du bruit des armes.

— Mon cher enfant, un prêtre doit être prêt à tout, un prêtre doit être plus brave qu'un soldat, un prêtre doit braver la mort, soit comme aumônier, soit comme pasteur pendant les épidémies, soit comme martyr.

D'un ton sec :

— Pour vous aguerrir, vous irez aux redoutes. Pour le moment, asseyez-vous et écrivez.

Le petit abbé, très troublé, prit sa plume et écrivit tout un plan, avec voies et moyens, pour la fête du lendemain.

Roubiès, le plan écrit, le relut, l'envoya à la signature de Gilibert, président à tout faire du comité dictatorial et de là à l'imprimerie, pour que ce plan-décret fût placardé partout.

Puis il dicta imperturbablement à son secrétaire ahuri une invitation à Kellermann d'assister à la fête du 10 août à Lyon, « pour se convaincre du républicanisme de la ville. »

Le secrétaire n'en revenait pas.

Mais après avoir libellé l'invitation à Kellermann, avoir mandé un trompette, l'avoir remise au dit trompette avec ordre de la porter au camp ennemi et de la présenter au président en chef lui-même, l'abbé dit à son secrétaire :

— Il nous reste, mon ami, à rédiger le bulletin de demain qui sera complété s'il est besoin.

C'est aujourd'hui 10 août, que les braves Marseillais ont tant contribué à renverser le despotisme royal ; et l'on voudrait nous asservir à eux ! Aujourd'hui a triomphé la cause de la liberté, et chaque Français devrait se livrer aux doux

épanchements de la fraternité, et l'on commande au frère d'égorger son frère !

Citoyens, ce tableau est fait pour arracher des larmes ; des hommes courageux n'en doivent point verser. Détournez-en la vue et combattez : Que dis-je ? non, frères et amis, au 10 août, vos batteries ne doivent partir que par nécessité et pour salves d'allégresse ; laissez-les faux patriotes se distraire de leur joie par une canonnade inutile et meurtrière.

Le régime féodal nous a fait longtemps gémir ; les monuments qui en conservent le souvenir sont injurieux pour l'humanité ; brûlez-les.

L'abbé s'arrêta sur ce passage et dit en souriant :

— Vous comprenez, cher enfant, que les Lyonnais républicains ne se possèderont pas de joie en enfumant les ruines des anciens vestiges de la féodalité. C'est un leurre qui leur persuadera que nous sommes républicains jusqu'à la moelle des os. Un peu de fumée leur troublera la vue et… l'esprit… sur nos agissements.

Et il continua à dicter le bulletin dans ce sens…

Quand il fut terminé, il dit à son secrétaire :

— Écoutez, maintenant, le début de notre bulletin d'après-demain : vous comprendrez pourquoi j'ai invité Kellermann qui n'aura garde de venir. C'est fâcheux : c'eût été une belle occasion de le convaincre de la pureté de nos vues et de la sincérité de notre civisme.

— Vous devinez, mon cher enfant, dit Roubiès, que les Lyonnais vont être furieux contre ce bon monsieur Keller-

mann qui ne sera venu les voir brûler les ruines des monuments féodaux, et qui, furieux aussi de son côté, car il prendra notre invitation pour une raillerie, nous canonnera toute la journée avec rage. Nos Lyonnais constateront que nos batteries n'auront tiré que des salves d'honneur, tandis que l'ennemi aura tiré à boulet.

Il s'interrompit :

— À propos, insérez donc cette phrase dans le bulletin.

Et il dicta :

« Un boulet de dix-neuf livres, lancé par nos ennemis, a été apporté au comité général de surveillance et de salut public. On ne l'a trouvé précieux que parce qu'il n'a fait aucun mal ; nous le gardons comme un monument d'hostilité. (Voir le bulletin du 10 août). »

— Eh ! eh ! fit Roubiès, qu'en pensez-vous ? Ce boulet fera très bien dans le bulletin, rapproché de cette affirmation que nous n'avons tiré qu'à blanc en l'honneur du 10 août.

— Mais, mon père, il faudra le trouver ce boulet ? Voulez-vous que je le fasse chercher demain.

— Ah, naïf, trop naïf séminariste que vous êtes ! Est-ce que c'est la peine de se mettre en quête. Nous en avons à l'arsenal, des boulets ! On y en prendra un du calibre de 12 et on le portera ici comme venant de tomber sur les quais.

Puis il reprit :

— Vous connaissez nos Lyonnais ! Ils vont devenir enragés. Et quand Dubois-Crancé nous enverra une bonne petite proposition consistant à livrer nos têtes à la hache pour sauver Lyon (ce qui pourrait finir par être accepté par les

Lyonnais, si nous n'y mettons ordre), toute la ville indignée des procédés des assiégeants refusera de se rendre. Bombardés le 10 août, en pleine fête républicaine, les Lyonnais exaspérés ne feront pas la plus petite concession.

Et souriant :

— Il est très fort ce Dubois-Crancé. Il dit à Lyon : « La Convention accueille en grâce les Républicains et ne veut punir que les meneurs royalistes. » Ce jeu réussirait si nous n'y mettions bon ordre.

Et, sans désemparer, il monta en voiture avec son secrétaire pour activer les préparatifs de la fête.

Quel homme !

Quel prêtre !

Les taupes du commandant Saint-Giles

Cependant le trompette envoyé au camp républicain était sorti par la Croix-Rousse et avait gagné le cimetière de Cuire transformé en une grosse redoute par les Lyonnais.

Il fut reçu par le chef des avant-postes sur ce point : c'était Saint-Giles.

— Ah c'est vous, commandant Saint-Giles, dit le trompette en se présentant après avoir sonné la chamade pour faire cesser le feu un instant. Je suis chargé par le général Chenelettes que je quitte à l'instant de vous complimenter pour la façon étonnante dont vous avez conduit votre bataillon au feu avant-hier. Il m'a dit en propres termes que vous n'aviez pas votre pareil dans l'art de battre en retraite et que vous aviez merveilleusement dressé votre bataillon à se garer du feu, car, depuis quarante-huit heures, on n'a pas vu le nez d'une de vos taupes.

Ce trompette, vieux soldat réformé qui venait de reprendre du service par zèle royaliste, était gouailleur comme tous les trompettes.

C'est une tradition dans toutes les armées : tambours, clairons et trompettes sont blagueurs.

Chenelettes avait dit à ce parlementaire :

— Tâche un peu de piquer l'amour-propre de ces taupes qui dorment là-bas sous leurs abris.

Et le trompette traduisait à sa façon cette provocation.

Saint-Giles était trop intelligent pour ne pas comprendre que Chenelettes cherchait à le pousser à quelque démonstration imprudente afin de l'écraser.

Il se contenta de répondre au trompette :

— Les taupes ont du bon ! Chenelettes s'en apercevra tôt ou tard.

Et il fit escorter le trompette jusqu'à la Pape.

Mais pendant que le parlementaire s'en allait au trot, une estafette portait un mot de Saint-Giles à Dubois-Crancé.

Celui-ci se rendit sur-le-champ auprès de Kellermann.

— Général, lui dit-il, les Lyonnais vous envoient un message par un trompette qui se permet de traiter nos soldats de taupes. Le commandant Saint-Giles vous demande carte blanche pour répondre comme il convient à cette insolence.

— Un coup de tête ? fit Kellermann, esprit un peu froid.

— Je suppose ! fit Dubois-Crancé ; mais ce bataillon de la Croix-Rousse est une espèce de troupe d'enfants perdus que l'on peut risquer. Il faut inspirer à l'ennemi le respect de nos armes et abattre sa jactance. Si vous le voulez, je monte à cheval et je vais vérifier moi-même ce qu'il y a de possible dans le plan de Saint-Giles.

— Du moment où vous en prenez la responsabilité, dit Kellermann, risquez tous les coups de tête que vous voudrez.

Puis il demanda :

— Savez-vous ce que me veulent les Lyonnais ?

— Ma foi, non.

— Si seulement ils avaient la bonne idée de se rendre : ces pauvres diables s'éviteraient les horreurs du bombardement.

— Toujours des scrupules, mon cher général.

— Que voulez-vous ? Je ne puis me faire à l'idée de tuer les Français en tas. Il m'en coûte de signer un ordre de bombardement, je vous l'ai déjà dit ; mon cœur en saigne.

— Cependant, général, tout est prêt, notre tir est rectifié d'après les résultats obtenus et il importe d'envoyer à l'ennemi ce que j'appelle un second avertissement par le canon.

— Hélas ! fit Kellermann. Enfin, puisqu'il le faut, ce sera quand vous voudrez.

Dubois-Crancé partit sur ce mot plein de résignation, en recommandant au général de retenir le trompette le plus longtemps possible.

Le représentant du peuple trouva, en arrivant devant Cuire, le bataillon de la Croix-Rousse sous les armes ; deux pièces de quatre bien attelées se tenaient prêtes à se porter sur le point qu'on leur désignerait.

Dubois-Crancé serra la main de Saint-Giles et lui demanda :

— Que proposes-tu, citoyen commandant ?

— Tu sais, dit Saint-Giles, citoyen représentant, que l'ennemi nous insulte et qu'il traite les hommes de mon bataillon de taupes et de lâches.

Il y eut des murmures, des frémissements, des trépignements ; on eût dit une fourmilière sur laquelle un chien vient de lever irrévérencieusement la patte.

Saint-Giles montra à Dubois-Crancé une petite éminence, une sorte de renflement, couvert par une construction d'aspect solide, et située à deux cents pas du cimetière.

— Cette construction, dit Saint-Giles, domine le cimetière.

— L'ennemi l'occupe ! fit observer Dubois-Crancé.

— Oui, mais il n'y a pas placé de canons. Une faute.

— C'est vrai !

— J'offre de débusquer le poste qui défend cette maison que je connais bien ; les pièces de campagne arriveront au galop dès que nous serons maîtres de ce poste et elles tireront sur le cimetière par des embrasures que j'aurai fait pratiquer. Dix coups à mitraille et un millier de balles envoyées par mes hommes en feu plongeant désorganiseront la défense du cimetière qui tirera peu et mal sur nous.

— Mais, dit Dubois-Crancé, les autres redoutes écraseront cette maison.

— Pas tout de suite. Il faudra du temps pour comprendre ce qui s'est passé, il faudra braquer les pièces sur la maison, il faudra rectifier le tir incertain à distance. Nous, pendant ce temps, d'une part nous pilerons l'ennemi dans le cimetière, sous la gueule de nos pièces crachant à deux cents pas.

— Et d'autre part ? demanda Dubois-Crancé.

— D’autre part, dit Saint-Giles, je fais emporter par l’artillerie une dizaine de barils de poudre que je disposerai dans les caves de la maison ; je fais battre en retraite mon bataillon et je reste avec dix hommes seulement, un par baril. À mon signal, ils mettent le feu aux mèches et nous filons. L’ennemi, en marche pour réoccuper la maison, y arrive et… saute agréablement. Résultats : une rude leçon à Chenelettes, un poste détruit, le cimetière balayé et rempli de morts, un effet moral immense.

— C’est bien ! dit Dubois-Crancé. Allez commandant.

Comme dans tous les dialogues de l’époque, le « vous » perçait souvent sous le tutoiement mis à la mode par les Jacobins.

Saint-Giles, dont les dispositions étaient prises, se mit à la tête de deux compagnies seulement.

Le reste du bataillon était en soutien sous les ordres d’un capitaine, vieux routier, ex-sergent-major au régiment de Flandres et sur lequel Saint-Giles pouvait compter.

L’intrépide commandant tira son épée et, montrant la maison à enlever à trois cents pas du pli de terrain où il tenait son monde massé, il cria :

— En avant ! au pas de course, pas un coup de fusil.

Et il se lança, à cheval, toujours à dix longueurs en avant de ses hommes.

À la vue de cette petite colonne, le cimetière tira sa volée.

Mais Saint-Giles avait prédit à ses hommes que, s'ils se précipitaient franchement, tête basse, surprenant les canonniers du cimetière, ceux-ci viseraient mal et trop haut.

En effet, la colonne sentit passer au-dessus de sa tête comme une trombe de terre.

Elle courait si vite que l'artillerie du cimetière ne put lui envoyer qu'une seconde décharge assez décousue et qui ne toucha qu'une dizaine d'hommes en queue.

La fusillade du cimetière et de la maison fut plus dangereuse ; mais les gardes nationaux lyonnais, sauf quelques chasseurs, tiraient mal ; c'est le défaut des troupes improvisées.

Des vides cependant se produisirent, en tête surtout.

Mais les hommes voyaient devant eux le grand cheval de Saint-Giles et le commandant qui criait toujours, sabre levé :

— En avant ! et vive la République !

Ils continuaient à courir.

Dubois-Crancé, qui surveillait cette tentative très risquée, regardait sa montre et disait :

— S'ils mettent plus de 80 secondes pour arriver, ils sont f… chus.

À un moment, tout fut compromis.

Le cheval de Saint-Giles s'abattit, foudroyé.

Heureusement, les hommes avaient juré de ramener leur commandant, mort ou vivant. Ils se précipitèrent et le trouvèrent sain et sauf.

Il cria d'une voix retentissante :

— En avant ! En avant ! Nous les tenons.

Et cet incident ne fit qu'accélérer le mouvement.

La colonne vint battre la maison abandonnée par ses défenseurs, et, renversant portes, fenêtres, barricades, elle y pénétra.

Dix secondes plus tard, cent fusils foudroyaient le cimetière pendant qu'une centaine d'hommes munis d'outils apportés en bandoulière, ouvraient deux embrasures pour les canons.

Ceux-ci arrivèrent au galop et tonnèrent bientôt.

Dubois-Crancé, sa montre à la main, disait :

— Dix minutes ! Il ne faut pas se murer là plus de dix minutes, ou on serait réduit en poudre.

Déjà toutes les redoutes à portée de la maison faisaient converger leurs feux sur elle.

Mais, tout à coup, on vit une colonne de deux mille hommes sortir des lignes ennemies et se lancer sur la maison pour la reprendre.

— Morbleu ! dit Dubois-Crancé, l'affaire est manquée, Saint-Giles n'aura jamais le temps de faire sauter cette bicoque.

Et il se mit à froisser son écharpe de représentant avec impatience.

Ni Saint-Giles, ni Dubois-Crancé n'avaient pu prévoir qu'une aussi forte réserve se trouverait sur ce point.

Elle était là par une circonstance toute fortuite.

Ces deux mille hommes se composaient de l'élite de la jeunesse dorée lyonnaise, la fine fleur des muscadins.

Formés en deux bataillons, ils étaient commandés par Étienne Leroyer promu colonel.

Chaque jour il conduisait sa troupe aux avant-postes pour l'aguerrir.

Il se trouvait précisément à portée du cimetière lors de la reprise de la maison rouge par Saint-Giles ; il offrît à de Virieu de la reprendre.

— Lancez-vous donc, jeunes gens ! cria le général, mais faites comme les républicains, à la baïonnette, au pas de course et pas un coup de fusil.

Les muscadins en une seule colonne s'élancèrent avec une bravoure qui crispa les nerfs de Dubois-Crancé.

— Ventrebleu, dit-il, après avoir désigné la colonne lyonnaise, ce sont des muscadins, tous en culottes de soie ! Ils vont prendre nos canons et chasser honteusement Saint-Giles.

Mais tout à coup, il se fit dans la maison un silence qui étonna beaucoup Dubois-Crancé ; Saint-Giles avait fait cesser le feu.

Cela dura près d'une demi-minute et la colonne des muscadins se trouva portée par sa course à trente pas de la maison.

Soudain un coup de mitraille partit et balaya presque à bout portant la tête de la colonne ; une salve de mousqueterie succéda à trois secondes d'intervalle à cette première décharge, puis un second à mitraille, puis encore une salve.

La colonne flottait hésitante sous ce feu dévorant, lorsque les tambours des républicains battirent la charge.

La compagnie tomba, baïonnette croisée, sur la tête de la colonne ; les soldats l'attaquèrent sur le flanc gauche et les muscadins furent ramenés sur le cimetière par cette furieuse attaque.

Pendant cette mêlée, la canonnade avait cessé des deux côtés.

Saint-Giles, qui n'avait voulu que gagner du temps pour permettre à ses mineurs de placer leurs barils, ramena son monde dans la maison et renvoya ses deux pièces d'artillerie.

— Ah ! bravo ! s'écria Dubois-Crancé. Voilà un brave et intelligent garçon. Il sauve nos canons.

Mais Saint-Giles fit mieux.

Éparpillant son monde par piquets de quelques hommes, il fit opérer la retraite ainsi, de telle sorte que l'artillerie ennemie ne put faire grand mal aux siens.

Cependant, Étienne, outré de son échec, avait reformé une colonne et la ramena au feu.

Même silence que la première fois du côté des républicains.

La tête de colonne, étonnée, arriva vers la maison.

Pas un coup de fusil.

Une voix railleuse cria par une fenêtre :

— Au revoir, colonel Leroyer ; mes compliments à Chenelettes, si vous le revoyez.

Étienne reconnut Saint-Giles qui, montrant sa tête par-dessus un mur, salua et disparut.

Les muscadins entrèrent dans la maison, remplissant les cours, les étages, les greniers et cherchant à découvrir les républicains.

Mais la maison était évacuée.

Tout à coup, une détonation suivie de plusieurs autres retentit et la maison ressembla au cratère d'un volcan. En un instant, les murs croulèrent, les toits sautèrent, les voûtes éclatèrent, les fondements crevèrent le sol.

Un immense cri de terreur et d'effroi monta vers le ciel.

La jeunesse dorée de Lyon était ensevelie sous les ruines de cette maison maudite…

Saint-Giles qui arrivait en ce moment, blessé au bras, aux avant-postes, y trouva Dubois-Crancé qui lui dit :

— Citoyen commandant, tu as bien mérité de la patrie.

Et montrant le trompette de Chenelettes retenu pendant le combat :

— Voici, dit-il, le parlementaire de M. de Précy ; n'avais-tu rien à lui dire ?

Saint-Giles sourit et dit d'un air railleur :

— Trompette, tu as vu comment mes taupes travaillent. Va dire à Chenelettes que nous ferons mieux encore.

Le trompette, après avoir sonné la chamade pour faire cesser le feu, éperonna son cheval et partit en sacrant et en jurant, hué par le bataillon de la Croix-Rousse.

Les assiégés profitèrent de cette trêve pour porter secours aux muscadins. Trois cents morts, mourants ou blessés gisaient sous les décombres : impossible de les enlever pendant le court armistice qui permettait au trompette de faire un trajet de six-cents pas.

De Virieu eut à peine le temps d'envoyer des chirurgiens et des coffres d'ambulance.

Mais Dubois-Crancé, qui s'acharnait aux espérances de conciliation, voulut prouver sa bienveillance après cet acte de vigueur.

Il fit arborer le drapeau blanc parlementaire.

Les assiégés le plantèrent à leur tour sur le cimetière et le feu qui avait recommencé cessa.

Alors Dubois-Crancé dit à Saint-Giles :

— Commandant, allez dire aux Lyonnais que je leur accorde une heure pour emporter leurs blessés.

Saint-Giles partit sans armes, à cheval, suivi de plusieurs officiers.

Un peu en avant du cimetière on l'arrêta.

Il exposa qu'il avait une mission.

— Le général de Précy vient d'arriver, lui dit-on. Il vous a vu venir et il a ordonné que l'on vous menât vers lui.

— Allons ! dit Saint-Giles.

Quand il fut devant le général lyonnais, Saint-Giles vit près de lui le colonel Étienne, légèrement blessé aux deux bras qu'il portait tous deux en écharpe.

Après s'être incliné devant de Précy, Saint-Giles salua courtoisement son rival qui lui rendit un salut sec, d'un air pincé.

— Que voulez-vous, commandant ? demanda de Précy.

— Rien, mon général. La République n'accepte rien de ses ennemis. J'apporte une grâce que vous fait Dubois-Crancé. Vous avez une heure pour enlever vos blessés.

— Monsieur, dit de Précy avec hauteur, moi non plus je n'accepte rien de l'ennemi.

— Soit ! dit non moins fièrement Saint-Giles. Vous tirerez si vous voulez, nous ne riposterons pas. Nous voulons rendre hommage à une bravoure qui n'a pas été heureuse.

Il salua de nouveau de Précy et Étienne, puis il partit avec ses officiers.

— L'insolent ! s'écria Étienne.

De Précy se retourna, toisa Étienne et lui dit :

— Colonel, vous avez été malheureux dans le combat mais maintenant vous êtes maladroit.

Et à ses officiers :

— Messieurs, l’ennemi nous a donné une leçon, à nous d’en profiter. Plus de provocations et plus d’imprudences.

Puis il donna ses ordres tout en regardant de temps à autre du côté de Saint-Giles qui regagnait son poste.

Il y arriva presque en même temps que Kellermann accouru pour voir ce qui se passait.

Le général était furieux.

— Savez-vous ce qu’il ont osé m’envoyer ? s’écria-t-il en voyant Dubois-Crancé.

— Ma foi, non ! dit Dubois-Crancé, enchanté de voir Kellermann outré contre les Lyonnais.

— Eh bien, ils ont eu l’impertinence de m’inviter à célébrer avec eux la fête du 10 août.

— Et vous y allez ?

— Vous vous f… de moi !

— Mais non ! n’êtes-vous pas très indulgent pour eux ?

— Je leur en f… trai de l’indulgence… à coups de canon. Demain, bombardement général !

— Pendant la fête ?

— Je m’en f… de leur fête. Je me charge du feu d’artifice, moi !

— Mais, général, tout à l’heure encore, vous me disiez que tirer sur des Français…

— Par tous les diables ! des Français de ce calibre là, on s'en f… et on s'en contref… Et je le ferai voir. On bombardera jusqu'à ce que les canons en crèvent.

— Bombardez, général, bombardez.

— À propos, demanda Kellermann, et cette affaire ? Comment cela s'est-il passé ?

— Mais très gaillardement, général. Saint-Giles, qui revient d'accorder une heure de trêve aux Lyonnais pour enterrer des centaines de morts ensevelis sous cette maison là-bas…

— Oh ! oh ! fit Kellermann se déridant, des centaines de morts… Dites à ce brave commandant que je l'invite à dîner pour me conter cela par le détail. Moi je vais aux batteries, car je veux un bombardement de première catégorie.

Et il piqua des deux.

Dubois-Crancé, souriant, regarda Kellermann s'éloigner, puis à Saint-Giles qui arrivait :

— Commandant, vous et votre bataillon vous avez bien mérité de la patrie demain vous serez à l'ordre du jour de l'armée.

Et il s'éloigna à son tour au milieu des hourras.

Le bombardement eut lieu, il fut terrible. Lyon célébra donc la fête du 10 août sous les obus et sous les bombes.

Il rentrait dans le système politique de la Convention de procéder ainsi, tour à tour, par l'intimidation du canon et les proclamations de paix offrant aux révoltés, éclairés sur les

dangers qu'ils couraient, l'occasion de faire leur paix avec la nation.

On peut dire que Lyon usa la longanimité de la Convention.

Dubois-Crancé, contre la mémoire duquel les réactionnaires lyonnais s'acharnent, montra une patience inouïe.

Il n'avait tant poussé Kellermann, nous l'avons vu, que pour pouvoir donner aux assiégés l'avertissement du canon.

Après deux tentatives de conciliation, celle du 8 par Saint-Giles, celle du 9 par la lettre de Kellermann, tentatives précédées d'autres sommations avant l'arrivée de l'armée, il semblerait que Dubois-Crancé eût dû se montrer découragé ; il semblerait que la patience de la Convention eût dû être lassée.

Non !

Dubois-Crancé fit une troisième tentative. Et cet esprit de, conciliation, l'histoire l'a mis en lumière.

Loin de pousser Lyon à bout, il le ménagea après lui avoir fait sentir la puissance de l'armée.

Louis Blanc fait ressortir cette grande vérité.

« Il n'y a lieu de s'étonner, dit l'illustre historien, ni de l'extrême mollesse des assiégeants pendant la majeure partie du mois d'août, ni de l'obstination aveugle des assiégés. »

Dubois-Crancé savait en effet, comme ses nombreuses proclamations le prouvent, de quels artifices la masse des Lyonnais était dupe. Il aurait donc voulu échapper, en les éclairant, à l'affreuse nécessité d'une guerre d'extermination,

et ce sentiment on le retrouve dans une lettre du 28 août, écrite par Couthon, Carnot, Robespierre, Barrère et Saint-Just aux deux représentants Dubois-Crancé et Gauthier, pour leur recommander d'épargner les Lyonnais s'ils se soumettaient.

Mais à leur tour, les fauteurs de la révolte savaient fort bien – et les manifestes de Dubois-Crancé ne le leur laissaient pas ignorer, qu'entre eux, les séducteurs et la population séduite, la Convention nationale faisait une grande différence et qu'ils n'avaient point, eux, de quartier à attendre. Il leur fallait donc à tout prix écarter jusqu'à l'idée d'une soumission qui les eût mis au pied de l'échafaud. On juge s'ils y épargnèrent leurs soins, et la lettre attribuée à Danton indique assez la nature des moyens qu'ils mirent en usage.

Cette lettre fausse et beaucoup d'autres du même genre étaient l'œuvre de cet ex-notaire forçat, envoyé de Toulon à Roubiès et qui avait déjà fabriqué, – nous l'avons vu, tant d'autres faux.

Voulant donner une idée des manœuvres employées à Lyon, continue l'historien, Barrère vint lire, à la tribune, cette lettre qui trahissait avec tant de naïveté la main d'un faussaire. Danton se contenta de dire, avec mépris, qu'il était plus malin que les auteurs de cette pièce ; qu'il n'avait point de correspondance, et que, s'il lui était arrivé d'écrire, il aurait conseillé des mesures non moins rigoureuses, mais plus politiques.

On voit quels moyens le machiavélisme jésuitique de Roubiès lui suggérait pour surexciter l'opinion publique et pousser au paroxysme les défiances, les colères et l'aveuglement du peuple pour l'amener à s'acharner dans la

révolte, à soutenir les meneurs royalistes, à ne point les livrer aux républicains pour sauver la ville.

Et, comme le dit Louis Blanc, tout favorisait cette politique égoïste, qui poussait Roubiès à sacrifier Lyon pour sauver et lui-même et ses complices.

— Malheureusement, continua Louis Blanc, quand le siège eut commencé, tout encourageait les Lyonnais à la résistance, Carteaux n'avait pas encore pris Marseille ; Bordeaux n'avait pas encore demandé grâce ; l'incendie allumé en Vendée, loin de s'éteindre, s'étendait, et Paris, de plus en plus enveloppé par l'Europe, semblait au moment d'être fait prisonnier. Qui jamais eût pu croire la Convention capable de vaincre à ce point la mort ? Les Lyonnais, d'ailleurs, n'avaient devant eux, dans les premiers jours du mois d'août, qu'une armée de huit mille hommes avec un petit train d'artillerie. Qu'était-ce que cela ? Le triple de ces forces eût été nécessaire contre une ville en état de fournir au-delà de vingt-mille combattants, et qui, bâtie au confluent de la Saône et du Rhône, dominée au nord entre les deux rivières par les hauteurs de la Croix-Rousse, à l'ouest, sur la droite de la Saône, par les collines de Fourvière et de Sainte-Foy, n'avait besoin pour se défendre, que d'une bonne artillerie et de quelques redoutes. Or, d'après les relations royalistes, elles-mêmes, Schmith pourvut à ce qu'un nombre considérable de canons protégeât la cité et le Lyonnais Agnel de Chenelettes, ancien officier d'artillerie, sut aux anciennes redoutes en ajouter de nouvelles, qui étaient autant de chefs-d'œuvre dans l'art des fortifications.

Avec de tels éléments de résistance et en des circonstances qui paraissaient si propices, il n'est pas surprenant

que les Lyonnais aient cédé à la dangereuse tentation de montrer la seconde ville de France tenant tête à la première.

Tout contribuait donc à égarer l'opinion dans la ville ; le bulletin publié chaque jour par Roubiès mentait, répandant d'ignobles calomnies.

En voici une au hasard :

« Les assiégeants, dit Lamartine, avaient essayé leurs batteries établies sur le tertre de Montessuy ; et l'on racontait que c'était à une femme lyonnaise dont il avait fait sa maîtresse, que Dubois-Crancé avait réservé, ce jour-là, le triste honneur de donner le signal du feu après avoir reçu comme un hommage des mains de son amant, la corde fumante ».

Le Bulletin contient chaque jour de pareilles calomnies.

Ainsi s'explique l'aveuglement des Lyonnais.

Ainsi s'expliquera, pour le lecteur, comment la troisième proposition de Dubois-Crancé fut repoussée avec un sombre enthousiasme.

Mais nous avons à raconter cette scène du premier coup de canon tiré par une prétendue maîtresse de Dubois-Crancé.

Némésis

Le 9 août, vers le soir, madame Saint-Giles se présentait chez Dubois-Crancé ; elle était accompagnée d'une autre femme, la citoyenne Rameau, mariée à un négociant lyonnais.

Elles apportaient toutes deux des renseignements précieux sur l'état de Lyon.

Rameau, qui était un esprit très pénétrant, un républicain ardent, mais que des infirmités cruelles retenaient sur son lit, Rameau avait expliqué aux deux femmes le pourquoi de l'obstination des Lyonnais.

Elles furent reçues par Dubois-Crancé et son secrétaire.

Elles avertirent le représentant des menées de Roubiès.

Elles lui apportaient des numéros de l'Officiel que nous avons cités, des pamphlets, des mots d'ordre circulant sous le manteau.

Enfin, elles révélaient à Dubois-Crancé qu'une sorte de pétition ou de déclaration circulait et pour laquelle on récoltait des signatures.

Ces signatures étaient données de confiance, sur des feuilles blanches portant ce simple titre :

Réponse des corps constitués de la ville de Lyon, approuvée par les signatures.

Chaque feuille était numérotée, mais ceux qui signaient ignoraient le texte de la réponse et les meneurs en disaient ce que bon leur semblait selon qu'ils s'adressaient à un républicain ou à un royaliste.

Dubois-Crancé prit note de ces renseignements.

Mais il remarqua que Madame Rameau lui faisait un signe d'intelligence, comme si elle avait eu quelque chose de particulier à lui dire.

Il s'agissait donc d'éloigner madame Saint-Giles.

— Citoyenne, lui dit-il, toute l'armée vient d'acclamer ton fils, qui a battu les muscadins très brillamment. Je vais te faire conduire près de lui. Tu ne veux pas lui dire que tu résides à Lyon ; rien ne t'oblige à le lui révéler. Tu lui apportes tout simplement des nouvelles de Villefranche et de sa famille.

— J'y vais, dit simplement madame Saint-Giles.

Et elle suivit un guide qu'on lui donna.

Dubois-Crancé resta en présence de madame Rameau, curieux de savoir ce que celle-ci voulait lui révéler.

Mme Rameau, heureuse d'avoir été comprise, dit à Dubois-Crancé qui lui montrait son secrétaire du regard :

— Oh ! je puis parler devant tout honnête homme.

Le secrétaire qui s'apprêtait à s'éloigner demeura.

— Citoyen, dit Mme Rameau, mon mari et moi, nous savons que la citoyenne Saint-Giles a conçu un projet terrible.

— Je le connais ! dit Dubois-Crancé.

— Alors tu as compris que la citoyenne Saint-Giles périrait en l'exécutant.

— Je le crains ! dit Dubois-Crancé.

— Mais connais-tu le motif qui la pousse à chercher la mort.

— Non !

— Elle se croit déshonorée.

— Elle ?

— Oui, elle, la plus honnête femme de Lyon, et pour tout homme, pour toute femme de mauvaise foi, ce déshonneur est prouvé.

Dubois-Crancé restait profondément surpris.

— Oui, reprit Mme Rameau, les royalistes pourront plus tard jeter à la figure de la citoyenne Saint-Giles, l'injure de « prostituée ».

Et Mme Rameau raconta l'incarcération si perfidement ourdie de Mme Saint-Giles, dans la prison où l'on enfermait les femmes de mauvaise vie.

— Le plus odieux, ajouta Mme Rameau, c'est que, quand elle est sortie de cette prison, le geôlier lui a dit brutalement : « Et maintenant nous te tenons. Si tu bouges, si tu fais ta républicaine, nous te rappellerons que tu es une femme de rien, « la boue des rues ». Et Mme Saint-Giles veut mourir pour épargner à ses enfants la honte qu'elle subirait sous cet affront.

— C'est une bien triste histoire que vous me racontez là, madame ! dit Dubois-Crancé redevenant gentilhomme.

— Aussi, mon mari, connaissant votre grande autorité morale, vous prie-t-il, citoyen représentant, de promettre à cette honnête femme une réhabilitation solennelle.

Dubois-Crancé réfléchit pendant quelques instants, puis il dit à Mme Rameau :

— Cette réhabilitation, Mme Saint-Giles l'aura de son vivant, sous la forme d'un hommage que les armées ne rendaient autrefois qu'aux reines et aux princesses du sang.

Il remercia Mme Rameau et lui fit donner par une vivandière l'hospitalité de la nuit dans une dépendance du château de la Pape.

Puis il se rendit lui-même à la batterie qui devait, le lendemain 10 août, ouvrir le bombardement en tirant le premier coup de canon.

De là, il expédia divers ordres.

Le lendemain, à l'aube, tout l'état-major de l'armée était réuni à Montessuy autour de la batterie de trois pièces de 10 qui envoya à Lyon la réponse de Kellermann à son invitation.

Près des canons de Montessuy, Kellermann, le vainqueur de Valmy, représentant le génie militaire de la Révolution ; Dubois-Crancé représentant son génie politique.

Partout, sur le vaste circuit du blocus, l'armée sous les armes.

Jamais Lyon ne vit se dérouler devant ses murs spectacle plus imposant.

Lorsque les gerbes d'or du soleil de thermidor jaillirent au-dessus des crêtes, versant sur les pentes des torrents de

lumière, la fanfare de la diane éclata, puis toutes les musiques jouèrent à l'unisson la Marseillaise.

Pendant que l'hymne sacré montait vers le ciel, un cortège d'officiers s'avançait vers la batterie, escortant une femme voilée de noir, vêtue de deuil, à laquelle Saint-Giles donnait le bras.

Elle entra dans la batterie et fut reçue par Dubois-Crancé qui la présenta à une députation de toute l'armée convoquée la nuit même :

— Citoyenne, dit Dubois-Crancé, les généraux ici présents et l'état-major de cette armée connaissent les injures que tu as subies pour la cause républicaine. Ta vertu est pure, ton honneur est sans tache, ta réputation brille comme le soleil qui vient de chasser la nuit.

« L'armée des Alpes devant Lyon veut te rendre un solennel hommage.

« Autrefois, quand une reine ou une princesse assistait à un siège, on lui faisait l'insigne honneur de mettre le feu à la pièce qui ouvrait le bombardement.

« Nous allons foudroyer Lyon et tu ouvriras le feu sur la ville rebelle : le feu purifie tout et il effacera la tache dont s'est souillée la ville en laissant commettre la lâcheté dont tu as souffert.

« Tu seras la Némésis, déesse des justes vengeances ».

Puis, s'adressant à l'armée, il donna un signal.

Les tambours battirent et les trompettes sonnèrent aux champs, la plus grande marque d'honneur.

Toute la troupe présenta les armes.

Alors Dubois-Crancé s'écria :

— Soldats,

« Je vous présente la plus honnête femme et la plus grande citoyenne qui ait jamais honoré la République. »

Puis, au milieu des applaudissements, Dubois-Crancé prit une mèche fumante des mains d'un artilleur et la remit à Mme Saint-Giles en lui montrant la lumière d'un canon chargé.

Elle mit le feu à la pièce d'une main sûre et la détonation retentit portée à une distance énorme par les eaux du Rhône.

— C'est le canon de mes funérailles ! dit Mme Saint-Giles en embrassant son fils.

Et, au milieu des hourras de l'armée, elle disparut, emportée par une voiture qui l'attendait.

Le lendemain, Lyon apprenait cette nouvelle extraordinaire que Dubois-Crancé, l'homme inflexible, le patriote austère, avait fait tirer par sa maîtresse le premier coup de canon du 10 août.

Et Lyon s'indignait.

Et Lyon se soulevait de colère, commentant ce trait avec une sombre fureur.

Aussi, lorsque Dubois-Crancé fit envoyer le 11 août sa troisième sommation, toutes les autorités du département réunies envoyaient-elles une réponse catégorique qui repoussait toute transaction.

Et Roubiès triomphant put, après avoir dicté ce bulletin à son secrétaire, lui dire :

— Vous voyez, cher enfant, comment on mène le monde, par la façon dont on mène une ville. Toutes les autorités constituées, parmi lesquelles nombre de membres sont encore des Girondins, ont signé le refus de traiter.

— C'est le bombardement du 10 août qui nous vaut ça ! dit le petit abbé.

— Et aussi cette fable heureuse de la maîtresse de Dubois-Crancé tirant sur la ville le premier coup de canon !

— Mais, sait-on, maintenant, qui était cette femme en deuil qui a mis le feu à la pièce ?

— Non ! dit Roubiès. J'ai ordonné les recherches les plus actives sans résultat. Cette femme était voilée. Les abords de la batterie étaient soigneusement gardés et surveillés. Nos espions n'ont vu la scène que de loin.

— Je voudrais bien savoir qui était cette Némésis ?

— Mon ami, nous devons souhaiter que ce secret ne soit point connu.

— Pourquoi donc ?

— Pour la légende, toujours. Si la vérité se faisait jour, notre pieuse calomnie contre Dubois-Crancé ne serait plus soutenable.

Puis, Roubiès demanda :

— Et notre pétition en blanc ? combien de signatures ?

— Onze mille.

— Mon enfant, il faut activer cela : les Lyonnais, en lisant l'en-tête des listes, vont croire qu'il s'agit de notre réponse d'aujourd'hui faite par les autorités constituées. Que l'on présente la chose sous ce jour.

Et il donna des instructions détaillées en ce sens.

Puis il dit, après les avoir fait expédier :

— Est-il possible que l'on trouve des milliers d'imbéciles signant sans savoir ce qu'ils signent !

Comme il avait raison, ce prêtre, de compter sur la bêtise du peuple.

Les étonnements de Kellermann

Comme on l'avait vu avec un entêtement d'humanité d'autant plus méritoire que son caractère était d'une extrême rigueur, Dubois-Crancé venait d'échouer, le 12 août, dans sa troisième tentative de conciliation.

Il en prépara une quatrième, mais il désirait l'appuyer par quelques brillant fait d'armes.

Il envoya donc l'ordre aux différents camps d'épier une occasion favorable.

Le 13, vers quatre heures du soir, il recevait la lettre suivante de Saint-Giles.

« Citoyen représentant,

« Un républicain lyonnais que je connais et dont je réponds, éclairé enfin sur le but et les manœuvres des chefs royalistes, est passé de notre côté.

« Il était capitaine, il sert maintenant comme simple grenadier.

« Il m'a prévenu d'un projet de l'ennemi qui veut établir une grosse pièce de canon en avant du cimetière de Cuire pour battre mes avant-postes et prendre d'écharpe toute colonne qui chercherait à déloger les Lyonnais de la maison minée que j'ai fait sauter et où ils se sont rétablis.

« Ils s'y sentent mal assis et menacés : grâce à la pièce en question, établie à cinq cent pas de là, ils seraient en sûreté.

« Notre déserteur m'a dit aussi que de Précy avait déclaré que nous l'avons étonné le 9 août.

« Venez, citoyen, et tâchez d'amener le général Kellermann ; je me charge ce soir de vous étonner tous les deux.

« Je porte cette fois un défi sérieux à la mort. »

— Morbleu ! J'irai ! dit Dubois-Crancé, et il faut que j'y conduise Kellermann.

Et il s'en alla trouver le général.

Celui-ci était de mauvaise humeur, comme toujours ; c'était un des meilleurs généraux et l'un des plus mauvais caractères de l'armée.

— Eh bien, général, dit-il, quelle que soit votre estime pour ce bataillon, vous ne l'estimez pas assez !

— Allons donc ! Ce matin, j'ai rencontré trois de ces compagnies qui allaient à la cible et qui s'exerçaient à la manœuvre en marchant tantôt en bataille, tantôt en colonne. Je les ai prises pour de la ligne tant les mouvements étaient réguliers. Ma foi, je le leur ai dit pour les encourager.

— Général, il paraît que ce bataillon veut se surpasser aujourd'hui même.

— Ah ! ah !

— Saint-Giles m'écrit qu'ayant étonné l'ennemi hier, il veut vous étonner vous-même ce soir.

— Oh ! oh !

— Il est homme à le faire, vous savez.

— Citoyen, étonner Kellermann, ce n'est pas facile.

— Alors, montez à cheval et venez aux avant-postes, nous verrons si Saint-Giles en aura le démenti.

— Allons, dit Kellermann. Mais si je suis étonné, morbleu, je le dirai.

— J'y compte bien.

Ils partirent tous deux, escortés par l'aide de camp Mouton qui, mis au fait, jura sur ses moustaches qu'on ne l'étonnerait pas, lui !

Songez donc ! un sergent du régiment de la Guadeloupe, un homme qui avait connu des boucaniers, survivants de la grande époque…

Et il maugréait.

Encore un mauvais caractère, ce Mouton, qui devait devenir un des brillants généraux de l'empire.

Un peu jaloux, la gloire de Saint-Giles l'empêchait de dormir.

On arriva aux avant-postes.

Il était cinq heures et demie du soir.

Saint-Giles ne portait déjà plus son bras en écharpe.

— Je n'ai pas le temps de me soigner, dit-il aux chirurgiens.

— Mais la plaie peut s'envenimer, dit l'un d'eux.

— Allons donc ! un chien aurait la même blessure, personne n'y ferait attention et elle guérirait toute seule.

— Un chien n'a pas le tempérament vicié de l'homme.

— Permettez, dit Saint-Giles, ma famille a le plus pur sang du monde dans les veines.

Et il n'avait souffert qu'une chose, c'est qu'on le pansât deux fois par jour.

— Eh bien ! Saint-Giles, dit Dubois-Crancé, je vous amène le général qui se refuse absolument à se laisser étonner. Et son aide de camp qui a fait le tour du monde et qui a mangé du serpent en Amérique, est dans les mêmes dispositions.

— Bon ! dit Saint-Giles. Je me suis peut-être un peu trop avancé. Pourtant j'ai bon espoir.

Et, montrant une maison à terrasse :

— Général, dit-il, voilà mon observatoire. Voulez-vous que nous montions là haut ?

— Montons ! dit Kellermann.

Derrière Kellermann que guidait un officier, montèrent Dubois-Crancé, Saint-Giles et le déserteur lyonnais qui avait annoncé le projet de l'ennemi.

À peine arrivé sur la terrasse, Kellermann vit derrière le cimetière des masses d'infanterie et une superbe pièce fondue à Lyon, terminée la veille, et que l'on allait mettre en batterie le soir même, car elle était attelée de seize vigoureux chevaux.

Saint-Giles expliqua le plan de l'ennemi à Kellermann.

— Vous voyez, mon général, dit-il, cette maison à terrasse en avant du cimetière ; elle en flanque les abords. Elle est occupée par un détachement des grenadiers de Guil-

laume Tell, dont le gros se tient en réserve derrière le cimetière.

— Cette maison, dit le déserteur, s'appelle la maison Danton.

Saint-Giles continua :

— Au-dessous de la maison, se trouve une levée de terre avec une embrasure ; la pièce doit être établie derrière cette levée ; elle prend de flanc toute colonne qui se jetterait sur le cimetière, elle protège la maison rouge que j'ai fait sauter, mais dans les ruines de laquelle l'ennemi s'embusque ; elle balaie enfin mes avant-postes qui seront intenables quand elle tirera. Nous serons donc obligés de reculer à plus de huit cents mètres.

— Morbleu, dit Dubois-Crancé, voilà qui serait fâcheux.

— Sacrebleu ! fit Kellermann, il faut empêcher cela.

— Diable, dit Mouton.

Et il tortilla sa moustache.

Les trois hommes de guerre expérimentés jugeaient du péril et des difficultés inouïes de l'entreprise, avec une haute compétence.

— Prendre d'assaut la pièce et la maison Danton, dit Saint-Giles, il n'y faut point penser. Le cimetière et cette grosse pièce, en trois décharges, dévoreraient une colonne, fût-elle de cinq mille hommes.

— Mais, dit Kellermann, on ne peut pourtant attaquer que de front.

— Pardon ! dit Saint-Giles, il y a le flanc gauche.

— Encore plus gardé ! dit Kellermann. Je vois trois murailles de jardin placées les unes derrière les autres en escarpement, la dernière dominant les deux autres.

— Et, fit observer le déserteur, ces murs sont percés de créneaux et de meurtrières ; un mur pris, les défenseurs se réfugient derrière l'autre.

— Je ne pense pas, dit Kellermann à Saint-Giles, que vous voulez attaquer par là. C'est impossible.

— Général, nous n'avons pas le temps d'établir une batterie pour démolir ces murs ; du reste, cette batterie ne tiendrait pas vingt minutes sous les feux croisés de l'ennemi. Il ne faut pas que la grosse pièce de l'ennemi tire un seul coup, sinon nous reculons, et c'est une honte. Donc, il faut franchir ces murs, prendre la maison Danton et prouver à l'ennemi que nous pourrions enlever son canon, s'il l'établissait sur cette terrasse. Or, voilà que la pièce s'ébranle, et il est temps d'agir.

Avec un sourire superbe !

— Citoyen général, quiconque réalise l'impossible étonne, je vais t'étonner.

Et il redescendit.

— Eh bien, général, demanda Dubois-Crancé, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que si Saint-Giles réussissait, on pourrait dire qu'il a fait plus beau que le duc de Richelieu à l'escalade de Mahon.

— Et vous, lieutenant ?

— Moi, dit Mouton, je dis ; ça ne réussira pas. Je me défie des murs crénelés depuis que j'ai vu manquer tant d'entreprises pour un méchant mur percé de meurtrières. Mon bataillon a laissé trois cents hommes au pied d'un de ces méchants obstacles et nous étions d'autres copains que ces volontaires.

— Nous allons voir, dit Dubois-Crancé. Les voilà partis.

Saint-Giles venait de se mettre à la tête de son bataillon et il le conduisait en face du premier mur crénelé ; il put le dissimuler à deux cents pas du mur dans un de ces chemins creux qui abondaient dans ces parages.

Deux cents pas, c'était la bonne portée des fusils d'alors.

Tout à coup, on vit s'élever, à vingt pas environ du fossé, une fumée très épaisse qui s'étendit et forma comme un nuage intense ; au milieu de cette fumée, on ne distinguait rien, sinon qu'elle s'étendait et s'avançait rapidement vers le mur.

Ça et là, des lueurs sombres à hauteur du sol.

L'ennemi tirait au hasard dans ce brouillard.

Quand la fumée vint battre le mur, on vit des grenades lancées à la main décrire leur courbe et retomber de l'autre côté du mur ; elles éclataient et faisaient des ravages parmi les défenseurs des retranchements.

Tout à coup des pétards éclatèrent et trois brèches s'ouvrirent.

Les Lyonnais durent s'enfuir derrière le second mur.

— Eh ! fit Dubois-Crancé, qu'en dites-vous ? Allumer des fusées donnant beaucoup de fumée et marcher à l'ennemi enveloppé de nuées, cela me semble une assez jolie combinaison.

— Par tous les diables, dit Kellermann, ils n'ont perdu que trois hommes.

On ne distinguait que trois hommes à terre.

Mouton tortillait ses moustaches et ne disait rien.

La fumée s'étant dissipée un instant, on vit que la troupe engagée se divisait en plusieurs groupes.

L'un portait des grenades, petites bombes fort dangereuses.

Un autre portait et allumait les fusées que Saint-Giles avait fait préparer par les artificiers de l'ennemi.

Un autre portait des pétards et des saucissons pour faire sauter murs et portes. Puis venaient les tirailleurs et la réserve.

Le second mur fut enlevé plus vite que le premier.

Le troisième fut à peine défendu.

Le procédé de Saint-Giles était si sûr que les Lyonnais comprirent l'inutilité d'une résistance.

Saint-Giles ne dépassa point d'abord le troisième mur : il s'abrita derrière, fit percer des créneaux et laissa souffler sa troupe.

Il avait eu soin d'établir des tireurs derrière les deux autres murs pour protéger sa retraite.

Du dernier mur, il fit fusiller la maison de Danton, recommandant une fusillade lente mais sûre contre la terrasse et les fenêtres ; puis il s'élança à la tête de ses compagnies et tourna la maison sans s'occuper de ses défenseurs.

Il apparut donc tout à coup à quelque cent pas de la troupe qui escortait la pièce en marche pour être mise en batterie.

Il surprit ainsi les grenadiers de Guillaume Tell qui, fusillés brusquement, se troublèrent car ils se croyaient bien protégés par la maison Danton et par les murs crénelés.

Ils ripostèrent toutefois, mais leur tête de colonne était déjà culbutée par une charge lorsque la pièce, enlevée par ordre de l'officier d'artillerie qui la conduisait, fut ramenée vers le cimetière.

Le bataillon de mariniers du port du Temple, se lançant au secours des grenadiers de Guillaume Tell, les dégagea et Saint-Giles ramena ses compagnies derrière le troisième mur crénelé.

Le combat était sans objet désormais.

Tout était prêt pour abattre les trois murs.

Saint-Giles, battant en retraite, les fit sauter successivement, démasquant la maison Danton, facile à prendre à revers.

Il regagna le chemin creux, puis son camp, où Kellermann et Dubois-Crancé l'embrassèrent devant toute l'armée.

Mouton lui-même déclara qu'il était étonné, mais il fit une réserve, parce que l'on avait vaincu plutôt par stratagème que par bravoure.

— Eh morbleu ! qu'importe ! dit Kellermann, Samson a dispersé les Philistins avec une armée de renards. Moi, j'ai les taupes de Saint-Giles, et j'estime qu'elles valent bien les renards du colosse juif.

Puis il ajouta :

— Puisque le bataillon de la Croix-Rousse est en permanence au feu, je le mets en permanence à l'ordre du jour de l'armée.

Telle fut la fameuse affaire de la maison Danton.

Dubois-Crancé risque sa tête et Kellermann compromet la sienne

Jamais l'histoire n'a donné un aussi grand exemple de pitié patiente et généreuse que celui par lequel Dubois-Crancé s'honora devant Lyon.

Lasse enfin de temporiser, la Convention gourmanda le zèle des représentants en mission et leur ordonna d'agir avec vigueur.

Et, cependant, au péril de sa tête, Dubois-Crancé voulut épuiser tous les moyens de conciliation ; il usa encore de ce qu'on pourrait appeler le petit bombardement, puis il tenta un suprême effort que Louis Blanc raconte en ces termes :

« N'y avait-il donc aucun moyen d'arrêter cette lutte fratricide ? Dubois-Crancé, tentant un dernier effort, écrit aux Lyonnais : "Pourquoi, si vous vous soumettez aux lois, douteriez-vous de l'indulgence de la Convention ? Ne dites pas que vous avez juré de mourir libres. Votre liberté ne peut être que celle que toute la France a jurée. Tout autre acte de liberté prétendue est une rébellion contre la nation tout entière."

« Après treize heures d'attente, continue Louis Blanc, il reçut, pour toute réponse, la notification que les citoyens, obligés de se disperser pour le service du siège, ne voulaient plus correspondre eux-mêmes avec les représentants, et qu'il n'y avait plus d'autre moyen de s'entendre que de former un congrès de commissaires nommés de part et d'autre. »

Il n'y avait plus à hésiter, Dubois-Crancé avait inutilement risqué sa tête par ces temporisations et l'on verra que par la suite, il fut destitué et appelé devant la Convention pour faire juger sa conduite.

Il fallait donc renoncer à tout espoir, bombarder sérieusement, ne plus se contenter de l'avertissement du canon.

On prit des dispositions formidables.

Le 10 août, Dubois-Crancé écrit au Comité de Salut public dont maintenant Carnot fait partie.

Au quartier général de la Pape, le 16 août 1793, l'an 2 de la République une et indivisible.

« Les représentants du peuple envoyés près de l'armée des Alpes et dans les départements de Saône-et-Loire, Rhône-et-Loire et de l'Ain, au peuple de Lyon.

« Citoyens,

« Les présidents de sections nous proposent une nomination respective de commissaires, et en même temps ils nous déclarent que désormais le peuple de la ville de Lyon ne correspondra plus avec nous : on redoute une communication franche et loyale entre le peuple et ses représentants. Eh bien ! nous déclarons à notre tour que nous ne pouvons pas communiquer avec des autorités sans caractère, puisque les décrets de la Convention nationale s'y opposent. Nous ne connaissons que la loi, nous n'obéissons qu'à elle, et nous ne traitons jamais avec des fonctionnaires qui persistent à la méconnaître. Voilà notre dernier mot.

« Signé : Dubois-Crancé, Sébastien de La Porte, Gauthier et Claude Javognes. »

Mais avant de commencer le feu qui allait incendier Lyon, Dubois-Crancé épargnait à Kellermann la triste responsabilité d'un bombardement épouvantable.

Il envoyait le général à la frontière faire tête aux Piémontais.

La Convention ne fut pas dupe de cet arrangement et Kellermann, arrêté plus tard, subit une longue détention.

Il ne fut sauvé que par la chute de Robespierre en thermidor.

Dubois-Crancé, qui avait l'audace et la loyauté des responsabilités généreuses, avait cependant couvert Kellermann par la lettre suivante :

« Du 24 août 1793.

« Lettre au comité de Salut public.

« Citoyens nos collègues,

« L'invasion subite de la Tarentaise et de la Maurienne par les Piémontais, invasion continuée par la harde scélérate qui gouverne et domine Lyon, avait jeté la plus grande alarme dans le département du Mont-Blanc et ceux circonvoisins. Nous avons résisté aux clameurs et à l'opinion prononcée même par les généraux, qu'il fallait retirer les troupes de devant Lyon pour les reporter aux frontières ; nous avons toujours pensé que l'effort des Piémontais n'était qu'une ruse ou tentative pour former une diversion favorable aux Lyonnais : que le foyer de l'incendie était au centre de cette ville, et qu'en la réduisant nous anéantissions du même coup tous les ennemis de la République des Alpes aux Pyrénées : en conséquence nous avons accédé au désir de Kellermann de se transporter à l'embouchure des deux vallées pour y rani-

mer les troupes et leur indiquer des positions militaires, mais sous la condition qu'il serait de retour en trois jours. »

Puis, le lendemain, il annonce que Lyon sera sous peu de jours anéanti.

On sent que l'irritation du proconsul est arrivée au plus haut point ; cette lettre est inspirée par la colère, il y passe comme un terrible souffle de menace.

« Au quartier général, à la Pape, près Lyon, le 18 août 1793, l'an II de la république.

« Lettre au Comité de Salut public

« Citoyens nos collègues,

« Quoique notre lettre d'hier vous présente notre situation dans tout son jour, nous profitons d'un courrier que le général expédie à Paris pour ajouter quelques détails.

« La nuit dernière nous a beaucoup servi pour établir nos batteries.

« Les bombes sont prêtes, le feu rougit les boulets, la mèche est allumée, et si les Lyonnais persistent encore dans leur rébellion, nous ferons la guerre demain soir à la lueur des flammes qui dévoreront cette ville rebelle.

« Oui, encore quelques jours, et Isnard et ses partisans iront chercher sur quelle rive du Rhône Lyon existait.

« Un de nos collègues, Gauthier, part pour Chambéry avec le général Kellermann ; celui-ci reviendra dans trois jours. Nous avons cru cette mesure nécessaire afin d'empêcher les progrès des Piémontais qui ont déjà envahi une partie de la frontière. »

Kellermann partit donc, couvert par cette lettre.

Malheureusement, il commit d'autres imprudences, comme on le verra.

Le bombardement eut lieu.

L'entêtement inouï de Lyon fut soutenu par un courage sublime s'il n'eût été criminel contre la patrie.

Jamais ville ne supporta les horreurs d'un bombardement avec un pareil héroïsme.

L'auteur des Girondins, Lamartine, a retracé avec une fidélité saisissante le tableau de cette ville en flammes, restant ferme et intrépide sur ses ruines fumantes.

— Les batteries de Kellermann et celles de Vaubois, dit-il, firent pleuvoir sans interruption pendant dix-huit jours, les bombes, les boulets rouges, les fusées incendiaires sur la ville. Des signaux perfides, faits pendant la nuit par les amis de Châlier, indiquaient les quartiers et les maisons à brûler. Les boulets choisissaient ainsi leur but, les bombes éclataient presque toujours sur les rues, sur les places et sur les demeures des ennemis de la République.

Pendant ces nuits sinistres, le quai opulent de Saint-Clair, la place Bellecour, le port du Temple, la rue Mercière, immense avenue de magasins encombrés de richesses de la fabrique et du commerce, s'allumèrent trois cent fois sous la chute et l'explosion des projectiles ; dévorant dans leur incendie les millions de produits du travail de Lyon, et ensevelissant, dans les ruines de leurs fortunes, des milliers d'habitants.

Ce peuple, un moment épouvanté, n'avait pas tardé à s'aguerrir à ce spectacle. L'atrocité de ses ennemis ne pro-

duisait en lui que l'indignation. La cause de la guerre, qui n'était d'abord que la cause d'un parti, devint ainsi la cause unanime. Le crime de l'incendie de Lyon parut aux citoyens le sacrilège de la République.

On ne comprit plus d'accommodement possible avec cette Convention qui empruntait l'incendie pour auxiliaire, et qui brûlait la France pour soumettre une opinion.

La population s'arma tout entière pour défendre jusqu'à la mort ses remparts. Après avoir dévoué ses foyers, ses biens, ses toits, ses richesses, il lui en coûtait peu de dévouer sa vie. L'héroïsme devint une habitude de l'âme. Les femmes, les enfants, les vieillards s'étaient apprivoisés en peu de jours avec le feu et avec les éclats de projectiles. Aussitôt qu'une bombe décrivait sa courbe sur un quartier ou sur un toit, ils se précipitaient non pour la fuir, mais pour l'étouffer en arrachant la mèche. S'ils y réussissaient, ils jouaient avec le projectile éteint et le portaient aux batteries de la ville pour le renvoyer aux ennemis : s'ils arrivaient trop tard, ils se couchaient à terre et se relevaient quand la bombe avait éclaté.

Des secours partout organisés contre l'incendie apportaient, par des chaînes de mains, l'eau des deux fleuves à la maison enflammée.

La population entière était divisée en deux peuples, dont l'un combattait sur les remparts, dont l'autre éteignait les flammes, portait aux avant-postes les munitions et les vivres, rapportait les blessés aux hôpitaux, pansait les plaies, ensevelissait les morts. La garde nationale, commandée par l'intrépide Madinier, comptait six mille baïonnettes. Elle contenait les Jacobins, désarmait les clubistes, faisait exécuter les réquisitions de la commission populaire, et fournissait de

nombreux détachements de volontaires aux postes les plus menacés. Précy, Virieu, Chenelettes, présents partout, traversant sans cesse la ville à cheval pour courir et pour combattre d'un fleuve à l'autre, allaient du camp au conseil et du conseil au combat. La commission populaire, présidée par le médecin Gilibert, Girondin ardent et courageux, n'hésitait ni devant la responsabilité ni devant la mort. Dévouée à la victoire ou à la guillotine, elle avait reçu du péril commun la puissance qu'elle exerçait avec le concours unanime de toutes les volontés. L'autorité est fille de la nécessité. Tout pliait sans murmure sous ce gouvernement de siège.

Quel tableau !

Quelle magique évocation d'une scène sublime d'horreur !

La femme en noir

Pendant la nuit du 21 au 25 août, le bombardement fut particulièrement terrible.

À l'arsenal, l'immense édifice qui s'élevait sur les bords de la Saône, on travaillait avec une activité fébrile.

Les assiégés faisaient une consommation énorme de cartouches afin de répondre au feu des assiégeants.

On avait fait appel aux ouvrières de bonne volonté pour la fabrication des cartouches : une bonne rétribution en nature et en argent en avait attiré beaucoup.

Elles travaillaient dans les caves, à l'abri de la bombe, séparées en trois brigades, fournissant chacune huit heures sur vingt-quatre.

Parmi ces femmes, on comptait beaucoup de campagnardes, qui, royalistes enragées, avaient horreur des soldats républicains : elles s'étaient réfugiées dans Lyon avec leurs meubles, leurs bestiaux et leurs provisions.

On logeait ces émigrées de l'extérieur dans les maisons abandonnées par leurs propriétaires.

Ainsi fit-on le vide dans la banlieue parisienne en 1870-71.

Lorsque l'on étudie ce siège de Lyon, on est étonné de lui trouver une ressemblance étonnante avec le siège de Paris.

Parmi les femmes qui, venues de la banlieue, s'étaient engagées pour le service des poudres, se trouvait une veuve en deuil, qu'un mortel chagrin devait miner.

Jamais elle n'adressait un mot à personne ; elle travaillait en silence et comme perdue dans un rêve de douleur.

L'interrogeait-on, elle répondait par monosyllabes.

Ses voisines avaient fini par renoncer à lui adresser la parole.

Dans la nuit du 23, on avait engagé toutes les femmes qui s'étaient offertes et l'on avait fait doubler leurs heures aux brigades.

Douze cents travailleuses étaient rassemblées dans les caves ; celles-ci, disposées en vue d'un siège, communiquaient toutes entre elles par de vastes baies d'où le regard plongeait d'un atelier dans l'autre.

La vue s'étendait donc au loin de caveau en caveau, sur des tables de chêne, éclairées par des lanternes de mine, dans la crainte des explosions.

On tendait, dans les souterrains voisins de ces ateliers, les gigantesques marteaux des forges et des soufflets énormes qui activaient les fournaises des fonderies de canon.

Les voûtes tremblaient sous les détonations des obus et des bombes crevant sur la ville.

Mais déjà, avec la sublime insouciance qui est le fond du caractère français, la plupart de ces ouvrières s'étaient familiarisées avec cette situation et toutes parlaient avec cette animation qui donne aux ateliers de femmes une physionomie si vive.

De vieux soldats du génie, quelques-uns mutilés, vétérans de l'armée, des officiers retraités, en moustaches blanches, dirigeaient les travaux.

Beaucoup d'enfants, amenés par leurs mères, roulaient aussi des cartouches.

Dans la dernière cave, atelier peu recherché, on plaçait les dernières venues comme au poste le moins enviable.

Là, l'air était plus rare, plus lourd et la chaleur plus étouffante.

Avec un dévouement volontiers accepté, la veuve dont nous avons parlé s'était offerte dans la nuit du 23, pour montrer, comme surveillante, aux dernières venues, entassées dans cette cave, comment « on roulait les cartons ».

De temps à autre, un sous-officier venait voir « si cela marchait » et il s'en allait satisfait.

Vers onze heures du soir, la surveillante en deuil, la patronne, comme disaient les femmes, se leva et dit d'un air étrange :

— Je ne sais pourquoi, j'ai dans l'idée que nous sauterons cette nuit. Est-ce que vous ne sentez pas une odeur de poudre brûlée ?

— Mais oui ! dirent quelques ouvrières avec inquiétude.

Alors cette femme se mit à raconter avec des détails sinistres plusieurs histoires d'explosion de poudrières.

Elle qui ne parlait jamais semblait animée d'une verve intarissable.

Elle donnait des détails qui effrayaient les imaginations des ouvrières.

Quand les gardes du génie paraissaient, elle se taisait, pour recommencer bientôt après leur départ.

Les femmes devenaient très sombres et très fébriles, leurs têtes se peuplaient de chimères et de fantômes.

Et la veuve, de sa voix lente, calme, à l'accent monotone, répétait souvent au cours de ses récits :

— Une étincelle, et c'est fini ! Nous sommes toute brûlées vives, surtout nous autres qui sommes dans la dernière cave.

Elle racontait avoir vu des malheureuses femmes carbonisées avec leurs enfants.

— Les petits, disait-elle, étaient raccourcis et rapetissés ; leurs squelettes étaient à peine grands comme des poupées.

Les mères effarées embrassaient leurs enfants : elles regrettaient de les avoir amenés.

La veuve, lugubre dans ses vêtements noirs et dans sa coiffe sombre, arrangeait la lampe de mine dont les femmes ignoraient le mécanisme.

La flamme diminuait et chaque fois la veuve faisait cette remarque :

— Quand les lampes baissent, il faut les raviver, car l'explosion s'annonce toujours par ce mauvais signe, les lumières pâlissent et s'éteignent.

Et elle suivait du regard l'effet de ses paroles.

À un certain moment, elle le jugea poussé suffisamment ; toutes les figures étaient bouleversées.

Alors elle se leva, parut vouloir arranger la lampe, l'éteignit tout à coup et cria dans les ténèbres :

— Sauve qui peut ! Nous sautons !

Puis tout aussitôt, d'une voix lamentable :

— Au feu ! Au feu !

Une traînée de poudre ne se fût pas enflammée plus vite que la terreur ne s'empara de tous les ateliers.

Les travailleuses s'enfuirent en répétant le cri : au feu ! Elles étaient saisies d'une de ces paniques effroyables qui saisissent les foules, surtout quand elles sont composées de femmes.

Les caves vomissaient l'une dans l'autre des flots de malheureuses affolées qui s'écrasaient mutuellement dans les abords des baies trop étroites.

Il y eut un tumulte affreux, des enfants étouffés, des officiers et des soldats battus, à demi-étranglés, foulés aux pieds, parce qu'ils voulaient calmer ce délire.

Quelques caves seulement étaient vides, lorsqu'une première explosion de peu d'importance mais grossie par l'effroi, retentit, imprimant à la fuite des femmes une impulsion terrible.

Les dernières poussèrent les autres si violemment que tous les ateliers furent vidés en un instant ; il ne resta que les victimes de cette pressée formidable, et, çà et là, quelques

vieux soldats, des hommes de bronze qu'aucune peur ne pouvait atteindre.

Ceux-là avaient pourtant entendu une explosion dans le dernier caveau, mais c'était comme le bruit d'une sébile de poudre qui prend feu.

Ils restaient donc immobiles à leur poste où les clouait la consigne d'un sentiment du devoir.

Éloignés les uns des autres, préposés à différents services de haute importance, ils s'attendaient à sauter et s'étonnaient que la première explosion ne fut pas suivie de plusieurs autres.

Ils virent alors passer une femme vêtue de noir qui marchait lentement.

Tous la connaissaient ; chacun d'eux murmura :

— C'est la veuve !

Un d'eux lui cria :

— Sauvez-vous !

Elle se retourna lentement et dit à cet homme :

— Sauve-toi toi-même, tout est perdu.

Mais elle n'en marcha point plus vite, laissant le soldat stupéfait de ses allures.

Cette femme qui déclarait tout perdu, qui conseillait aux soldats de fuir, cette femme qui devant un péril imminent marchait d'un pas si grave, produisit sur les quelques vétérans qui la virent un effet saisissant.

Elle passa ainsi devant quelques-uns, puis elle s'arrêta en face d'un factionnaire préposé à la garde d'un petit caveau qui servait de magasin à poudre pour toutes les caves.

Ce sapeur du génie avait un bras de moins ; c'était un amputé de Fontenoy.

La femme en noir le regarda d'un air singulier et lui demanda d'une voix impérative :

— Es-tu bon royaliste ?

— Oui, répondit-il.

— Veux-tu que la République périsse ? lui demanda-t-elle encore.

— Oui, dit-il résolument.

Ce dialogue brusque avait un caractère bizarre.

Le soldat pressentait que cette femme nourrissait quelque projet extraordinaire.

Les deux sapeurs du génie, échappés à l'explosion, avaient entendu les questions posées. Ils voyaient la terrible veuve.

Sur la réponse du factionnaire, celle-ci chercha dans sa robe un pistolet, recula d'un pas, arma la batterie et fit feu sur ce soldat qui venait de confesser sa foi politique.

Il tomba…

Elle poussa la porte de la poudrière qu'il gardait, ramassa sa lampe de mineur et entra dans le caveau où se trouvaient accumulées les poudres nécessaires au travail d'une nuit.

C'est à ce moment que les deux survécus sautèrent dans l'eau.

Trois secondes plus tard une explosion formidable faisait sauter les voûtes des caves, éventrant les planchers et les toits, soulevant des centaines d'autres explosions sur le parcours des jets de flammes lancés dans toutes les directions par la compression de l'air et allumant un incendie que rien ne put éteindre.

L'arsenal avait sauté…

Mme Saint-Giles avait vécu.

Les royalistes de Lyon lui avaient infligé une flétrissure imméritée : elle se vengeait en ruinant leurs ressources et lavait la honte subie dans le feu d'un volcan allumé par ses mains.

Auparavant elle avait fait fuir les femmes et les enfants qu'elle voulait épargner.

Aux soldats elle avait jeté le conseil de se sauver.

Lyon peut maudire cette catastrophe.

A-t-il le droit d'en mépriser l'auteur ?

La salamandre

Au moment où sa mère faisait sauter l'Arsenal, Saint-Giles rendait un immense service à la République.

Cette nuit même, vers dix heures, Dubois-Crancé allait le trouver à Cuire où il l'avait fait prévenir de mettre son bataillon sous les armes.

— Commandant, lui dit Dubois-Crancé, vous semble-t-il possible de célébrer l'anniversaire de la Saint-Barthélemy en enlevant la maison Panthod et en vous y maintenant ?

— L'enlever, oui ; y mourir, oui ; s'y maintenir, je n'en puis répondre : la maison Nérat nous écrasera de ses feux.

— Je donnerai l'ordre au général Dumuy de faire attaquer la maison Nérat si je puis compter sur vous pour la maison Panthod. Ce sera une diversion.

— Général, si une autre colonne occupe seulement pendant une heure la maison Nérat, la maison Panthod est à nous. J'y entre et j'y reste.

— Jamais vous et votre bataillon vous n'aurez couru si grand péril.

— Je le sais, mais nous sommes tous morts d'avance.

— Allez, dit Dubois-Crancé. Si vous réussissez, jamais la République n'aura trop de reconnaissance pour les services que lui rend votre famille.

Saint-Giles prit ses dispositions, sachant bien qu'il allait faire décimer son bataillon et affronter mille morts.

Mais Saint-Giles était un héros.

L'armée l'appelait La Salamandre.

Il vivait dans le feu.

Ce qu'il ignorait avant de commencer l'attaque, ce que savait Dubois-Crancé, c'était que l'arsenal devait sauter cette nuit vers minuit et que celle qui mettrait le feu aux poudres serait Mme Saint-Giles.

Cette première phase du siège est l'une des plus sanglantes : c'est une série de combats où, des deux côtés, l'on déploya l'héroïsme qui force l'admiration de la postérité pour le courage des deux partis.

Cette première phase se déroula tout entière devant la Croix-Rousse et sa ligne de maisons transformées en redoutes formidables garnies d'artilleries, redoutes appuyées par le cimetière de Cuire où se livra un combat mémorable.

C'est dans ces attaques que Saint-Giles et son bataillon de la Croix-Rousse s'immortalisèrent par des faits d'armes inouïs.

Mais, pour bien se rendre compte des attaques contre la Croix-Rousse, il faut, les documents en main, exposer la situation des deux armées et les difficultés qui rendaient la marche en avant si difficile.

Notre œuvre étant l'histoire exacte du siège de Lyon, nous n'avons pas voulu reculer devant une explication détaillée des positions des deux armées.

La citation des documents officiels prouve aux lecteurs que nous ne nous écartons pas un seul instant de la vérité.

Tous ceux qui auront lu cette œuvre connaîtront, au prix de quelques efforts, cette merveilleuse épopée du siège de Lyon, l'une des plus grandes pages de l'année terrible !

Il s'agissait donc d'enlever la maison Panthod.

Pour comprendre l'héroïsme du bataillon de la Croix-Rousse, dans cette nuit du 23, il faut se figurer la position respective des deux armées sous le faubourg de la Croix-Rousse et les villages de Cuire et Caluire.

Voici, d'après le rapport de l'adjudant général un exposé très clair de la situation stratégique :

Notes sur le siège de Lyon, présentées au général en chef de l'armée des Alpes, par le citoyen chef d'état-major dans cette armée.

« Pendant, dit le rapport, que les Lyonnais travaillaient pour leur propre sûreté, le général Kellermann pourvut à la sienne en prenant une position qui avait sa droite sur le bord de la Saône, en arrière du chemin qui descend de Caluire à Cuire, occupant par son centre Caluire et Montessuy et s'étendant jusque sur l'escarpement du Rhône. »

On le voit, Lyon n'était pas entouré pendant cette dernière phase : il n'était menacé que par le bombardement parti de la Guillotière et des Brotteaux et par cette attaque du côté de la Croix-Rousse.

Les forces respectives étaient d'abord assez faibles, mais elles prirent peu à peu de la consistance, de sorte que, si l'attaque avait quelquefois de la vigueur, la résistance n'en était pas moins forte et opiniâtre ; et comme l'on s'aperçut

que les bords de la Croix-Rousse offraient beaucoup trop de ressources pour la défensive des assiégés, il fut question, dans un conseil de guerre, d'abandonner ce point d'attaque pour lui préférer le côté de Fourvière.

Mais la crainte de mettre le Rhône et la Saône entre l'armée assiégeante et les secours qui pouvaient venir aux assiégés par la Suisse et le Piémont fit renoncer à cette idée et l'on continua l'attaque de la Croix-Rousse en y ajoutant le bombardement et le tir à boulets rouges. »

On voit par cet extrait que les républicains se rendaient bien compte des difficultés de l'attaque de la Croix-Rousse, mais ils ne pouvaient l'abandonner pour la transporter contre Fourvière sous peine de risquer d'être coupés.

Ils se maintinrent donc là, avançant le plus possible et bombardant la ville en attendant des renforts.

Ce bombardement, nous l'avons vu, avait été commencé des hauteurs de Montessuy ; mais, pour le rendre plus effectif, Kellermann avait fait occuper les Brotteaux et la Guillotière : des batteries y étaient établies, et, de là, partaient les coups qui écrasaient la basse ville, la plus riche et la plus commerçante.

Donc : attaque devant la Croix-Rousse et bombardement par les faubourgs de la Guillotière et des Brotteaux séparés de la ville par l'immense fossé du Rhône.

Un pont de bateaux, sous le château de la Pape, unissait le camp d'attaque de la Croix-Rousse aux camps des faubourgs de la Guillotière et des Brotteaux.

La situation des républicains était périlleuse ; ils étaient peu nombreux, leurs forces divisées en deux camps séparés

par le Rhône étaient à la merci d'un accident survenu au pont de bateaux.

Enfin, l'investissement n'était pas complet.

L'armée ne formait autour de Lyon qu'un demi-cercle et elle ne l'avait pas encore entouré.

Du côté de Roanne et de Montbrison, les communications étaient libres.

Les républicains bombardaient en vain Lyon du fond des faubourgs des Brotteaux et de la Guillotière et des hauteurs de Montessuy ; les Lyonnais ne se rendaient pas.

Les républicains les attaquaient en vain par le faubourg de la Croix-Rousse.

L'ennemi avait là comme point de défense avancé le fameux cimetière de Cuire, en avant duquel se développait une ligne de postes fortifiés formés par les maisons Panthod, Rousset, Bouvard, la villa Nérat et le cimetière de Cuire.

Dubois-Crancé désespérait d'emporter la Croix-Rousse de vive force : c'était chose impossible.

Il avait pour plan de compléter l'investissement de la ville avec l'aide des Auvergnats que rassemblait Couthon et de réduire par la famine la ville entièrement cernée.

Mais ils étaient obligés de tenir devant la Croix-Rousse des forces considérables, toujours en éveil, car ces quatre maisons que j'ai nommées étaient autant de redoutes armées d'artillerie, et cette ligne donnait à l'ennemi une puissance d'irruption menaçante pour nos lignes.

Saint-Giles avait eu une idée.

Il avait fait préparer huit chariots réquisitionnés dans le voisinage et il les avait fait charger de sacs de terre et de gabions.

Ces chariots, attelés de huit chevaux chacun, étaient conduits chacun par quatre hommes résolus qui montaient en postillon.

Dubois-Crancé qui comprit l'idée de Saint-Giles se prit, comme nous l'avons vu, à espérer qu'à l'aide de ces matériaux, Saint-Giles pourrait se retrancher solidement.

Mais il sentait trop les difficultés inouïes de l'entreprise pour ne pas concevoir des craintes.

Il ordonna la plus grande vigilance aux réserves pour recueillir, en cas d'insuccès, les débris du bataillon sacrifié.

Il avait presque regret de hasarder une si belle troupe.

Jamais ce bataillon n'avait eu si fière contenance ; il était devenu une de ces troupes d'élite à laquelle nul ne conteste sa gloire.

Chaque homme semblait être et était un héros.

De toutes parts, les soldats qui n'étaient point de service accouraient voir ces fameuses taupes de Saint-Giles dans leurs trous aux avant-postes.

Il y faisait « si chatouilleux » que les curieux y restaient souvent frappés à mort.

Par un ordre du jour, il fallut interdire l'accès de ces postes aux autres troupes.

On juge de l'exaltation d'orgueil, de l'amour-propre enragé d'un tel bataillon.

La garde nationale de Grenoble lui avait envoyé un bouquet d'immortelles pour qu'il fût attaché à son drapeau ; les volontaires de l'Isère avaient voté une adresse à ces volontaires lyonnais, la garde nationale de Saint-Étienne leur avait décerné une couronne de lauriers.

Quand un soldat de ce fameux bataillon passait dans les camps, portant un message de Saint-Giles ou allant chercher des ordres, on lui faisait une ovation.

Tant d'honneurs galvanisaient les courages de ceux qui en étaient l'objet.

Lorsque Dubois-Crancé passa devant le front du bataillon, il vit venir à lui Saint-Giles :

— Citoyen représentant, dit le commandant à haute voix, quand les gladiateurs romains descendaient dans l'arène, ils allaient, esclaves voués à la mort, saluer César imperator. Nous, libres citoyens, soldats de la République, nous te disons :

« Ceux qui vont mourir te saluent ! Entrés dans la maison de Panthod, pas un de nous n'en sortira vivant. Nous le jurons ! »

Il fit avancer le drapeau et tous les soldats répétèrent son serment.

Dubois-Crancé, profondément ému, leva son chapeau et s'écria :

— Soldats,

« La Convention vous rend votre salut ; les Spartiates aux Thermopyles n'étaient point plus grands que vous ! »

En ce moment, un éclair immense jaillit des bords de Saône et l'on vit sauter l'arsenal.

Dubois-Crancé prit alors la main de Saint-Giles et lui dit :

— Ta mère vient d'allumer ce volcan pour venger l'outrage que tu connais : elle est morte en se faisant ces imposantes funérailles. Va et venge-la à son tour.

Saint-Giles poussa un cri de désespoir et s'élança, entraînant ses soldats.

Sûr de ses hommes, Saint-Giles, au lieu de former une colonne qui eût offert une masse au tir de l'ennemi, Saint-Giles, suivant l'inspiration qui animait les armées révolutionnaires, fit combattre en ordre dispersé.

Les pelotons, enlevés par leurs chefs, avaient chacun une destination sur l'une des faces ou l'un des angles de la maison.

Chacun d'eux se développa en une ligne de tirailleurs soutenus par des piquets.

La maison fut cernée en moins de trois minutes et la garnison, craignant d'être enveloppée, fit sa trouée et s'enfuit avant que la route ne fût tout à fait fermée.

La surprise, l'explosion de l'arsenal, la furie de l'attaque expliquent cette retraite.

Mais, comme l'avait dit Saint-Giles, prendre cette redoute n'était rien pour lui ; s'y tenir, c'était tout.

Et le succès dépendait de l'arrivée des chariots.

Saint-Giles, d'un appel de trompette, donna à ce convoi le signal que la maison était à lui.

Il avait fait ouvrir les portes de l'enclos.

Un capitaine s'était chargé d'amener ces chariots.

Il les accompagnait avec trente chevaux tout harnachés, montés par trente hommes.

À l'appel de la trompette, les chariots partirent au galop : mais déjà l'artillerie ennemie revenue de l'étonnement, avertie par une fusée rouge de la prise de la redoute Panthod, lançait tout autour des pots à feux qui éclairaient le terrain comme en plein jour.

Puis, toutes les pièces des autres redoutes se mirent à jouer.

Il semblait impossible que les chariots pussent traverser la trombe de feu qui s'abattait sur leur chemin.

Le capitaine qui guidait ce train s'agitait comme un démon, petit sur un grand cheval.

Avec une bravoure enragée, il avait déjà fait couper les traits de sept chevaux tirés et avait fait remplacer ces chevaux en un tour de main ; mais le temps perdu avait retardé, coupé la marche du convoi.

Heureusement, du côté de la maison Nérat, on entendit des cris, un bruit de lutte et les canons ennemis tournèrent leur feu de ce côté.

Le convoi soulagé repartit, entraîné et lancé par le vaillant petit capitaine ; les huit chariots s'engouffrèrent bientôt

avec méthode et précision dans l'enclos de la maison Panthod.

Les hommes de Saint-Giles se jetèrent sur les gabions, sur les fascines, sur les sacs à terre qu'apportaient les voitures : ils purent consolider en un clin d'œil les trois côtés faisant regard sur l'ennemi et que les Lyonnais s'étaient bien gardés de fortifier, ce qui est un principe à la guerre.

Les brèches et la gorge de la redoute furent comblées et, en cinq minutes, Saint-Giles se trouva retranché.

Mais il subit des pertes affreuses : la moitié du bataillon fondit pendant ces cinq minutes comme l'or dans le creuset.

Saint-Giles avait pris la résolution désespérée de jeter dans les brèches cent dix cadavres auxquels il donna pour sépulture le terrain même du combat.

Les blessés furent descendus dans les caves.

Le sang ruisselait et les survivants en avaient jusqu'aux genoux.

Un officier, spectateur de cette scène aux avant-postes, a compté le nombre des projectiles lancés pendant cette action de 8 minutes en tout, attaque et mise en défense ; il s'élevait à deux cent trente…

Cependant, les pots à feu cessèrent d'éclairer la redoute et une fusée bleue suivie d'une fusée blanche donna un signal aux batteries lyonnaises, qui cessèrent de tirer.

C'était le prélude d'un retour offensif.

Deux mille hommes sortirent du cimetière et se précipitèrent sur la maison Panthod.

Ce fut un effort héroïque du côté des Lyonnais.

Les muscadins, conduits par Étienne Leroyer, s'élançaient avec autant de furie que le bataillon de la Croix-Rousse en avait montré.

Ils avaient moins de terrain à parcourir, pas d'artillerie à affronter.

Leur masse allait produire un choc vigoureux.

Dans les lignes républicaines, on s'apprêta à recevoir les débris du bataillon de la Croix-Rousse que cette charge allait chasser de la maison Panthod.

La charge antique

Ainsi donc une colonne fraîche, une troupe d'élite, deux mille muscadins en culottes de soie, la jeunesse dorée de Lyon irritée par l'échec du 18 précédent et conduite avec intrépidité par Étienne Leroyer, son colonel, l'émule de Saint-Giles, la fleur de l'armée lyonnaise enfin venait se jeter, tête basse, sur le bataillon de la Croix-Rousse.

Ces jeunes gens, enflammés d'ardeur, arrivèrent sans un moment d'hésitation, sur la redoute.

Mais celle-ci était en défense : ils vinrent se briser contre les retranchements si rapidement improvisés par Saint-Giles.

Plus de brèche.

Partout une fusillade meurtrière.

Mais ces jeunes gens étaient des héros.

Ils se laissèrent décimer par les balles, pendant que trois cents rudes travailleurs dont ils avaient protégé l'approche attaquaient les murs de la maison et les brèches réparées à coups de leviers et de pioches.

Une ouverture, ils ne voulaient qu'une ouverture pour passer.

Bientôt un pan de muraille s'écroula.

Les muscadins poussèrent un cri de joie.

En masse, ils s'élancèrent pour passer.

Mais Saint-Giles avait fait élever, avec ses nouveaux morts, des sacs à terre et des gabions non encore employés, des pierres et des débris, une barricade en arrière de ce point faible qu'attaquait l'ennemi.

Les muscadins furent reçus à coups de grenades dans la coupure qu'ils venaient de faire.

Fous de bravoure, ils se mirent à arracher les gabions et les sacs à terre de la barricade.

Déjà Saint-Giles s'attendait à voir cet obstacle renversé, tant les muscadins travaillaient avec frénésie.

Il avait massé ses types derrière lui et s'apprêtait à recevoir les assaillants.

Mais une charge étrange, une charge à l'antique, changea tout à coup la face du combat.

Tout à coup, les Lyonnais entendirent un bruit de chariots sortant de l'enclos de la maison Panthod, tournant la redoute et se lançant bride abattue au milieu d'eux, comme autrefois les chars de guerre des Gaulois au milieu des légions.

Coupée par tronçons, foulée aux pieds, renversée par les chars, la colonne lyonnaise que cette étrange attaque déconcertait, se replia en déroute, poursuivie par les chariots.

Personne ne guidait les attelages…

On leur avait imprimé une direction et on les avait abandonnés à eux-mêmes.

Quelques-uns vinrent se briser contre le cimetière de Cuire : d'autres s'abattirent contre les obstacles.

Trois d'entre eux ne furent arrêtés que par le mur même de la Croix-Rousse dans les fossés duquel ils versèrent.

Cette charge décisive, on la devait à l'initiative du petit capitaine qui s'était engagé à conduire les chars.

Ceux-ci étant vidés par les travailleurs de Saint-Giles, le capitaine avait ordonné aux conducteurs de faire flamber des morceaux d'amadou et il était allé ranger son convoi hors de la redoute, au plus fort de l'attaque, de façon à pouvoir le lancer obliquement sur la colonne ennemie, manœuvre favorisée par la cessation du feu des batteries lyonnaises qui ne pouvaient plus tirer, les deux partis étant aux prises.

Au moment le plus critique, chaque conducteur avait mis un morceau d'amadou enflammé dans l'oreille de chaque cheval, et, à grands coups de fouet, les attelages avaient été lancés.

Ils étaient partis, faisant feu des quatre pieds, hennissant, lançant par les naseaux une haleine chaude et sifflante, et ils étaient arrivés sur l'ennemi, semblables à des animaux fantastiques, les chars dansant derrière eux une sarabande infernale.

De là, terreur et panique.

Le Bulletin n° 17, du 24 août, porte la trace de l'effroi causé par cette affaire.

On y trouve la phrase suivante :

« À la Croix-Rousse, toute la nuit, on s'est battu avec acharnement.

« Un feu roulant et continuel a porté dans tous les rangs la consternation. On ignore encore le nombre des victimes. »

L'auteur du bulletin reste, on le voit, dans le vague et n'entre dans aucun détail.

Un peu plus bas, il dit même pour rassurer le public :

« Le feu a pris quarante-deux fois à l'hôpital, et quarante-deux fois il a été éteint.

« Pendant cette nuit, au combat de la Croix-Rousse, on a pris à l'ennemi deux pièces de 4 et tué beaucoup de monde. »

Mais cette allusion à la lutte a trait à la maison Nérat et non à la maison Panthod ; les Lyonnais ne prirent même pas de canons à la maison Nérat attaquée simultanément mais ils en reprirent deux que les républicains n'avaient pu emporter après les avoir enlevés à l'ennemi.

Quant à la perte définitive de la maison Panthod, pas un mot.

Voilà la bonne foi de Roubiès, rédacteur du bulletin.

La maison Nérat avait été emportée par le bataillon de l'Isère avec beaucoup d'entrain.

Les républicains y avaient encloué et culbuté les canons ; puis, comme y tenir cette nuit-là n'entrait pas dans le plan des opérations, le bataillon de l'Isère se replia sur ses postes avancés, ne tentant point d'emporter les canons conquis faute de chevaux.

Ce sont ces pièces qui retombèrent avec la maison Nérat, au pouvoir des Lyonnais.

Quoique la maison Nérat restât à l'ennemi, la prise définitive de la maison Panthod était un résultat considérable et

inespéré ; la ligne des redoutes ennemies se trouvait entamée.

Bientôt les républicains allaient pouvoir armer cette redoute Panthod de canons et tirer sur les autres maisons occupées par les Lyonnais.

On fêta ce succès dans l'armée.

Lorsque Dubois-Crancé, après la déroute des assiégés, vint visiter la maison Panthod, il rencontra le gros du bataillon de la Croix-Rousse qui descendait vers les avant-postes, emportant ses blessés.

Saint-Giles ne gardait avec lui que cinquante hommes.

Dubois-Crancé, en arrivant, admira la prompte exécution des travaux de défense, donna quelques conseils exécutés sur le champ puis s'informa des morts.

— Où sont-ils ? Je veux leur faire rendre des honneurs sans précédents, dit-il.

— Ils les ont, dit Saint-Giles. Ils dorment sous les pieds de leurs amis vivants et leurs tombes se pavent de boulets…

Dubois-Crancé se prit à songer que la République française n'avait rien à envier à Sparte.

Comme on l'a vu, la maison Panthod avait été prise et conservée ; mais, à l'aube, il devint évident que la maison Nérat n'était pas tenable : du reste, l'intention de l'attaque n'était autre que de faire diversion.

L'ordre d'évacuation fut donné, lorsqu'il fut bien reconnu que Saint-Giles était inexpugnable dans la maison Panthod.

L’histoire du siège, depuis ce moment jusque vers la fin de septembre, consiste tout entière dans cette lutte sanglante sur les hauteurs de la Croix-Rousse, lutte qui avait pour but de resserrer l’ennemi en attendant les renforts amassés en Auvergne : elle offre un immense intérêt national en montrant la valeur des Lyonnais et la bravoure des républicains.

Ceux-ci avaient pour objectif l’enlèvement successif des trois maisons restées à l’ennemi.

Ils armèrent donc la maison Panthod de canons.

Ce fut un rude travail sous le feu épouvantable que les Lyonnais continuaient à diriger jour et nuit sur ce poste.

Le 3 septembre, de Précy reconnut que s’il laissait s’établir cette batterie Panthod, il perdrait les trois autres maisons-redoutes.

Il ordonna à Étienne Leroyer de reprendre cette redoute défendue par Saint-Giles.

Celui-ci n’avait voulu conserver avec lui que cinquante hommes.

« Si je suis repoussé, avait-il dit au général Dumuy, je reprendrai la redoute avec mon bataillon ; mais, en entassant plus de cinquante hommes là-dedans, j’offrirais trop de chair à canon au tir ennemi. »

— Et les pièces ? avait demandé le général.

— On ne les prendra pas, car, au premier signe d’attaque, je les renverrai.

Il avait abrité des attelages dans des caves avec rampe d’accès.

Lorsqu'il entendit venir à lui, dans la nuit du 3 septembre, les deux bataillons d'Étienne, il fit donc partir son artillerie.

Et, avec sa poignée d'hommes, il soutint l'attaque.

Le bulletin des assiégés (n° 28) rend compte ainsi de l'action :

« Avant-hier, à trois heures, il y a eu une attaque assez vive dirigée contre la maison Panthod occupée par l'ennemi ; elle a été criblée par le feu de notre artillerie. Et les canonniers de Crancé ont été obligés d'abandonner quelque temps ce poste qu'on ne tardera pas à leur enlever. »

L'espérance du bulletin ne pouvait se réaliser.

La lutte avait été incroyablement acharnée.

Leroyer avait assailli la maison pendant trois quarts d'heure avec un entêtement tel que ses muscadins finirent par s'emparer, du dehors, de presque tous les créneaux du rez-de-chaussée par lesquels ils tirèrent sur les républicains ; mais Saint-Giles avait fait transporter sur les murs ruinés une centaine d'obus que ses hommes allumèrent et lancèrent sur l'ennemi.

Celui-ci fut obligé de lâcher prise.

Il se retira avec des pertes énormes.

Il restait dans la maison trois hommes seulement sans blessures graves ou légères et il y avait vingt et un morts…

Saint-Giles n'avait eu que des égratignures.

Quelle lutte !

Quels hommes !

Lorsque Saint-Giles eut assuré la possession de la maison Panthod, il songea à sa mère morte, à ses frères et à ses sœurs orphelins.

Il écrivit donc à Villefranche à cette sœur de madame Saint-Giles, pour lui recommander les enfants en faveur desquels il fit son testament.

Leur pain était assuré : il traça pour les orphelins tout un plan d'éducation heureusement conservé par la famille.

Écrit sous le vent des obus, il porte la trace d'un souffle de poussière et de gravier soulevé par un projectile ; le papier est criblé de déchirures et de maculatures.

Saint-Giles fut même obligé de faire recopier ce testament et ces instructions par un fourrier qu'il envoya loin de la maison Panthod.

Le fourrier eut la bonne idée d'expédier à la famille la copie et l'original.

À voir ce dernier, on comprend qu'il faisait chaud dans cette redoute.

Un courrier expédié à Villefranche porta le testament de Saint-Giles.

Les enfants pleurèrent leur mère.

Un seul resta l'œil sec, c'était Ernest, le plus âgé après Saint-Giles, celui qui avait été l'ami du fifre.

Il adorait madame Saint-Giles qui cachait sa prédilection pour lui, et pourtant il n'eut pas une larme pour elle.

Il écouta la lecture de la lettre de Saint-Giles, plissa souvent son jeune front, puis, la lecture finie, il serra les poings et sortit.

Depuis le commencement du siège, il s'en allait tous les jours voir exercer les recrues d'un camp voisin.

Là, il s'était pris d'une rage pour le tambour, et, à l'étonnement du vieux tapin qui professait l'art difficile des ras et des fla ; parmi les élèves volontaires et les enfants de troupe, Ernest avait fait des progrès inouïs.

Il avait enlevé le roulement en deux leçons…

Ça ne s'était jamais vu.

— Il est né avec une paire de baguettes au bout des doigts ! disait le vieux tapin.

Ce n'était pas tout.

Maître Ernest avait, grâce à son frère, un joli coup de crayon.

Il avait lu un jour une affiche par laquelle on demandait des dessinateurs pour mettre à jour la carte et les plans du Lyonnais en vue de la guerre actuelle.

Il s'offrit et fut le bienvenu car les dessinateurs étaient rares et la besogne était pressée.

Quand il s'agit de régler ses honoraires, Ernest dit au vieil officier du génie qui l'avait employé :

— Donnez-moi un uniforme d'enfant de troupe et un tambour, c'est tout ce que je demande.

On lui avait accordé l'uniforme et la caisse.

Ceci se passait peu avant l'arrivée du courrier.

Lorsque celui-ci repartit pour Lyon, on chercha Ernest.

Plus d'Ernest.

Trois heures après sa disparition, la tante recevait ce mot par un camarade du fugitif :

« Ne vous inquiétez pas de moi. Je vais rejoindre mon frère et venger ma mère. »

Il arriva devant Lyon, s'informa du bataillon de la Croix-Rousse et se rendit aux avant-postes.

À la vue de ce frère qu'il aimait tendrement, Saint-Giles sentit son courage tomber.

Il avait compté les années qui séparaient cet enfant de l'âge où la réquisition pouvait l'atteindre et il espérait qu'alors la lutte serait finie.

Lui tué, car il ne doutait pas de périr bientôt, ce garçon, très artiste, le continuerait en quelque sorte : il revivrait en lui.

Sans hésiter, sans vouloir entendre d'explication, il appela un soldat en qui il avait confiance, son brosseur et son ancien modèle d'atelier.

— Ruffin, lui dit-il, tu vas conduire ce gamin à Dubois-Crancé de ma part. Tu diras au représentant que je veux qu'il retourne à Villefranche et que l'on veille sur lui.

— Saint-Giles, dit l'enfant, je suis venu venger notre mère et mourir avec toi pour la République.

— La République ne mange pas son blé en herbe ! dit le commandant.

Et à Ruffin :

— Emmène-le.

Ernest connaissait son frère, il savait ses décisions irrévocables.

— Eh bien, dit-il, au revoir ! Embrasse-moi !

Il jeta les bras au cou de Saint-Giles, salua la garnison émue de cette scène et suivit Ruffin.

Une heure après, Ruffin revenait à la redoute ; il n'avait pas l'air content, cet excellent Ruffin !

— Ah le sacré gone ! s'écria-t-il en arrivant. Il m'en a joué un tour.

Et il raconta qu'Ernest, une fois au camp, lui avait offert de boire un coup dans une cantine.

Lui, Ruffin, y était entré sans défiance.

Là, Ernest s'était écrié devant les buveurs que Ruffin était un espion lyonnais et aussitôt l'on s'était jeté sur lui.

Pendant le tumulte, le sacré petit gone avait disparu.

Ruffin avait eu toutes les peines du monde à se faire conduire à la réserve du bataillon où on l'avait reconnu et délivré.

Saint-Giles, exaspéré, écrivit sur le champ à Dubois-Crancé qui prescrivit à son prévôt de chercher partout le petit tambour Ernest Saint-Giles.

Mais, le jour même, le commandant Leconte, du bataillon de l'Isère, placé aux avant-postes devant la maison Nérat, voyait se présenter un petit volontaire qui demandait à s'engager comme fusilier.

Il présentait au commandant une lettre ainsi conçue :

« Je recommande mon neveu, orphelin, au citoyen commandant Leconte : je suis une pauvre veuve et je ne puis le nourrir. De bonnes âmes l'ont habillé et lui ont mis quelques sous en poche. Il mangera dans notre bataillon de l'Isère le pain de la République et le gagnera car il a du cœur. C'est un très bon sujet.

« Je remercie d'avance le commandant Leconte.

« Veuve Adèle Benoist. »

La lettre était datée de Grenoble.

Le commandant toisa ce petit bonhomme, l'interrogea, fut enchanté de ses réponses et l'enrôla comme… fusilier.

Vous comprenez que, du moment où l'on cherchait un tambour, on ne trouva pas Ernest Saint-Giles, fusilier dans le bataillon de l'Isère sous le nom Léon Benoist…

Le « sacré gone » avait écrit la lettre de la prétendue veuve.

Un faux, quoi…

Saint-Giles n'eut donc aucune nouvelle de son frère.

Il fut forcé de se battre avec cette double douleur : le deuil de sa mère et la disparition de son frère.

Nul doute que celui-ci s'entêtât dans son projet ; Saint-Giles connaissait la nouvelle, il s'attendait à le retrouver tout obscurément dans une des rudes affaires qui se livraient sous la Croix-Rousse.

Puis, il pensait à sa fiancée, et l'idée qu'elle aussi avait disparu lui rongeait le cœur.

Mais Dubois-Crancé lui fit tenir un mot qui lui donna quelque peu d'espérance de ce côté.

Le billet disait :

« Mon cher commandant,

« Bon espoir,

« Notre émissaire de Toulon m'apprend qu'elle est sur la trace de celle que vous appelez sœur Adrienne. »

Saint-Giles, entre ses chagrins et cette lueur d'espérance, se rejeta curieusement dans ce qu'il appelait son travail de taupe.

Il s'ingénia à rendre la maison Panthod imprenable et à faciliter la prise de la maison Nérat.

La prise de la maison Nérat

Entre la maison Panthod et la maison Nérat, le duel d'artillerie continua avec acharnement jusqu'au 14 septembre.

Ce fut une lutte qui arracha aux deux armées des cris d'admiration.

Les redoutes des assiégés soutenaient le feu de la maison Nérat ; par leur feu, les batteries des assiégeants appuyaient le feu de la maison Panthod.

Toute l'attention des combattants était portée sur ces deux bicoques.

Le 14 septembre au soir, Dubois-Crancé, voulant en finir avec cette redoute Nérat qu'il appelait le petit volcan, lança un ordre d'attaque contre cette redoute pour le bataillon de l'Isère.

Il vint lui-même surveiller l'opération avec le général Coustard.

Il était neuf heures du soir, lorsque Dubois-Crancé arriva aux avant-postes.

Le bataillon de l'Isère qui se posait en rival de celui de la Croix-Rousse, attendait en bataille le moment de charger.

Dubois-Crancé passa les braves volontaires en revue et leur adressa une allocution laconique.

« Le bataillon de la Croix-Rousse, dit-il, a pris la redoute Panthod et il est dedans.

« Entrez dans la maison Nérat et restez-y, pour que je vous mette en permanence à l'ordre du jour. »

Pendant que les volontaires répondaient par les cris de : Vive la République, un fusilier sortit des rangs.

« Il était haut comme ma botte, dit Coustard au général Doppet en lui racontant l'affaire. »

— Que veux-tu ? demanda Dubois-Crancé à ce tout petit soldat.

— Un tambour ! dit le gamin.

— Pour quoi faire ?

— Pour prendre la redoute !

Quand le bataillon entrera dedans, il n'y trouvera personne.

— Et c'est toi qui te charges de la faire évacuer ?

— Oui, citoyen. Qu'on me donne la caisse que je réclame, plus les tambours du bataillon, plus dix hommes, pas davantage, et je vous réponds que l'ennemi décampera.

Dubois-Crancé et Coustard se regardaient, mais le commandant du bataillon s'avança.

Dubois-Crancé comprit que Lecomte était dans le secret du petit soldat.

Il fit signe au général et au commandant de le suivre.

Tous trois tinrent conseil à l'écart.

Le petit soldat attendait, objet de la curiosité générale.

En revenant vers lui, Dubois-Crancé lui dit :

— Et tu es sûr de réussir à conduire ton monde où tu dis ?

— Oui, citoyen.

— Tu habites Lyon ?

— J'y suis resté commis jusqu'au moment où l'on a commencé à sa battre ; c'est alors que je suis retourné à Grenoble.

— Ma foi, dit Coustard intervenant, je risquerais volontiers la chose.

— Risquons donc ! dit Dubois-Crancé.

Et à haute voix :

— Dix hommes pour exposer leur peau avec ce gamin ?

Tout le bataillon voulait en être.

— Choisis ! dit Lecomte au petit bonhomme.

— Il me faut des hommes forts, capables chacun de porter, outre leurs fusils, des grenades dans un sac.

— Les dix premiers numéros de la compagnie de grenadiers ! commanda Lecomte.

Dix hommes superbes se présentèrent.

— Bon ! ils sont de taille à porter le poids d'un âne ! dit le gamin en riant. Appelez les tambours maintenant.

Le commandant fit avancer les seize tambours de son bataillon.

En tête, une sorte de géant, le tambour-major, tout galonné d'or.

C'était un Grenoblois gigantesque, ex-Suisse de la cathédrale.

Il avait conservé son ancien costume, n'y faisant que fort peu de changements.

Il était, sans comparaison, le plus grand, le plus beau, le plus brillant mais le plus bête des tambours-majors de l'armée.

On disait :

« Bête comme Chaput »

Très brave, du reste, puisque Napoléon le décorera de sa main pour la prise d'un drapeau à la bataille d'Iéna.

— Au lieu d'un sac de grenades, dit le petit soldat, en regardant le colosse avec admiration, il en portera deux.

Puis à Lecomte :

— Mon commandant, dites-leur bien que j'ai le commandement.

— Je te nomme sous-lieutenant provisoirement ! dit Coustard à très haute voix, et, si tu réussis, tu garderas tes épaulettes.

— C'est comme si je les avais ! dit le gamin.

Puis au commandant :

— C’est entendu ! Vous ne vous lancerez que quand vous entendrez le signal, n’est-ce pas, mon commandant ?

— Va ! dit Lecomte ! et tâche d’arriver.

Le gamin se mit en tête de son détachement et partit d’un air délibéré.

À peine la nuit était-elle devenue tout à fait noire, que l’on entendit sur la droite de la maison Nérat une dizaine de coups de fusil.

— Morbleu, dit Dubois-Crancé, je crois que le petit bonhomme a surpris un poste et qu’il passe !

Trois minutes plus tard, on entendait un grand bruit de tambours derrière la maison Nérat et des explosions.

— Il est passé, nom de D… s’écria Coustard ! lancez-vous, Lecomte.

Et le commandant Lecomte entraîna son bataillon de l’Isère au pas de course sur la maison Nérat.

La redoute était vide.

On n’y trouva que deux blessés.

Le rapport de Coustard le confirme.

Quartier général de la Pape, le 14 septembre.

« Lettre du général Coustard.

« Citoyens représentants,

« La prise de la maison Nérat ne nous a coûté pas un seul homme ; nous n’avons eu que deux blessés, pris deux pièces de canon de 4 et deux coffres, fait deux prisonniers

qui sont dangereusement blessés ; l'un d'eux me paraît être une victime que les rebelles ont fait marcher la baïonnette dans les reins. »

Voici ce qui s'était passé.

Conduits par leur guide, les grenadiers et les tambours avaient surpris et fusillé un poste, puis, admirablement dirigés à travers un dédale de haies vives et de murs de jardins, la petite troupe avait tourné la maison Nérat.

Une fois là, cachés au fond d'un chemin creux, les tambours avaient battu la charge, les grenadiers avaient lancé et fait rouler leurs grenades à une centaine de pas en avant d'eux.

La garnison de la redoute et les soutiens, se croyant tournés par une grosse colonne munie d'artillerie, avaient pris la fuite… »

C'était une surprise.

Les plus vieilles troupes n'y résistent pas.

Quand Lecomte fut dans la redoute, il s'inquiéta de ses tambours.

Pas de nouvelles.

Mais c'était là comme à la maison Panthod : garder était plus difficile que prendre ; cet officier, s'occupant de la mise en défense, n'eut pas le temps de s'occuper de ces tambours qui, ne revenant pas, furent jugés perdus, faits prisonniers ou morts ; Lecomte en fit son deuil.

Comme Saint-Giles, il subit la grêle de projectiles qui s'abattit sur lui.

Cela dura trois heures…

Alors l'ennemi, espérant avoir pilé la redoute, cessa d'éclairer le terrain de ses fusées et suspendit son feu.

Une colonne de trois bataillons lyonnais donna au pas de course pour reprendre la redoute.

Tout à coup, sur la gauche de cette colonne, le bruit d'une charge enragée battue par un grand nombre de tambours retentit ; des détonations se font entendre.

On dirait le feu de vingt canons.

Le bataillon de l'Isère sort de la redoute.

La colonne, menacée d'être coupée sur son flanc, fait demi-tour et ne risque pas plus loin une attaque jugée impossible.

Les républicains vainqueurs rentrent dans la redoute désormais conquise.

Quelques instants après, le commandant Dulong revoyait ses tambours et ses grenadiers ramenés par le petit soldat.

La ruse de celui-ci avait réussi une seconde fois.

Se doutant bien que l'ennemi chercherait à reprendre la maison, il s'était glissé de droite à gauche avec sa petite troupe et il avait attendu, bien caché derrière un mur de jardin en pisé.

De là, au moment du retour offensif des Lyonnais, il avait fait battre sa charge et lancer les grenades dont les explosions faisaient croire à l'ennemi qu'il avait du canon sur ses flancs.

Lecomte renvoya en arrière le gros de son bataillon et ne garda que la poignée d'hommes indispensable pour garder la redoute avec lui.

Il subit un bombardement aussi terrible que Saint-Giles en avait essuyé dans la maison Panthod ; moins heureux que lui, il y périt.

Le rapport de Coustard donne une idée de ce feu meurtrier.

« Depuis sept heures du matin, écrit-il, les rebelles font un feu infernal sur la maison Nérat : bombes, boulets, obus et mitraille y pleuvent comme grêle ainsi que la mousqueterie. Ce feu nous coûte environ vingt hommes, tant tués que blessés, sur cinquante, dans le nombre desquels est le citoyen Lecomte, chef de bataillon. Le feu est aux quatre coins de la maison Nérat : il nous faudra du huit, du douze et du seize pour nous y faire respecter, et les deux pièces que nous avons envoyées à Lymonet nous font bien faute dans ce moment ainsi que le bataillon de la Drôme.

« Je n'ai pu relever mes gardes aujourd'hui et il est de toute nécessité que le bataillon de la Drôme nous rejoigne. J'attends votre réponse pour en faire passer l'ordre à Lymonet. Le général Rivas demande tout, garde tout, et prend tout ce qui passe chez lui ; il finirait par s'adjuger toute l'armée.

« Salut et fraternité.

« Le général de division commandant l'armée devant Lyon,

« Guy Coustard. »

On le voit par cette lettre, le bataillon de l'Isère était le digne émule du bataillon de la Croix-Rousse.

Pendant que le commandant Lecomte soutenait cette lutte contre les obus, opposant aux projectiles des sacs à terre et des gabions, bientôt en relevant lui-même le drapeau républicain renversé par un boulet, sept de ses compagnies sur huit étaient revenues au camp où Dubois-Crancé et Coustard les attendaient.

Le représentant et le général félicitèrent en masse ce brave bataillon de l'Isère qui fut dès lors mis en permanence à l'ordre du jour.

Mais Dubois-Crancé demanda à voir les grenadiers, les tambours et leur guide.

— Chaque grenadier, dit-il, recevra un sabre et chaque tambour des baguettes d'honneur.

Dubois-Crancé, pour couper court au ridicule, dit à Coustard en lui montrant le petit guide du détachement :

— Citoyen général, nous devons tenir notre promesse, faites reconnaître notre petit soldat sous-lieutenant.

Le général ordonna au bataillon de porter les armes.

L'armée accourue fit entendre des murmures d'étonnement et d'admiration.

— Et moi général ? demanda le tambour-major à Coustard.

— Que veux-tu ? demanda le général embarrassé.

Le tambour-major l'était encore plus, lui, il ne put dire ce qu'il désirait.

— Eh bien, lui dit le général, pense à cela et reviens me voir.

Le tambour-major eut beau réfléchir, il ne trouva jamais rien…

La République faisait des officiers de 14 ans, comme autrefois les rois. C'était un spectacle inattendu.

Les tambours, voyant le général lever l'épée, battirent un ban, puis le silence se fit.

Coustard demanda au petit héros :

— Ton nom !

— Ernest Saint-Giles ! dit le gamin.

— Comment, sacrebleu, c'est toi que l'on cherche depuis si longtemps ? s'écria Coustard.

— Oui, général.

— Tu n'es donc pas de Grenoble, comme le disait ton commandant.

— Je suis Lyonnais !

Dubois-Crancé intervint.

— Général, dit-il, fais-le toujours sous-lieutenant ; nous verrons après.

Et Coustard, selon le cérémonial, cria au bataillon :

— Sous-officiers, caporaux et soldats, vous reconnaîtrez pour sous-lieutenant Ernest Saint-Giles et vous lui obéirez en conséquence pour le bien du service et le salut de la République.

Les tambours qui avaient ouvert le ban le fermèrent au milieu d'acclamations sans fin.

Un sous-lieutenant prêta ses épaulettes au petit Saint-Giles et celui-ci, entouré de camarades, courut visiter la maison Panthod.

Le bataillon de la Croix-Rousse fit une ovation au petit sous-lieutenant et Saint-Giles fut bien obligé de donner l'accolade à son frère.

Celui-ci, lui montrant le cimetière, lui dit :

— Ce soir, toutes les autres maisons seront évacuées, elles sont insoutenables. Il ne restera plus que le cimetière à prendre devant la Croix-Rousse. C'est un gros morceau à avaler, mais à nous deux, Saint-Giles, nous y arriverons, aidés par nos deux bataillons.

Saint-Giles sourit à cette bravade et dit :

— Eh bien, oui, nous le prendrons.

Et pour la première fois il quitta la maison Panthod afin d'assister au punch que les sous-lieutenants de l'Isère offrirent au héros du jour.

La prise du cimetière de Cuire

Le combat du cimetière, une lutte de géants, vint clore la série d'attaques dirigées contre la Croix-Rousse.

Il eut lieu le 27 septembre et fut favorisé par une autre attaque qui se fit ce même jour par les renforts nouvellement arrivés et qui emportèrent les redoutes du pont d'Oullins et celles de Sainte-Foy.

Cette diversion facilita la prise du cimetière dont la garnison fut affaiblie par le général de Précy qui dégarnit ce point pour renforcer Oullins et Sainte-Foy.

De Précy laissa cependant en réserve, à la Croix-Rousse, cinq bataillons, dont trois sont cités textuellement par le bulletin officiel des assiégés.

Ces bataillons étaient en soutien en face et derrière le cimetière.

Dans celui-ci, le service était fait par vingt-cinq artilleurs que commandait le capitaine Verdun.

La légende, toujours menteuse, toujours fausse, ne parle que de ces vingt-cinq artilleurs qui auraient massacré douze cents républicains restés sur le carreau et qui les auraient chargés, vingt-cinq contre trois mille.

Le combat tel qu'il fut est assez glorieux pour Lyon, sans qu'il soit besoin de recourir aux exagérations.

Donc, dans le cimetière, vingt-cinq artilleurs.

En réserve, cinq bataillons !

Voilà les forces des Lyonnais.

Du côté des républicains, deux colonnes.

Une dirigée contre le cimetière, l'autre contre une redoute dite du centre, près de la maison Rousset.

À la tête de cette dernière colonne, la bataillon de l'Isère.

À la tête de celle qui attaquait le cimetière, le bataillon de la Croix-Rousse.

Le général de Précy, inquiet pour le cimetière, était venu lui-même haranguer ses défenseurs.

Nous devons au baron Raverat ce détail intéressant :

« Cette position du cimetière, dit-il, était très importante, en ce qu'elle surveillait la vallée de la Saône et une partie de la Croix-Rousse. »

À 3 heures du matin, le général Précy était venu dire à ses défenseurs :

— Je compte sur vous, mes amis, pour garder ce poste nécessaire à notre défense ; vous ne l'abandonnerez qu'à la dernière extrémité, lorsque les canons ne pourront plus vous garantir, que vos deux pièces seront hors du service et que les cartouches vous manqueront.

Telle fut, d'après le baron Raverat, la visite du général de Précy.

Les artilleurs firent serment de ne pas abandonner leurs pièces et ils tinrent parole.

Pendant le déchaînement de cette lutte d'une heure à la baïonnette, par reprises successives, qui se déroula autour d'eux, les canonniers ne cessèrent de mitrailler les groupes républicains dans les intervalles de la mêlée.

Parmi eux, comme nous le verrons, une jeune fille se montra héroïque dans son uniforme d'artilleur.

La lutte s'engagea comme de coutume par une attaque au pas de course des deux colonnes.

En tête de celle du cimetière, Saint-Giles et son frère, qui avait obtenu de passer au bataillon de la Croix-Rousse.

Le choc eut lieu en avant du cimetière entre la colonne républicaine et les deux bataillons que commandait Étienne Leroyer. Celui-ci et ses muscadins se tenaient, eux aussi, en permanence aux avant-postes, en face du Bataillon de la Croix-Rousse.

Malgré trois décharges à mitraille que le cimetière eut le temps de tirer avant l'engagement des deux troupes, les républicains heurtèrent l'ennemi avec une violence inouïe.

Saint-Giles, à cheval, piqua droit sur Étienne Leroyer, qui lança sa jument blanche à la rencontre de son adversaire.

Leroyer tira pendant le temps de galop, deux coups de pistolet sur Saint-Giles, et le manqua au premier coup ; mais celui-ci, arrivant sur le jeune colonel avec une foudroyante rapidité, reçut le second coup presque à bout portant, fut encore manqué, et, ne laissant pas le temps à Étienne d'assurer son sabre dans sa main, lui traversa la poitrine d'un coup d'épée.

Étienne tomba mort…

Ainsi s'évanouirent les espérances de sa mère et à jamais le nom des Étioles, de cette branche que voulait relever cette femme ambitieuse.

Le résultat de ces combats singuliers produit toujours sur les deux troupes qui y assistent un effet extraordinaire.

Les républicains, exaltés par le triomphe de Saint-Giles, se jetèrent sur leurs adversaires et les culbutèrent.

Le bulletin officiel des assiégés avoue ainsi cette reculade, tout en mentant pour les besoins de la cause ; car il dit que la retraite eut lieu par ordre de Précy qui, tout au contraire, nous l'avons vu, tenait singulièrement à ce poste du cimetière.

Mais on voit, malgré les mensonges, combien la lutte fut meurtrière.

« Samedi dernier, dit le bulletin, il y a eu une action très vive à la Croix-Rousse, au cimetière.

« Après avoir donné pendant une demi-heure, nos postes se seront repliés par ordre du général. Les ennemis, prenant cette retraite pour une déroute, ont poursuivi et attaqué vigoureusement les bataillons qui se repliaient ; mais ils ont été à leur tour repoussés et nos canons de la batterie Gingenne en ont fait un grand carnage. Les bataillons qui se sont le plus distingués à ce poste sont ceux de l'Union, de la Convention et de Washington. »

On le voit, ces trois bataillons formaient la réserve et ils rétablirent le combat.

Nous voilà loin de la légende ridicule représentant douze cents républicains tués par vingt-cinq canonniers royalistes.

Nous trouvons la vérité dans le récit même des assiégés.

Elle est assez belle pour eux, comme on va le voir, pour s'en contenter.

Comme nous l'avons vu, la colonne républicaine, dépassant le cimetière sans le prendre, rejeta les bataillons de Leroyer sur la position de Gingenne.

Mais là, des coups de mitraille épouvantables et une charge des trois bataillons de réserve arrêtèrent la poursuite ; les Lyonnais reprirent l'offensive.

Les bataillons républicains, surtout celui de la Croix-Rousse, se trouvèrent dans une position critique.

Mitraillés par devant par les canons de Gingenne, mitraillés par derrière par le cimetière de Cuire, ils étaient exposés à un désastre certain, car la réserve lyonnaise se lançait ferme et résolue.

Un incident les sauva.

Les pièces du cimetière, surmenées par un feu beaucoup trop rapide, refusèrent le service, et la colonne de Saint-Giles, repassant devant cette position, n'eut à subir qu'une attaque audacieuse à la baïonnette de la part de ces vingt-cinq canonniers qui risquèrent une sortie.

Voici comment le baron Raverat raconte ce trait d'intrépidité :

« Échauffés, dit-il, par un feu roulant et sans interruption, les canons des Lyonnais commençaient à refuser le service… Laissons-les refroidir, s'écria le capitaine Verdun, et en avant les braves !

« Alors, à la tête de ses héroïques amis, il fondit avec impétuosité sur le premier rang des troupes conventionnelles et les culbuta à la baïonnette, puis il se replia en bon ordre sur la redoute, pour continuer un combat inégal, une résistance de géants !

« 1200 hommes jonchaient la terre de leurs cadavres.

« La lutte se prolongea une demi-heure encore.

« Les républicains, en effet, furent obligés de plier sous le vigoureux effort de la réserve, sous une canonnade terrible, sous l'attaque brusque et subie en flanc des canonniers du cimetière, chargeant tout à coup.

« Mais Saint-Giles reforma son bataillon un peu après et, soutenu par un millier d'hommes, il se jeta sur les Lyonnais aventurés trop loin à leur tour et mitraillés par nos batteries.

« Le cimetière s'était épuisé à la riposte : ses pièces, échauffées à nouveau très rapidement n'ayant pas eu le temps de refroidir, refusaient en une seconde le service ; il fallut abandonner la position.

« Huit canonniers lyonnais sur vingt-trois, dit le baron Raverat avaient été tués ; les autres, presque tous blessés, avaient épuisé leurs munitions. Il fallut songer à la retraite : Verdun en donna le signal, après avoir encloué les canons qu'il ne put emmener. Il se replia sur la redoute Gingenne. »

On voit, d'après ces notes du baron Raverat, que la part de gloire des vingt-cinq canonniers du cimetière est assez belle, sans que l'on ait besoin de les représenter seuls contre des milliers de républicains.

Mais le bulletin même des assiégés nous montre bien que les canonniers ne furent pas abandonnés à eux-mêmes, loin de là.

Nous y lisons ce qui suit :

« Le bataillon de Washington, selon le rapport fait au citoyen général, s'est distingué par un trait digne de l'attention de la cité, et qui a des droits à son admiration. Au moment où l'une des colonnes fut étonnée du feu de l'ennemi, le citoyen Balgère présenta au commandant son bataillon en ordre dans l'attitude la plus martiale et, parlant au nom de tous, il dit :

« — Ordonnez, je vous réponds de tous mes camarades.

« Nous nous hâtons de publier une nouvelle preuve de la bravoure des gendarmes à pied dont nous nous sommes informés dans ce moment. À l'attaque, que les ennemis ont faite samedi à la Croix-Rousse, les gendarmes ont fait des prodiges de valeur et d'intrépidité ; on les a entendus crier plusieurs fois, après les décharges :

« — Fondons sur eux à l'arme blanche. »

Ainsi, d'après une citation précédente, nous avons vu trois bataillons en ligne ici nous voyons la présence du bataillon de Washington confirmée et celle d'un quatrième, celui des gendarmes à pied, affirmée.

La légende s'efface devant les documents de l'époque.

Le Bulletin relève une anecdote des plus intéressantes.

Au cimetière, une femme de Lyon, une jeune fille se distingua comme Jeanne Hachette au siège de Beauvais.

Voici le trait raconté par le Bulletin même des assiégés :

« La citoyenne Adrienne, Lyonnaise, s'est distinguée à l'action qui a eu lieu à la Croix-Rousse, samedi matin : cette citoyenne, âgée de dix-huit ans, est au service de la cité depuis le 1er du mois : elle a été blessée à côté de son frère, canonnier, qui l'a été mortellement : elle a continué son service malgré sa blessure.

« Nous saisissons avec empressement l'occasion que fournit un si bel exemple pour rendre à nos concitoyennes l'hommage qu'elles méritent : la fermeté, le courage, la patience sont des vertus qui ne sont point étrangères à leur sexe ; qu'elles continuent à le prouver. »

On le voit, la bravoure à Lyon était commune aux deux sexes et à tous les âges.

Le cimetière était à nous ; mais le poste du centre, redoute formidable, attaquée par le bataillon de l'Isère, ne put être forcé.

Nous avons sur cette lutte de curieux détails dans le bulletin officiel des assiégés :

« Au poste du centre, dit-il, l'attaque a été encore plus vive : les ennemis sont venus jusqu'à monter sur nos redoutes, la baïonnette au bout du fusil : mais un de nos braves canonniers a brûlé la cervelle au plus hardi, et il est même tombé dans la redoute.

« Au commencement de l'attaque, un de nos canonniers, craignant que le poste ne fût emporté, a eu le courage d'enclouer une pièce dont l'ennemi était presque maître.

« Là, les ennemis ont été repoussés avec autant de courage qu'au cimetière et les gendarmes à pied, ainsi que les grenadiers du Change, ont montré la plus grande valeur.

« Le citoyen général, toujours occupé des intérêts de la cité et dont l'œil vigilant s'étend sur tous ceux que son génie fait mourir, nous a chargés de consigner ici une note d'autant plus précieuse qu'elle est de sa main.

« La manière dont se sont comportés les canonniers dans l'attaque qui a eu lieu ce matin à la Croix-Rousse mérite les plus grands éloges : c'est une satisfaction bien flatteuse pour moi de rendre hommage à la bravoure de mes braves frères d'armes, et je vois avec plaisir que l'administration s'occupe de donner des témoignages éclatants de sa reconnaissance à tous ceux qui se distingueront en faisant frapper des médailles qui seront la juste récompense due à la valeur.

« Après avoir parlé des canonniers, je m'empresse de rendre la même justice à tous les grenadiers et chasseurs : tous ont montré du courage, de l'énergie, et je jouis en commandant de si braves gens. Je vous prie d'insérer aussi dans votre bulletin que la prise du cimetière ne doit point alarmer les citoyens : ce poste peu important nous était plus à charge qu'utile par le nombre d'hommes qu'il occupait et j'avais eu souvent envie de le faire abandonner. J'ai cru devoir à mes concitoyens cet avis : je pense qu'il suffira pour détruire toute impression fâcheuse.

« Le général estime qu'environ deux cents de nos ennemis sont restés sur la place ; nous avons eu un mort et quelques blessés. »

Ainsi, d'après le bulletin des assiégés, deux cents morts seulement.

Comme nous sommes loin des douze cents cadavres de républicains laissés sur le champ de bataille…

Inutile d'insister sur la contradiction existant entre l'importance que De Précy attachait au cimetière le matin et le dédain qu'il affecte le soir pour la redoute qu'il a perdue…

Cette victoire sur un des points les plus inabordables de Lyon nous rapprochait beaucoup de l'ennemi, serrait le blocus et donnait cet espoir que l'armée, ayant enlevé un poste si difficile, réussirait contre d'autres positions moins difficiles.

C'est ainsi que le rapport du général républicain Petit-Guillaume apprécie cette victoire :

— Si Lyon, dit-il dans son rapport, n'est pas pris ou rendu dans huit jours, sa position devient bien critique, car, nous-mêmes qui étions à l'endroit le plus inabordable, nous touchions au faubourg de la Croix-Rousse par la prise de la maison Panthod de la maison Nérat et du cimetière de Cuire.

Hier, à l'attaque de ce cimetière, les soldats de la République ont fait des prodiges : ils ont escaladé un mur de vingt cinq pieds de haut et se sont précipités de l'autre côté au travers d'une grêle de balles et de mitraille.

N'est-il pas vrai que cette lutte du cimetière fut une grande journée, même débarrassée des sottes et folles imaginations inventées pour créer une fausse légende ?

Si les Lyonnais grandirent aux yeux du monde par ce combat de géants, les républicains se hissèrent à leur hauteur.

Quand la vérité est si glorieuse pour les deux partis, pourquoi donc inventer de fabuleux exploits ?

La vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Comme nous l'avons dit pendant toute la période du siège, on n'attaqua Lyon que par la Croix-Rousse, on ne le bombarda qu'avec des batteries de Montessuy et celles de la rive gauche du Rhône établies aux Brotteaux et à la Guillotière.

La prise du cimetière termina les opérations offensives de l'armée républicaine devant la Croix-Rousse.

On reconnut que l'on avait eu tort en poussant des approches sur ce point qui était le plus fort de Lyon et qui cependant n'était point la clef de la position.

En effet, le cimetière pris, on reconnut que les batteries de Fourvière battant et dominant la Croix-Rousse, il était impossible et inutile d'aller plus avant, sans avoir pris Fourvière.

Les notes du chef de l'état-major de l'armée républicaine expliquent très clairement pourquoi les attaques furent abandonnées de ce côté après avoir été poussées si loin et si énergiquement.

Depuis le 23 août, dit-il, jusqu'au 29 septembre, on canonna et l'on bombarda presque journellement la ville, tantôt la nuit, tantôt le jour. Les attaques sur la Croix-Rousse se poussaient également : mais après avoir emporté les maisons Panthod, Nérat, Rousset, Bouvard et le cimetière de Cuire qui étaient des postes fort éloignés des remparts de la ville, on attaqua et l'on prit d'abord le poste du centre, placé entre la maison Rousset et la tête du faubourg, à une croisée de chemin où les feux étaient si puissamment dirigés qu'il ne fut pas possible de s'y maintenir. De sorte que l'espace qu'occupait ce poste abandonné de part et d'autre était

comme une barrière mutuelle que personne n'osait plus franchir, d'autant mieux que l'espèce de ravin qui part de la tête du faubourg et descend vers le Rhône, à la Boucle, réduit pour l'assaillant le front attaquable à moitié, tandis que la défense d'artillerie agit toujours puissamment sur la totalité et que c'était principalement sur la disposition de son artillerie que Précy comptait pour sa défense.

On revint à la première idée, et les derniers efforts furent dirigés sur Sainte-Foy.

Toute la première phase du siège se résume en ceci, nous l'avons vu : attaque de la Croix-Rousse, inutile puisqu'elle ne pouvait réussir, s'adressant au plus fort de la place ; bombardement inutile aussi, puisque Lyon se laissait écraser sans se rendre.

Ce fut l'illusion de Dubois-Crancé que cette espérance de réduire Lyon par le bombardement.

Il fallut bien se rendre à l'évidence et comprendre qu'il était nécessaire d'avoir recours à un siège régulier, c'est-à-dire à l'investissement complet et à une attaque méthodique sur un point culminant d'où l'on maîtriserait tous les autres.

Ce point était connu dès le début.

C'était la hauteur de Sainte-Foy, d'où l'on pouvait enlever Saint-Just puis Fourvière.

Si Dubois-Crancé n'avait pas attaqué Sainte-Foy d'abord, c'est qu'il ne pouvait étendre sa ligne plus loin que le camp devant la Croix-Rousse, à Caluire.

Et s'il s'était établi à Caluire, c'est que la position y était bonne pour repousser une sortie de l'ennemi et pour se relier au camp des Brotteaux.

La faiblesse de son armée l’enchaînait là : sur ces hauteurs de Caluire, défendu sur ses flancs par la Saône et le Rhône, barrant les communications de Lyon du côté de la Savoie, il était, somme toute, dans une bonne position d’expectative.

Il ne commit donc pas de fautes, comme on l’a dit.

Il fit ce qu’il put en attendant l’arrivée des renforts.

Mais les renforts arrivèrent enfin dans le courant de septembre.

Pendant ce temps, dit Louis Blanc, Couthon faisait lever toute l’Auvergne. Nous avons déjà décrit ce prodigieux mouvement. Le général Nicolas, détaché pour l’accélérer, fut enlevé dans le Forez, avec un détachement de hussards qui l’accompagnait. Mais cet échec, ne servant qu’à rendre les appels de Couthon plus brûlants et plus efficaces, un formidable cri de guerre ébranla les montagnes du Puy-de-Dôme ; de chacun de leurs sommets roule une avalanche énorme de paysans : à l’approche d’une de leurs colonnes, un bataillon de Lyonnais qui occupait Montbrison, se replie, et, le 17 septembre, Lyon voit arriver à St Genis une ardente cohue de pâtres, armés de faux, de piques, de fourches, de fléaux.

Maignet et Châteauneuf-Randon conduisaient ces rudes réquisitionnaires. Javogues, de son côté, amenait ceux du Forez. Lyon sentit comme le froid de la mort. Rien à espérer des Piémontais : Kellermann venait de les repousser dans le fond de la Maurienne.

Vers la fin de septembre, l’armée assiégeante, renforcée d’un détachement de la garnison de Valenciennes, était forte de trente cinq mille hommes dont huit mille environ de

troupes réglées et de vingt-deux mille de réquisition, sans compter un nouveau renfort que Couthon, resté en arrière, promettait.

La Convention exigea un effort vigoureux.

Elle voulait qu'on en finît vite, car, si Marseille était pris par le général républicain Carteaux, Toulon était au pouvoir des Anglais et des Espagnols. La Convention ordonna donc de réduire Lyon à tout prix et en donna les moyens.

Kellermann, malgré ses victoires sur les Piémontais, était devenu suspect au Comité de Salut public.

Celui-ci le fit destituer par la Convention.

Doppet le remplaça.

— La Convention et le Comité de Salut public, dit Louis Blanc, à qui rien ne paraissait impossible, n'avaient pas attendu jusque-là pour témoigner leur surprise de la lenteur du siège : bientôt cette surprise se changea en colère. Quoi ! éternellement canonner ! éternellement bombarder ! Quand donc approcherait-on les Lyonnais à la baïonnette ? Cette impatience hautaine des pouvoirs révolutionnaires, Châteauneuf-Randon et Maignet, à peine arrivés devant Lyon, la représentèrent.

Dubois-Crancé, esprit méthodique, n'aurait pas voulu risquer un échec sachant les Lyonnais à la veille d'être affamés, il eût préféré les réduire par la disette, et Gauthier partageait à cet égard son sentiment.

De sorte qu'il se forma comme deux partis parmi les assiégeants celui de Dubois-Crancé et de Gauthier, dont le quartier général était à la Pape celui de Châteauneuf-Randon

et de Maignet, qui établirent leur quartier général à Sainte-Foy.

Mais comment la temporisation aurait-elle lutté longtemps contre l'audace sous le règne des audacieux ? La destitution de Kellermann, accusé de mollesse, fut la première preuve décisive que le Comité de Salut public donna de sa volonté d'en finir, et, le 26 septembre, Doppet, appelé au commandement de l'armée des Alpes, était devant Lyon.

Aussitôt, en effet, tout change de face : une impulsion énergique est imprimée à l'armée, non plus en vue d'un simple investissement et pour des attaques lentes et méthodiques à la Vauban, mais pour de grandes poussées à la façon révolutionnaire.

Un cercle immense de baïonnettes et de canons enveloppa Lyon et l'enserra.

Voici la description imposante que font les représentants de cette ligne des camps républicains.

« Lettre des Représentants du peuple près l'armée des Alpes, à la Convention nationale.

« Citoyens nos collègues,

« Les colonnes de l'armée républicaine occupent maintenant tous les abords de la ville de Lyon à la portée du canon.

« Dix mille hommes, sous les ordres du général Vaubois, occupent la plaine du côté de l'Isère, appuient leur droite à Sollière et leur gauche à un pont de bateaux sur le Rhône. Cette division est celle qui a jusqu'ici bombardé Lyon et qui couvre la sortie du pont Morand et celle de la Guillotière. Elle a maintenant douze mortiers, huit pièces de 24 et de 16,

avec 2 obusiers : ce qui fournit deux mille bombes ou boulets par jour. La division qui appuie sa droite à la rive droite du Rhône, vis-à-vis Sollière, et qui est destinée à attaquer Sainte-Foy et le faubourg Saint-Just est de dix mille hommes commandés par le chef de brigade Valette et occupe la route du Forez et tous les débouchés jusqu'à Grézieux. Cette division a deux pièces de 16, deux de 8 et plusieurs de 4.

« Une troisième division, commandée par l'adjudant Pinon, de dix à douze mille hommes aussi, avec trente pièces de canon de différents calibres, forme la chaîne entre Grézieux et la Tour-de-Salvagny, et peut se porter au besoin à droite et à gauche.

« Une quatrième, commandée par le général Rivas, de sept à huit mille hommes, occupe l'espace qui est entre la Tour-de-Salvagny, en passant par le Puits-d'Or jusqu'à la rive droite de la Saône. Cette colonne a emporté dans la journée d'avant-hier, avec une impétuosité vraiment républicaine, le château de la Duchère, à une portée de fusil du faubourg de Vaise. Cette colonne a déjà deux pièces de 8, deux pièces de 16, deux obusiers et huit mortiers, qui sont prêts à y monter la batterie pour prendre en flanc le faubourg et le quartier de Serin.

« Enfin, une cinquième division de six à sept mille hommes occupe la rive gauche de la Saône et le rive droite du Rhône, le chemin de Genève et tient en échec toutes les hauteurs de la Croix-Rousse, avec huit pièces de gros calibre, deux obusiers et plusieurs pièces de 4. »

Ce dernier camp était celui de la Croix-Rousse.

Lyon était si bien enveloppé et pressé de si près que Dubois-Crancé pouvait écrire à la Convention :

« Les colonnes qui cernent Lyon sont maintenant tellement liées qu'il ne peut en sortir un homme à cheval.

« Nous allons voir agir ces formidables masses. »

Dubois-Crancé s'était fait raconter l'histoire de sœur Adrienne.

S'intéressant beaucoup à Saint-Giles, il s'intéressa vivement aussi à sa fiancée.

Toutes les fois qu'il faisait partir un agent pour Toulon, afin de se renseigner sur la situation de la ville, il ne manquait jamais de lui recommander de faire tout son possible pour découvrir la retraite de sœur Adrienne.

Marseille étant retombé au pouvoir de la Convention, tout le Midi étant soumis sauf Lyon et Toulon, Mlle Sigalon ne craignit plus de confier des lettres aux agents secrets de Dubois-Crancé.

« Je vous envoie une lettre qui intéresse votre protégé Saint-Giles.

« J'éprouve, comme vous, beaucoup de sympathie pour ce jeune homme.

« Vous connaîtrez par la lettre que je vous signale la retraite où se tient sa fiancée. »

Au reçu de cette lettre, Dubois-Crancé se savait déjà menacé d'une prochaine destitution ; nous dirons pourquoi il voulait être utile à Saint-Giles avant que sa disgrâce ne lui enlevât ses pleins pouvoirs : il avait fait appeler le capitaine la Ficelle, qui se faisait maintenant appeler Fizelier.

Avant de le mander près de lui, il avait étudié ses notes.

Quand le capitaine parut, Dubois-Crancé lui dit :

— Avant d'être à l'armée, vous étiez agent ?

— Oui, citoyen représentant ! dit la Ficelle.

— Vous avez eu une méchante affaire…

— Oh !… un abus de pouvoir et un peu de carotte tirée à un imbécile qui s'est plaint.

— Passons… Vous avez été chargé en 1787 d'enlever à Londres et de ramener à Paris une héritière qui s'était laissé épouser par un certain drôle…

— Et j'ai mené ça délicatement et rondement…

— Oui… oh ! très habilement !

— Vous connaissez l'histoire de sœur Adrienne ?

— La fiancée de mon commandant ? Oui ! Je sais même que la baronne de Quercy l'a fait disparaître.

— Eh bien ! un de mes agents de Toulon me fait savoir que sœur Adrienne est tombée malade aussitôt arrivée en Suisse. Elle a été atteinte d'une fièvre typhoïde. Cette jeune fille est aux mains d'une mégère…

— Peut-être l'Auvergnate Mme Adolphe… qui… Ah ! la garce.

— Bon ! vous ne l'aimez pas. Tant mieux ! de plus, il y a un amoureux dans l'affaire…

— Le prédicateur espagnol, peut-être ?

— Lui-même. Vous devinez d'une façon très perspicace.

— Et il s'agit, sans doute, d'enlever sœur Adrienne ?

— Oui ! Malade au lit, elle n'avait rien à craindre de ce prêtre ; mais elle doit être bien près de sa convalescence. Il s'agit donc de l'avertir qu'on la trompe, de la décider à rentrer en France et de l'y amener.

— Facile ! très facile ! dit la Ficelle.

— Eh bien, vous avez congé ! Voici un crédit pour un banquier de Genève. Usez en largement, n'en abusez pas ! Combien de temps vous faut-il pour préparer votre départ et prendre vos dispositions ?

— Trois heures.

— Que vous faudrait-il que je pourrais vous fournir ?

— Rien.

— Alors, bon voyage ! mais songez que vous allez m'aider à payer à Saint-Giles la dette de la France et, si je ne me trompe, vous avez plus de cœur qu'un policier vulgaire.

— J'ai surtout de l'amour-propre, dit la Ficelle en souriant.

Il salua et s'en alla emportant sa lettre de crédit.

— Je crois, murmura Dubois-Crancé, que ce petit Parisien réussira. En ce cas, j'aurai rempli un devoir de conscience et tenu ma promesse à ce pauvre Saint-Giles.

Puis il écrivit une lettre de réponse à Mlle Sigalon, lui apprenant l'envoi de son agent et la priant de lui donner de nouveaux renseignements sur sœur Adrienne s'il survenait par hasard quelque incident.

Pourquoi n'avait-il pas donné un plus vif espoir à Saint-Giles ?

Pourquoi ne lui avait-il point tout dit ?

Parce qu'il ne voulait pas troubler ce grand cœur par cette révélation.

Savoir sœur Adrienne à Genève, si près et menacée.

Peut-être Saint-Giles se serait-il moins bien battu !

Disgrâce

Disgrâce !

Sous un régime républicain ?

Comment, disgrâce ?

Eh oui !

Du moment où il y a un maître, il y a disgrâce possible.

À cette époque, il y avait un maître tout comme au temps des rois.

Ce maître, c'était le peuple !

Maître exigeant, capricieux, fantastique, redoutable, tyran à millions de têtes, qui toutes sifflent, mordent et déchirent.

Maître terrible, soupçonneux, cruel : aux heures redoutables le pire des maîtres.

Maître bénévole, bienveillant, foule à conduire, à flatter comme un roi débonnaire, quand l'ère des crises révolutionnaires est fermée.

Maître singulier dans les manifestations de son pouvoir et de ses volontés, car il faut toujours qu'il délègue ce pouvoir et les délégués sont censés représenter ses volontés. Pour le moment, le délégué, c'était la Convention mais la Convention divisée en partie et la Convention ayant délégué elle-même le pouvoir exécutif à un Comité de Salut public

dans lequel on retrouvait des divisions de partis, comme au sein même de la Convention.

Le parti des hommes de haute main, des politiques, si l'on veut, avec Robespierre et Couthon comme chefs.

Le parti des violents qui voulaient des mesures extrêmes.

Le parti des opportunistes d'alors qui penchaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Alors, à la Convention et au Comité, on était las du sang de Lyon, on voulait en finir.

Dubois-Crancé qui avait forcé Kellermann à bombarder, hésitait à donner l'assaut.

Il avait « ses motifs ».

Couthon, qui voulait l'assaut et qui avait « ses raisons », se trouva l'adversaire quand il eut amassé les « rochers d'Auvergne ».

Il y eut lutte entre eux.

Mais Couthon écrivit à la Convention et au Comité.

Ses « raisons » l'emportèrent sur les « motifs » de Dubois-Crancé. Celui-ci fut averti par des lettres de ses amis de Paris que sa disgrâce était prochaine et qu'on lui reprochait sa mollesse.

On allait arrêter Kellermann dont il avait stimulé le zèle.

Il allait être destitué, lui, Dubois-Crancé, pour ne pas avoir risqué un assaut dont il redoutait les conséquences, et pour Lyon, si l'attaque réussissait, et pour les républicains,

menacés d'un désastre si leurs colonnes, repoussées, étaient poursuivies et reculbutées par les Lyonnais.

Il eût voulu prendre la ville par la famine.

À son tour, on l'accusait de mollesse.

Un accord tacite lui avait laissé le commandement en l'absence de Kellermann.

Il fut averti par ses amis de la Convention que l'on allait nommer Doppet général en chef et que lui, Dubois-Crancé, serait rappelé à Paris et obligé de s'expliquer devant la Convention.

Il vit l'échafaud se dresser pour lui.

Dubois-Crancé était un galant homme et un gentilhomme ayant conservé quelque chose de l'ancien régime, ce qu'il avait de mieux, sa politesse et une pointe de chevalerie. Sur le point de tomber en disgrâce, il s'était hâté de rendre service à ses amis, notamment à Saint-Giles.

Après avoir renvoyé Kellermann à l'armée des Alpes, il avait voulu attacher à sa personne Mouton dont il appréciait la valeur.

Mouton, nommé capitaine, était devenu aide-de-camp de Dubois-Crancé.

Celui-ci, ne voulant pas entraîner cet officier dans sa chute, le fit appeler.

Mouton trouva Dubois-Crancé en face de plusieurs lettres venues de Paris.

— Mon cher capitaine, dit Dubois-Crancé en tendant la main à Mouton, vous apprendrez sans étonnement que la

disgrâce de Kellermann est irrémédiable et que son arrestation aura lieu sous peu si elle n'est pas un fait accompli à cette heure.

— Gare à sa tête ! dit Mouton. Du reste, ce serait un malheur pour la France que l'on fût obligé de lui couper le cou. C'est un bon général.

— Vous savez qui lui succède ?

— Mais… vous…

— Moi… avant quelques jours, je serai rappelé à Paris avec Gauthier, mon collègue, par un décret de la Convention.

— Allons donc !

— C'est comme je vous le dis. Des lettres d'amis reçues aujourd'hui m'en avertissent.

— Et pourquoi tombez-vous aussi en disgrâce ?

— Trop mou… mon cher… trop mou… Le citoyen Couthon est un terrible cul-de-jatte. Il m'a dénoncé à Robespierre comme « un escargot de tranchée », comme un « limaçon de batterie » me tramant sous Lyon au lieu de donner l'assaut.

— Au fait, demanda Mouton avec sa brutale franchise, pourquoi ne brusquez-vous pas les attaques ? Vous me paraissez devenu aussi indulgent pour les Lyonnais que Kellermann l'était.

— Avec cette différence que Kellermann est Girondin et que je ne le suis pas.

— C'est vrai, je le crois.

— Je n'en suis pas moins coupable et je me suis trompé…

— Diable ! fit Mouton fronçant les sourcils. En ces temps-ci un homme politique qui se trompe est un homme perdu.

— Peut-être d'ici peu me fera-t-on payer mon erreur de ma tête. Je sens l'ombre de la guillotine s'allonger vers moi qui menaçais Kellermann de la hache au début du siège.

— Et en quoi vous êtes-vous trompé ? demanda Mouton.

— J'ai eu confiance au canon, mon cher capitaine.

— Défaut d'artillerie !

Dubois-Crancé sourit.

— Vous avez vu, dit-il, comment j'ai forcé Kellermann à bombarder la ville. J'espérais l'intimider, la réduire, l'amener à capituler. Elle a résisté et résiste encore. J'ai pilé ses maisons sous nos projectiles, mais je n'ai pu la dompter.

— Alors donnez l'assaut !

— Il faut quinze jours pour le préparer et je n'ai pas vingt-quatre heures devant moi.

— Parce que…

— Parce que le médecin Doppet, général depuis trois mois, vainqueur de Marseille sous Carteaux, vient me remplacer ici ce soir ou demain. Et c'est lui qui dirigera les assauts !

— Sacrebleu ! dit Mouton, nous allons être bien commandés. Un médecin.

— Que voulez-vous, mon cher ? En temps de Révolution, on voit de ces choses là ! Je crois pouvoir affirmer que je sais mon métier de soldat. Je suis ingénieur militaire d'assez bonne réputation ; j'ai réussi avec de faibles moyens à dominer la formidable artillerie des Lyonnais ; ceux-ci sont aux abois et la famine les forcerait à capituler bientôt ; j'aurais pris Lyon sans risquer un échec qui entraînerait une déroute complète. Mais le citoyen cul-de-jatte Couthon arrive avec une cohue de pâtres armés de bâtons et de faux ! Et il veut que l'on enlève Lyon révolutionnairement en donnant tête basse sur l'ennemi. Or, je vous le dis, Mouton, à ce jeu on s'expose à une panique et à un désastre.

— C'est vrai ! dit Mouton.

— Sa réquisition de « rochers d'Auvergne » ne vaut pas deux liards.

— Oh ! quant à ça, on n'en sait rien ! dit Mouton. Les gardes nationales ont bien marché.

— Elles sont bien armées ! dit Dubois-Crancé.

— Écoutez, dit Mouton, j'ai vu les Auvergnats et ils ont l'air déterminé. Je n'en jugerai cependant qu'après expérience au feu.

— Soit, dit Dubois-Crancé. Admettons que les Auvergnats se battent bien, que l'assaut réussisse ! C'est Lyon livré aux horreurs du pillage ! C'est la seconde ville, la plus riche de France, la plus commerçante, pillée par cent mille Auvergnats et trois cent mille paysans accourus pour venger la Convention.

— Diable ! dit Mouton, il y a du vrai dans vos craintes. Les Auvergnats sont tous venus avec des sacs et beaucoup ont des charrettes pour emporter le butin.

— Vous voyez ! Voilà ce qui me faisait repousser l'assaut pour m'en tenir au bombardement et à la famine. Lyon capitulant consentirait à livrer les chefs militaires et politiques les plus compromis, mais on signerait pour la ville des garanties qui la mettraient à l'abri de sa destruction que les « violents » du Comité veulent complète.

— Comment complète ?

— Oui ! Un parti puissant veut raser la ville.

— Morbleu, ils n'y vont pas de main-morte, les « violents ».

— Ont-ils donc tort ? s'écria Dubois-Crancé. Moi qui ai pris tous les moyens possibles pour sauver cette ville rebelle, moi qui lui ai proposé vingt fois de se rendre, moi qui ai usé mon crédit à la Convention, ma popularité dans les clubs de Paris à cette tâche ingrate de la pacification, à quoi ai-je abouti ?

« À rien ! Lyon me donne tort par son obstination. Lyon n'est plus une ville républicaine égarée, c'est une ville royaliste qui appelle l'étranger et qui trahit la patrie. Lyon a voulu sa ruine et Lyon l'aura méritée. Et moi qui sens ma tête vaciller sur mes épaules, mon honneur de patriote compromis, mes efforts vains, je maudis cette cité et je la hais. Je la voue aux fureurs des « violents », et si Couthon faiblissait dans la répression, à mon tour je reprocherais sa mollesse à Couthon.

« Si Doppet ne venait m'arracher le commandement, je préparerais l'assaut moi-même parce que je suis las et indigné de voir échouer toutes les tentatives que j'ai faites pour le salut de Lyon.

« Ne pouvant plus être général, je serais soldat et je marcherais en tête de nos colonnes.

« Si l'assaut entraîne un échec pour nous et une déroute, je périrais à l'arrière-garde. Mais je ne mourrais pas content, parce que je ne mourrais pas vengé.

— De qui donc ?

— De Couthon ! De Couthon qui m'a dénoncé à la Convention. De Couthon qui m'a poussé et me pousse tant qu'il peut sous le couteau et que je ferai guillotiner, moi, si je ne me meurs pas trop tôt.

Puis à Mouton :

— Quant à vous, lui dit-il, mon cher Mouton, vous n'êtes pas mêlé à nos luttes politiques, à nos responsabilités. Doppet me demande un bon officier d'ordonnance, un vrai militaire, me dit-il : vous ferez son affaire.

« Quelle que soit votre répugnance pour ce médecin-général, portez-lui, au nom de la patrie, votre expérience et vos talents. Je souhaite que les faits donnent raison à Couthon contre moi et que les assauts réussissent, avançant de quelques jours, au prix de bien du sang, la prise de la ville. Allez donc vous mettre à sa disposition et rappelez-lui que je ne suis plus que son premier soldat.

— Ah ! vous avez un cœur de patriote, vous ! s'écria Mouton.

— Oui, tout pour la patrie ! mais, le jour venu, je n'oublierai jamais ni le châtiment que Lyon mérite ni la haine que je dois à Couthon.

Sur cette double menace qu'il devait si terriblement réaliser, Dubois-Crancé congédia Mouton qui s'en alla en maugréant trouver celui qu'il appelait le « médecin général. »

Mouton, très impressionné par la scène qui venait de se passer entre lui et Dubois-Crancé, se rendit néanmoins à l'état-major de Doppet.

Là se trouvaient réunis le nouveau général en chef, Couthon, Châteauneuf-Randon et Javogue, les trois représentants qui formaient le parti opposé à Dubois-Crancé et à Gauthier.

La délibération entre eux venait à peine de commencer.

Mouton s'était fait annoncer et Doppet avait donné l'ordre de le faire entrer.

— Bonjour, capitaine, lui dit familièrement Doppet. Tu es un soldat de profession, toi ! Sois le bienvenu ! Tu vas m'aider à mettre à la raison les citoyens représentants.

Mouton étonné regarda Couthon.

Celui-ci semblait très animé.

Il n'était pas cul-de-jatte comme le prétendait Dubois-Crancé : il avait les jambes en partie paralysées par des rhumatismes.

On le traînait dans une petite voiture, mais il pouvait marcher appuyé sur des béquilles.

Il avait une jolie figure, loyale et très expressive : il inspirait la sympathie.

Plein d'aspirations généreuses, il se trompa souvent comme tant d'autres, mais il fut toujours sincère et animé par le patriotisme.

Quant à Doppet, c'était un médecin, nous l'avons dit, un Savoyard auquel certains ont dénié le droit d'être Français, en ce moment même où la Savoie était enfin réunie à la France par la main puissante de la République.

Homme d'activité, d'énergie, de grand vouloir, il devait emporter Lyon, gagner plus tard des batailles rangées dans les Pyrénées ; puis, après une défaite, tomber en disgrâce.

Il venait de soumettre Marseille, malgré l'incapacité de son général en chef Carteaux.

On s'est beaucoup moqué de ces civils devenus généraux.

Certes, Carteaux prête à rire, et n'avoir jamais commandé une armée ne saurait être un titre à la capacité militaire.

Mais combien, sous la Révolution, ont prouvé que le génie des batailles peut éclore tout à coup dans un cerveau, sans études préalables.

Kléber était architecte.

Davoust était un homme de bureau, porte-lunettes.

Et combien d'autres ?

Doppet, sans être à la taille de ces grands hommes, a mérité, nous l'avons vu, les éloges de Jomini. Bonaparte le haïssait : aussi ne lui a-t-il jamais rendu justice.

Mouton était resté assez interloqué devant l'interpellation de Doppet.

Toutefois, il n'était pas homme à demeurer longtemps embarrassé.

— Mon général, dit-il, par le petit mot que je vous ai fait passer, je suis venu vous offrir mes services.

— Et je les accepte avec joie, sacrebleu ! dit Doppet. J'ai consulté les citoyens représentants et leur opinion, citoyen capitaine, est que vous avez le grand mérite, étant bon militaire et officier d'expérience, d'être un républicain et un patriote au-dessus de tout soupçon. Dès lors, je vais vous questionner nettement, certain que vous répondrez franchement.

— Oui, franchement, dit Mouton, même devant un canon chargé à mitraille.

— Eh bien, dit Doppet, je suis général et j'arrive. Je suis improvisé comme tant d'autres, parce que la situation oblige la Nation à tout improviser, généraux et soldats. Mais je ne suis point si sot que de me croire un foudre de guerre né avec la science infuse des batailles.

— Ah ! ah ! dit Mouton d'un air ravi.

— Seulement, la guerre civile n'étant pas tout à fait la même chose que la guerre étrangère, je rachète peut-être ce qui me manque par certaines qualités de tempérament : ainsi, à la tête de ma colonne opérant sous Marseille, je me suis dit que je devais, selon le mot de Danton, avoir de l'audace pour déconcerter les insurrections.

— Hum ! hum ! fit Mouton se refroidissant.

— Sans l'audace, dit Doppet en souriant, dans la position où nous étions avec quelques milliers d'hommes, nous étions fichus. Périr pour périr, j'ai préféré risquer le tout pour le tout.

Mouton se tut car cette considération le frappait.

Doppet continua :

— Mais j'avais cette chance là-bas d'avoir près de moi un jeune capitaine nommé Bonaparte, très fort en art militaire, qui mit sa science au service de mon ardeur et de mes vues hardies. Je lui dois la victoire en grande partie.

Mouton s'inclina devant Doppet et dit :

— Voilà la première fois que j'entends un général rendre justice au subalterne qui lui donne la victoire.

— Eh bien, dit Doppet montrant Couthon, aidez-moi à convaincre les citoyens représentants qu'ils ont tort, et je vous en attribuerai tout le mérite.

— Je ne demande pas mieux, général ! dit Mouton. Mais de quoi s'agit-il ?

— Voici ! dit Doppet. J'arrive : je n'ai rien vu, rien étudié et les représentants que voici me demandent pour demain un ordre d'assaut général.

— Vous refusez ?

— Naturellement.

— Général, vous avez cent fois raison.

Couthon, exaspéré se mit à brandir sa béquille.

— Les voilà tous, les soldats ! s'écria-t-il. Pas un d'eux n'a la foi ! Est-ce que les murailles de Jéricho ne sont pas tombées au son des trompettes ?

— Faites donc sonner toutes celles du camp autour des remparts de Lyon riposta Mouton. S'ils s'écroulent, je porte ma tête moi-même sur l'échafaud.

Doppet, en érudit, se mit à rire.

— Citoyen Couthon, dit-il, il ne faut pas prendre une figure de rhétorique pour une vérité. Les murailles de Jéricho tombant au son des trompettes, c'est une légende. Les Juifs avaient acheté des traîtres qui leur ouvrirent les portes de la ville.

— Je m'en doutais, dit Mouton. Cette histoire de Jéricho m'avait toujours paru suspecte.

— Soit ! dit Mouton. Mais vous ne nierez pas que soixante mille hommes arrêtés devant Lyon par quelques milliers des muscadins, ce ne soit une injure au courage des républicains.

— Je vous demande, dit Doppet, d'attendre que je me sois fait une opinion sur le plan d'attaque, après m'être entouré des lumières des hommes du métier.

— Attendre ! Toujours attendre ! Toulon est à l'ennemi ! Carteaux se maintient péniblement avec une poignée d'hommes autour de cette ville rebelle. Il faudrait tirer les vingt mille hommes réguliers que nous avons ici pour pousser ce siège.

— Je n'en disconviens pas, dit Doppet. Mais il faut d'abord prendre Lyon.

— Prenons-le ! Lançons mes Auvergnats !

— Attendez au moins que je les ai vus et essayés.

— Encore ce mot odieux : attendre ! Mais ils menacent déjà de partir. Je leur ai promis que le siège serait fini par un assaut à leur arrivée et qu'ils pourraient s'en aller faire leurs vendanges. Je n'ose plus paraître dans leur camp. Ils me crient que leur raisin pourrit sur pied.

— En voilà des raisons ! ne put s'empêcher de s'écrier Mouton.

— Des raisons péremptoires ! dit Couthon. Qu'un seul Auvergnat déserte, tous s'en iront !

— Les moutons de Panurge, alors ! dit Doppet.

— Moutons enragés ! Essayez-en, vous verrez.

— Est-ce que, vraiment, ils déserteraient ? demanda Doppet.

— Oui ! Et c'est grave.

— Écoutez, dit le général, je vais monter à cheval avec mon état-major et avec le capitaine Mouton dont je fais grand cas. Je commencerai ma tournée à l'instant même, j'examinerai tout, et, au retour, je vous donnerai mon opinion. Si l'assaut est possible, on le tentera.

— Allons, dit Couthon en soupirant, résignons-nous à perdre encore cet après-midi et cette nuit. Mais je jure…

Doppet, qui avait de l'esprit, s'écria en riant :

— Citoyen Couthon, un proverbe dit : Il ne faut jurer de rien.

Puis, d’un ton de maître :

— Citoyens représentants, chacun de vous a amené une colonne de ces nouvelles troupes de réquisition sur la valeur desquelles on n’est pas fixé. Si je suis responsable de mes décisions quant aux attaques, je vous rends moi, responsables, vous, Couthon et Château-Randon, de vos Auvergnats, vous, Javogue, de vos Nivernais. Donc, à vos camps pour l’inspection que je vais faire ! Je lancerai mes ordres au retour et ils seront donnés selon ce que j’aurai vu. J’agirai avec la conscience d’un patriote aussi hardi, aussi impatient que pas un de vous, mais sachant bien qu’audacieux ne veut pas dire casse-cou.

Tous se turent.

Chacun monta à cheval et Doppet commença son inspection.

En avant partout

Mouton se dit en montant sur son cheval :

— Est-ce que ce médecin serait un homme et cet homme serait-il général ?

Pendant toute la tournée d'inspection, il eut l'occasion de rendre justice à la sûreté de vues, à la sagacité de Doppet.

Celui-ci avait trouvé les colonnes d'Auvergnats et de Nivernais trop éloignées et mal réparties. Il avait sévèrement fait assigner des postes plus rapprochés à ces colonnes sur Saint-Genis et Grézieux.

Il avait montré du coup d'œil et fait preuve de sévérité.

Tout le monde sentit sa main.

De retour au château de la Pape, il convoqua les généraux et les représentants et, en attendant, il tint conseil avec ses officiers et Mouton qu'il appréciait fort.

Après avoir écouté les avis, il prit une résolution et il attendit l'arrivée des généraux et des représentants.

Ceux-ci réunis (Dubois-Crancé et Gauthier se rendirent à cet appel), Doppet fit connaître ses décisions.

Aussitôt que toutes les rectifications seraient faites dans la ligne d'investissement, notamment à Saint-Genis et à Grézieux, il prévenait tous les généraux commandant les camps qu'il voulait, du 26 au 27, c'est-à-dire dès le lendemain, une marche générale en avant pour l'enlèvement des derniers

postes qui couvraient les positions principales de l'ennemi : à la Croix-Rousse, le cimetière qui n'était pas encore pris en ce moment, à Oullins par la prise du pont de la Mulatière, devant Sainte-Foy par la prise des avant-postes, devant la Duchère par la prise de ce château.

Et il termina en disant :

— C'est une épreuve que je tente ! Si vos « rochers d'Auvergne », citoyen Couthon, si vos « dogues nivernais » citoyen Javogue, si tout le monde fait son devoir et se montre solide, je vous annonce que, le 30 septembre, nous livrerons une bataille générale sur toute la ligne.

« Sinon, non ! On se résignera à prendre Lyon par la famine. Tout dépend des épreuves que nous allons tenter dans ces deux nuits de demain et d'après-demain.

Couthon se tut.

Qu'eût-il dit ?

Dubois-Crancé approuva.

— Général, dit-il, vous avez raison et, pour ma part, j'offre de marcher avec Javogue à l'assaut des avant-postes de Sainte-Foy.

Javogue fit une légère grimace.

Il y avait là une vengeance de Dubois-Crancé.

Très ardent, Javogue manquait pourtant un peu de courage militaire : il allait être obligé d'en montrer à côté de son intrépide collègue.

Celui-ci se montra, du reste, digne de sa réputation de courage dans ces journées très chaudes : le soldat en lui res-

ta au-dessus de tout éloge, et avant que sa destitution ne fût arrivée, il eut le temps de se battre encore ; nous allons le voir à la tête des colonnes que Doppet, le nouveau général, lançait aux assauts.

L'admiration de la Convention pour la bravoure de Dubois-Crancé le sauva plus tard des accusations portées contre lui.

Il s'associa du reste franchement aux plans de Doppet du jour où celui-ci fut le chef de l'armée.

Les combats furent sanglants, mais enfin l'armée de la Convention triompha.

Clémence de Couthon

Pendant que de Précy fuyait, les républicains entraient à Lyon.

Avant même de pénétrer dans la ville, la clémence, la sollicitude de Couthon pour les vaincus s'affirma d'une façon éclatante.

« Dès la nuit même, dit Louis Blanc, où ils avaient appris que Lyon devait se soumettre, Couthon et Maignet s'étaient occupés des subsistances avec la plus généreuse sollicitude. Douze commissaires, envoyés par eux dans les départements voisins firent parvenir le 9 octobre, jour de l'entrée des troupes, une partie des provisions demandées : mais, comme elles ne suffisaient pas, les assiégeants, par une inspiration vraiment française, gardèrent pour les assiégés la moitié de leurs rations ; si bien qu'on peut dire à la lettre qu'ils étaient entrés dans Lyon le pain à la main. Ce fut aussi d'un élan soudain qu'ils jurèrent de protéger les propriétés, toutes devenues nationales, ou appartenant à des patriotes, soit fugitifs, soit opprimés. »

La conduite de Couthon à Lyon dut subir les fluctuations de la politique : tant qu'il fut abandonné à ses inspirations et à celle de ses amis Pierre Crolas et Saint-Just, tant qu'il fut maître d'agir à sa guise, il fut clément, si clément qu'il excita les fureurs du parti des Violents à la Convention.

« Couthon, de son côté, dit Louis Blanc, avait apporté à Lyon, avec un désir fougueux de soumettre la ville, le parti pris de la pacifier.

« Sentant combien la destruction de ce foyer d'industrie importait à l'Angleterre, il eût voulu pouvoir le conserver à la République ; d'autant qu'en y consacrant ses soins, il ne faisait que se conformer à la politique qu'avec Robespierre et Saint-Just il représentait au sein du Comité de Salut public.

« Couthon ne négligea rien pour faire prévaloir à Lyon la politique ferme, vigilante, mais modérée que Robespierre essayait à Paris. »

Des malveillants excitaient les soldats à violer leur serment de respecter les propriétés : Couthon, de concert avec Laporte et Maignet, annonça que quiconque serait pris à piller serait fusillé dans les vingt-quatre heures.

Les vengeances privées brûlaient de s'assouvir : Couthon fait publier par Doppet, l'écho fidèle de ses pensées, une proclamation où les soldats sont adjurés de se prêter à la répression de tout acte arbitraire.

Le travail s'était arrêté, paralysé par la peur ; Couthon, Laporte et Maignet ordonnent que les ateliers soient ouverts et que les relations commerciales reprennent leur cours.

L'esprit sectionnaire s'agitait : Couthon, Maignet et Châteauneuf-Randon défendent aux citoyens de s'assembler en sections jusqu'à ce que toute fermentation dangereuse ait disparu.

Il eût été peu équitable de comprendre dans la même catégorie ceux des rebelles qui avaient été saisis les armes à la main et ceux qui, moins ostensiblement, s'étaient engagés dans la révolte : nul doute ne pouvant exister à l'égard des premiers et une erreur étant possible à l'égard des seconds, Couthon, d'accord avec ses trois collègues Châteauneuf-Randon, Maignet et Laporte, institua pour juger le cas de fla-

grant délit, une commission militaire et, pour examiner les autres cas, une commission de justice populaire procédant par voie de jurés, et soumise à une stricte observation des formes.

La condescendance fut même poussée jusque là que le désarmement des Lyonnais, annoncé dès le 11 octobre, n'était pas encore commencé le 18.

Mais il ne nous suffit pas de la voix éloquente de Louis Blanc pour justifier Couthon des accusations exagérées portées contre sa mémoire ; nous invoquons le témoignage du grand historien girondin, de Lamartine qui ne put être trop indulgent pour Couthon, Jacobin, et qui cependant le réhabilite avec chaleur.

« Tous les crimes de la République à Lyon, dit Lamartine, ont été rejetés sur Couthon parce que Couthon était l'ami et le confident de Robespierre dans la répression du fédéralisme, dans la victoire des républicains unitaires contre l'anarchie civile. Les dates, les faits et les paroles impartialement étudiés démentent ces préjugés. Couthon entra à Lyon en pacificateur plutôt qu'en bourreau : il y combattit, avec toute l'énergie que lui permettait son rôle, les excès et les vengeances des Jacobins.

« Il se borna, conformément aux lois existantes, à renvoyer devant une commission militaire les Lyonnais fugitifs pris les armes à la main après la capitulation. Il institua quelques jours après, par ordre du Comité de Salut public, un second tribunal sous le nom de Commission de Justice Populaire. Ce tribunal devait juger tous ceux des citoyens qui, sans être militaires, auraient trempé dans la résistance armée de Lyon à la République. Les formes judiciaires et lentes de ce tribunal donnaient, sinon des garanties à l'innocence, du

moins du temps à la réflexion. Couthon garda dix jours le décret qui instituait ce tribunal pour donner aux individus compromis et aux signataires des actes incriminés pendant le siège, le temps de s'évader. Vingt mille citoyens, prévenus par ses soins du danger qui les menaçait, sortirent de la ville et se réfugièrent en Suisse ou dans les montagnes du Forez. »

Voilà ce que pense Lamartine sur le rôle de Couthon :

« Ne sommes-nous pas en droit de penser que, s'il était resté maître de la situation à Lyon, il eût épargné à la ville les horreurs qui suivirent son départ ? »

Malheureusement, et nous avons dit pourquoi, Dubois-Crancé avait pris Lyon en haine parce que Lyon avait repoussé plus de vingt tentatives de réconciliation il nourrissait, d'autre part, une rancune féroce contre Couthon.

Par dépit, par jalousie, par vengeance, Dubois-Crancé, l'homme qui avait tout fait pour que Lyon traitât de sa reddition à de bonnes conditions, devint son ennemi implacable.

Couthon était devenu clément, Dubois-Crancé se fit féroce.

Il finit par l'emporter et par faire partager ses fureurs à la Convention.

« Dubois-Crancé et Gauthier, dit Louis Blanc, qui, quoique frappés d'un décret de rappel, avaient sollicité et obtenu d'entrer à Lyon, n'appartenaient pas, comme Couthon, au parti des gens de la haute main : ils relevaient du parti des gens révolutionnaires, ils suivaient la bannière portée dans le Comité de Salut public par le sombre Billaud-Varenne, par le frénétique Collot-d'Herbois, et par ce Barère que sa pusillanimité même asservissait aux violents. »

La grande modération de Couthon leur déplut.

Ils lui reprochaient, d'ailleurs, dans le secret de leur cœur, la place qu'au dernier moment il était venu prendre dans la victoire.

Ils s'étudièrent donc à le décrier, mais sourdement et sans affronter son influence.

Soutenus par Javogue, homme de la trempe de Collot-d'Herbois, ils commencèrent à insinuer que la fuite de Précy et de ses complices était due aux ménagements de Couthon ; ils firent remarquer que la cohorte des rebelles était sortie par l'endroit le plus favorable à son dessein, le faubourg de Vaise ; ils parurent étonnés de la lenteur mise à désarmer la population, attribuant à cette lenteur la perte de trente mille fusils pour la République : ils trouvèrent mauvais qu'en entrant à Lyon, Couthon ne se fût pas entouré d'un appareil militaire et n'eût pas montré ce visage sévère qui convient au représentant d'une grande nation outragée. Ils cherchèrent enfin à se créer un parti parmi les membres de l'ancienne municipalité, ceux de l'ancien club central et quelques chefs de l'armée.

Informé de ces manœuvres, Couthon les dénonça à la Convention, mais, avant même que sa lettre fût parvenue à l'Assemblée, Robespierre et Saint-Just avaient arraché au Comité de Salut public un arrêté qui changeait le rappel de Dubois-Crancé et de Gauthier en un ordre formel de les appréhender au corps et de les amener à Paris, ordre rigoureux à l'excès, que la Convention révoqua presque aussitôt après l'avoir sanctionné.

Par suite de ce revirement, Couthon était menacé, vaincu déjà.

Si le décret fut rapporté, si Dubois-Crancé triompha, c'est que, dans le sein du Comité de Salut public, les gens révolutionnaires, c'est-à-dire les violents trouvèrent l'appui des gens d'examen contre les gens de haute main, c'est-à-dire contre Robespierre et Saint-Just.

À partir de ce moment, Couthon ne fut pas libre.

Les violents triomphèrent donc. Ils firent rendre contre Lyon un décret d'extermination.

« Ce fut, dit Louis Blanc, sur un rapport présenté par Barère au nom du Comité de Salut public, que la Convention rendit, le 12 octobre, le décret le plus terrible dont il soit fait mention dans l'histoire. »

En recevant ce décret, quelle fut l'attitude de Couthon ? Désobéir aux ordres de la Convention en biaisant avec ces injonctions terribles, en disant oui, en faisant non, c'était risquer sa tête.

Couthon l'osa.

Lorsque le décret lui parvint, Couthon, le désapprouvant, pouvait se démettre et se faire rappeler sous le prétexte très plausible d'infirmités trop constatées.

Mais il voulait sauver Lyon, et il essaya de louvoyer.

Il fit semblant d'entrer dans cet esprit de vengeance qui animait l'assemblée.

Il poussa le désir de protéger Lyon jusqu'à l'hypocrisie.

Il écrivit une lettre qu'on lui a reprochée.

Cette lettre masquait sa pensée et il ne faut juger de sa clémence que par les actes.

Voici comment Louis Blanc juge cette lettre et la conduite de Couthon en cette circonstance.

Il est plus sévère que nous.

« La popularité, dit Louis Blanc, est loin de valoir ce qu'elle coûte, lorsque, pour l'obtenir ou la conserver, il faut mentir aux autres et mentir à soi-même. Couthon n'entendait certainement pas servir d'instrument à la rage de Lyon ; et pourtant la crainte pusillanime de paraître manquer d'énergie le domina si bien qu'ayant reçu le décret du 12 octobre il écrivit au Comité de Salut public, dans une lettre destinée à être communiquée à la Convention : « La lecture de votre décret du 12 du présent mois nous a pénétrés d'admiration. Oui, il faut que Lyon perde son nom… De toutes les mesures grandes et vigoureuses que la Convention vient de prendre, une seule nous avait échappé, celle de la destruction totale. »

Rien ne répondait moins qu'un pareil langage à la secrète pensée de Couthon, et la preuve, c'est qu'il n'y conforma nullement sa conduite. Plus d'une semaine s'écoula sans que rien n'annonçât de sa part l'intention d'exécuter les ordres de l'Assemblée. Il avait reçu, dès le 13 octobre, le décret rendu le 12, et ce fut le 26 seulement que le signal de la destruction fut donné par lui. Comme ses infirmités l'empêchaient de marcher, il se fit placer dans un fauteuil et porter devant l'un des édifices de la place Bellecour qu'il frappa d'un petit marteau d'argent en ayant soin de dire : « La loi te frappe ! » mot remarquable, à l'adresse des anarchistes et qui empruntait aux circonstances une signification particulière.

Dans le cortège, figuraient quelques hommes armés de pioches et de leviers mais il ne leur fut pas enjoint, même

alors, d'en faire usage, et la répugnance de Couthon à détruire le foyer de l'industrie française devint de jour en jour plus marquée. Tant de modération n'était pas faite pour plaire à tous ceux qu'animait un impatient et brutal esprit de vengeance ; mais, si Couthon n'avait pas montré assez de courage dans ses lettres à la Convention, il en montra du moins et beaucoup dans chacun de ses actes. Informé que, non contente de déclamer contre les retards de la Commission de Justice, certains meneurs allaient jusqu'à se permettre des arrestations arbitraires, il signa et fit signer à ses collègues, Maignet, Laporte et Châteauneuf-Randon, un arrêté.

Cet arrêté menaçait de peines terribles ceux qui commettraient des excès de zèle, et il invitait les citoyens à se plaindre hardiment des énergumènes qui les persécuteraient.

Malheureusement, Couthon ne put maintenir sa situation à Lyon.

Dubois-Crancé était à Paris, où il faisait retentir le Club des Jacobins de ses plaintes, et Couthon ne tarda pas à apprendre que, dans une séance du Club, le soupçonneux Collot-d'Herbois, parlant de l'évasion de Précy, s'était écrié ironiquement : « Comment les Lyonnais ont-ils pu s'ouvrir un passage ?… Ou les rebelles ont passé sur le corps des patriotes ou ceux-ci se sont dérangés pour les laisser passer. »

Collot-d'Herbois ne nommait pas son collègue, mais l'attaque était suffisamment claire. Elle avertissait Couthon des accusations meurtrières qu'il allait s'attirer, pour peu qu'il hésitât à exécuter le décret du 12 octobre. Ne voulant pas se charger de cette responsabilité sanglante, il obtint qu'on la lui épargnât, et elle fut acceptée, le 30 octobre, par deux hommes bien faits pour se présenter aux Lyonnais

comme les messagers de la mort : Collot-d'Herbois et Fouché.

Les plus terribles fléaux s'abattant sur Lyon eussent été moins redoutables que ces deux hommes.

Fouché et Collot-d'Herbois

Les deux proconsuls qui arrivaient à Lyon partagèrent un moment leur pouvoir avec Albite, mais celui-ci fut bientôt écœuré et se retira.

Des deux proconsuls, le plus féroce fut Collot-d'Herbois, le plus coupable fut Fouché.

Celui-ci n'avait aucune conviction et devait se rallier à tous les gouvernements pour les trahir tous.

Traître à la République, traître plus tard à l'Empire, plus tard encore traître à la Restauration elle-même.

Lamartine l'a jugé ainsi :

« On connaissait, dit-il, Collot-d'Herbois : vanité féroce qui ne voyait la gloire que dans l'excès et dont aucune raison ne modérait les emportements.

« On ne connaissait pas Fouché ; on le croyait fanatique, il n'était qu'habile.

« Il n'avait vu dans la Révolution qu'une puissance à flatter et à exploiter.

« Il se dévouait à la tyrannie du peuple, en attendant le moment de se dévouer à la tyrannie de quelque César.

« Il flairait les temps.

« Quant à Collot-d'Herbois, c'était un singulier mélange d'histrion, qui avait fait la parade dans une troupe de saltimbanques, de filou condamné pour une vilaine action, étant

comédien, d'homme de lettres, écrivant des pièces assez douceâtres, de directeur de théâtre et de révolutionnaire convaincu, mais aigri, haineux, voulant faire payer à tout le monde ses misères passées. »

En somme un bohème, comme on dirait aujourd'hui, un bohème devenu un homme politique féroce et exalté.

Il avait été à Lyon chanteur, puis comique, puis tragédien, puis directeur du Grand-Théâtre et enfin représentant du peuple.

Pourquoi tant de fureur contre Lyon ?

Le public l'avait-il sifflé, comme le prétendent presque tous les historiens ?

D'après M.E. Vingtrinier, le baron Raverat nie le fait.

Cependant, il expliquerait la rage du proconsul.

Dès leur arrivée, les proconsuls imprimèrent aux travaux de démolition de Lyon une activité inouïe. La solde de l'armée d'ouvriers chargée de cette œuvre de vandales s'éleva à seize millions ; le chiffre des dommages dépassa trois cent millions.

On évalue à seize cents le nombre des maisons qui disparurent, en comptant celles du quartier de Bourgneuf, démolies pour donner plus de largeur à la grande route de Paris. Mais leurs propriétaires ne furent jamais indemnisés.

L'histoire ne saurait flétrir avec trop d'énergie cette destruction qui couvrait de ruines la seconde ville de France.

Mais on relève une ville : on ne refait pas une génération.

Pendant que la pioche démolissait le Lyon de pierres, le couteau de la guillotine décimait la population.

Les deux proconsuls, après avoir créé le comité de démolition, créèrent une commission de surveillance, qui dénonçait en masse les suspects et une commission de justice révolutionnaire qui remplaça les commissions de justice militaire et civile, considérées comme trop douces et trop lentes.

Alors la terreur s'abattit sur Lyon.

À partir du jour où Collot-d'Herbois et Fouché furent arrivés à Lyon, la fable antique l'épée de Damoclès devint une réalité pour toute une ville.

Chacun se sentit sous le couteau.

La Terreur dura pendant quatre-vingt-dix jours.

La ville fut livrée à des hordes d'assassins stipendiés, ex-massacreurs de septembre, bandes impures de prétendus républicains ramassés dans la lie de Paris et des grandes villes, brutes immondes et féroces qui formèrent la police armée des proconsuls, la troupe des « hussards de la guillotine ».

Les hommes de Balandrin en formèrent le noyau, et ce citoyen si brave, si loyal, enivré par le sang, fanatisé par les excitations, devint, c'est triste à dire, un des perquisitionneurs les plus acharnés.

« La guillotine, dit-il, fut d'abord installée sur la place Bellecour, dite de la Fédération, puis sur la place des Terreaux, dite de la Liberté. On voulait que les cadavres que l'on entasserait au pied de l'arbre de la Liberté aidassent à lui faire prendre racine. On voulait aussi que la vue du glaive vengeur des lois frappât d'épouvante les agioteurs, les aristocrates, les riches, les négociants, les accapareurs et autres

ennemis du peuple. Elle fut promenée dans les rues, dit-on, et on eut l'intention de la dresser sur un des ponts du Rhône, d'où l'on précipiterait les cadavres dans les flots. »

Les circonstances ne leur permirent pas de réaliser ce projet ; la guillotine resta donc en permanence sur la place des Terreaux, immédiatement devant le perron de l'Hôtel de Ville. Mais le sang n'étant pas conduit dans un canal souterrain, coulait en telle abondance sur cette partie de la place et dans les rues Lafont et Puits-Gaillot que les habitants du quartier signèrent des pétitions pour demander que la guillotine fût transportée ailleurs. On l'établit à l'autre extrémité de la place, dans l'axe du perron, entre la rue Sainte-Marie et la rue Saint-Pierre.

Une fosse creusée sous l'échafaud conduisait le sang des suppliciés dans le canal qui recevait le trop-plein des eaux de la fontaine que l'on voyait alors sur la place des Terreaux.

Malgré cette précaution, le sang coulait dans toutes les directions, et, par le piétinement des hommes et des chevaux, formait une boue affreuse, aux odeurs de cadavres. On prétend même qu'il baignait le portique de l'église St-Pierre, ce qui paraît fort extraordinaire, dit l'historien Guillin, quoique ce soit affirmé par un témoin oculaire.

Un rapport officiel présenté à l'autorité par les délégués aux inhumations donne une idée de l'aspect de la place :

« Le sang répandu sur le sol, dit le rapport, et sur toutes les planches de l'instrument des vengeances nationales, exhale des miasmes que quelques degrés de chaleur de plus pouvaient rendre contagieux. On a lavé les parois intérieures et extérieures avec du lait de chaux. On a fait pomper le sang en stagnation par du gravier frais qui a été enlevé de suite et

remplacé. On a réglé que les mêmes opérations seraient faites toutes les fois que le glaive aurait frappé quelque coupable. L'exécution de ces mesures est aux frais de la municipalité de la commune affranchie. »

« Les suppliciés, dit Lamartine, étaient presque tous la fleur de la jeunesse de Lyon et des contrées voisines. Leur âge était leur crime. Il les rendait suspects d'avoir combattu. Ils marchaient à la mort, avec l'élan de la jeunesse, comme ils auraient marché au combat, dans les prisons, comme dans les bivouacs la veille des batailles, ils n'avaient qu'une poignée de paille par homme pour reposer leurs membres sur les dalles des cachots. Le danger de se compromettre en s'intéressant à leur sort et de mourir avec eux, n'intimidait pas la tendresse de leurs parents, de leurs amis, de leurs serviteurs. Nuit et jour des attroupements de femmes, de mères, de sœurs, rôdaient autour des prisons. L'or et les larmes qui coulaient dans les mains des geôliers arrachaient des entrevues, des entretiens, des adieux suprêmes.

« Des femmes pieuses achetaient des administrateurs et des geôliers la permission de se faire les servantes des cachots. Elles y portaient les messages, elles y introduisaient les prêtres pour consoler les âmes et sanctifier le martyr. Elles purifiaient les dortoirs, balayaient les salles, nettoyaient les vêtements de la vermine, ensevelissaient les cadavres : providences visibles qui s'interposaient jusqu'à la dernière heure entre l'âme des prisonniers et la mort.

« Plus de six mille détenus séjournaient à la fois dans ces entrepôts de la guillotine.

« Les juges étaient presque tous étrangers, pour qu'aucune responsabilité future n'intimidât leur arrêt. Ces cinq juges, dont chacun pris à part avait un cœur d'homme,

jugeaient ensemble, comme un instrument mécanique de meurtre. Observés par une foule ombrageuse, ils tremblaient eux-mêmes sous la terreur dont ils frappaient les autres. Leur activité cependant ne suffisait plus à Fouché et à Collot-d'Herbois. Ces représentants avaient promis aux Jacobins de Paris des prodiges de rigueur. La lenteur du jugement et du supplice les faisait accuser de demi-mesures. »

Les représentants prirent alors une terrible résolution qui leur fut suggérée par Darfeuille.

Ce Darfeuille fut le vampire de Lyon ! il trouva une idée horrible, un plan d'exécution en masse par la fusillade.

« Les représentants, dit Lamartine, ratifièrent les plans de Darfeuille et le supplice en masse remplaça le supplice individuel. »

Déjà de nombreuses exécutions par la fusillade avaient eu lieu sur la place des Terreaux, lorsque, sur une réclamation des habitants, dont quelques-uns avaient été blessés par les balles, il fut décidé que les fusillades auraient lieu aux Brotteaux.

L'on y envoya la jeunesse de Lyon mourir par fournées.

Soldats, oui ! Bourreaux, non !

On sait qu'un certain nombre de dragons avaient été désignés pour servir d'escorte aux condamnés.

Sur l'ordre de Darfeuille, ils avaient dû charger et achever les blessés.

« Le colonel de ce régiment de dragons, dit le baron Raverat, le 9e, ci-devant Lorraine, le comte de Beaumont de la Ronninière, s'indigna du rôle affreux que l'on faisait jouer à

ses soldats ; il en témoigna son mécontentement à Collot-d'Herbois de la manière la plus énergique ; mais le féroce représentant du peuple répondit au colonel par un ordre de le faire arrêter, M. de Beaumont le fut en effet et renfermé aux Recluses.

« Le 9e dragon prit aussitôt les armes pour obtenir la liberté de son colonel : la révolte du régiment fut appuyée par les volontaires de l'Aude qui étaient casernés dans l'ancienne abbaye des Dames de Saint-Pierre, et l'armée révolutionnaire fut mise en mouvement pour apaiser la sédition. La place des Terreaux, ce jour-là, fut couverte de troupes prêtes à en venir aux mains.

« Cependant, M. de Beaumont fut rendu à son régiment et tout ne tarda pas à rentrer dans l'ordre.

« Désormais, l'armée révolutionnaire de Ronsin fut seule chargée d'accompagner et d'achever les condamnés. Aussi, cette troupe indisciplinée vivait-elle fort mal avec les dragons. »

Dans cette armée révolutionnaire de Ronsin, on avait incorporé le bataillon de la Croix-Rousse ou plutôt ce qui en restait.

Outre qu'il était presque anéanti par la dernière victoire du cimetière qui lui avait coûté deux cents morts et beaucoup de blessés, il avait vu ses rangs s'éclaircir encore par le départ d'un grand nombre qui, Lyon pris, avaient considéré leur rôle comme fini et étaient rentrés chez eux.

Il ne restait que les trois compagnies de Carmagnoles commandées par la Ficelle, Monte-à-Rebours et un autre capitaine.

On fit entrer dans ces compagnies tous les hommes qui voulurent rester au service.

Dans le principe, Couthon assigna à ce bataillon d'élite le poste d'honneur, la garde de l'Hôtel de Ville.

Il constituait la réserve de l'armée révolutionnaire.

À l'arrivée de Collot-d'Herbois et de Fouché, on lui maintint ce rôle, et il n'eut ni à perquisitionner ni à fusiller.

Mais Ronsin, qui jalousait Saint-Giles, lui tendit un piège.

Il se doutait bien que le jeune héros n'accepterait pas le rôle de massacreur.

Il intrigua auprès de Collot-d'Herbois et obtint sans peine de celui-ci l'ordre de fournir des fusilleurs et de les conduire aux Brotteaux.

Saint-Giles avait eu le malheur de faire paraître autrefois une caricature contre Collot-d'Herbois : de là une rancune de ce comédien qui, selon le récit de Lamartine, était d'une vanité folle.

La caricature était cependant inoffensive.

Saint-Giles, pour toute réponse, envoya sa démission en annonçant qu'il allait entrer comme simple soldat dans un bataillon partant pour Toulon.

Il signa sa lettre : Saint-Giles, Soldat et point bourreau.

Collot-d'Herbois répondit par un ordre d'arrestation.

Saint-Giles fut incarcéré comme le colonel des dragons ; mais les Carmagnoles, les seuls soldats du bataillon de

Croix-Rousse qui restassent, étaient trop imbus des principes de Châlier, trop altérés de vengeance pour ne pas soutenir quand même les proconsuls.

Ronsin, du reste, les harangua et gagna…

Ils ne se révoltèrent pas comme les dragons et Saint-Giles resta en prison.

Bientôt après il passa en jugement.

Il y avait sept juges, mais cinq seulement firent leurs fonctions.

Comme Saint-Giles était désigné et recommandé, sa condamnation était pour ainsi dire prononcée d'avance.

À cette époque, l'uniformanie était poussée à l'extrême, tout le monde s'habillait en officier. Les juges avaient donc des épaulettes et un sabre.

C'était grotesque et terrible.

Quand Saint-Giles, au milieu d'une journée, parut devant ce tribunal de farceurs sinistres, il haussa les épaules avec mépris et répondit au président qui le questionnait :

— Je n'ai rien à dire à ton tribunal d'assassins. J'ai fait mon devoir de soldat, fais ton métier de pourvoyeur de la guillotine.

Le président furieux consulta ses collègues du regard.

Tous portèrent la main à leur front et il fit de même.

C'était la condamnation à mort.

— Les juges, dit le baron Raverat, usaient d'un certain moyen pour prononcer la sentence sans manifester à haute voix.

Leur main étendue, ouverte sur le tapis de la table, désignait l'élargissement ou le renvoi à quelques jours. La main se portant au front indiquait la fusillade, elle envoyait à la guillotine quand elle touchait à la hache d'argent.

Lorsque le geste avait indiqué le genre du jugement, le guichetier attentif frappait l'accusé sur l'épaule et lui disait brièvement : « lève-toi et suis-moi. » Puis un autre guichetier, selon le prononcé du jugement, le conduisait dans la grande salle ou par la petite porte et le petit escalier, dans la salle des Petites-Archives ; de là, dans le vestibule du rez-de-chaussée au pied de l'escalier en ovale, où on le remettait aux mains d'un geôlier qui l'entraînait par un escalier obscur jusque dans les caves, soit à gauche, dans la bonne cave, soit à droite, dans la mauvaise cave située à extrémité d'un long passage.

Dans ce paysage, Saint-Giles vit une femme, une jeune fille, une bohémienne qui lui jeta une rose, car là se tenait le public.

Une petite barrière à claire-voie avait été placée au bas de l'escalier en aval et à l'entrée de l'escalier obscur. Elle séparait le public curieux d'assister au passage des condamnés. Là, au milieu des larmes et des gémissements de parents, des amis se donnaient un dernier adieu.

Saint-Giles, reconnaissant la bohémienne qui lui avait fait de si étranges prédictions un certain soir qu'il allait dîner aux Brotteaux, Saint-Giles, très ému, ramassa la rose.

Puis il descendit dans la mauvaise cave, car il y avait deux caves, la bonne et la mauvaise.

« Les caves de l'Hôtel de Ville, dit le baron Raverat, s'étendent dans le sous-sol, à quatre ou cinq mètres au-dessous des dalles du grand vestibule ; elles occupent toute la largeur de la façade qui regarde la place des Terreaux, de la rue Lafont à la rue Puits-Gaillot.

« La mauvaise cave était située à l'angle sud-ouest ; on comprend assez le motif de cette sinistre dénomination. C'est là qu'on entassait les malheureux condamnés qui devaient être exécutés le jour même ou le lendemain, selon que le jugement avait été rendu dans la matinée ou dans la soirée.

« Des lits de camp provisoires et un peu de paille que l'on ne changeait que très rarement, couvraient les dalles humbles et leur servaient de couche. Ils n'y faisaient d'ailleurs pas long séjour.

« Le concierge de la mauvaise cave, nommé Guyard, était grossier, brutal, toujours ivre : il avait constamment la menace à la bouche. Les geôliers, ses subordonnés, étaient aussi butors que lui. Comme les soupiraux de la cave s'ouvraient sur la place de Terreaux, les détenus, en se haussant à l'aide d'escabeaux, pouvaient, à travers les barreaux de fer, voir l'échafaud et les têtes qui tombaient à chaque instant. Ceux qui pouvaient s'approcher de ces ouvertures entendaient le bruit sourd du couperet et les applaudissements de la populace. Ils entendaient aussi le bruit de la fusillade et des balles égarées pénétrèrent même jusque dans les caves où elles blessèrent des prisonniers. Tout cela prêtait à des lazzis de circonstance adressés aux détenus par le concierge ; « Toi, muscadin, ce sera ce soir ton tour : nous

verrons quelle mine tu feras lorsque tu mettras le nez à la chatière et comme tu éternueras en recevant sur la nuque la chiquenaude du citoyen Ripot !… »

« Laisse la paille à ton voisin qui, lui, ne passera que demain !… Donne-moi ta couverture, ton chapeau, ton habit et les sous qui te restent : tu n'auras bientôt plus besoin de rien. Adieu ! Bon voyage !… »

Cette mauvaise cave était, on le voit, le vestibule de la guillotine, l'antichambre de la mort !

Çà et là, des immondices, des baquets d'où s'exhalait une odeur infecte. L'air n'était jamais renouvelé, on respirait mal à l'aise, au milieu d'une atmosphère épaisse. Plusieurs détenus moururent asphyxiés, échappant ainsi à l'échafaud.

Un médecin dans ses rapports, le docteur Mermet, manifesta maintes fois à l'autorité, en termes énergiques, la crainte de voir une maladie pestilentielle s'étendre sur la ville et exercer ses ravages sur la population.

C'est dans cette cave que Saint-Giles attendait la mort.

Il regrettait peu la vie.

La mort de sa mère, l'enlèvement de sœur Adrienne qu'il croyait perdue à jamais, car il ignorait la mission donnée à l'un de ses capitaines, les horreurs qui soulevaient le dégoût pour la Révolution dans sa poitrine généreuse, tout l'écœurait.

Si je n'avais pas frères et sœurs, disait-il à ses compagnons de captivité, je ne ferais pas un pas, un geste pour me sauver.

Et cependant il fut délivré.

La bohémienne qui lui avait jeté cette rose comme un gage d'espérance, appartenait à une famille de Tziganes, qui s'était mise au service des fureurs de Collot-d'Herbois.

Ces Tziganes s'étaient faits chiens de meute.

Ils avaient la confiance des proconsuls.

L'un d'eux, sur les instigations de sa sœur, cette jeune fille qui aimait Saint-Giles, vint proposer un marché de fuite aux prisonniers.

Ceux-ci acceptèrent avec joie la délivrance à prix d'argent et à cette condition mise par le bohémien que Saint-Giles serait en tête de ceux qu'il sauverait.

C'est ainsi que s'opéra la fameuse évasion des quinze qui stupéfia Fouché et mit Collot-d'Herbois en rage, évasion que le baron Raverat raconte ainsi :

— De ces caves de l'Hôtel-de-Ville, deux corridors souterrains se dirigent le long des rues Lafont et Puits-Gaillot jusque dans la cour intérieure.

C'est par le premier de ces corridors qu'eut lieu l'évasion de quinze condamnés qui devaient être exécutés le lendemain et qui, au milieu de la nuit, après avoir brisé des portes, déplacé des pierres de taille, réussirent à se soustraire à une mort certaine.

Parmi les quinze se trouvait Saint-Giles.

Il était sauvé.

Épilogue

Saint-Giles avait consenti à s'évader quoiqu'il tînt fort peu à la vie pour lui-même ; mais il avait appris que sœur Adrienne vivait : il crut devoir profiter de la chance pour délivrer, si c'est possible, sa fiancée.

Les fatalités de sa vie condamnaient Saint-Giles à subir un second amour, plus sauvage, plus ardent, plus jaloux, plus terrible que celui de la baronne qui avait pesé sur son passé récent : la bohémienne l'aimait avec une fureur de louve ; cet homme qui lui devait la vie, était à elle : elle le surveillait avec une vigilance inouïe.

Saint-Giles suivait la tribu sous un costume de bohémien : il était à la merci de ces vagabonds. Toutefois, il avait gagné l'estime et l'affection de cette bande en faisant tomber la manne sous forme de gros sous et de petits écus sur ces nomades.

Saint-Giles, dans toutes les petites villes où l'on passait, faisait, pour un écu, le portrait en croquis au crayon de qui voulait « se payer sa ressemblance à bon marché ».

Il commençait par croquer gratis le maire et madame son épouse qui, bien réussis, toujours vantaient le talent du bohémien.

On le demandait dans toutes les maisons riches, et il venait… flanqué de son inévitable compagne.

Cela dura près d'un mois.

Si l'on veut se rappeler qu'en ce temps-là on soupçonnait tout le monde, que vingt fois par jour on exigeait les passeports du voyageur ; que le premier républicain venu s'arrogeait n'importe où le droit d'arrêter et de questionner un suspect ; que la moindre dénonciation, la plus petite indiscrétion vous perdait, on comprendra que Saint-Giles, après avoir roulé cent projets de fuite dans sa tête, n'en trouva pas un de praticable.

Enfin, un jour, il parvint à conduire la bande à Avignon.

Là, il avait un oncle.

Sous prétexte de remède, il avait acheté de l'opium ; il parvint assez facilement à endormir toute la tribu, chiens compris.

Pendant le sommeil des Bohémiens, il alla trouver son oncle et apprit une nouvelle qui le combla de joie : Adrienne avait été enlevée par un de ses capitaines sur l'ordre de Dubois-Crancé, ramenée en France par cet officier du bataillon de la Croix-Rousse, et elle s'était réfugiée à Villefranche, au milieu de la famille d'orphelins à laquelle elle servait de sœur aînée.

Quant à Ernest, il était parti pour l'armée de Toulon, et il avait gagné le grade de lieutenant en allant occuper le premier la batterie des « hommes sans peur » construite sous le feu de l'ennemi par Bonaparte.

— Connaissez-vous dans la ville, demanda Saint-Giles, un jeune homme qui, réquisitionné pour l'armée de Toulon, serait heureux de me voir partir à sa place, la loi permet les substitutions en pareil cas.

— Je chercherai ! dit l'oncle.

— Je suis à Avignon pour quinze jours au moins, dit Saint-Giles. Quand vous aurez trouvé, venez faire faire votre portrait, je saurai ce que cela veut dire.

Et Saint-Giles regagna le camp des Bohémiens après avoir écrit à sa fiancée et prié son oncle de lui faire tenir la lettre.

Le jeune homme à remplacer fut trouvé et Saint-Giles, grâce à l'opium, put un soir s'enfuir, s'équiper et partir pour Toulon en diligence.

Il parvint à s'incorporer dans le bataillon de son frère et dans sa compagnie.

Il monta avec Ernest à l'assaut du fort Lamalgue et il entra un des premiers dans la ville au moment où les flottes anglaise et espagnole quittaient le port après avoir incendié nos navires.

Un grand nombre de malheureux compromis dans la grande trahison qui avait livré la ville aux ennemis ne purent s'embarquer à temps.

Près de deux mille, restés sur les quais, furent pris.

Parmi ces victimes qui malheureusement méritaient leur sort, se trouvait la baronne de Quercy.

Mlle Sigalon qui la haïssait mortellement, lui avait tendu un piège : elle la faisait garder au fond d'une cave par huit forçats bien payés et dont le dévouement était assuré.

Condamnée à mort une des premières, Mme de Quercy fut guillotinée.

Saint-Giles s'estima heureux d'avoir été envoyé à l'armée des Pyrénées pour ne pas voir tomber cette tête.

Nommé caporal, puis sergent, puis sous-lieutenant en quelques jours, – car on improvisait les officiers à cette époque – Saint-Giles put faire venir Adrienne et l'épouser… sous son faux nom de guerre.

Nous ne le suivrons pas dans sa carrière militaire si brillante : nous n'en rappellerons qu'un épisode.

Il était devenu chef de bataillon.

L'armée républicaine victorieuse venait de repousser les Espagnols et envahissait leur territoire.

À la tête de son bataillon, Saint-Giles attaqua et enleva un couvent.

On fit là de nombreux prisonniers parmi lesquels des moines et des prêtres.

Au milieu de ceux-ci, Saint-Giles reconnut dom Saluste.

Sans autre forme de procès, il le fit pendre… non comme Espagnol ayant défendu son pays, mais comme espion venu à Lyon pour faire assassiner Châlier.

Et Mme Adolphe vit dom Saluste accroché au chêne.

Car Mme Adolphe était là.

On sait combien elle s'était mise à aimer sœur Adrienne : la Ficelle avait permis à Mme Adolphe de revenir en France avec elle et lui et il l'avait présentée à Collot-d'Herbois comme ayant noyé le bedeau de Fourvière.

Cela lui avait valu les bonnes grâces du farouche proconsul et un certificat de civisme qui la mettait à l'abri de toute poursuite.

Elle avait voulu accompagner Adrienne à l'armée des Pyrénées et là, un vieux sergent l'avait épousée pour en faire une cantinière.

Mme Adolphe fut si crâne partout, sous le feu, qu'on lui vota une paire de pistolets d'honneur.

Je raconterai peut-être un jour ses exploits et ceux des deux Saint-Giles et mon récit sera intitulé :

La Cantinière de la 32e demi-brigade.